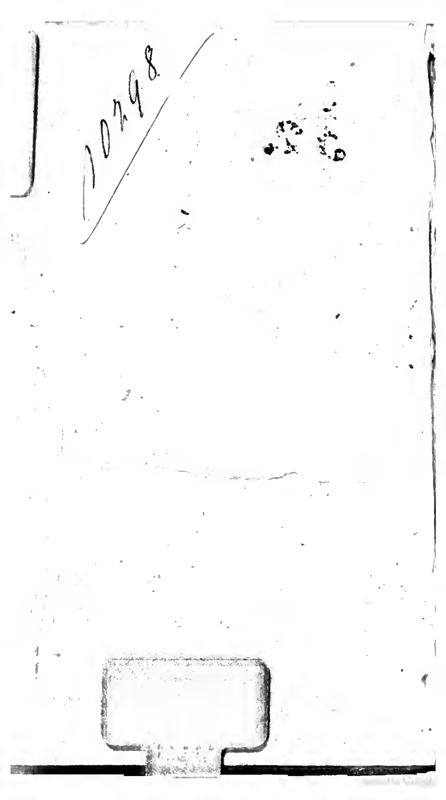
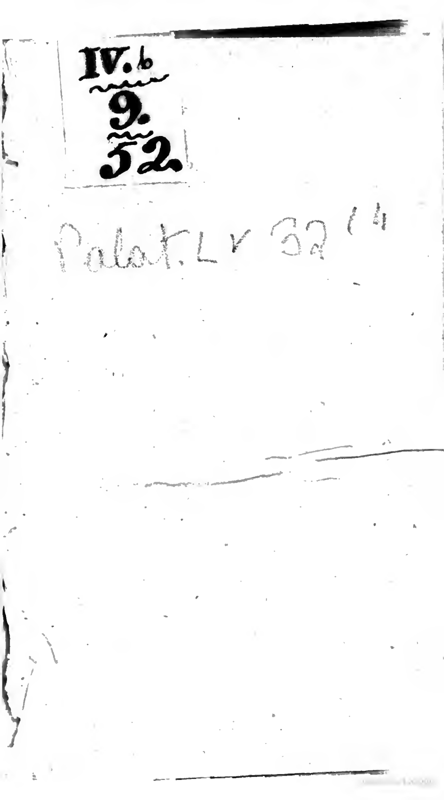
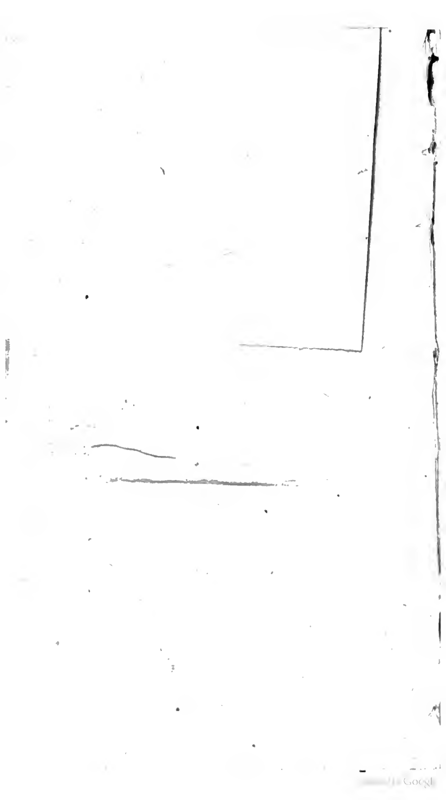



10298





NOUVELLE

BIBLIOTHÈQUE

DE VILLE

ET

DE CAMPAGNE.

TOME QUATRIÈME.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DE VILLE ET DE CAMPAGNE,

OU CHOIX DE JOLIS ROMANS, CONTES en vers & en prose, Poésies diverses, Anecdotes, Bons-Mots, Faits intéressants, Variétés littéraires & historiques, &c.

POÉSIES DIVERSES.

TOME PREMIER.



A GENÈVE;

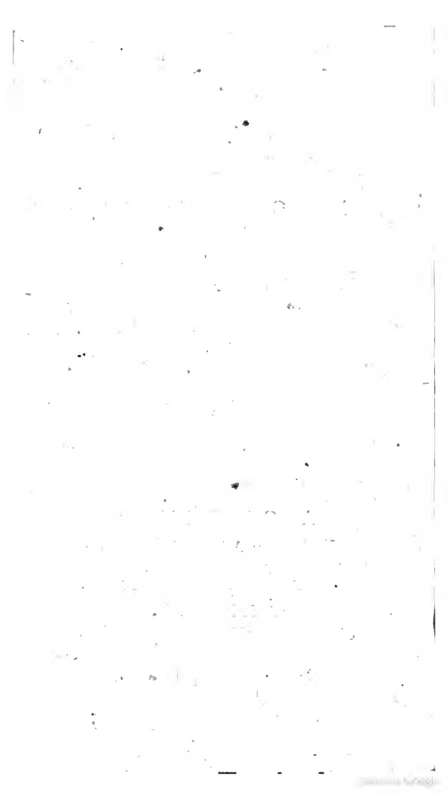
Et se trouve A TOULOUSE,

Chez N.-ÉTIENNE SENS, Libraire & Imprimeur, vis-à-vis l'Église St. Rome,

A NISMES,

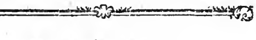
Chez GAUDE, Frères, Libraires.

M. DCC. LXXXVIII.





POÉSIES DIVERSES.



CONTE.

L'EDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, & ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des temps paſſés;
Parlons ce ſoir un peu de Madame Gertrude:
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude.
Par trente-ſix printemps ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étoient point effacés.

Son maintien étoit ſage & n'avoit rien de rude;
Ses yeux étoient charmants, mais ils étoient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre une gaze étendue,
Avec un air diſcret, en permettoit la vue;
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
Embelliſſoit ſes traits, ſans outrer la nature;
Moins elle avoit d'apprêt, plus elle avoit d'éclat:
La ſimple propreté compoſoit ſa parure.

Toujours ſur ſa toilette eſt la ſainte écriture ;
Auprès d'un pot de rouge, on voit un Maſſillon ;
Et le petit-carême eſt ſur-tout ſa lecture :
Mais, ce qui nous charmoit dans ſa dévotion,
C'eſt qu'elle étoit toujours aux femmes indulgente.
Gertrude étoit dévote, & non-pas médiſante.
Elle avoit une fille ; un dix avec un ſept
Compoſoit l'âge heureux de ce divin objet,
Qui, depuis ſon baptême, eut le nom d'Iſabelle.
Plus fraîche que ſa mère, elle étoit auſſi belle.
A côté de Minerve, on eut cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des ſoins aſſidus ;
Elle avoit dérobé cette roſe naiſſante
Au ſouffle empoiſonné d'un monde dangereux ;
Les converſations, les ſpectacles, les jeux,
Ennemis ſéduiſants de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon, par les Saints abhorrés ;
Etoient, dans la maiſon, des plaiſirs ignorés.

Gertrude en ſon logis avoit un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour ſe recueillir,
Elle alloit ſaintement occuper ſon loiſir,
Et faiſoit l'oraiſon qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornoient cette retraite, au public inconnue ;
Un eſcalier ſecret, loin des profanes yeux,
Conduiſoit au jardin, du jardin dans la rue.

Vous ſavez qu'en été les ardeurs du ſoleil
Rendent ſouvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer ſes rayons favorables :
Les filles, en ce temps, goûtent peu le ſommeil.
Iſabelle inquiète, en ſecret agitée,
Et de ſes dix-ſept ans doucement tourmentée,
Reſpiroit dans la nuit, ſous un ombrage frais,
En ignoroit l'uſage, & s'étendoit auprès ;
Sans ſavoir l'admirer, regardoit la nature ;
Puis ſe levoit, alloit, marchoit à l'aventure ;

Sans deſſein, ſans objet qui pût l'intéreſſer;
Ne penſant point encore, & cherchant à penſer.
Elle entendit du bruit au boudoir de ſa mère :
La curioſité l'aiguillonne à l'inſtant;
Elle ne ſoupçonnoit nulle ombre de myſtère;
Cependant elle héſite; elle approche en tremblant,
Poſant ſur l'eſcalier une jambe en avant,
Etendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, & le cœur palpitant,
D'une oreille attentive, avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre & doux murmure,
Des mots entrecoupés, des ſoupirs languiſſants :
Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ſes dents,
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche; elle entend ces mots pleins de douceur:
« André, mon cher André, vous faites mon bonheur ».

Iſabelle à ces mots pleinement ſe raſſure :
Ma tendreſſe, dit-elle, a pris trop de ſouci;
Ma mère eſt fort contente, & je dois l'être auſſi.
Iſabelle à la fin dans ſon lit ſe retire,
Ne peut fermer ſes yeux, ſe tourmente & ſoupire :
André fait des heureux ! & de quelle façon ?
Que ce talent eſt beau ! mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude;
Son trouble fut d'abord apperçu par Gertrude;
Iſabelle étoit ſimple, & ſa naïveté
Laiſſa parler enfin ſa curioſité :
Quel eſt donc cet André, lui dit-elle, Madame;
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ?
Gertrude fut confuſe : elle s'apperçut bien
Qu'elle étoit découverte, & n'en témoigna rien.
Elle ſe compoſa, puis répondit : Ma fille,
Il faut avoir un Saint pour toute une famille,
Et depuis quelque temps j'ai choiſi ſaint André;
Je lui ſuis très-dévote; il m'en ſait très-bon gré;
Je l'invoque en ſecret; j'implore ſes lumières;
Il m'apparoît ſouvent la nuit dans mes prières :

C'eſt un des plus grands Saints qui ſoient en paradis.

A quelque temps de-là, certain Monſieur Denis,
Jeune-homme bien tourné, fut épris d'Iſabelle :
Tout conſpiroit pour lui; Denis fut aimé d'elle :
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en ſentinelle entendit, à ſon tour,
Les belles oraiſons, les antiennes charmantes
Qu'Iſabelle entonnoit, quand ſes mains careſſantes
Preſſoient ſon tendre amant de plaiſirs enivré.

Gertrude les ſurprit & ſe mit en colère;
La fille répondit : « Pardonnez-moi ma mère;
» J'ai choiſi ſaint Denis, comme vous ſaint André ».

Gertrude, dès ce jour plus ſage & plus heureuſe,
Conſervant ſon amant, & renonçant aux Saints,
Quitta le vain projet de tromper les humains.
On ne les trompe point : la malice envieuſe
Porte ſur votre maſque un coup d'œil pénétrant;
On vous devine mieux que vous ne ſavez feindre;
Et le ſtérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaiſir de vivre librement.

La charmante Iſabelle, au monde préſentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée;
Gertrude en ſa maiſon rappela pour toujours,
Les doux amuſemens, compagnons des amours;
Les plus honnêtes gens y paſsèrent leur vie.
Il n'eſt jamais de mal en bonne compagnie.

VOLTAIRE.



HYMNE
A LA BEAUTÉ.

TOUT rend hommage à la beauté.
Pour éclairer ſes traits le jour ſe renouvèle;
Pour la chanter s'éveille Philomèle;
Le ruiſſeau qui fuyoit, devant elle arrêté,
Trace ſon image fidelle;
Des pavots du ſommeil la douce volupté
Rend de ſon teint la fraîcheur éternelle;
L'ordre de l'univers ſemble établi pour elle.

BERNARD.

MADRIGAL.

QUAND je revis celle que tant j'aimai,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé,
N'en fît le charme en mon ame renaître,
Et que mon cœur, autrefois ſon captif,
Ne raſſemblât l'eſclave fugitif,
A qui le ſort fait rencontrer ſon maître.

BERTAULT.

A MONSIEUR

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU,

Après la prise du Port-Mahon.

RIVAL du conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais & tu combats;
Le pampre, le laurier, le myrthe suit tes pas;
Tu prends Chypre & Mahon: mais nous perdons le Pinde.
En vain l'Anglois moqueur lançoit de toutes parts,
Sur un vaisseau musqué, les feux & les brocards:
Chez nous l'ambre est ami de la fatale poudre;
Tu semois les bons mots, les souris & la foudre;
L'ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts;
Leurs chansons t'insultoient: leurs défaites te vantent:
Mais nos rimeurs jaloux profanent tes lauriers.
Veux-tu rendre l'honneur à tes succès guerriers?
Viens persiffler ceux qui les chantent.

VOLTAIRE.

MADRIGAL.

ÊTRE l'Amour quelquefois je désire,
Non pour régner sur la terre & les cieux,
Car je ne veux régner que sur Thémire,
Seule elle vaut les mortels & les dieux;
Non pour avoir son bandeau sur les yeux,
Car de tout point Thémire m'est fidelle;

Non pour jouir d'une vie immortelle,
Car à ſes jours ſurvivre je ne veux;
Mais ſeulement pour épuiſer ſur elle,
Du dieu d'Amour & les traits & les feux.

FERRAND.

LA ROSE.

ODE

ANACRÉONTIQUE.

TENDRE fruit des pleurs de l'aurore,
Objet du baiſer du Zéphyr,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas! diffère encore,
Diffère un moment de t'ouvrir;
L'inſtant qui doit te faire éclore,
Eſt celui qui doit te flétrir.

Thémire eſt une fleur nouvelle,
Qui doit ſubir la même loi.
Roſe, tu dois briller comme elle,
Elle doit paſſer comme toi.

Deſcends de ta tige épineuſe,
Viens la parer de tes couleurs;
Tu dois être la plus heureuſe,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs ſur le ſein de Thémire,
Qu'il ſoit ton trône & ton tombeau;
Jaloux de ton ſort, je n'aſpire
Qu'au bonheur d'un trépas ſi beau.

Tu verras quelque jour, peut-être ;
L'asyle où tu dois pénétrer ;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

L'amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher ;
Eclate à ses yeux sans leur nuire ;
Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux.

BERNARD.

ÉPIGRAMME.

UN maître ivrogne, dans la rue,
Contre une borne se heurta ;
Dans l'instant sa colère émue
A la vengeance le porta.
Le voilà d'estoc & de taille
A ferrailler contre le mur :
« Il porte une cotte-de-maille,
Disoit-il, » je crois qu'il est dur ».
En s'escrimant tout de plus belle,
Et pan, & pan, il avançoit,
Lorsqu'il sortit une étincelle
De la pierre qu'il agaçoit ;
Sa valeur en fut constipée :
« Oh ! oh ! ceci passe le jeu ;
» Rengaînons vîte notre épée,
» Le vilain porte une arme à feu.

LA FAYE.

MADRIGAL.

IL n'en eſt plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, conſtants, incapables de feindre,
Qui d'une ingrate épuiſant les rigueurs,
Vivoient contents & mouroient ſans ſe plaindre.
Les traits d'amour étoient alors à craindre;
Mais aujourd'hui les feux les plus conſtants
Sont ceux qu'un jour voit naître & voit éteindre.
Hélas! pourquoi ſuis-je encor du vieux temps!

FERRAND.

VERS

A Madame DU DEFFANT.

OUI, je perds les deux yeux; vous les avez perdus,
O ſage du Deffant, eſt-ce une grande perte?
Du-moins nous ne reverrons plus
Les ſots dont la terre eſt couverte:
Et puis tout eſt aveugle en cet humain ſéjour;
On ne va qu'à tâtons ſur la machine ronde;
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour;
Plutus, la Fortune & l'Amour
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde

Si d'un de nos cinq ſens nous ſommes dégarnis,
Nous en poſſédons quatre, & c'eſt un avantage
Que la nature accorde à peu de ſes amis,
Lorſqu'ils parviennent à notre âge.

Nous avons vu mourir les papes & les rois ;
Nous vivons, nous penſons, & notre ame nous reſte.
Épicure & les ſiens prétendoient autrefois
Que ce cinquième ſens étoit un don céleſte,
Qui les valoit tous à la fois ;
Mais quand notre ame auroit des lumières parfaites,
Peut-être il ſeroit encor mieux
Que nous euſſions gardé nos yeux,
Duſſions-nous porter des lunettes.

VOLTAIRE.

MADRIGAL.

DE mille amans en vain nous recevons les vœux ;
On les perd ſans retour en terminant leurs peines ;
Les perfides briſent leurs nœuds,
Dès qu'ils ont formé notre chaîne.
On ne ſoupire long-temps
Que pour des beautés cruelles ;
Les peines font les cœurs conſtans,
Les plaiſirs font les infidelles.

LAMOTTE.

ODE
SUR LA GOUTTE.

LE deſtructeur impitoyable
Et des marbres & de l'airain,
Le temps, ce tyran ſouverain
De la choſe la plus durable,
Sappe ſans bruit le fondement

De notre fragile machine,
Et je ne vis plus un moment,
Sans sentir quelque changement
Qui m'avertit de sa ruine.

Je touche aux derniers instans
De mes plus belles années;
Et déjà de mon printemps
Toutes les fleurs sont fanées.
Je ne vois & n'envisage
Pour mon arrière-saison,
Que le malheur d'être sage,
Et l'inutile avantage
De connoître la raison.

Autrefois mon ignorance
Me fournissoit des plaisirs;
Les erreurs de l'espérance
Faisoient naître mes désirs.
A présent l'expérience
M'apprend que la jouissance
De nos biens les plus parfaits
Ne vaut pas l'impatience,
Ni l'ardeur de nos souhaits.

La fortune à ma jeunesse
Offrit l'éclat des grandeurs:
Comme un autre avec souplesse
J'aurois brigué ses faveurs;
Mais sur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités;
J'eus honte de la poursuite
De ses aveugles bontés,
Et je passai, quoique donne
D'éclat, & pourpre, & couronne,
Du mépris de la personne
Au mépris des dignités.

Aux ardeurs de mon bel âge
L'Amour joignit son flambeau;
Les ans, de ce dieu volage
M'ont arraché le bandeau.
J'ai vu toutes mes foiblesses,
Et connu qu'entre les bras
Des plus fidelles maîtresses,
Enivré de leurs caresses,
Je ne les possédai pas.

Mais quoi! ma goutte est passée;
Mes chagrins sont écartés.
Pourquoi noircir ma pensée
De ces tristes vérités?
Laissons revenir en foule
Mensonges, erreurs, passions;
Sur ce peu de temps qui coule
Faut-il des réflexions?
Que sage est qui s'en défie!
J'en connois la vanité:
Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

L'Abbé DE CHAULIEU.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE DUPOIX.

AMANS des onze mille Vierges,
Vous êtes d'insensés mortels!
Vous n'avez point pour tant d'autels
Assez d'offrandes ni de cierges.
Dix pucelles, en tout, de mes vœux épurés
Sont & seront toujours les objets révérés;

Dupoix est la plus jeune, & j'en fais ma Corine :
Les neuf autres, on les devine
A ces vers amoureux qu'elles m'ont inspirés.

PIRON.

RÉPONSE

Aux critiques qu'on avoit faites du Mondain.

SACHEZ, mes très-chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs & permis ;
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux ;
Cet art, qui doit tout comprendre,
Est de modérer ses vœux :
Gardez de vous y méprendre.

Les plaisirs, dans l'âge tendre,
S'empressent à vous flatter :
Sachez que, pour les goûter,
Il faut savoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre.
Passez du fracas des cours
A la douce solitude ;
Quittez les jeux pour l'étude.
Changez tout, hors vos amours.
D'une recherche importune
Que vos cœurs embarrassés
Ne volent point empressés
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés.

Laiſſez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats :
Ceuillez d'une main légère
Celle qui naît ſous vos pas.
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Reconnoît la même loi ;
Chaque mortel en partage
A ſon bonheur près de ſoi.

L'inépuiſable nature
Prend ſoin de la nourriture
Des tigres & des lions,
Sans que ſa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buiſſons ;
Et tandis que l'aigle altière
S'applaudit de ſa carrière
Dans le vaſte champ des airs,
La tranquille Philomèle
A ſa compagne fidelle
Module ſes doux concerts.
Jouiſſez donc de la vie,
Soit que dans l'adverſité
Elle paroiſſe avilie,
Soit que ſa proſpérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout eſt égal, croyez-moi ;
On voit ſouvent plus d'un Roi
Que la triſteſſe environne ;
Les brillans de la couronne
Ne ſauvent point de l'ennui :
Ses valets-de-pied, ſes pages,
Jeunes, indiſcrets, volages
Sont plus fortunés que lui.

La princeſſe & la bergère
Soupirent également,
Et ſi leur ame diffère

C'eſt en un point ſeulement ;
Philis a plus de tendreſſe ;
Philis aime conſtamment,
Et bien mieux que ſon alteſſe.....
Comme je ſacrifierois
Tous vos auguſtes attraits
Aux charmes de ma maîtreſſe !
Un deſtin trop rigoureux
A mes tranſports amoureux
Ravit cet objet aimable :
Mais dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis ſont heureux,
Je ſerai moins miſérable.

VOLTAIRE.

MADRIGAL.

LE tendre Appelle un jour, dans ces jeux tant vantés,
Qu'Athènes ſur ces bords conſacroit à Neptune,
Vit au ſortir de l'onde éclater cent beautés ;
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de ſa Venus le portrait immortel.
Si, de ſon temps avoit paru MARTEL,
Il n'en auroit regardé qu'une.

LAINÉS.



CONTE.

LE RENDEZ-VOUS INUTILE.

Hier au soir, on nous a fait un conte;
Qui me parut assez original;
Il faut lecteur que je vous le raconte;
Il est très-court, & sur-tout point moral.

Damis, Églé, couple élégant, volage;
Étoient unis, mais par le sacrement;
L'amour jadis les unit davantage.
Églé sensible, au sortir du couvent,
Avoit aimé son époux sans partage,
Quoiqu'à la cour tout s'excuse à son âge:
Damis lui-même étoit un tendre amant.
Mais tout-à-coup, sans qu'on sût trop comment;
Par ton, par air, fuyant le tête-à-tête,
Avec fracas courant de fête en fête,
Croyant sur-tout avoir bien du plaisir,
De s'adorer on n'eut plus le loisir.

Un mari mort, on souffre le veuvage;
Mais quand il vit, c'est un cruel outrage;
Églé le sent: Églé va se venger.
Je vois d'ici mon lecteur s'arranger,
Et minuter le beau brevet d'usage
Au bon Damis. Pour vous faire enrager;
Mon cher lecteur, Églé restera sage;
Et du mari l'honneur est sans danger.

Madame, un soir, après la comédie;
Rentre chez elle: aimable compagnie,
Cercle brillant: on apporte un billet:
Elle ouvre...... ô ciel! sottise de valet.....

Églé rougit, & regarde à l'adresse.
Or, vous saurez que le susdit poulet
Est pour Damis : que certaine comtesse
Vers le minuit rendez-vous lui donnoit ;
Et que d'un mot l'orthographe mal mise
Peut d'un vieux Suisse, excuser la méprise.

La belle Églé prend son parti soudain :
En un clin d'œil elle devient charmante.
Noble enjoûment, gaieté vive & piquante
Sont mis en jeu : le souper fut divin ;
Nul quolibet ; des contes agréables :
Les gens d'esprit, les convives aimables
Etinceloient ; les sots, les ennuyeux
Furent bruyants, ne pouvant faire mieux.
Madame avoit cette coquetterie
Qui plaît, enflamme, amuse tour-à-tour,
Et qui permet à la galanterie
De ressembler quelquefois à l'amour.
Or, devinez si chacun voulut plaire.
Mais savez-vous sur qui le charme opère
Plus puissamment ? C'est sur notre mari.
De son bonheur avisé par autrui,
De la tendresse il a pris le langage ;
Malgré l'affront de paroître amoureux,
Un air folâtre, un riant badinage,
Cachoient, montroient ses transports & ses feux.
Chacun sourit ; on s'en va : bon voyage.
Damis est seul : voilà Damis heureux ;
Même on prétend que, dans cette occurrence,
Un doux refus, une adroite défense
Fit d'un époux un amant merveilleux.
A pareil trait on ne pouvoit s'attendre ;
Mais un mari s'étonne d'être aimé ;
On est surpris, on veut aussi surprendre ;
L'honneur s'en mêle, on se trouve animé.
Damis se croit vainqueur de l'aventure.
Baissant les yeux, sa modeste moitié

Prend plaisamment un hair humilié :
Écoutez-moi, Damis, je vous conjure,
Je sens, dit-elle avec timidité,
Qu'à vous fixer je ne saurois prétendre ;
A la raison je sens qu'il faut se rendre,
Et vous céder à la société.
Fait comme vous..... O Ciel ! êtes-vous folle ?
Songez-vous bien ?.... Oui, Monsieur, je m'immole.
Lisez... Eh bien ? reprit-on d'un air doux,
Vous n'allez pas bien vîte au rendez-vous ?....
Qui ? moi ! J'y suis..... Le mot est bien aimable.
Mais songez-vous qu'une femme adorable
En ce moment. Ah ! du-moins, écrivez....
Ecrire ! quoi ?.... Je le veux, vous devez
Une réplique à la tendre sémonce.
Alors Damis confus, un peu troublé,
Je ne dois rien, dit-il ; & mon Églé
A tout surpris, la lettre.... & la réponse.

ENVOI.

SI ce Damis que j'ai peint si volage,
O Ros***, eût été votre époux,
L'heureux mortel, tendre & digne de vous,
Jamais ailleurs n'eût porté son hommage.
Non-moins heureux, si son sort eût permis
Que vous fussiez sa charmante comtesse ;
D'Églé jamais la beauté ni l'adresse
A ses genoux n'eût ramené Damis.
Le foible époux, loin de rendre les armes,
Eût revolé vers ses nouveaux liens ;
Votre rivale eût rappellé vos charmes,
Et vous auriez fait oublier les siens.

M. DE CHAMPFORT.

ÉPITRE

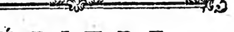
*A MADAME LA MARQUISE DE ***.*

ENFIN je vais revoir ce cabinet tranquille
Où l'Amour & les Arts ont choisi leur asyle;
Je verrai ce sopha placé sous ce trumeau
Qui de mille baisers nous retraçoit l'image.
J'habiterai l'alcove où je rendis hommage
A la beauté sans voile, à l'Amour sans bandeau.
Là, Philis se livroit au bonheur d'être aimée;
Là, lorsque de nos feux l'ivresse étoit calmée,
Attendant sans langueur le retour des désirs,
Un amour délicat varioit nos plaisirs.

Nous lisions quelquefois ces vers pleins d'harmonie,
Où Tibule étala sa flamme & son bonheur;
Je t'adorois, Philis, sous le nom de Délie;
Dans ces vers emportés tu reconnus mon cœur.
Que ce temps dura peu! de fleurs à peine écloses
Le gazon de ces prés étoit entrelacé;
Le printemps s'annonçoit par le retour des roses;
Par le printemps Mars étoit annoncé.
Pour suivre mon devoir, par une route obscure,
Il fallut te quitter. Quels momens! quels adieux!
Je crus me séparer de toute la nature.
Mais les pleurs des amans ont appaisé les Dieux.
Louis calme la terre, il me rend à moi-même.
Je ne vends plus mon temps aux querelles des Rois,
Je ne suis plus qu'à ce que j'aime,
Et je n'obéis qu'à ses lois.
L'un de l'autre enchantés dans ce vallon sauvage,
Réunis par nos goûts, conduis-moi tour-à-tour
Du plaisir à l'étude, & des arts à l'amour.

C'eſt l'ennui qui le rend volage;
En l'occupant, nous ſaurons le fixer.
Nous ſaurons de nos jours faire le même uſage;
Je ne ſais que t'aimer, viens m'apprendre à penſer.
Conduis ma jeune muſe & reçois-en l'hommage.
Sois à jamais de mes écrits,
Le juge, l'objet & le prix.
Que mon ſort & mes vers n'excitent point l'envie;
Qu'ils ſoient dignes de l'exciter.
Oublié déſormais du monde que j'oublie,
Te bien peindre, te mériter,
Te careſſer & te chanter,
Sera tout l'emploi de ma vie.

M. DE SAINT-LAMBERT.



ÉPITRE

*A M. ***.*

Vous êtes philoſophe? Eh quoi! vous dont les jours
Devroient être filés de la main des Amours,
Qu'appelle en ſoupirant la plus jeune des Graces,
Vous qu'honorent cent fois les nymphes de Vénus,
Enfant d'Hébé, fils de Linus;
Vers le temple éloigné des ſtériles vertus
Suivant les cruelles diſgraces,
Iriez-vous chercher ſur leurs traces
L'ennuyeuſe tranquillité,
Qui, fille du dépit plutôt que du courage,
Fait accorder le nom de ſage
A celui qui n'a mérité
Ce nom dont chacun fait uſage,
Que pour ne l'avoir pas été?
Ce don ſi rare & ſi vanté,

Cet heureux don de la sageſſe
N'eſt dans la mobile jeuneſſe
Que l'amour de la volupté.
Le ton bruyant de la folie,
Le mépris de la dignité,
L'oubli des ſoins que multiplie
La grandeur & la vanité;
La fuite de la prud'hommie
Et l'uſage de la ſanté;
Et voilà la philoſophie
Qui pour vous, croyez-m'en, eſt ſeule de ſaiſon;
Ce qu'on nomme ſouvent école de raiſon,
Ne l'eſt que de mélancolie.
Laiſſez-moi ce préſent du deſtin irrité.
Ne ſoyez point jaloux d'un fardeau qui m'accable;
Et préférez toujours les charmes de la fable
Aux ennuis de la vérité.
Les Dieux qui vous ont fait pour plaire
Semblent vous avoir tout donné,
Santé, talens & fortune proſpère;
Ah! vous ſeroit-il pardonné,
Si, comblé de leurs dons, vous n'en ſaviez pas faire
L'uſage d'un prédeſtiné?
Goûtez bien ces leçons: par une loi trop dure,
L'inſtant préſent s'écoule avec rapidité;
Il ne ſauroit être arrêté
Que par l'enchantement d'une volupté pure.
Le temps n'eſt qu'une immenſité
Dont l'uſage fait la meſure,
Et vingt ans de plaiſir, voilà l'éternité.

DESMAHYS.



LETTRE

De MM. Desmahys & de Margency, gentilhomme-ordinaire du Roi, à M. de Voltaire.

Deux bons amis, Monsieur, qui revenus de la gloire, de la fortune & des belles, jouissent, dans le sein du repos, des charmes de leur liberté; deux êtres sensibles, qui, faisant leur bonheur des lettres que vous avez enrichies, & des arts que vous avez éclairés, sont plus touchés d'une larme de Zaïre que des intérêts puissants qui agitent le monde; deux hommes enfin, assez heureux pour être indépendants, se font pourtant un devoir de vous adresser leurs vœux dans des jours où le mensonge ne laisse guère de place à la vérité.

Tandis que, composant sans peine
Mille vers sans facilité,
Quelque bel esprit apprêté
Décore du nom de Mécene
Quelque ignorant accrédité,
Et prodigue celui d'Hélene
A quelque belle sans beauté;
Tandis que, d'un œil intrépide,
Lorgnant quelque folle insipide,
Que, d'un rire faux & stupide,
Accompagnant tout ce qu'il dit,
Et portant haut sa tête vide,
Chez Gerbaud, Dulac, ou Zaïde,
Quelque fat achète à crédit
Son mérite le plus solide;

Tandis que tout cela, & mille autres folies pareilles, se passent à Paris & à Versailles, nous, plus sages & plus sincères, nous vous souhaitons les années de Sophocle dont vous possédez le génie, & la santé d'Anacréon dont vous avez les grâces; voilà quels sont nos désirs. A ces souhaits nous en joignons un autre, c'est que malgré tout ce qu'on dit de votre délicieuse retraite, & malgré les peintures charmantes que vous en faites vous-même, vous reveniez vivre avec vos anciens amis au milieu d'une nation que vous avez instruite. On nous avoit flattés, il y a quelque temps, de l'espérance de vous revoir.

Caché dans une épaisse nue,
Et parcourant ce globe avec rapidité,
Le mensonge, dit-on, trouva la vérité,
Qui, comme on sait, est toujours nue,
Elle est confiante, ingénue,
Il est plein de témérité;
De cette rencontre imprévue
Naquit une Divinité,
Qui dans le monde est fort connue.
Cette Reine des curieux,
Couverte d'oreilles & d'yeux,
Ce démon inquiet, qui préside aux nouvelles,
Ce fantôme léger, dont les pieds ont des ailes,
Et dont la trompette a cent voix,
Qui sait tout, qui dit tout, qui publie à-la-fois
Et nos amours & nos querelles,
Et les revers honteux, & les brillants exploits,
Et les aventures des belles;
La Renommée enfin, à tous les beaux esprits,
Comme à tous ceux qui se piquent de l'être,
Avoit annoncé que leur maître
Alloit revenir à Paris.

Si vous aviez été témoin du tumulte & de l'embarras

De ces petits aréopages ;
Où l'on voit présider quelque antique beauté,
Qui, rassemblant de petits personnages,
Recueillant de petits suffrages,
Et s'appesantissant sur de petits ouvrages,
Croit dicter les arrêts de la postérité,

Vous n'auriez pu vous empêcher de rire. Croiriez-vous même que la secte qu'on appelle ici des philosophes, en a tremblé ? Car, enfin, vous êtes leur maître en leur façon de raisonner, comme en celle de sentir. Ce n'est pas qu'ils ne prétendent secouer le joug. Quoi qu'il en soit, nous, qui savons nos philosophes par cœur, nous ne sommes plus dupes de leur sagesse, ni de leurs lumières ; nous n'avons dans la plupart de leurs écrits

Trouvé que de vieilles maximes,
Qu'on prise plus que l'on ne doit ;
Et chez eux que des fous sublimes,
Qui sont plus sots que l'on ne croit.

Aussi, comme vous pouvez penser, avons-nous abandonné la secte & les sectaires, pour quelques hommes aimables qui ressemblent assez bien à ceux que Catulle appelle *Venustiores*, en parlant des amis de Lesbie. Vous jugez que ces honnêtes gens-là doivent se remontrer aussi chez quelque Lesbie moderne. Car, enfin, Monsieur, il faut en revenir à ces jolis êtres pleins de caprices & de charmes ; quittes à nous consoler par notre inconstance de ce que nous garde leur légéreté. En effet, n'est-ce pas assez que la tendresse dure autant que le plaisir ? Chaulieu avoit raison.

RÉPONSE

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

AINSI Bachaumont & Chapelle
Ecrivoient dans le bon vieux temps;
Et leurs ſimples amuſemens
Ont rendu leur gloire immortelle;
Occupés d'un heureux loiſir,
Eloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaiſir,
Et ſont au temple de mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle;
Ils vous ont ſervi de modèle,
Et vous auriez été le leur.

Mais ils écrivoient au buveur Brouſſin, avec lequel ils ſoupoient, & vous n'écrivez qu'à un vieux philoſophe qui cultive la terre. Je finis comme Virgile commença, par les Géorgiques; voilà tout ce que j'avois de commun avec lui: j'y ajoute encore que les Horaces de nos jours m'écrivent de très-jolis vers.

Souvenez-vous qu'Horace fit un voyage vers Naples, où il rencontra ce Virgile, qui, diſoit-il, étoit un très-bon homme. Je ſuis un bon homme auſſi; mais ce n'eſt pas aſſez des beaux eſprits de Paris, & il faudroit quelque choſe de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes, qui n'eſt pas ſi plaiſant que celui d'Horace votre devancier.

Je crois que malgré les mauvais livres qui pleuvent, il y a encore dans Paris aſſez de goût

pour que les commis de la poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espèce. Vous ne m'avez point donné d'adresse, je présente à tout hasard mes obéissances très-humbles à mes deux confrères. Le gentilhomme du Roi est doublement mon camarade; car le Roi m'a conservé mon brevet; mais le Dieu des vers m'a ôté le sien; rien de si triste qu'un Poëte véteran. *Nunc itaque & versus & cætera ludicra pono.*

P. S. Mais j'aime passionément les vers quand on en fait comme vous; je me borne à vous lire, & à vous dire combien je vous aime tous deux.

ÉPITRE

A M. DE VOLTAIRE.

QUE la tendresse vous attire
Sur ce rivage heureux de vos talens charmé;
L'amitié seule nous inspire;
Et quand l'univers vous admire,
Sur nos bords vous êtes aimé.
Tendres adorateurs, nous ignorons l'envie;
Les aimables talens ne nous font point pleurer;
Et si c'est un bonheur d'avoir votre génie,
C'est un plaisir de l'admirer.
Quittez les rives de la Seine;
De vos amis venez combler les vœux,
Et dans les champs de la Lorraine,
Portez les beaux-arts & les jeux:
Dans ces lieux ils suivront leur père;
Souvent les ris, ennuyés à Cythère,
Charmés des accords de Voltaire,
Aiment à folâtrer dans le sacré vallon,

Qnand sa muse noble & légère,
Embellissant Locke & Newton,
Déride la sagesse austère,
Et fait badiner la raison:
En chantant l'amour & la guerre;
Elle mêle aux foudres d'Homère
Les roses d'Anacréon.
De vos chants notés par les Graces,
Je crois déjà goûter les charmantes douceurs:
Je vois déjà voltiger sur vos traces
Le plaisir couronné de fleurs.
Ainsi par les erreurs d'une aimable espérance;
Je tempère l'ardeur de mon impatience.
Fuyez, volez, instans fatals à mes désirs.
Mais, hélas, espérances vaines!
Le temps qui fuit sur nos plaisirs
Semble s'arrêter sur nos peines.

M. DE SAINT-LAMBERT.

YDILLE.

LE RUISSEAU.

Ruisseau, qui baignes cette plaine,
Je te ressemble en bien des traits:
Toujours même penchant t'entraîne;
Le mien ne changera jamais.

Tu fais éclorre des fleurettes;
J'en produis aussi quelquefois:
Tu gazouilles sous ces coudrettes;
De l'amour j'y chante les lois.

Ton murmure flatteur & tendre
Ne cause ni bruit ni fracas:

Plein du souci qu'Amour fait prendre,
Si j'en murmure, c'est tout bas.

Rien n'est dans l'empire liquide,
Si pûr que l'argent de tes flots :
L'ardeur qui dans mon sein réside,
N'est pas moins pure que tes eaux.

Des vents, qui font gémir Neptune,
Tu braves les coups redoublés :
Des jeux cruels de la fortune
Mes sens ne sont jamais troublés.

Je sens pour la tendre Silvie
Cet amoureux empressement,
Qui te porte vers la prairie
Que tu chéris si constamment.

Quand Thémire est sur ton rivage,
Dans tes eaux on voit son portrait :
Je conserve aussi son image ;
Dans mon cœur elle est trait pour trait.

Tu n'as pas d'embuche profonde;
Je n'ai point de piége trompeur :
On voit jusqu'au fond de ton onde ;
On lit jusqu'au fond de mon cœur.

Au but prescrit par la nature
Tu vas toujours d'un pas égal,
Jusqu'au temps où, par sa froidure,
L'hiver vient glacer ton cristal.

Sans Thémire je ne puis vivre :
Mon but à son cœur est fixé :
Je ne cesserai de la suivre,
Que quand mon sang sera glacé.

PANNARD.

PRIÈRE
A L'AMOUR.

Aux pieds de tes autels j'ai demandé long-temps
Que ton art enchaînât la beauté qui m'est chère,
Fatigué de mes pleurs, lassé de mon encens,
Tu voulus à la fin exaucer ma prière ;
L'ingrate par tes soins s'est soumise à ta loi.
Tu viens de la rendre sensible,
Mais c'est pour un autre que moi....
Amour ! fais que son cœur redevienne inflexible.

(*Par* M. L. DE SCHOSNE.)

LA DOUBLE CRAINTE.
EPIGRAMME
IMITÉE DE PRIOR.

TRISTEMENT étendu sur le lit de la mort,
Butler, en cheveux blancs, va donc remplir son sort!
Fanni, sa jeune épouse, immobile & pensive,
Du vieillard attendri rend la douleur plus vive.
A quel effroi glaçant leurs cœurs semblent s'ouvrir !
Mais différents motifs causent leur double peine,
Du mal qui le poursuit, *Butler* craint de mourir,
Et *Fanni* craint qu'il n'en revienne.

VERS

A M. DE BELLOY.

LES neuf Muses sont sœurs, & les beaux-arts sont
frères;
Quelque peu de malignité
A dérangé par fois cette fraternité :
La famille en souffrit, & des mains étrangères
De ces débats ont profité.
C'est dans son union qu'est son grand avantage :
Alors elle en impose aux pédans, aux bigots,
Elle devient l'effroi des sots,
La lumière du siècle & le soutien du sage;
Elle ne flatte point les riches & les grands :
Ceux qui dédaignoient son encens
Se font honneur de son suffrage,
Et les Rois sont ses courtisans.

VOLTAIRE.



ÉPITRE

A THISBÉ.

THISBÉ, ne cherchons point la félicité pure ;
Les biens sont ici-bas semés à l'aventure,
Les maux y croissent avec eux :
Le plaisir est la fleur d'un arbuste épineux ;
On détruit cette plante à force de culture :
Se conformer à la nature
Est tout l'art de se rendre heureux.
Mais résistant toujours, d'autant plus qu'elle presse,
Opposant à ses lois de fâcheux préjugés,
Toujours punis, & jamais corrigés,
Ses rebelles enfans la combattent sans cesse.
Le Conseiller d'Etat veut pratiquer l'amour ;
Le jeune Colonel veut prêcher la sagesse ;
Laïs veut passer pour Lucrece ;
La prude Arsinoë veut séduire à son tour ;
Le Marquis non lettré veut s'ériger en maître ;
Le grave Président veut être homme de cour ;
Et la moins belle veut paroître
Aussi belle que vous, Brionne & Pompadour.
Est-il donc de l'humaine essence
De négliger les biens qui germent sous nos pas,
Pour rechercher la jouissance
De tous ceux que nous n'avons pas ?
Chacun pourroit jouir renfermé dans sa sphère ;
Chacun de ce qu'il a désirant le contraire,
Veut agrandir son cercle, & le rend plus étroit.
Du désir d'être heureux naît le malheur des hommes ;
Nous oublions ce que nous sommes,
Occupés de ce qu'on nous croit.
Que nous fait cependant ce que l'erreur publie ?

En quoi me nuit un fou me taxant de folie?
Que me sert d'être sage au jugement d'autrui?
Thisbé, que vous importe un récit infidelle,
Qui couronne mes feux quand vous êtes cruelle,
Ou, qui dans vos plaisirs, suppose de l'ennui?
A peine un sentiment veut sortir de notre ame,
Qu'un monstre, qui naquit de la crainte du blâme,
L'y fait rentrer soudain:
Il rend le vrai douteux, & le faux vraisemblable;
Il change l'amour en dédain;
Donne au mépris un air affable;
Fait quitter Adonis pour écouter Vulcain;
Il mène au bal celui que la foi tyrannise;
Celui qui ne croit point, il le traîne à l'Eglise:
Ce monstre est le respect humain.
Sur ce monstre, Thisbé, remportez la victoire;
Livrez-vous à vos goûts, permettez de tout croire,
Et par vos amours même illustrez votre nom:
Allez sans masque au temple de Mémoire:
Avec plus de plaisir la galante Ninon
A trouvé le moyen d'avoir autant de gloire
Que la dévote Maintenon.

DESMAHIS.

A DES TOURTERELLES

*Que Monsieur & Madame de *** nourrissoient dans leur maison de campagne.*

COLOMBES tendres & fidelles;
De vos amours l'asyle est bien choisi;
Et l'on ne sait si vous êtes ici
Les écoliers ou les modèles.

M. DE RULHIERE.

MADRIGAL

*A MADAME ***.*

BEAUX lieux, confidens de ma peine,
Et seuls témoins de mes plaisirs,
Qui venez rappeler de tendres souvenirs
Pour l'aimable Célimene;
Hélas, vous ignorez que l'ingrate a changé.
Clairs ruisseaux, sombres bois qui la vites fidelle,
Cessez de retracer à mon cœur affligé
L'image d'une ardeur & si vive & si belle;
Et vous, échos, retenez votre voix :
Ne me répétez plus le nom de l'infidelle,
Ou que ce soit du-moins pour la dernière fois.

CHAULIEU.

VERS

A M. H..... Anglais, qui avoit comparé M. DE VOLTAIRE au soleil.

LE soleil des Anglais c'est le feu du génie,
C'est l'amour de la gloire & de l'humanité;
Celui de la patrie & de la liberté,
Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.
Le feu que Prométhée au ciel avoit surpris
N'est point dans les climats, il est dans les esprits:
Le nord n'en éteint pas les flammes immortelles;
Par-tout vous emportez les vives étincelles.
Vous brillerez par-tout, dans la chaire, au sénat:

Vous servirez le Prince, & beaucoup mieux l'Etat ;
Et né pour instruire & pour plaire,
Ce feu que vous tenez de votre illustre père,
A dans vous un nouvel éclat.

VOLTAIRE.

ÉPITRE

A M. le Chevalier DE BOUILLON.

ELEVE que j'ai fait dans la loi d'Epicure,
Disciple qui suit pas à pas,
D'une doctrine saine & pure,
Et les leçons & les appas ;
Philosophe formé des mains de la nature,
Qui, sans rien emprunter de ses réflexions ;
Prend pour guides les passions
Et tous les plaisirs sans mesure ;
Qui ne fit jamais de projets
Que pour l'instant présent, qui coule à l'aventure ;
Et sachant au plaisir borner tous les souhaits,
Foule aux pieds la fortune, & rit de son empire ;
Heureux libertin, qui ne fait
Jamais que ce qu'il désire,
Et désire tout ce qu'il fait :
Chevalier, c'est peu qu'au temple
Je t'aye appris comment, dans la belle saison,
Avec des talens de plaire,
Un homme sage doit faire
D'amours & de plaisirs une douce moisson.
Mais il faut que mon exemple,
Mieux qu'une stoïque leçon,
T'apprenne à supporter le faix de la vieillesse ;
A braver l'injure des ans ;

Te montre comme il faut, par des amuſemens,
Arrêter pour quelques momens
La volupté qui fuit, le plaiſir qui nous laiſſe.

En vain la nature épuiſée
Tâche à prolonger ſagement,
Par le ſecours d'un vif & fort tempérament,
La trame de mes jours que les ans ont uſée.
Je m'apperçois à tout moment
Que cette mère bienfaiſante
Ne fait plus d'une main tremblante
Qu'étayer le vieux bâtiment
D'une machine chancelante.
Tantôt un déluge d'humeur
De ſucs empoiſonnés inonde ma paupière.
Mais ce n'eſt pas aſſez d'en perdre la lumière;
Il faut encor que ſon aigreur
Dans d'inutiles yeux me forme une douleur,
Qui ſerve à ma vertu de plus ample matière.
La goutte, d'un autre côté,
Me fait, depuis vingt ans, un tiſſu de ſouffrance.
Que fais-je en cette extrémité ?
J'oppoſe encor plus de conſtance
A cette longue adverſité,
Qu'elle n'a de perſévérance:
Car ma triſte expérience,
En m'apprenant à ſouffrir,
M'apprend que la patience
Rend plus légers les maux que l'on ne peut guérir.
Au milieu cependant de ſes peines cruelles,
De notre triſte hiver compagnes trop fidelles,
Je ſuis tranquille & gai. Quel bien plus précieux
Puis-je eſpérer jamais de la bonté des Dieux?
Tel qu'un rocher dont la tête
Egale le mont Athos,
Voit à ſes pieds la tempête
Troubler le calme des flots:
La mer autour bruit & gronde;

Malgré ses émotions,
Sur son front élevé règne une paix profonde,
Que tant d'agitations
Et que les fureurs de l'onde
Respectent, à l'égal du nid des Alcions.
Heureux qui, se livrant à la philosophie,
A trouvé dans son sein un asyle assuré
Contre des préjugés, dont l'esprit, enivré
De sa propre raison, lui-même se défie;
Et sortant des erreurs où le peuple est livré,
Démêle, autant qu'il peut, les principes des choses,
Connoît les nœuds secrets des effets & des causes;
Regarde avec mépris & la barque à Caron,
Et foule aux pieds le bruit de l'avare Acheron!
Mais c'est pousser trop loin peut-être la sagesse;
J'aime mieux me prêter à l'humaine foiblesse,
Et de l'opinion respectant le bandeau,
Croire voir les enfers, mais ne les voir qu'en beau.
Je laisse là Minos & son urne fatale,
Le rocher de Sisiphe & la soif de Tantale;
Et sans m'aller noircir de cent tourmens divers,
Tout ce qui s'offre à ma pensée,
Ce ne sont que des fleurs, des berceaux toujours verds,
Et les champs fortunés de la plaine Elysée.

Là, dans l'instant fatal que le sort m'aura mis,
J'espère retrouver mes illustres amis,
La Fare avec Ovide, & Catulle & Lesbie,
Voulant plaire à Corine, ou caresser Julie,
Chapelle au milieu d'eux, ce maître qui m'apprit,
Au son harmonieux des rimes redoublées,
L'art de charmer l'oreille & d'amuser l'esprit
Par la diversité de cent nobles idées.

Quel spectacle à mes yeux, & quel plaisir nouveau!
Dans un bois d'orangers, qu'arrose un clair ruisseau,
Je revois Seignelay, je rencontre Bethune,
Esprits supérieurs, en qui la volupté

Ne déroba jamais rien à l'habileté,
Dignes de plus de vie & de plus de fortune.
Avec Gaston de Foix quelle ombre se promène?
Ah! je la reconnois. C'est le jeune Turenne,
Présent rare & précieux
Que l'avare main des Dieux
Ne fit que montrer à la terre.
Digne héritier du nom de ce foudre de guerre,
A quel point de gloire & d'honneur
Ne t'eussent pas porté tes destinées,
Si Mars, jaloux de ta valeur,
A la fleur de tes ans ne les eût terminées?

Que vois-je près de toi? c'est la mère éperdue,
Tout-à-coup aux enfers depuis peu descendue,
Qui, conservant pour toi ses tendres sentimens,
De ce fils si chéri vole aux embrassemens.
Mariamne, est-ce vous? Le ciel impitoyable
A-t-il voulu si-tôt dérober aux mortels
Ce qu'il leur a donné jamais de plus aimable,
Et qui pouvoit aux Dieux disputer des autels,
Si la grâce & l'esprit, comme eux, est adorable?
Quoi donc! quand j'espérois qu'à mon heure fatale
Tu recevrois mon ame en ses derniers adieux,
Et que ton amitié pour moi toujours égale,
Peut-être en soupirant me fermeroit les yeux;
C'est moi qui te survis; & ma douleur profonde
N'a, pour me consoler dans l'excès de mon deuil,
Que de porter ton nom jusques au bout du monde,
De jeter tous les jours des fleurs sur ton cercueil,
Chanter tes agrémens, & célébrer tes charmes,
Dans ces vers mille fois arrosés par mes larmes.
Dans une foule de guerriers
Vendôme, sur une éminence,
Paroît couronné de lauriers,
Vendôme, de qui la vaillance
Fait avouer aux Scipions
Que le sac de Carthage & celui de Numance

N'obscurcit pas ses actions,
Et laisse à juger à l'Espagne
Si son bras ne fit pas plus en une campagne,
Qu'ils ne firent en dix avec vingt légions.

Dans le fond des jardins de ce séjour tranquille;
Mais, quel est ce héros issu du sang des Dieux?
C'est Enguien qui s'offre à mes yeux,
Sur Nervinde & Stinkerque entretenant Achille,
Je vois ce vainqueur d'Ilion
Frémir que tout son courage,
Au bord du Simois, n'ait pas fait davantage
Que dans ces deux combats fit ce jeune lion.
Plus loin, dans le fond d'un bocage,
Je vois Catinat & Caton.
A tous les gens de bien faisant une leçon.

Ainsi, libre du joug des paniques terreurs,
Parmi l'émail des prairies
Je promène les erreurs
De mes douces rêveries;
Et ne pouvant former que d'impuissants désirs,
Je fais mettre en dépit de l'âge qui me glace,
Mes souvenirs à la place
De l'ardeur de mes plaisirs.
Avec quel contentement
Ces fontaines, ces bois où j'adorai Silvie,
Rappèlent à mon cœur son amoureux tourment!
Bien-loin que ce plaisir, qui ne peut revenir,
D'inutiles regrets empoisonne ma vie,
J'en savoure à longs traits l'aimable souvenir.
Que de fois j'ai grossi ce ruisseau de mes larmes!
C'est sur ce lit de fleurs que le premier baiser,
Pour gage de sa foi, dissipa mes alarmes,
Et que bientôt après, vainqueur de tant de charmes,
Sous ce tilleul au frais je vins me reposer.
Cet arbre porte encor le tendre caractère
Des vers que j'y gravai pour l'aimable bergère.

Arbre, croiſſez, diſois-je, où nos chiffres tracés
conſacrent à l'Amour nos noms entrelacés;
Faites croître avec vous nos ardeurs mutuelles,
Et que de ſi tendres amours,
Que la rigueur du ſort défend d'être éternelles,
N'ayent au-moins de fin que la fin de nos jours.

Ami, voilà comment, ſans chagrin, ſans noirceur,
De la fin de nos jours poiſon lent & funeſte,
Je sème encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reſte.

CHAULIEU.

ÉTRENNES

A Madame la Marquiſe DU CHATELET.

UNE étrenne frivole à la docte Uranie,
Peut-on la préſenter? Oh! très-bien, j'en réponds:
Tout lui plaît, tout convient à ſon docte génie;
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons;
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
L'algèbre, les ſoupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal & la phyſique.

VOLTAIRE.

RÉPONSE

De Madame DU CHATELET.

HÉLAS! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer le nom d'amitié:
Je donnerois tout le reſte pour elle.

ÉPIGRAMME.

JE l'ai trouvé cet enfant plein de charmes,
Ce traître Amour échappé de tes bras;
Triste Vénus, arrête ici tes pas.
Je l'ai trouvé, mais sans carquois, sans armes
Et sans bandeau. Ne t'inquiète pas
Par quel hasard il a, loin de sa mère,
Perdu ses traits & revu la lumière;
Mais seulement, si tu crains de nouveau
Qu'il ne t'échappe en son humeur légère,
Ou sur les yeux remets-lui son bandeau,
Ou montre-toi sous les traits de Glycère.

M. l'Abbé TRICOT.

PORTRAIT
DE M. DE LA FAYE.

IL a réuni le mérite
Et d'Horace, & de Pollion;
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présens des Dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire:
L'un étoit le talent de plaire;
L'autre, le secret d'être heureux.

VOLTAIRE.

LETTRE

De M. DE VOLTAIRE à M. le Maréchal DE RICHELIEU.

DEPUIS près de quarante années
Vous avez été mon héros,
J'ai partagé vos destinées.
Ainsi, quand Achille à Scyros
Paroissoit se livrer en proie,
Aux jeux, aux amours, au repos,
Il devoit un jour sur les flots
Porter la flamme devant Troie:
Ainsi quand Phriné dans ses bras
Tenoit le jeune Alcibiade,
Phriné ne le possédoit pas,
Et son nom fut, dans les combats,
Égal au nom de Miltiade.
Jadis les amans, les époux
Trembloient en vous voyant paroître.
Près des belles & près du maître,
Vous avez fait plus d'un jaloux:
Enfin, c'est aux héros à l'être.
C'est rarement que dans Paris,
Parmi les fêtes & les ris,
On démêle un grand caractère.
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui fait l'art de plaire
Sache aussi sauver les États.
Le grand homme échappe au vulgaire;
Mais lorsqu'au champ de Fontenoi
Il sert sa patrie & son Roi,
Quand sa main des peuples de Gênes
Défend les jours, & rompt les chaînes;

Quand, auſſi prompt que les éclairs;
Il chaſſe les tyrans des mers,
Des murs de Minorque opprimée;
Alors ceux qui l'ont méconnu,
En parlant comme ſon armée,
Chacun dit : Je l'avois prévu,
Le ſuccès fait la renommée.
Homme aimable ! illuſtre guerrier !
En tout temps l'honneur de la France;
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'envie & de l'ignorance;
Je ne ſais ſi dans Port-Mahon
Vous trouverez un ſtatuaire;
Mais vous n'en avez plus affaire :
Vous avez gravé votre nom
Sur les débris de l'Angleterre,
Il ſera béni chez l'Ibère,
Et chéri de ma nation.
De deux Richelieu ſur la terre
Les hauts faits ſeront admirés ;
Déjà les deux ſont comparés ,
Et l'on ne ſait qui l'on préfère.
Le cardinal affermiſſoit
Et partageoit le rang ſuprême
D'un maître qui le haïſſoit :
Vous vengez un Roi qui vous aime.
Le cardinal fut plus puiſſant
Et même un peu trop redoutable;
Vous me paroiſſez bien plus grand,
Puiſque vous êtes plus aimable.



MADRIGAL.

J'AI ce matin fait préfent à Lifette
D'un beau ruban pour mettre à fa houlette;
J'irai tantôt lui donner ces fleurs-ci;
Elle a déjà mon hautbois, ma mufette,
Et penfez bien qu'elle a mon cœur auffi.
Oh! qu'à l'Amour je dirois grand-merci,
Si de ce don la belle fatisfaite,
Difoit un jour: J'eftime mieux ceux-ci
Que tous tréfors, & même une couronne;
Quand on mettroit des diamans parmi!
Car tous ces biens, c'eft le fort qui les donne;
Et ce que j'ai, vient de mon bon ami.

PANNARD.

IMPROMPTU

A Mademoifelle DE **, *au fujet de quelques fictions qu'on reprochoit à l'auteur d'un voyage écrit en vers.*

IL eft voyageur & poëte;
Ce font deux titres pour mentir:
Mais dans les vers par le plaifir,
Quelque menfonge fe rachète.
Quiconque en vous voyant dira:
Mon hommage eft pour Emilie;
De ce moment, on le croira,
Eût-il menti toute fa vie.

LE MIERRE.

LES FLEURS.

Que votre éclat eſt peu durable,
Charmantes fleurs, l'honneur de nos jardins!
Souvent un jour commence & finit vos deſtins;
Et le ſort le plus favorable
Ne vous laiſſe briller que deux ou trois matins.
Ah! conſolez-vous-en, jonquilles, tubéreuſes;
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuſes.
Les médiſans ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendreſſe
Que le printemps fait naître entre Zéphyre & vous.
Jamais trop de délicateſſe
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaiſirs.
Que pour d'autres que vous il pouſſe des ſoupirs,
Que loin de vous il folâtre ſans ceſſe;
Vous ne reſſentez point la mortelle triſteſſe
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorſque, plein d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empreſſement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire vous n'avez ſeulement qu'à paroître;
Plus heureuſes que nous, vous mourez pour renaître.
Triſtes réflexions! inutiles ſouhaits!
Quand une fois nous ceſſons d'être,
Aimables fleurs, c'eſt pour jamais.
Un redoutable inſtant nous détruit ſans réſerve,
On ne voit au-delà qu'un obſcur avenir;
A peine de nos noms un léger ſouvenir
Parmi les hommes ſe conſerve.
Nous entrons pour toujours dans un profond repos
D'où nous a tiré la nature;
Dans cette affreuſe nuit, qui confond les héros
Avec le lâche & le parjure,

Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais hélas! pour vouloir revivre
La vie est-elle un bien si doux?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines.
Pour qui connoît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins,
Et nous ne vous portons envie,
Que par où nous devons vous envier le moins.

Madame DESHOULLIERES.

L'ORIGINE DES MÉTIERS.

QUAND Prométhée eut formé son image
D'un marbre blanc façonné par ses mains,
Il épousa, comme on sait, son ouvrage.
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put se voir & se connoître,
Elle essaya son sourire enchanteur,
Son doux parler, son maintien séducteur;
Parut aimer & captiva son maître;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars visita cette beauté nouvelle;
L'éclat du Dieu, son air mâle & guerrier,
Son casque d'or, son large bouclier,
Tout le servit, & Mars triompha d'elle.
Le Dieu des mers, en son humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune,

Chercha la belle & lui parla d'amour:
Qui cède à Mars peut ſe rendre à Neptune.
Le blond Phébus, de ſon brillant ſéjour,
Vit leurs plaiſirs, eut la même eſpérance;
Elle ne put faire de réſiſtance
Au Dieu des vers, des beaux-arts & du jour.
Mercure étoit le Dieu de l'éloquence:
Il ſut parler; il eut auſſi ſon tour.
Vulcain, ſortant de ſa forge embraſée,
Déplut d'abord & fut très-maltraité:
Mais il obtint, par importunité,
Cette conquête aux autres Dieux aiſée.
Ainſi Pandore occupa ſes beaux ans,
Puis s'ennuya ſans en ſavoir la cauſe;
Quand une femme aime dans ſon printemps,
Elle ne peut jamais faire autre choſe;
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-temps;
Elle avoit eu pour eux des complaiſances;
Ils la quittoient; elle vit dans les champs
Un gros ſatyre, & lui fit les avances.
Nous ſommes nés tous de ſes paſſe-temps;
C'eſt des humains l'origine première;
Voilà pourquoi nos eſprits, nos talens,
Nos paſſions, nos emplois, tout diffère;
L'un eut Vulcain, l'autre Mars pour ſon père;
L'autre un ſatyre, & bien peu d'entre nous
Sont deſcendus du Dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts:
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, eſt encor le plus doux,
Et c'eſt celui que tout Paris honore.

VOLTAIRE.



ÉPITRE

D'un Père à son Fils, sur la naissance d'un Petit-Fils.

IL est donc né ce fils, objet de tant de vœux!
Il respire! avec lui nous renaissons tous deux.
Mon cœur s'est réveillé: cette ardeur qui m'enflamme,
Au jour de ta naissance, a pénétré mon ame;
Je te pris dans mes bras: un serment solennel
Promit de t'élever dans le sein paternel.
Le temps, qui m'a conduit au bout de ma carrière;
De mes yeux par degrés épura la lumière.
Vainement & trop tard allumant son flambeau,
La raison nous éclaire aux portes du tombeau.
Ah! si l'expérience, école du vrai sage,
Pouvoit de nos enfans devenir l'héritage!
Si nos malheurs au-moins n'étoient perdus pour eux!
Un père, en expirant, se croiroit trop heureux;
Mais il meurt tout entier, & la triste vieillesse
Dans la tombe avec elle emporte sa sagesse.
De mon vaisseau du-moins que les tristes débris;
Épars sur les écueils, en écartent mon fils;
Je le vois, en mourant, s'éloigner du rivage;
Ah! s'il arrive au port, je bénis mon naufrage.

Parmi tous ces mortels sur ce globe semés,
Les uns portent un cœur de sens inanimés;
Le feu des passions n'échauffe point leur ame;
D'autres sont embrasés d'une céleste flamme:
Mais trop souvent, hélas! sa féconde chaleur
Enfante les talens & non pas le bonheur,
Et de l'infortuné dont elle est le partage,
Elle fait un grand homme & rarement un sage.

Le bonheur, ô mortel !.... Ose te détacher
D'un espoir que bientôt il faudroit t'arracher :
Si le songe est flatteur, le réveil est funeste ;
Fais le bonheur d'autrui, c'est le seul qui te reste.

Si ton fils n'a reçu que des sens émoussés,
Qu'il se traîne à pas lents dans les chemins tracés ;
Sans lui frayer toi-même une route nouvelle,
De tes seules vertus offre-lui le modèle :
Mais si des passions le germe est dans son sein,
Veille, père éclairé, sur ce dépôt divin :
Loin de lui ces prisons où le hasard rassemble
Des esprits inégaux qu'on fait ramper ensemble ;
Où le vil préjugé vend d'obscures erreurs,
Que la jeunesse achète aux dépens de ses mœurs ;
Si ton fils ne te doit son ame toute entière,
Tu lui donnas le jour : mais tu n'es pas son père.

Le chef-d'œuvre immortel de la Divinité
Sur la terre au hazard paroît être jeté.
L'homme naît ; l'imposture assiége son enfance ;
On fatigue, on séduit sa crédule ignorance ;
On dégrade son être. Ah ! cruels, arrêtez ;
C'est une ame immortelle à qui vous insultez.
De l'éducation l'influence suprême,
Subjuguant dans nos cœurs la nature elle-même,
Pour créer, à son choix, des vices, des vertus,
C'est du fils de César que Caton fit Brutus.
Règne sur le hasard, affoiblis son empire ;
L'homme peut le borner, ou même le détruire ;
Que ton fier ascendant soit dompté par tes soins.
Transforme pour ton fils les vertus en besoins.
O toi, fille des cieux, que l'univers adore,
Toi qu'il faut que l'on craigne, ou qu'il faut qu'on implore,
Sainte Religion, dont le regard descend
Du Créateur à l'homme, & de l'être au néant,
Montre-nous cette chaîne adorable & cachée,

Par

Par la main de Dieu même, à ſon trône attachée,
Qui, pour notre bonheur unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Eternel.

Mais déjà de ton fils la raiſon vient d'éclore;
Sache épier, ſaiſir l'inſtant de ſon aurore,
Où l'homme ouvrant les yeux, frappé d'un jour nouveau,
S'éveille, & regardant autour de ſon berceau,
Etonné de penſer, & fier de ſe connoître,
Oſe s'interroger, s'apperçoit de ſon être,
Dévore les objets autour de lui ſemés,
Jadis morts à ſes yeux, maintenant animés,
Demande à ces objets leurs rapports à lui-même;
Et du monde moral veut ſaiſir le ſyſtême.
A de ſages leçons conſacre ces momens,
De ſes vertus alors poſe les fondemens;
Des vrais biens, des vrais maux, trace-lui les limites;
Renferme ſes regards dans les bornes preſcrites;
Qu'il ſache tour-à-tour ſe concentrer dans lui,
Etendre ſes rapports, & vivre dans autrui;
Ne fais briller pour lui que des clartés utiles;
Il eſt pour les humains des vérités ſtériles;
Le ciel eſt parſemé de globes lumineux:
Mais un ſeul nous éclaire & ſuffit à nos yeux.

Prolonge pour ton fils cet heureux temps d'ivreſſe;
Cet aimable délire où la ſimple jeuneſſe,
Ignorant l'artifice & les retours cruels,
N'a point perdu le droit d'eſtimer les mortels;
Et goûte ce bonheur ſi pur, ſi reſpectable,
De croire à la vertu pour aimer ſon ſemblable.
Jeune homme, j'aime à voir ta naïve candeur
Chercher imprudemment nos vertus dans ton cœur;
Chérir une ombre vaine, adorer ton ouvrage,
De tes purs ſentimens reproduire l'image,
Et ſe plaire à créer, dans ta ſimplicité,
Un nouvel univers par toi ſeul habité.

Oui, que mon fils embrasse un fantôme qu'il aim
Nous croyant des vertus, il en aura lui-même.

Mais voici ce moment utile ou dangereux,
Qui, souvent annoncé par un naufrage affreux,
Des sens avec le cœur préparant l'alliance,
Donne à l'homme étonné toute son existence,
Établit ses devoirs sur ses rapports divers,
Le fait vivre à lui-même, & naître à l'univers.
Ce sont les passions, dont la fatale ivresse,
L'élève quelquefois, & trop souvent l'abaisse;
Mais quel que soit sur nous leur ascendant vainqueur,
Leur force ou leur foiblesse est toute en notre cœur.
Indociles coursiers, ils éprouvent leur guide;
Le foible est entraîné par leur élan rapide;
Le fort sait les dompter, les asservir au frein;
Pour jamais de leur maître ils connoissent la main.
Les coursiers du soleil, dans leur vaste carrière,
Répandoient sans danger les feux & la lumière:
Phaëton les conduit, bondissants, furieux,
Ils consument la terre, ils embrasent les cieux.
Si ton fils des vertus a reçu la semence,
Des passions pour lui ne crains point l'influence;
De nos égaremens on les accuse en vain;
Le germe corrupteur dormoit dans notre sein:
De sable, de limon cet impur assemblage,
Rebut de l'Océan, soulevé par l'orage,
Avant que la tempête eût ébranlé les airs,
Il existoit déjà dans le gouffre des mers.
Passions, c'est nous seuls, & non vous qu'il faut craindre;
Épurons notre cœur sans vouloir les éteindre.
Parmi tous ces désirs dans notre ame allumés,
Le tyran le plus fier de nos sens enflammés,
C'est ce fougueux instinct fait pour nous reproduire;
Bienfaicteur des mortels, & prêt à les détruire.
Qu'un seul objet, mon fils, t'entraînant sous sa loi,
Te dérobe à son sexe anéanti pour toi:
Heureux, sans doute heureux, si la beauté qui t'aime,

remplissant tout ton cœur, te rend cher à toi-même,
Et mêle au tendre amour qu'elle a su t'inspirer,
Ce charme des vertus qui les fait adorer!
Nœuds avoués du ciel, respectable hyménée,
De mon fils à tes lois soumets la destinée.
Que par toi, de son être étendant le lien,
Mon fils, pour être heureux, soit homme & citoyen.
Loin d'ici ces mortels dont la folle prudence
Refuse à leur pays le prix de leur naissance,
Et qui, prêts à brûler des plus coupables feux,
Morts pour le genre humain, pensent vivre pour eux.

Amitié, nœud sacré, récompense des sages,
Plaisir de tous les temps, vertus de tous les âges;
Oui, mon fils chérira tes devoirs, tes douceurs.
L'astre qui nous éclaire eut des blasphémateurs;
Des monstres ont maudit sa féconde influence;
D'autres ont de Dieu même abhorré l'existence,
Ont haï l'Eternel: Amitié, qui jamais
A blasphémé ton nom, a maudit tes bienfaits?
Le ciel daigne accorder au mortel magnanime
Une autre passion plus rare & plus sublime,
Aliment des vertus, ame des grands desseins:
C'est ce noble désir d'être utile aux humains,
D'avoir des droits sur eux, de vivre en leur mémoire:
Le plus beau des besoins, le besoin de la gloire,
Impérieux instinct que des Dieux bienfaicteurs,
Par pitié pour la terre, ont mis dans les grands cœurs.
Mais qui cherche la gloire a besoin qu'on l'éclaire:
Il en est une, hélas! criminelle ou vulgaire,
Que le foible poursuit, qu'encense le pervers,
Qui, sous différents noms, fléau de l'univers,
Arme le conquérant, lui commande les crimes,
Dicte au sage insensé de coupables maximes,
Aiguise le poignard, prépare le poison,
Pour sauver de l'oubli le fantôme du nom:
Prestige d'un instant, vaine & cruelle idole,
Non, ce n'est point à toi que le sage s'immole;

Ses jours, dans les travaux, ne ſont point conſumés,
Pour laiſſer quelques pas ſur le ſable imprimés:
Mais ſervir, éclairer le genre-humain qu'il aime,
En recherchant ſur-tout l'eſtime de ſoi-même;
La mettre au plus haut prix, l'obtenir de ſon cœur:
Voilà quelle eſt ſa gloire & quelle eſt ſa grandeur.
Si de ce beau déſir ton ame eſt dévorée,
Nourris dans toi, mon fils, cette flamme ſacrée;
Tandis que tes eſprits, dans leur mâle vigueur,
Du feu des paſſions reçoivent leur chaleur.
Ah! lorſque les glaçons de la froide vieilleſſe
Viennent de notre ſang arrêter la vîteſſe,
Lorſque nous recélons, dans un débile corps,
Un eſprit impuiſſant, une ame ſans reſſorts,
Plus de droits ſur la gloire & ſur la renommée;
La lice de l'honneur eſt pour jamais fermée;
Et ſur nos ſens flétris, ainſi que ſur nos cœurs,
L'oiſive indifférence épanche ſes langueurs.

Mon fils, ſur les humains que ton ame attendrie
Habite l'univers, mais aime ſa patrie.
Le ſage eſt citoyen; il reſpecte à la fois
Et le tréſor des mœurs, & le dépôt des lois;
Les lois, raiſon ſublime & morale pratique,
D'intérêts oppoſés, balance politique,
Accord né des beſoins, qui, par eux cimenté,
Des volontés de tous fit une volonté.
Chéris toujours, mon fils, cet utile eſclavage,
Qui de ta liberté doit épurer l'uſage.

Entends mes derniers mots, toi dont les ſoins prudents
Doivent de notre fils guider les premiers ans.
J'ai vu ſon doux ſourire à ſa naiſſante aurore;
Son premier ſentiment à tes yeux doit éclore;
Dans ton ſein paternel il ira s'épancher;
Et moi, d'entre tes bras, la mort va m'arracher.
Puiſſe un jour cet écrit, gage de ma tendreſſe,

Cher enfant, à ton cœur faire aimer ma vieilleſſe!
Puiſſes-tu t'écrier, ſaiſi d'un doux tranſport:
Il fit dès vœux pour moi dans les bras de la mort.
Oui, c'eſt toi qui m'offrant une heureuſe eſpérance,
Plus loin dans l'avenir portes mon exiſtence:
Je t'apprends le ſecret de vivre & de jouir;
Ma mort t'enſeignera le grand art de mourir.

CHAMPFORT.

MADRIGAL.

*A Madame la Comteſſe de S***, qui a une très-belle voix, & qui joue du violon comme les plus grands maîtres.*

Sous tes doigts l'archet d'Apollon
Etonne mon ame & l'enchante;
J'entends bientôt ta voix touchante;
J'oublie alors ton violon.
Tu parles, & mon cœur plus tendre,
De ta voix ne ſe ſouvient plus;
Mais tes regards ſont au-deſſus
De tout ce que je viens d'entendre.

VOLTAIRE.]

ÉPITRE

A MADEMOISELLE DE BEAUVEAU.

Avec les charmes de l'Amour,
(Ou, si vous l'aimiez mieux, des Anges,)
Vous avez eu jusqu'à ce jour
Plus de bonbons que de louanges;
Quand votre miroir aujourd'hui
Vous dit que vous êtes jolie,
Loin qu'on vous en parle après lui,
On veut que votre cœur l'oublie.
Tout sans cesse occupe vos yeux:
Votre esprit vif est curieux,
C'est le bon esprit de votre âge;
Il cherche aux mots un sens nouveau,
Et des objets dans le cerveau
Il place les noms & l'image:
A votre esprit pourtant, Beauveau,
Personne encor ne rend hommage.

Quand vous bâillez à quelque trait
De certain livre fort abstrait,
Votre mère aussi-tôt vous gronde;
Elle prétend que par projet
Vous vous ennuyez d'un sujet
Qui doit ennuyer tout le monde.
On vous fait un sermon chrétien
Sur votre ignorance profonde,
Et jamais vous n'entendez bien
Ce bon livre où l'on n'entend rien.

On est encor plein d'injustices
Sur vos mœurs, sur vos goûts naissants;

De vos vœux les plus innocents
On exige des ſacrifices;
On vous apprend l'art d'obéir.
Ah! Beauveau, qu'en pourriez-vous faire?
Tous les cœurs voudront vous ſervir.
Oui, vous avez le don de plaire,
Du ſentiment de la gaîté,
Des grâces, de l'égalité.
Vous reſſemblez à votre mère,
Vous aurez avec ſa beauté
Son eſprit & ſon caractère:
Je ne dis rien de votre père;
De tous les deux également
La raiſon cultive la vôtre;
Et j'aime en vous, dès ce moment,
Ce que j'adore en l'un & l'autre.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE GAUSSIN.

SI, près de celle que j'adore,
J'ai ſouvent chanté mon bonheur,
Par des ſons plus touchants encore
Puiſſé-je exprimer ma douleur!
Toi dont la beauté, la tendreſſe,
Egalent les tendres amours,
Toi dont la main enchantereſſe
Serre mes chaînes tous les jours,
Que ne vois-tu couler mes larmes!
Ces vers en ſont preſqu'effacés:
Mais ils auroient bien moins de charmes,
Si ma main les eût mieux tracés;
Les traits de cette main tremblante
Seront déchiffrés tour-à-tour:

Rien n'échappe aux yeux d'une amante
Qui lit au flambeau de l'Amour.
Ton amant loin de toi soupire,
Tandis que Paris enchanté
T'écoute, & tous les jours admire
Et tes talens & ta beauté;
Le triste joug de la fortune
M'accable & m'impose sa loi;
Les vains honneurs, tout m'importune;
Je ne lui demandois que toi.
C'est en vain pour moi que l'aurore
Du soleil hâte le retour:
Je ne dois point te voir encore:
Je désire la fin du jour;
Toute la nature en silence
N'offre qu'un désert à mes yeux,
Et les oiseaux dans ton absence
N'ont plus de chants harmonieux.
Pour éviter les jours de fête,
Je voudrois fuir dans les forêts;
Je n'y couronne plus ma tête
Que de soucis & de cyprès;
Quelquefois couronné de lierre,
De Silène le nourrisson
M'agace, me présente un verre,
Et me demande une chanson:
Mais du tendre amant de Délie,
Ma voix a perdu les accens,
Et du triste amant de Julie
J'imite les sons languissants.
En vain je voudrois à l'étude
Pouvoir donner quelques momens;
L'esprit a trop d'inquiétude,
Et le cœur trop de sentimens.
Souvent sans dessein & sans guide,
Je m'égare au fond des vallons;
Là, de Maupertuis & d'Euclide,
Je veux répéter les leçons;

Je passe en ces sombres demeures
Les jours sans m'en appercevoir,
Et n'y calcule que les heures
Que je dois passer sans te voir.
La nuit, dans cet espace immense
Que Newton soumit à sa loi,
Je n'observe que la distance
Dont je suis éloigné de toi;
Mon ame abusée & ravie
Croit ainsi presser mon retour;
Dans tous les instans de ma vie,
Tout se rapporte à mon amour.

Le Comte DE TRESSAN.

VERS

AU ROI DE DANEMARCK.

POURQUOI, généreux prince, ame tendre & sublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans des lointains climats
Des cœurs infortunés que l'injustice opprime?
C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes états.
Tes vertus ont franchi, par ce bienfait auguste,
Les bornes des pays gouvernés par tes mains;
Et par-tout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on soit heureux, & tu veux qu'on soit juste.
Hélas! assez de Rois que l'histoire a fait grands
Chez leurs tristes voisins ont porté les alarmes:
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes;
Ceux qui font des heureux sont les vrais conquérans.

VOLTAIRE.

VERS

*A Madame la Maréchalle DE **, en lui envoyant un exemplaire de la Henriade.*

QUAND vous m'aimiez, mes vers étoient aimables;
Je chantois dignement vos grâces, vos vertus:
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables:
Il eût été parfait: mais vous ne m'aimez plus.

VOLTAIRE.

LE TOMBEAU D'EUCHARIS.

ÉLÉGIE.

ELLE n'est déjà plus, & de ses heureux jours;
J'ai vu s'évanouir l'aurore passagère.
Ainsi s'éclipse pour toujours
Tout ce qui brille sur la terre.
Toi, que son cœur connut, toi, qui fis son bonheur;
Amitié consolante & tendre,
De cet objet chéri viens recueillir la cendre.
Loin du monde froid & trompeur,
Choisissons à sa tombe un abri solitaire;
Entourons de cyprès son urne funéraire;
Que la jeunesse en deuil y porte avec ses pleurs
des roses à demi-fanées;
Que les Graces plus loin, tristes & consternées,
S'enveloppent du voile, emblême des douleurs.
Représentons l'Amour, l'Amour inconsolable,
Appuyé sur le monument;

Ses pénibles soupirs s'échappent sourdement;
Ses pleurs ne coulent pas, le désespoir l'accable.
L'instant du bonheur est passé!
Fuyez, plaisirs bruyants, importune alégresse.
Eucharis ne nous a laissé
Que la triste douceur de la pleurer sans cesse.

M. le Chevalier DE PARNY.



AUX MANES D'EUCHARIS.

ÉLÉGIE.

DEPUIS que tu n'es plus, depuis que je te pleure;
Le soleil a fini, recommencé son tour;
Je puis enfin vers ta demeure
Tourner mes tristes yeux lassés de voir le jour.
O toi, jadis l'objet du plus ardent amour,
Toi, que j'aimois encor d'une amitié si tendre,
Eucharis, si tu peux m'entendre,
Des bords du fleuve affreux qu'on passe sans retour,
Reçois ces derniers vers que j'adresse à ta cendre!
Lorsque du sort, si jeune, éprouvant la rigueur,
Tu périssois, hélas! d'un mal lent & funeste,
Moi-même, tu le sais, consumé de langueur,
Je voyois de mes jours s'évanouir le reste.
Tu mourus: à ce coup, j'en atteste les Dieux,
Je demandai la mort; j'étois prêt à te suivre:
A mes plus chers amis j'avois fait mes adieux.
Catilie à l'instant vint s'offrir à mes yeux,
Me serra sur son cœur & je promis de vivre.
Trop heureux sous sa douce loi,
Elle-même aujourd'hui permet que je t'écrive;
Tout ce qui te connut te regrette avec moi,
Et cherche à consoler ton ombre fugitive.
Déjà, les yeux mouillés de pleurs,

Et briſant ſon beau luth qui raiſonnoit encore;
    Le doux chantre d'Éléonore
Sur tes reſtes chéris a répandu des fleurs.
Il t'élève un tombeau; c'eſt aſſez pour ta gloire.
    Moi, plus timide, tout auprès,
    Je choiſis un jeune cyprès,
    Et là, je grave notre hiſtoire.

A ce mot, Eucharis, ne va point t'alarmer.
Loin de moi tous ces noms dont un amant accable
    L'objet qu'il ceſſe de charmer!
    Le temps a dû me déſarmer,
    Et ton cœur n'eſt point ſi coupable.
Pour un autre que moi s'il a pu s'enflammer,
    Sans doute il étoit plus aimable;
    Hélas! ſavoit-il mieux aimer?
N'importe: dors en paix, ombre toujours chérie;
D'un reproche jaloux ne crains plus la rigueur:
    Ma haine s'eſt évanouie.
Tu fis, ſept ans entiers, le bonheur de ma vie;
C'eſt le ſeul ſouvenir qui reſte dans mon cœur.

M. le Chevalier DE BERT*.



VERS

AU ROI DE PRUSSE (1).

EPICTETE, au bord du tombeau,
A reçu ce présent des mains de Marc-Aurele,
Il a dit: Mon sort est trop beau;
J'aurai vécu pour lui, je lui mourrai fidelle.
Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts;
Et la même philosophie,
Moi sujet, lui monarque & favori de Mars,
Et par fois tous les deux objets d'un peu d'envie.
Il rendit plus d'un Roi, de ses exploits jaloux:
Moi, je fus harcelé des gredins du Parnasse.
Il eut des ennemis, il les dissipa tous;
Et la troupe des miens dans la fange croasse.
Les cagots m'ont persécuté:
Les cagots, à ses pieds, frémissoient en silence.
Lui, sur le trône assis, moi, dans l'obscurité,
Nous prêchâmes la tolerance.
Nous adorions, tous deux, le Dieu de l'univers;
Car il en est un, quoi qu'on dise;
Mais nous n'eûmes pas la sottise
De le déshonorer par des cultes pervers.
Nous irons tous les deux dans la céleste sphère;
Lui, fort tard; moi, bientôt. Il obtiendra, je croi,
Un trône auprès d'Achille, & même auprès d'Homère:
Et je vais demander un tabouret pour moi.

VOLTAIRE.

---

(1) Ces vers ont été faits à l'âge de 85 ans, pendant le dernier séjour de l'auteur à Paris.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN Pradon, bâtard de Melpomène,
Rimant toujours & rimant toujours mal,
Voulut encore expofer fur la fcène,
De fon génie un avorton fatal.
L'affiche annonce & tout Paris y vole;
Chacun, avant, eut foin de fe munir
D'un gros fifflet. Vain projet, foin frivole;
On bailla tant qu'on ne put s'en fervir.

ÉPIGRAMME.

UN coquin, à qui l'on fit grâce,
Etoit au carcan fur la place;
« Il a de l'efprit, difoit-on.
Mais un quidam répondit: « Non:
» Vous voyez fa fottife infigne;
» S'il en avoit, feroit-il là?
Comme il parloit, Damon paffa:
» Tenez, dit-il, en faifant figne,
» Un homme d'efprit, le voilà ».



MADRIGAL

A Madame la PRINCESSE *de* ***.

SOUVENT un air de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge :
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des Rois j'étois monté :
Je vous aimois alors & j'osois vous le dire :
Les Dieux, à mon reveil, ne m'ont pas tout ôté;
Je n'ai perdu que mon empire.

VOLTAIRE.

LES DISPUTES.

VINGT têtes, vingt avis, nouvel an, nouveau goût;
Autre ville, autres mœurs, tout change ou détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense :
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.
Mais ne dispute point : les desseins éternels,
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels;
Le peu que nous savons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs : mais de-là je conclus
Que prêcher la raison, n'est qu'une erreur de plus.
Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre;
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre;
Qu'à Paris au Palais l'honnête citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen;
Qu'au fond d'un Diocèse un vieux Prêtre gémisse;
Quand un Abbé de Cour enlève un bénéfice;

Et que dans le Parterre, un Poëte envieux,
Ait, en battant des mains, un feu noir dans les yeux.
Tel est le cœur humain: mais l'ardeur insensée
D'asservir ses voisins à sa propre pensée,
Comment la concevoir? Pourquoi, par quel moyen
Veux-tu que ton esprit soit la règle du mien?
Je hais sur-tout, je hais tout censeur incommode,
Tous ces demi-savans gouvernés par la mode;
Ces gens qui pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit:
Un peu Musiciens, Philosophes, Poëtes,
Et grands hommes d'état, formés par les gazettes;
Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediroient Voltaire sur le goût,
Montesquieu sur les lois, de Brog'ie sur la guerre;
Ou la jeune d'Egmont sur le talent de plaire.
Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets,
Sans cesse répliquant, sans répondre jamais.
» Je ne céderois pas au prix d'une couronne.
» Je sens: le sentiment ne consulte personne,
» Et le Roi seroit là...... je verrois là le feu....
» Messieurs, la vérité, une fois mise en jeu,
» Doit-il vous importer de plaire ou de déplaire?
C'est bien dit; mais pourquoi cette roideur austère?
Hélas! c'est pour juger de quelques nouveaux airs,
Ou des deux P * * * * lequel fait mieux des vers.
Auriez-vous, par hasard, connu feu Monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveilloit avant l'aube?
Contiez-vous un combat de votre Régiment,
Il savoit mieux que vous, où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe: il vous citoit ses lettres de l'armée;
Et Richelieu présent, il auroit raconté,
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs homme d'esprit, de sens & de mérite;
Mais son meilleur ami redoutoit sa visite.
L'un bientôt rebuté d'une vaine clameur,

Gardoit, en l'écoutant, un silence d'humeur.
J'en ai vu dans le feu d'une dispute aigrie,
Prêts de l'injurier, le quitter de furie;
Et rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux, qu'à sa suite attachoit l'espérance,
Avoient vu dérouter toute leur complaisance.
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
Lui dit: mon Médecin me défend de vous voir.
Et parmi cent vertus, cette unique foiblesse,
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit;
Las d'avoir écouté, sans avoir contredit,
Et tout prêt d'expirer, gardant son caractère,
Il faisoit disputer le Prêtre & le Notaire.
Que la Bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos, que nous rendit sa mort!
Si du-moins il se tut devant ce grand Arbitre.
Un jeune Bachelier, bientôt Docteur en titre,
Doit, suivant une affiche, en tel jour, en tel lieu,
Répondre à tout venant sur l'essence de Dieu.
Venez-y, venez voir, comme sur un théatre,
Une dispute en règle, un choc opiniâtre;
L'enthymème serré, les dilemmes pressants,
Poignards à double lame, & frappans à deux sens;
Et le grand syllogisme en forme régulière,
Et le sophisme vain de sa fausse lumière;
Des Moines échauffés, vrai fléau des Docteurs;
De pauvres Hibernois, complaisants disputeurs,
Qui fuyant leur pays pour les saintes promesses,
Viennent vivre à Paris d'argumens & de Messes;
Et l'honnête Public, qui même écoutant bien,
A la saine raison de n'y comprendre rien.
Voilà donc les leçons qu'on prend dans vos écoles?
Mais tous les argumens sont-ils faux ou frivoles?
Socrate disputoit jusques dans les festins,
Et tout nud quelquefois argumentoit aux bains.
Etoit-ce dans un Sage une folle manie?
La contrariété fait sortir le génie,

La veine d'un caillou récèle un feu qui dort ;
Image de ces gens froids au premier abord,
Et qui dans la dispute, à chaque répartie,
Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avoit point sentie.
C'est un bien, j'y consens ; quant au mal, le voici.
Plus on a disputé, moins on s'est éclairci.
On ne redresse point l'esprit faux ni l'œil louche :
Le mot, *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche.
Nos cris & nos efforts ne frappent que le vent,
Chacun dans son avis demeure comme avant.
C'est mêler seulement aux opinions vaines,
Le tumulte insensé des passions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être pas de saison ;
Et le plus grand des torts, est d'avoir trop raison.
Autrefois la Justice & la Vérité nues,
Chez les premiers humains furent long-temps connues ;
Elles régnoient en sœurs ; mais on sait que depuis,
L'une a fui dans le Ciel, & l'autre dans un puits.
La vaine opinion règne sur tous les âges,
Son Temple est dans les airs porté sur les nuages :
Une foule de Dieux, de Démons, de Lutins,
Sont au pied de son trône, & tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,
En bulles de savons sont épars dans les airs,
Et le souffle des vents y promène sans cesse,
De climats en climats, le Temple & la Déesse.
Elle fuit, & revient ; elle place un mortel,
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.
Le jeune Antinoüs eut autrefois des Prêtres ;
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres ;
Et qui rit de nos mœurs, ne fait que prévenir
Ce qu'en doivent penser les siècles à venir.
Une Beauté frappante, & dont l'éclat étonne,
Les Français la peindront sous les traits de Brionne ;
Sans croire qu'autrefois un petit front serré,
Un front à cheveux d'or fut toujours adoré.

Ainſi l'Opinion, changeante & vagabonde,
Soumet la Beauté même, autre Reine du monde.
Ainſi dans l'univers ſes magiques effets
Des grands événemens ſont les reſſorts ſecrets.
Comment donc eſpérer qu'un jour aux pieds du Sage,
Nous la voyions tomber du haut de ſon nuage,
Et que la Vérité ſe montrant auſſi-tôt,
Vienne au bord de ſon puits voir ce qu'on fait en haut?
Il eſt pour les Savans, & pour les Sages même,
Une autre illuſion, un eſprit de ſyſtême,
Qui bâtit, en rêvant, des mondes enchantés,
Et fonde mille erreurs ſur quelques vérités.
C'eſt par lui qu'égarés après de vaines ombres,
L'inventeur du Calcul chercha Dieu dans les nombres.
L'auteur du Mécaniſme attacha follement
La liberté de l'homme aux lois du mouvement.
L'un, du ſoleil éteint, veut compoſer la terre:
La terre, dit un autre, eſt un globe de verre.
De-là ces différens ſoutenus à grands cris!
Et ſur un tas poudreux d'inutiles écrits,
La Diſpute s'aſſied dans l'aſyle du Sage.
La Contrariété tient ſouvent au langage;
On peut s'entendre moins, formant un même ſon,
Que ſi l'on parloit Baſque, & l'autre Bas-Breton.
C'eſt là, qui le croiroit? un fléau redoutable,
Et la pâle famine, & la peſte effroyable,
N'égalent point les maux & les troubles divers,
Que les mal-entendus sèment dans l'univers.
Peindrai-je des mortels les déſordres funeſtes,
Et les emportemens de ces ames céleſtes;
Le fanatiſme au meurtre excitant les humains:
Des poiſons, des poignards, des flambeaux dans les mains;
Nos villages déſerts, nos villes embraſées;
Sous nos foyers détruits nos mères écraſées;
Dans nos temples ſanglants, abandonnés du Ciel,
Les Miniſtres rivaux égorgés ſur l'autel:
Tous les crimes unis, meurtre, inceſte, pillage,

Les fureurs du plaisir se mêlant au carnage :
Sur des corps expirants, d'infames ravisseurs,
Dans leurs embrassemens reconnoissant leurs sœurs:
L'Etranger dévorant le sein de ma Patrie,
Et sous la piété déguisant sa furie :
Les pères conduisant les enfans aux bourreaux,
Et les vaincus toujours traînés aux échafauds....
Dieu puissant! permettez que ces temps déplorables,
Un jour par nos neveux soient mis au rang des fables!
Mais, je vois s'avancer un fâcheux Disputeur:
Son air d'humilité couvre mal sa hauteur,
Et son austérité pleine de l'Evangile,
Paroît offrir à Dieu le venin qu'il distille.
» Monsieur, tout ceci cache un dangereux poison;
» Personne, selon vous, n'a ni tort ni raison,
» Et sur la vérité n'ayant point de mesure,
» Il faut suivre pour loi l'instinct de la nature ».
Monsieur, je n'ai point dit un mot de tout cela.
» Oh! quoique vous ayez déguisé ce sens-là,
» En vous interprétant, la chose devient claire ».
Mais, en termes précis, j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité : mais d'un commun accord,
Qui discute a raison, & qui dispute a tort.
Voilà ce que j'ai dit; & d'ailleurs qu'à la guerre,
A la ville, à la cour, souvent il faut se taire.
» Mon cher Monsieur, ceci cache toujours deux sens;
» Je distingue.... » Monsieur, distinguez, j'y consens.
J'ai dit mes sentimens: je vous laisse les vôtres,
En demandant pour moi ce que j'accorde aux autres.
» Mon fils, nous vous avons défendu de penser,
» Et pour vous convertir, je cours vous dénoncer.
Heureux, ô trop heureux, qui loin des fanatiques,
Des censeurs importuns, & des jaloux critiques,
En paix sur l'Hélicon pourroit cueillir des fleurs!
Tels on voit dans les champs de sages Laboureurs,
D'une ruche irritée évitant les blessures.
En dérober le miel, à l'abri des piqûres.

M. DE RHULIERES.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE,

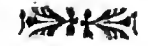
A une jeune Dame qui lui avoit écrit en vers.

ANCIEN Disciple d'Apollon,
J'errois sur les bords du Cocyte,
Lorsque le Dieu de l'Hélicon
Dit à sa Muse favorite:
Ecrivez à ce vieux barbon.
Elle écrivit; je ressuscite.

SOUVENIR.

DOUCE retraite, asyle heureux
Où l'amour amenoit Sylvie,
Saules qui voilâtes nos jeux;
Vous rappellez à mon cœur amoureux
Les plus beaux momens de ma vie.
O temps! cette flatteuse erreur
Échappera sans doute à ta poursuite:
Mais le souvenir du bonheur
Nous console-t-il de sa fuite?

M. Auguste GAUDE.



MADRIGAL

Ecrit par l'Auteur ſur le livre d'heures de MADEMOISELLE.....

LORSQUE vous demandez au Souverain des Cieux,
Qu'il accorde à vos vœux le bonheur de lui plaire,
Souvenez-vous d'un malheureux
Qui vous fait la même prière.

M. l'Abbé DE SCHOSNE.

ODE.

CONSEILS A THÉMIRE.

SONGEZ bien que l'amour fait feindre,
Redoutez un ſage berger :
On n'eſt que plus près du danger,
Quand on croit n'avoir rien à craindre.

Je voyois, ſans être inquiète
Daphnis m'aborder quelquefois :
Il me trouvoit ſeulette au bois,
Sans me conter jamais fleurette.

« D'aimer on doit bien ſe défendre »,
Me diſoit-il dans ſes chanſons :
Mais il formoit de ſi beaux ſons,
Qu'on s'attendriſſoit à l'entendre.

Je me croyois ſi raiſonnable,

En l'écoutant ſur le gazon.
Quel ouvrage de la raiſon
D'écouter un berger aimable !

Sans deſſein, ſans inquiétude,
Chaque jour j'aimois à le voir :
Bientôt, ſans m'en appercevoir,
Je perdis toute autre habitude.

L'enchanteur ! quelle adreſſe extrême
Il employoit pour me charmer !
Croiroit-on qu'on ſe fait aimer,
En ne diſant point : *Je vous aime*?

Si je chantois dans le bocage ;
Pour m'écouter il s'arrêtoit.
Une autre bergère chantoit ;
Il s'en retournoit au village.

Des amans me plaignant l'ivreſſe ;
Il m'entretenoit tout un jour.
C'étoit pour condamner l'amour :
Mais c'étoit en parler ſans ceſſe.

Qu'amour ſéduit avec adreſſe !
Comme il ſait déguiſer ſon feu !
Juſqu'au mal qu'on dit de ce Dieu ;
Tout eſt un piége qu'il nous dreſſe.

Daphnis, enfin, ſut me contraindre ;
A partager ſa tendre ardeur.
Je ſentis qu'il avoit mon cœur,
Quand je commençai de le craindre.

MONCRIF.



MADRIGAL.

*A Madame la M. de P***.*

Qu'est-ce qu'amour ? C'est un enfant, mon maître;
Il l'est aussi du berger & du roi.
Il est fait comme vous, il pense comme moi;
Mais il est plus hardi, peut-être.

M. le C. de B.

VERS.

Le connois-tu, ma chère Eléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu;
Ce foible enfant, qui le seroit encore,
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu ?
C'est par ta voix qu'il étend son empire;
Je ne le sens qu'en voyant tes appas.
Il est dans l'air que ta bouche respire
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.
Qui te connoît, connoîtra sa tendresse.
Qui voit tes yeux, en boira le poison.
Tu donnerois des sens à la sagesse,
Et des désirs à la froide raison.

M. de B.



LES

LES TOMBEAUX.

POEME.

Aux pieds de ces côteaux où, loin du bruit des cours,
Sans crainte, sans désirs, je coule d'heureux jours;
Où, des vaines grandeurs je connois le mensonge;
Où tout, jusqu'à la vie, à mes yeux est un songe,
S'élève un édifice, asyle des mortels
Aux larmes dévoués, consacrés aux autels;
Une épaisse forêt, de la demeure sainte,
Aux profanes regards cache l'austère enceinte;
L'aspect de ce séjour, sombre & majestueux,
Suspend des passions le choc impétueux;
Et portant dans nos cœurs une atteinte profonde,
Il y peint le néant des plaisirs de ce monde.

Leur temple vaste, simple & des temps respecté,
Inspire la terreur par son obscurité.
Là cent tombeaux, pareils aux rouleaux des prophètes,
Sont des lois de la mort, les tristes interprètes.
Ces marbres éloquents, monumens de l'orgueil,
Ne renferment, ainsi que le plus vil cercueil,
Qu'une froide poussière autrefois animée,
Et qu'enivroit sans cesse une vaine fumée.
De ces lieux sont bannis l'ambition, l'espoir,
La dure servitude & l'odieux pouvoir:
Là, d'un repos égal, jouissent l'opulence,
La pauvreté, le rang, le savoir, l'ignorance.
Orgueilleux! c'est ici que la mort vous attend:
Connoissez-vous. Peut-être il n'est plus qu'un instant.
Cœurs foibles! qui craignez son trait inévitable,
Osez voir, sans frémir, ce séjour redoutable;
Parcourez ces tombeaux; venez, suivez mes pas;

Et préparez vos cœurs aux horreurs du trépas.

Quel eſt ce monument dont la blancheur extrême,
De la tendre innocence eſt ſans doute l'emblême ?
C'eſt celui d'un enfant qu'un deſtin fortuné
Enleva de ce monde auſſi-tôt qu'il fut né :
Il goûta ſeulement la coupe de la vie ;
Mais, ſentant ſa liqueur d'amertume ſuivie,
Il détourna la tête, & regardant les cieux,
A l'inſtant pour toujours il referma les yeux.
Mère, sèche tes pleurs : cet enfant dans la gloire,
Jouira, ſans combats, des fruits de la victoire.

Ici ſont renfermés l'eſpoir & la douleur
D'un père dont le jour augmentent le malheur.
Il demande ſon fils, l'appui de ſa vieilleſſe,
L'unique rejetton de ſa haute nobleſſe :
Il le demande en vain ; l'impitoyable mort
Au midi de ſes jours a terminé ſon ſort.
Sa couche nuptiale étoit déjà parée :
A marcher aux autels l'amante préparée,
Attendoit ſon amant pour lui donner ſa foi :
Mais la fête ſe change en funèbre convoi.
Calmez-vous tendre Elvire ; inſenſible à vos larmes
Dans les bras de la mort, Iphis brave vos charmes.

Quels ſont les attributs de cet autre tombeau ?
Dans un ruiſſeau de pleurs l'Amour plonge un flambeau.
On voit à ſes côtés les grâces gémiſſantes,
Baiſer un triſte front & des mains languiſſantes :
La jeuneſſe éplorée, & les jeux éperdus,
Semblent encor chercher la beauté qui n'eſt plus.
Qui pourroit en tracer la fidelle peinture ?
Hortenſe fut, hélas ! l'orgueil de la nature :
Mais de cette beauté, fière de ſes attraits,
Oſons ouvrir la tombe & contempler les traits :
O ciel ! de tant d'éclat.... quel changement funeſte !
Une maſſe putride eſt tout ce qu'il lui reſte.

Vous frémissez... Ainsi nos corps, dans ce séjour,
D'insectes dévorants seront couverts un jour.
Hommes vains & distraits ! quelle trace sensible
Laisse dans vos esprits ce spectacle terrible ?
La même, hélas ! qu'empreint le dard qui fend les airs,
Ou le vaisseau léger qui sillonne les mers.

Des sépulcres des grands voici la sombre entrée :
De quelle horreur votre ame est-elle pénétrée !
Tout est tranquille ici : suivons ces pâles feux :
Le silence & la mort règnent seuls en ces lieux :
La terreur qui les suit, errante sous ces voûtes,
Ne peut nous en cacher les ténébreuses routes :
Descendons, parcourons ces tombeaux souterrains,
Où, séparés encor du reste des humains,
Ces grands dont le vulgaire encensoit la naissance,
Ont voulu conserver leur triste préséance.
De l'humaine grandeur pitoyables débris !
Ah ! que sont devenus ces superbes lambris,
Ces plaisirs, ces honneurs, ces immenses richesses,
Ces hommages profonds, ou plutôt ces bassesses ?
Grands, votre éclat, semblable à ces feux de la nuit,
Brille un moment, nous trompe, & soudain se détruit.

A l'obscure lueur de ces lampes funèbres,
Sur ces marbres inscrits, voyons leurs noms célèbres :
Lisons : *Ci-gît le Grand*.... Brisez-vous, imposteurs !...
Eh quoi ! des os en poudre ont encor des flatteurs ?
Je l'ai vu de trop près dédaigneux & bisarre,
Il fut à la fois haut, rampant, prodigue, avare :
Sans vertus, sans talens & dévoré d'ennui,
Il cherchoit le plaisir qui fuyoit loin de lui.
De cet autre.... ô regrets ! l'épitaphe est sincère :
Il fut des malheureux le protecteur, le père ;
Affable, juste, vrai, rempli d'humanité,
Il prévint les soupirs de l'humble adversité ;
La patrie anima son zèle & son courage :
SOUBISE, il eut enfin tes vertus en partage.

Des vrais grands, à ces traits, connoissons tout le prix:
Mais leurs fantômes vains sont dignes de mépris.

Dans ces lieux, un moment, recueille-toi, mon ame,
Tombeaux! votre éloquence, avec un trait de flamme,
A gravé dans mon cœur le néant des plaisirs.
Cessons donc ici bas de fixer nos désirs.
Tout n'est qu'illusion, d'illusions suivie,
Et ce n'est qu'à la mort que commence la vie.

Discendum est mori, cùm mori necesse est.

M. FEUTRY.

CONTE.

BLAISE voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Lui dit: « toute honte bannie,
» Çà, payez-moi vîte, il est temps ».
» Laissez-moi mourir à mon aise ».
Répondit foiblement Lucas:
« Oh! parbleu! vous ne mourrez pas
» Que je ne sois payé, » dit Blaise.



ÉPIGRAMME.

AUTREFOIS un Romain s'en vint, fort affligé,
Raconter à Caton que la nuit précédente,
Son foulier des fouris avoit été rongé,
Chofe qui lui fembloit tout-à-fait effrayante.
» Mon ami, dit Caton, reprenez vos efprits,
» Cet accident en foi n'a rien d'épouvantable :
» Mais fi votre foulier eût rongé les fouris,
» Ç'auroit été fans doute un prodige effroyable.

BARRATON.

MADRIGAL.

POURQUOI donc, fexe au teint de rofe,
Quand la charité vous impofe
La loi d'aimer votre prochain,
Voulez-vous me haïr fans caufe,
Moi qui ne vous fis jamais rien ?
Ah! pour mon honneur je vois bien
Qu'il faut vous faire quelque chofe.

D'ASSOUCI.



LE CHARLATAN.

UN charlatan disoit en plein marché,
Qu'il montreroit le diable à tout le monde:
S'il n'y en eut, tant fût-il empêché,
Qui ne courût pour voir l'esprit immonde;
Lors une bourse assez large & profonde
Il leur déploye, & leur dit: « Gens de bien,
» Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien?
» Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
» Eh! c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
» Ouvrir sa bourse & ne voir rien dedans.

SAINT-GELAIS.

ÉPITAPHE

DE SAINT-PAVIN.

Sous ce tombeau gît SAINT-PAVIN:
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis, peut-être?
Ah! Pleure ton sort & le sien.
Tu n'en fus pas? pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.

FIEUBET.



STANCES.

Les cieux inexorables
Me sont si rigoureux,
Que les plus misérables,
Se comparant à moi, s'estimeroient heureux.

Mon lit est de mes larmes
Trempé toutes les nuits.
Le sommeil, par ses charmes,
Ne peut, lorsque je dors, assoupir mes ennuis.

Si je fais quelque songe,
J'en suis épouvanté;
Car même son mensonge
Exprime de nos maux la triste vérité.

La pitié, la justice,
La constance & la foi,
Cédant à l'artifice,
Dans le cœur des humains sont éteintes pour moi.

En un cruel orage
On me laisse périr;
Et, courant au naufrage,
Je vois chacun me plaindre, & nul me secourir.

Félicité passée,
Qui ne peut revenir;
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant, perdu le souvenir!

Bertaut.

ÉPITAPHE.

J'AI vécu ſans nul penſement,
Me laiſſant aller doucement
A la bonne loi naturelle ;
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort daigna penſer à moi,
Qui ne m'occupai jamais d'elle.

REGNIER.

ÉPITRE
AU PEUPLE.

TOI qu'un injuſte orgueil condamne à la baſſeſſe ;
Toi qui, né ſans ayeux & vivant ſans molleſſe,
Portes ſeul dans l'état le fardeau de la loi,
Et ſers par tes travaux ta patrie & ton Roi ;
D'utiles citoyens reſpectable aſſemblage ;
Que dédaignent les cours, mais qu'eſtime le ſage ;
PEUPLE, j'oſe braver cet inſolent mépris :
D'autres flattent les grands ; c'eſt à toi que j'écris.

A l'aſpect de ces grands dont l'éclat m'importune,
Je t'entends de tes cris fatiguer la fortune ;
Accuſer ta miſère, envier leur ſplendeur :
Apprends à t'eſtimer, & connois ta grandeur.

C'eſt toi qui, des États ſoutenant la puiſſance,
Répands ſur ces grands corps la gloire & l'abondance,

En tous lieux, en tous temps, soit qu'un Monarque heureux
Gouverne par l'honneur un peuple belliqueux;
Soit que le citoyen, libre & digne de l'être,
Vive soumis aux lois, sans esclave & sans maître;
Soit que le despotisme, entouré de bourreaux,
Sous les pieds d'un seul homme enchaîne ses égaux:
Tes bras, tes mouvemens, ta féconde industrie,
Multipliant par-tout les germes de ma vie,
Par tes travaux actifs animent l'univers:
Cent Rois aux nations n'ont donné que des fers.

Le conquérant détruit; tu conserves le monde:
Il ravage la terre, & tu la rends féconde.
La triste humanité ne doit qu'à tes secours
Ces puissants végétaux, les soutiens de nos jours.
Cet art, dit-on, est vil: oseroit-on le croire?
Bienfaicteurs des humains, quel titre pour sa gloire!
Ta bêche & ta charrue, utiles instrumens,
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornemens:
Ces clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
Monumens des grandeurs, semés autour des trônes.
Cet art est le premier; il nourrit les mortels.
Dans l'enfance du monde il obtint des autels.

De ces champs fortunés, que ta main rend fertiles,
Pour t'admirer encor, je passe dans les villes.
La terre avec orgueil les porte sur son sein.
Là, dans tout son éclat, brille le genre humain.
Là, tous les arts unis, & ceux que nos misères
A l'humaine foiblesse ont rendu nécessaires,
Et ceux qu'un luxe utile, enfant des doux loisirs,
Fit naître pour charmer les besoins des plaisirs,
Aux règles du génie asservissant l'adresse,
Font par mille canaux circuler la richesse.
Ces ars sont ton ouvrage; & reproduits cent fois,
Pour le bonheur du monde, ils naissent à ta voix.

Dompté sur tes marteaux, le fer devient docile;
Tu façonnes le bois, & tu paîtris l'argile;
Par tes savantes mains la toison des brebis,
Le lin, la soie & l'or sont tissus en habits.
La fange des métaux, sous tes doigts épurée,
Brille, aux besoins publics noblement consacrée;
Et le marbre poli s'élève jusqu'aux cieux,
Pour les palais des Rois ou les temples des Dieux.

Tu ne te bornes pas au bien de ta patrie.
Le monde entier jouit de ta noble industrie.
Par les nœuds du commerce embrassant l'univers,
Tes mains forment un pont sur l'abîme des mers.

Si les Princes armés se disputent la terre,
Tu fais par ta valeur les destins de la guerre.
Tes corps sont les remparts des Etats désolés;
C'est toi qui raffermis les trônes ébranlés.

Que je méprise un grand, qui, fier de sa noblesse,
Dort, inutile au monde, au sein de la mollesse;
Un stupide Crassus, énervé de langueur,
Qui fatigue mes yeux d'un luxe sans pudeur!
Nous admirons l'éclat, vains juges que nous sommes!
Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.
En vain les préjugés ont osé t'avilir;
PEUPLE, pour ton pays tu sais vivre & mourir.

Il est, il est encore un plus grand avantage.
La tranquille innocence est ton heureux partage.
Les Rois ont des États, les grands ont des honneurs,
Le riche a des trésors, & le peuple a des mœurs.
Ce siècle malheureux foule aux pieds la nature;
Les noms de *fils*, d'*époux*, feroient-ils une injure?
La dignité barbare, au cœur dur, à l'œil fier,
En prononçant ces noms croiroit s'humilier.
C'est vous qui de vos cœurs leur prêtez la bassesse,
Ingrats, & la nature a toujours sa noblesse.

PEUPLE, ces noms pour toi n'ont rien que de sacré;
Et tu n'as point l'orgueil d'être dénaturé.

Fatigués de plaisirs, idolâtres d'eux-mêmes,
Les courtisans altiers, dans leurs grandeurs suprêmes,
D'un œil indifférent verront des malheureux.
Le pauvre est né sensible; il s'attendrit sur eux;
Il soulage les maux; il ressent leurs alarmes,
Il goûte le plaisir de répandre des larmes.

Il n'a point cette grâce & ces dehors flatteurs,
Des Marquis de nos jours avantages trompeurs;
Et jamais son esprit façonné par l'usage,
N'a d'un brillant vernis coloré son langage.
D'un masque séduisant il n'est pas revêtu;
Ce masque est la décence, & non pas la vertu.
L'élégance des mœurs annonce leur ruine.
Ces courtisans polis que l'intérêt domine,
En plongeant un poignard vantent l'humanité:
S'ils ont l'éclat du marbre, ils ont sa dureté.
Oh! que j'aime mieux la rustique droiture
Du laboureur conduit par la simple nature!
Sous des dehors grossiers, son cœur est généreux;
C'est l'or enseveli sous un terrein fangeux.

Que de coupables mains s'élevant jusqu'aux trônes,
Sur les têtes des Rois ébranlent les couronnes;
PEUPLE, tu ne sais point, par de grands attentats,
Epouvanter la terre & changer les États:
Ou, des complots fameux instrument & victime,
Si ta main quelquefois a secondé le crime,
C'est le souffle des grands qui pousse tes vaisseaux,
Dans la nuit de l'orage égarés sur les eaux.
Les tigres, les lions, ardents à se détruire,
Pour régner dans les bois, désolent leur empire.
Dans ces bois teints de sang, contente de son grain,
La fourmi creuse en paix son séjour souterrain.

Je te rends grâce, ô ciel, dont la bonté propice
M'écarta de ces rangs qui font un précipice.
Je n'ai point en naiſſant reçu de mes aïeux,
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux:
Mais ſi j'ai des vertus, ſi mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue & l'eſclavage,
Si mon cœur eſt ſenſible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la tendre amitié,
Et ſi l'horreur du vice & m'anime & m'enflamme;
Mon ſort eſt trop heureux, j'ai la grandeur de l'ame.

Croit-on que le bonheur habite les palais,
Soit traîné dans un char, ou porté ſous le dais?
Ces biens, ces dignités, & ces ſuperbes tables,
Ne ſont que trop ſouvent d'illuſtres miſérables.
Le germe des douleurs infectent leur repas;
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Un poiſon plus flatteur & plus cruel encore
Vient flétrir leurs beaux jours, obſcurcis dès l'aurore.
Vois ces ſpectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps uſé les reſtes chancelants;
Et ſur un front jauni, qu'a ridé la molleſſe,
Etaler à trente ans leur précoce vieilleſſe:
C'eſt la main du plaiſir qui creuſe leur tombeau;
Et, bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.
Le chagrin les pourſuit; le démon de l'intrigue
De ſes ſoins éternels les trouble & les fatigue.
Pour eux l'ambition a des feux dévorants,
La haine a des poignards, l'envie a des ſerpens.
Sous l'or & ſous la pourpre ils ſont chargés d'entraves,
On les adore en Dieux; ils ſouffrent en eſclaves.

Peuple, les paſſions ne brûlent pas ton cœur.
Le travail entretient ta robuſte vigueur.
Hélas, ſans la ſanté que m'importe un Royaume!
On veille dans les cours, & tu dors ſous le chaume.
Tu conſerves des ſens: chez toi le doux plaiſir
S'aiguiſe par la peine, & vit par le déſir;

Le souris d'une épouse, un fils qui te caresse,
Des fêtes d'un hameau la rustique alégresse,
Les rayons d'un beau jour, la fraîcheur d'un matin;
Te font bénir le ciel, & charment ton destin.
Tes plaisirs sont puisés dans une source pure:
Ce n'est plus que pour toi qu'existe la nature.

Qui vécut sans remords, doit mourir sans tourment.
Tu ne regrettes rien dans cet affreux moment.
Plus on fut élevé, plus la mort est terrible;
Et du trône au cercueil le passage est horrible.
Sur l'univers entier la mort étend ses droits:
Tout périt, les héros, les ministres, les Rois.
Rien ne surnagera sur l'abîme des âges;
Ce globe est une mer couverte de naufrages.
Qu'importe, lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le sceptre, ou traîné le rateau?
L'on n'y distingue point l'orgueil du diadême;
De l'esclave & du Roi la poussière est la même.
PEUPLE, d'un œil serein envisage ton sort,
N'accuse point la vie, & méprise la mort.
La vie est un éclair; la mort est un asyle.
Ton sort est d'être heureux; ta gloire est d'être utile.
Le vice seul est bas; la vertu fait le rang;
Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

THOMAS.



ÉPIGRAMME.

GUILLOT, bossu par devant, par derrière,
Et goguenard, (car tous bossus le sont)
Pour se baigner, au bord de la rivière
Mit ses habits, comme tant d'autres font.
Or, un voleur à les embler fut prompt.
Mais quand Guillot eut fait son tripotage,

Et décrassé son sale parchemin,
Il regagna l'infidelle rivage,
Bien rafraîchi; mais nud comme la main.
Lors de plus près avisant son dommage,
Il le supporte en Empereur romain.
« De souhaiter que le diable t'emporte,
» Maudit larron de mon seul vêtement,
» Seroit, dit-il, vengeance un peu trop forte.
» Pour un tel cas je voudrois seulement,
» Pour te punir, du-moins vaille que vaille,
» Que cet habit, acquis furtivement,
» Pût te servir & fût juste à ta taille ».

MADRIGAL.

PROJET flatteur de séduire une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, sermens d'être fidelle,
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour.
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désordre, annoncer que l'on aime;
Respect timide avec ardeur extrême;
Persévérance au comble du malheur;
Dans sa Philis n'aimer que Philis même:
Voilà l'amour; il n'est que dans mon cœur.

LA FAYE.





ÉPIGRAMME.

JE te tiens, Souris téméraire,
Un trébuchet me fait raison.
Tu me rongeois, coquine, un tome de *Voltaire*;
Tandis que j'avois là les *œuvres de Pradon.*

M. GUICHARD.

CHANSON

A Madame la Ducheſſe DE LA VALIERE.

AUTREFOIS un temple étoit;
La fête en eſt paſſée;
Chaque amant y répétoit
Sa plus douce penſée.

Si ce temple ſe trouvoit,
Pour ce tant doux myſtère;
Que de fois on entendroit:
J'adore LA VALIERE!

MONCRIF.



SONNET.

GRAND Dieu ! tes jugemens sont remplis d'équité ;
Toujours tu prends plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans blesser ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon iniquité
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il est temps ; rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit ;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du Sang de Jésus-Christ ?

DESBARREAUX.

ÉPITAPHE
DU MARÉCHAL DE SAXE.

IL n'est plus ce guerrier, dont, au sein de la gloire
La mort respecta les travaux :
Il eut pour maître la Victoire,
Et pour disciples ses rivaux.

A Courtrai Fabius, Annibal à Bruxelles;
Sur la meuse Condé, Turenne sur le Rhin,
Au léopard farouche il imposa le frein,
Et de l'aigle rapide il abattit les aîles.

M. MARMONTEL.



MADRIGAL.

C'EST ici Madame DU TORD;
Qui la voit sans l'aimer a tort:
Qui l'entend, & qui ne l'adore,
A mille fois plus tort encore:
Pour celui qui fit ces vers-ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

FONTENELLE.

ÉPITRE

A MON HABIT.

AH! mon habit, que je vous remercie!
Que je valus hier, grâce à votre valeur!
Je me connois, & plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur;
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur;
Capable de gagner & l'esprit & le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!
Auprès de la maîtresse, & dans un grand fauteuil,

Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire;
J'eus le droit d'y parler, & parler sans rien dire.
Cette femme à grands falbalas,
Me consulta sur l'air de son visage,
Un robin sur des opéras,
Un blondin sur un mot d'usage;
Ce que je décidai, fut le *nec plus ultrà*.
On applaudit à tout: j'avois tant de génie!
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.
De complimens, bons pour une maîtresse,
Un petit maître m'accabla;
Et, pour m'exprimer sa tendresse,
Dans ses propos guindés, me dit tout Angola.
Ce poupin à simple tonsure,
Qui ne songe qu'à vivre, & ne vit que pour soi;
Oublia quelque temps son rabat, sa figure,
Pour ne s'occuper que de moi:
Ce marquis, autrefois mon ami de collège,
Me reconnut enfin, & du premier coup d'œil;
Il m'accorda par privilége,
Un tendre embrassement qu'approuvoit son orgueil;
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.
Mais ma surprise fut extrême;
Je m'apperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opéroit.
J'entrois jadis d'un air discret,
Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise;
J'écoutois en silence, & ne me permettois
Le moindre *si*, le moindre *mais*.
Avec moi tout le monde étoit fort à son aise,
Et moi je ne l'étois jamais.
Un rien auroit pu me confondre,

Un regard, tout m'étoit fatal;
Je ne parlois que pour répondre;
Je parlois bas, je parlois mal.
Un sot provincial arrivé par le coche,
Eut été moins que moi tourmenté dans sa peau.
Je me mouchois presqu'au bord de ma poche,
J'éternuois dans mon chapeau.
On pouvoit me priver, sans aucune indécence,
De ce salut que l'usage introduit;
Il n'en coûtoit de révérence
Qu'à qu'elqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort; les airs, la suffisance;
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis?
Dieu! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter le pays limitrophe
Des conquêtes de notre Roi!
Dans la Hollande il est une autre loi;
En vain j'étalerois ce galon qu'on renomme,
En vain j'exalterois sa valeur, son débit;
Ici l'habit fait valoir l'homme,
Là l'homme fait valoir l'habit:
Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces,
l'esprit,
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs ou son fruit;
On le juge sur son écorce.

M. SEDAINE.



SONNET.

S'ÉLÈVE qui voudra, par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour :
Moi, je veux, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde & du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des grands, sans faste & sans tristesse,
Mes yeux, après la nuit verront naître le jour.
Je verrai les saisons se suivre tour-à-tour,
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi, lorsque la mort viendra rompre le cours
De ces momens heureux qui composent mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, & ne se connoît pas.

HÉNAUT.

Ce Sonnet est traduit de Séneque.



LE SONGE.

JE reposois sur la fougère,
Morphée avoit fermé m.s yeux;
Je croyois être avec Glycère,
Et le plaisir ouvroit les cieux.

Minerve m'offroit la sagesse;
Vénus les grâces, la beauté;
Hébé la fraîcheur, la jeunesse;
Mars ses lauriers & sa fierté.

Bacchus dit, *bois;* Apollon, *chante,*
Et prends ce luth, s'il t'a charmé.
Tiens, dit Plutus, *si l'or te tente;*
Amour me dit, *aime*, & j'aimai.

M. DE SAUVIGNY.

MADRIGAL

A Madame la Marquise de SAINT-SIMON.

Envoi d'un Recueil d'Eloges de plusieurs Dames illustres.

ENTRE divers portraits que vous allez connoître;
Objets que les amours ont formés à plaisir,
Choisissez qui vous voulez être.
Mais que dis-je? Pourquoi choisir?
Voulez-vous, à la fois être la belle Laure?

Hébé, même Psyché? vous y perdrez encore.
Croyez-en les amours, ils confirmeront tous
L'oracle prononcé par leur bouche divine :
Eglé, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on imagine,
N'offrira jamais rien de plus charmant que vous.

MONCRIF.



VERS

A MONSIEUR BERNARD.

DANS ce pays, trois Bernards son connus ;
L'un est ce saint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles.
L'autre Bernard est l'enfant de Plutus,
Bien plus grand saint, faisant plus grands miracles ;
Et le troisième est l'enfant de Phœbus,
Gentil Bernard, dont la muse féconde,
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

VOLTAIRE.

L'HERMAPHRODITE.

BELLE Thémire, à voir en vous
Tant de grâce & tant de mérite,
Je vous crois, soit dit entre nous,
Une espèce d'hermaphrodite.

Le terme pourroit vous choquer :
Je n'ai dessein que de vous plaire :

J'ai donc besoin pour m'expliquer,
D'un petit mot de commentaire.

Vous avez tous les agrémens
Dont brille une femme adorable :
Vous y joignez les sentimens,
Et tout l'esprit d'un homme aimable.

En amour, comme en amitié,
Je ne vois rien qui vous ressemble :
Homme ou femme n'a que moitié
De ce qu'en vous nature assemble.

J'imagine qu'elle paîtrit,
En vous formant, un corps de femme;
Et qu'ensuite elle se méprit,
D'un philosophe y mettant l'ame.

C'est donc avec raison, je crois,
Qu'hermaphrodite je vous nomme,
Puisque vous êtes, à la fois,
Femme jolie & galant homme.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

ÉPITRE A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

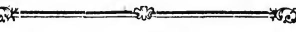
ÉLÈVE d'Apollon, de Thémis & de Mars;
Qui sur ton Trône auguste a placé les beaux arts;
Qui penses en grand homme, & qui permets qu'on pense;

Toi qu'on voit triompher du Tyran de Bisance;
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux;
Prête à ma foible voix des sons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint, rends sa clarté première:
C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.
On m'a trop accusé d'aimer trop Moustapha,
Ses Visirs, ses Divans, son Muphti, ses Fetfa.
Fetfa! ce mot Arabe est bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point chez Racine & Corneille:
Du Dieu de l'Harmonie il fait frémir l'archet.
Oui, je les hais, Madame, il faut que je l'avoue.
Je ne veux point qu'un Turc à son plaisir se joue
Des droits de la nature & des jours des humains;
Qu'un Bacha dans mon sang trempe à son gré ses mains;
Que prenant pour sa loi sa pure fantaisie,
Ce Visir au Bacha puisse arracher la vie;
Et qu'un heureux Sultan, dans le sein du loisir,
Ait le droit de serrer le col de son Visir:
Ce code en mon esprit fait naître des scrupules.
Je ne saurois souffrir les affronts ridicules
Que d'un faquin châtré les grossières hauteurs
Font subir gravement à nos Ambassadeurs.
Tu venges l'univers en vengeant la Russie:
Je suis homme, je pense, & je te remercie.
Puissent les Dieux, sur-tout si ces Dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels,
Puissent ces purs Esprits, émanés du grand Etre,
Ces moteurs des Destins, ces confidens du Maître,
Que jadis dans la Grèce imagina Platon,
Conduire tes Guerriers aux champs de Marathon;
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine,
Que sortant des débris qui couvrent sa ruine,
Athènes ressuscite à ta puissante voix.
Rends-lui son nom, ses Dieux, ses talens & ses lois.
Les descendans d'Hercule & la race d'Homère,
Sans cœur & sans esprit, couchés dans la poussière,
A leurs divins aïeux craignant de ressembler,
Sont des fripons rampants qu'un Aga fait trembler.
Ainsi

Ainsi dans la cité d'Horace & de Scévole,
On voit des Récollets aux murs du Capitole.
Ainsi cette Circé, qui savoit de son temps
Disposer de la lune & des quatre élémens,
Gourmandant la nature au gré de son caprice,
Changeoit en chiens barbets les compagnons d'Ulisse.
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux;
Ton esprit, à la fin, se répandra sur eux.
Ce n'est point le climat qui fait ce que nous sommes.
Pierre étoit créateur, il a formé des hommes.
Tu formes des Héros... Ce sont les Souverains
Qui font le caractère & les mœurs des humains.
Un grand homme du temps a dit dans un beau livre:
Quand Auguste buvoit, la Pologne étoit ivre.
Ce grand homme a raison. Ces exemples d'un Roi
Feroient oublier Dieu, la nature & la loi.
Si le Prince est un sot, le Peuple est sans génie.
Qu'un vieux Sultan s'endorme avec ignominie
Dans les bras de l'orgueil & d'un repos fatal,
Ses Bachas assoupis le serviront fort mal.
Mais CATHERINE veille au milieu des conquêtes;
Tous ses jours sont marqués de combats & de fêtes:
Elle donne le bal, elle dicte des lois,
De ses braves soldats dirige les exploits,
Par les mains des beaux arts enrichit son empire;
Travaille jour & nuit, & daigne encor m'écrire;
Tandis que Moustapha, caché dans son Palais,
Bâille, n'a rien à faire, & ne m'écrit jamais.
Si quelque Chiaoux lui dit que sa Hautesse
A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Grèce;
Que son Visir battu s'enfuit très-à-propos,
Qu'on lui prend la Dacie, & Nymphée & Colcos;
Colcos où Mitridate expira sous Pompée,
De tous ces vains propos son ame est peu frappée;
Jamais de Mitridate il n'entendit parler;
Il prend sa pipe, il fume; & pour se consoler,
Il va dans son Harem, où languit sa Maîtresse,
Fatiguer ses appas de sa molle tendresse.

Son vieil Eunuque noir, témoin de son transport ;
Lui dit qu'il est Hercule ; il le croit, & s'endort.
O sagesse des Dieux, je te crois très-profonde ;
Mais à quels plats Tyrans as-tu livré le monde !
Achève, CATHERINE, & rends tes ennemis,
Le grand Turc & les sots, éclairés & soumis.

VOLTAIRE.



IMPROMPTU

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

En jouant chez elle à un jeu où l'on dit son secret.

LA Divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étois *Appollon*, ne seroit pas ma *Muse* ;
Elle seroit *Thétis*, & le jour finiroit.

Le Marquis DE ST.-AULAIRE.



ANECDOTE.

ON disoit à Quinault : Votre Maîtresse est belle ;
Mais son esprit n'est pas ce qui séduit en elle.
Comment à cet égard vous peut-elle aveugler ?
Quel charme à l'écouter tout le jour vous arrête ?
Je ne l'écoute point, répondit le Poëte,
Mais je la regarde parler.

M. l'Abbé DE SCHOSNE.

INSCRIPTION.

LAS d'espérer, & de me plaindre
Des muses, des grands & du sort ;
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer, ni la craindre.

MAYNARD.

L'HYPOCRITE.

UN libertin vieilli dans le métier,
Modèle, organe & ministre du vice,
A sa fortune ouvre un nouveau sentier.
Plus haut qu'un chantre, il récite l'office,
Depuis le chœur jusques au bénitier :
Il est un jour ; on le voit tout entier,
S'évertuant à ce saint exercice.
Satan lui dit : « Quittes-tu mon service ?

» O mon féal ! quel changement falot !
» Les tristes soins que ceux dont tu t'occupes» !
L'homme sourit : » Le diable n'est pas sot,
Dit-il à part ; » s'il me prend pour dévot,
» J'aurai beau jeu pour faire d'autres dupes ».

M. ROI.

ÉPITRE

A M. LE COMTE DE ***.

ELÈVE & successeur d'Horace,
De Despréaux & d'Hamilton,
Vous qui nous ramenez leur ton,
Et leur coloris & leur grâce,
Sans effort, sans prétention,
Sans intrigue & sans dédicace ;
O vous, dont l'aigle & les zéphyrs
Guident, au gré de vos désirs,
La route toujours neuve & sûre,
Peintre brillant de la nature,
De la sagesse & des plaisirs ;
Quand vous dérobez à notre âge
Des tableaux que la vérité
Et le génie & la gaieté
Ont marqué par la main d'un sage ;
Du sceau de l'immortalité ;
Dites-moi, divin solitaire,
Dites, par quelle cruauté
Rappellez-vous à la lumière
Un phosphore, une ombre légère
Qu'ont tracé mes foibles crayons,
Et dont la lueur passagère
S'efface au feu de vos rayons ?

Sur les songes de ma jeunesse
Laissez les voiles de l'oubli ;
Que mon désert soit embelli
Par votre main enchanteresse.
Voilà le seul lien de fleurs,
Par qui je veux tenir encore
A cet art qu'on profane ailleurs ;
Et que la raison même adore,
Quand il brille de vos couleurs.
Prenez cette lyre éclatante,
Qui par ses sons majestueux,
Maîtrise mon ame, m'enchante,
M'élève à la hauteur des cieux.
Ou que ce facile génie,
Qui de la céleste harmonie,
Sait descendre aux délassemens
D'une douce philosophie,
M'offre encor ses amusemens,
Ces écrits sans cajolerie,
Sans satyre, sans basse envie,
Ces écrits nobles & riants,
Sans pesante bouffonnerie,
Où la gaieté, jointe au bon sens,
Crayonne l'humaine folie,
Sous les traits heureux & brillants
De la bonne plaisanterie,
Dont tout le monde a la manie,
Et qu'atteignent si peu de gens.
Mais, par malheur pour qui vous aime,
Ne confiant rien qu'à regret,
Toujours mécontent de vous-même,
Vous voulez être trop parfait,
Et dans votre trop beau systême,
Un ouvrage n'est jamais fait.
Contre mes vœux & mes instances
Tous vos prétextes sont usés ;
Soyez moins parfait & lisez ;
J'aime jusqu'à vos négligences.

Pourquoi vous ravir si souvent
A l'amitié qui vous rappelle,
Et lui cacher si constamment
Des trésors qui sont faits pour elle?
Sauvage enfant de Philomele,
Vous êtes cet oiseau charmant,
Qui, sous la verdure nouvelle,
Content du ciel pour confident
De la tendresse de son chant,
Semble fuir la race mortelle,
Et s'envole dès qu'on l'entend.

GRESSET.

EPITAPHE

DE MONSIEUR PIRON,

Faite par lui-même.

AMI passant, qui désires connoître
Ce que je fus: je ne voulus rien être;
Je vécus nul, & certes je fis bien:
Car après tout bien fou qui se propose
De rien venant & redevenant rien,
D'être ici-bas, en passant, quelque chose.



EPITAPHE.

DE MONSIEUR DE TURENNE.

TURENNE a ſon tombeau parmi ceux de nos Rois ;
Il obtint cet honneur par ſes fameux exploits :
LOUIS voulut ainſi couronner ſa vaillance,
Afin d'apprendre aux ſiècles à venir
Qu'il ne met point de différence
Entre porter le ſceptre & le bien ſoutenir.

CHEVREAU.

L'OPÉRA DIFFICILE.

CE n'eſt point l'opéra que je fais pour le Roi,
Qui m'empêche d'être tranquille ;
Tout ce qu'on fait pour lui paroît toujours facile.
La grande peine où je me voi,
C'eſt d'avoir cinq filles chez moi,
Dont la moins âgée eſt nubile.
Je dois les établir, & voudrois le pouvoir ;
Mais, à ſuivre Apollon, on ne s'enrichit guère ;
C'eſt avec peu de bien un terrible devoir,
De ſe ſentir preſſé d'être cinq fois beau-père.
Quoi ! cinq actes devant notaire,
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir :
O ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire ?

QUINAULT.

MADRIGAL

A Madame DU BOCAGE, à son départ pour l'Italie.

NOUVELLE Muse, aimable Grâce,
Allez au Capitole; allez, rapportez-nous
Les myrthes de Pétrarque, & les lauriers du Tasse;
Si tous deux revivoient, ils chanteroient pour vous;
Et, voyant vos beaux yeux & votre poésie,
Tous deux mourroient à vos genoux,
Ou d'amour ou de jalousie.

VOLTAIRE.

MADRIGAL

A MADAME LA DUCHESSE D'ORLEANS,

Sur une Enigme inexplicable.

CETTE énigme n'a point de mot.
Expliquer chose inexplicable,
Est, ou d'un docteur ou d'un sot:
L'un & l'autre est assez semblable;
Mais si l'on donne à deviner,
Quelle est la princesse adorable
Qui sur les cœurs fait dominer,
Sans chercher cet empire aimable;
Pleine de goût, sans raisonner,
Et d'esprit sans faire l'habile;
Cette énigme peut étonner;
Mais le mot n'est pas difficile.

VOLTAIRE.

ÉPITRE

SUR L'UTILITÉ DE LA RETRAITE,

Pour les Gens de Lettres.

Toi qui, malgré nos mœurs, nos écrits & ton âge,
A ton cinquième lustre es déjà vieux & sage,
Tendre & fidèle ami, quel attrait dangereux
T'arrache à la retraite où tu vivois heureux?
Tu vas donc, égaré sur l'océan du monde,
Affronter cette mer, en naufrages féconde;
Ah! souffre que, plaignant l'erreur où je te vois,
La sincère amitié te parle par ma voix.

« Ce monde si vanté que ton cœur idolâtre,
» Est, dis-tu, des talens, l'école & le théatre;
» Là, je médite l'homme & lis au fond des cœurs;
» Là, je viens, pour les peindre, étudier les mœurs.

Sans doute, si tu veux, élève de Thalie,
Crayonner le tableau de l'humaine folie,
Permets-toi dans ce monde un séjour passager;
Observe nos erreurs, mais sans les partager.
Au ton fade ou méchant, qu'on nomme l'*art de plaire*,
Y viendrois-tu plier ton mâle caractère?
Voudrois-tu t'y glacer dans de froids entretiens,
Orner la médisance, & discuter des riens,
Applaudir un roman, d'écrier une femme,
Abjurer le bon sens pour la folle épigramme?
Dans nos cercles oisifs, dans ce vain tourbillon,
Transporte Mallebranche, ou Paschal, ou Newton;
Vois leur étonnement, vois leur sombre silence;
Ils regrètent l'asyle où l'ame vit & pense.

Viendras-tu te soumettre aux petits tribunaux
Où, la navette en main, président nos Saphos ?
Où ce sexe, autrefois content de nous séduire,
Jusques sur les talens exerce son empire,
Efféminе à la fois les esprits & les mœurs,
Etouffe la nature en la chargeant de fleurs ;
Et bornant des beaux arts la carrière infinie,
Veut réduire à ses jeux les élans du génie ?
Non, ne mets à ses pieds ton cœur ni tes écrits ;
L'aigle altier n'est point fait pour le char de Cypris.

Je sais que du bon ton le vernis & la grâce
Prêtent même à des sots une aimable surface ;
Donne aux propos légers ce feu vif & brillant,
Qui luit sans échauffer, & meurt en pétillant.
Mais ces foudres brûlants d'une mâle éloquence,
Ce sentiment profond que nourrit le silence,
Ce vrai simple & touchant, ces sublimes pinceaux,
Dont le chantre d'*Abel* anime ses tableaux,
Veux-tu les demander à ces esprits futiles ?
Sybaris étoit-il le berceau des Achilles ?

Dans ce monde imposteur tout est couvert de fard ;
Tout, jusqu'aux passions, est esclave de l'art ;
Ces transports effrénés, dont le rapide orage
Bouleverse le cœur, se peint sur le visage ;
Sous les dehors trompeurs de la sérénité,
Y cachent leur tumulte & leur férocité.
La haine s'y déguise en amitié traîtresse ;
La vengeance y sourit, & la rage y caresse ;
L'ardente ambition, l'orgueil impétueux,
Y rampent humblement à replis tortueux ;
L'amour même, ce Dieu si terrible & si tendre,
L'impérieux amour s'y fait à peine entendre ;
Tu ne l'y verras pas, plein de joie ou d'horreur,
Palpiter de plaisir, ou frémir de fureur ;
Il gémit de sang-froid ; avec art il soupire.....
Va, fuis, cherche des cœurs que la nature inspire.

Un autre écueil t'attend : ce tyran des esprits,
La mode ose régler nos mœurs & nos écrits.
Veux-tu subir le sort du bel-esprit vulgaire,
Qui dégrade son siècle en vivant pour lui plaire ;
Qui, consacrant sa plume à la frivolité,
Pour briller un instant, perd l'immortalité ?
Oui : du siècle où tu vis respecte les suffrages ;
Mais, placé dans ce point, embrasse tous les âges :
Rassemble autour de toi les Grecs & les Romains ;
Sois l'émule & l'ami des plus grands des humains ;
Allume ton génie aux rayons de leur flamme ;
Qu'ils revivent pour nous, reproduits dans ton ame ;
Et, citoyen savant de cent climats divers ;
Du fond de ta retraite habite l'univers.

Mais j'entends à la Cour une voix qui t'appelle ;
Ami, quitteras-tu ton asyle pour elle ?
Va, ne sers point les grands, tu leur feras la loi ;
Ne descends pas pour eux, qu'ils s'élèvent à toi ;
De l'adulation la basse ignominie,
En avilissant l'ame, énerve le génie.
De nos brillants jardins les stériles ormeaux
Courbent servilement leurs timides rameaux.
Vois ce chêne ; nourri dans la forêt sauvage,
Il porte jusqu'aux cieux son superbe feuillage.
Ainsi, loin de la Cour ce Corneille fameux,
Honoré de nos jours dans ses derniers neveux,
Relevoit le théatre où son ame respire,
Et, sans flatter les Rois, illustroit leur empire :
Tels Homère & Milton fouloient aux pieds le sort,
Obscurs pendant leur vie & Dieux après leur mort.
Suis leur exemple, ami : fuis loin de ces esclaves
Qui vont, aux pieds des grands, mendier des entraves.

Plus malheureux encor ces lâches beaux esprits,
Parasites rampants qui vivent de mépris,
Qui, dépensant leur ame en de froides saillies,
Transforment en bouffons les muses avilies,

Portent des fers dorés à la cour des Crœsus,
Et mettent leur génie aux gages d'un Crassus.

L'homme peut, j'en conviens, sans trahir sa noblesse,
Sur l'homme son semblable appuyer sa foiblesse;
Tout mortel isolé n'existe qu'à demi,
Mais cent Rois à tes yeux valent-ils un ami?
Oui, pour te consoler dans le sein de l'étude,
Que la tendre amitié charme ta solitude:
Amitié! doux penchant des humains vertueux,
Le plus beau des besoins, & le plus saint des nœuds,
Le ciel te fit pour l'homme, & sur-tout pour le sage.
Trop souvent l'infortune est son triste partage:
Ta bienfaisante main vient essuyer ses pleurs,
Trop heureux deux mortels dont tu charmes les cœurs:
Leurs plaisirs sont plus vifs & leurs maux s'affoiblissent;
En se réunissant leurs ames s'agrandissent.

Mais ce n'est plus le temps: la haine & la fureur
Ont changé le Parnasse en théatre d'horreur:
Les arts, présens du ciel accordés à la terre,
Ces enfans de la paix se déclarent la guerre;
Et, tandis que Bellonne ébranle les États,
Leur empire est en proie à de honteux combats:
Sur les flots agités par les vents & l'orage,
L'astre brillant du jour ne peint point son image:
Viens: sors de ce cahos d'où fuit la vérité,
Où meurent les talens, l'honneur, l'humanité,
Où rampe avec orgueil l'intrigante bassesse;
Est-ce là qu'on entend la voix de la sagesse?

Dans la retraite, ami, la sagesse t'attend;
C'est là que le génie &. s'élève & s'étend;
Là, règne avec la paix l'indépendance altière;
Là, notre ame à nous seuls appartient toute entière:
Cette ame, ce rayon de la divinité,
Dans le calme des sens médite en liberté,

Sonde ses profondeurs, cherche au fond d'elle-même
Les trésors qu'en son sein cacha l'Etre suprême,
S'échauffe par degrés, prépare ce moment
Où, saisit tout-à-coup d'un saint frémissement,
Sur des ailes de feu l'esprit vole & s'élance,
Et des lieux & des temps franchit l'espace immense;
Ramène tour-à-tour son vol audacieux,
Et des cieux à la terre, & de la terre aux cieux;
Parcourt les champs de l'air, & les plaines de l'onde,
Et remporte avec lui les richesses du monde.

Vous ne connoissez point ces transports ravissants,
Vous héros du beau monde, esclaves du bon sens:
Votre esprit égaré sans lumière & sans force,
N'apperçoit qu'un objet, & n'en voit que l'écorce.
L'astre majestueux dont le flambeau nous luit,
N'est pour vous que le jour qui succède à la nuit:
Mais du sage attentif frappe-t-il la paupière?
A de hardis calculs il soumet sa lumière:
Déjà, le prisme en main, il divise ses traits,
De sa chaleur féconde il cherche les effets:
Il voit jaillir les feux de leur brûlante source,
Il mesure cet astre, il lui marque sa course;
Et, cherchant dans les cieux son auteur immortel,
S'élève jusqu'au trône où siége l'Eternel.

O retraite sacrée! ô délices du sage!
Ainsi, fier de penser loin du monde volage,
Il voit des préjugés le rapide torrent
Entraîner loin de lui le vulgaire ignorant;
Et, suivant des humains la course vagabonde,
Jouit, en le fuyant, du spectacle du monde.

Hélas! si des humains les instans sont si courts,
Faut-il dans de vains jeux perdre nos plus beaux jours!
Faut-il que la langueur de notre ame assoupie,
Même avant notre mort, nous prive de la vie!
Dans l'avenir plutôt nous dressons des autels;
Ami, ce temps qui fuit peut nous rendre immortels.

M. l'Abbé DELILLE.

ODE.

A UNE INFIDELLE.

Que de chagrins, de tourmens & d'alarmes,
Ingrate Iris, tes rigueurs m'ont coûté !
Faut-il encor que je verse des larmes,
Pour déplorer ton infidélité ?

Tu me jurois une ardeur éternelle,
Et cependant tu me manques de foi :
Crois-tu trouver un amant plus fidelle ?
Il n'en est point qui t'aime autant que moi.

Ce beau berger à qui tu voudrois plaire,
Sent pour Philis & pour toi même ardeur :
Quand tu m'aimois, la reine de Cythère
N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.

Tes faux sermens & tes trompeuses larmes
N'ont pu ternir l'éclat de ta beauté :
Reviens, Iris, en faveur de tes charmes,
Je ferai grâce à ta légéreté.

CHAULIEU.

SONNET.

» JE suis (crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle,
Et lui contoit pourtant la longue kyrielle
Des rares qualités dont il étoit orné) :

« Je suis le Dieu des vers, je suis bel-esprit né »....
Mais les vers n'étoient point les charmes de la belle.
» Je sais jouer du luth, arrêtez ». Bagatelle,
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

« Je connois la vertu de la moindre racine ;
» Je suis, par mon savoir, Dieu de la médecine ».
Daphné couroit encor plus vîte que jamais.

Mais s'il eût dit : « Voyez quelle est votre con-
» quête ;
» Je suis un jeune Dieu, toujours beau, toujours frais » :
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

FONTENELLE.

VERS

Sur un village brûlé en Allemagne, & rétabli.

UNE flamme cruelle avoit détruit ces lieux ;
GRASSIN les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais expose à tous les yeux,
Le malheur, le bienfait & la reconnoissance.

PIRON.



ÉPIGRAMME

Contre un mauvais Prédicateur qui prêchoit la Passion.

O Prêcheur éternel, Moraliste ignorant,
Achève, achève donc ta larmoyante histoire;
Veux-tu me voir d'ennui, sur mon siégé, expirant?
Tu prêches à la fois, dans ta morgue oratoire,
La Passion de Dieu mourant,
Et celle de ton Auditoire.

M. IMBERT, *de Nismes.*

MADRIGAL

A MADEMOISELLE CLAIRON.

JAMAIS le même, & toujours sûr de plaire,
Pliant à tous les tons son génie & son goût,
Voltaire seul embellit tout,
Et toi seule embellis Voltaire.



A M. LE CHEVALIER D'ARCQ,

En lui envoyant une écritoire.

CHASSÉ honteusement du temple de Mémoire,
Un écrivain bas & jaloux,
Sur le bureau du Dieu qui rédige l'histoire,
En s'en allant, dit-on, vola cette écritoire :
Si c'est un fait, elle est à vous.

Madame DE GRAFFIGNI.

CHANSON.

DE la philosophie austère
J'ai trop écouté la leçon ;
Elle dit que ce qui peut plaire,
Des tendres cœurs est le poison.
Aimable Iris, de la philosophie
J'oublie
La leçon !
Non :
Je ne trouve de raison
Qu'à vous aimer à la folie.

Vos yeux, où règnent la tendresse,
Donnent de plus aimables lois ;
Ils inspirent moins de sagesse,
Mais ils m'inspirent mieux cent fois.
Ah ! qu'aisément de la philosophie
J'oublie

La leçon !
Non :
Je ne trouve de raiſon
Qu'à vous aimer à la folie.

Dans ces momens où, l'un de l'autre,
Deux tendres cœurs ſont enchantés;
Où mon ame unie à la vôtre,
Se livre à mille voluptés,
Qu'avec plaiſir de la philoſophie
J'oublie
La leçon !
Non :
Je ne trouve de raiſon
Qu'à vous aimer à la folie.

On attribue cette chanſon à une Princeſſe illuſtre, qui joignoit les grâces de l'eſprit aux charmes de la figure.

MADRIGAL.

LES DEUX AMOURS.

CERTAIN enfant, qu'avec crainte on careſſe,
Et qu'on connoît à ſon malin ſouris,
Court en tous lieux, précédé par les ris,
Mais trop ſouvent ſuivi par la triſteſſe.
Dans le cœur des humains il entre avec ſoupleſſe;
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il eſt un autre Amour, fils craintif de l'eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, content dans ſes déſirs,
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime,
Qui réſiſte aux rigueurs, & croît par les plaiſirs :

De cet Amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant : mais ses feux sont plus doux ;
C'est-là le Dieu que mon cœur veut pour maître.
Et je ne veux le servir que pour vous.

VOLTAIRE.



ELEGIE.

ELLE m'aimoit, & j'ai pu la trahir !
Ah ! mes regrets, ma douleur est mortelle !
Qui m'ôtera ce cruel souvenir ?
Elle m'aimoit, & je suis infidelle......
Hier encor, en me pressant la main,
Zélis disoit : apprends-moi tes alarmes,
O mon ami, verse-les dans mon sein....
Et dans son sein je répandis des larmes :
Vingt fois l'amour, vingt fois le désespoir
Veut m'arracher le secret qui m'accable ;
Mais la pitié, ce tendre & saint devoir,
N'a pas permis cet aveu déplorable.
Ah ! cachons-lui la plus honteuse erreur,
Le pardon même, hélas ! seroit à craindre ;
Il eût sans doute augmenté mon bonheur,
Mais ma Zélis eût été trop à plaindre !

M. Auguste GAUDE.



L'ADROITE RÉPRIMANDE,

CONTE.

» Moi, je donne à mon fils la moitié de mon bien.
« Que donnez-vous à votre fille?
» Moi? ma noblesse. Ah! c'est-à-dire, rien»
Ainsi parloient deux pères de famille,
L'un fort riche: mais roturier;
L'autre noble, mais pauvre. «Ecoutez donc, beau sire,
» Dit celui-ci: qui veut noblement s'allier,
» Doit se saigner un peu, puisqu'il faut vous le dire.
» Le restant de vos biens vient, après votre mort,
» A votre fils: c'est un espoir, d'accord;
» Mais vous vous portez bien. Puis, cette dernière
» heure,
» Tant qu'on peut, on s'éloigne; & c'est le droit
» commun.
» Or, qui, pour bien dîner, attend qu'un autre meure,
» Peut dîner tard, ou se coucher à jeun.
» D'ailleurs vous promettez, & vous êtes sincère;
» Mais trop souvent, & j'en suis peu surpris,
» En voulant une chose, on fait tout le contraire.
» Vous pourriez bien encor, malgré vos cheveux gris,
» Prendre, las du veuvage, une femme nouvelle.
» Nous pourriôns vous voir, malgré nous,
» Elle, avoir des enfans de vous,
» Ou vous, au-moins, en avoir d'elle.
» Il peut se faire encor qu'à la fin de vos jours,
» Vous veuilliez dans un cloître aller finir leur cours:
» Là, par un zèle aveugle & par trop ordinaire,
» Epandre en legs pieux ce bien par vous promis,
» Et déshéritant votre fils,
» Pour être bon chrétien devenir mauvais père.
» Il faut s'exécuter; je donne tout mon bien

(je vous ait dit qu'il n'avoit rien);
» Vous, donnez tout le vôtre; il n'est qu'un mot
» qui serve :
» Donation entière & sans réserve,
» Ou marché nul ». Son dernier mot
Etoit prendre ou laisser. Le vieillard (c'est Henrique)
Trouva qu'on parloit un peu haut,
Et la condition lui parut tyrannique :
Il alloit renoncer à cet hymen promis.
Mais quoi! son fils aimoit la Demoiselle:
Lui-même il aimoit tant son fils!
Son fils pourra-t-il bien vivre séparé d'elle?
Il se rendit, signa tout sans effroi.
« Eh bien, disoit-il à part soi,
» Je vivrai chez mon fils jusqu'à ma dernière heure;
» Après tout, je ne risque rien.
» Par ce contrat je cède tout mon bien,
» Non l'amour de mon fils; si son cœur me demeure;
» Tous les titres en parchemin
» Valent-ils celui-là? Mais non sans doute ». Enfin
On conclut l'hyménée, on célèbre la fête.
Le vieillard, qui perd tout, croit gagner un trésor.
Hélas! il ne sait pas quels chagrins il s'apprête.
S'il le savoit.... Eh bien, il le feroit encor:
Le cœur d'un père est un peu bête.
Sa foiblesse sur ce point
A revivre est toujours prête;
Ses yeux peuvent s'ouvrir, son cœur ne change point.
Les deux époux firent fort bon ménage.
Arrive un fils qui devient grand;
Deux trésors ornoient son bas âge:
Bon esprit & cœur excellent.
Pendant ce temps, le bon Henrique,
Tant bien que mal, vécut à la maison;
Ce vieillard au commerce, au détail domestique,
Étoit encor utile en sa vieille saison.
Ce qui sert est toujours de mode.
Mais quand, par l'âge, enfin devenu peu dispos,

Il eut senti le besoin du repos,
Il étoit inutile, il devint incommode.
Sa bru, sur-tout, le vit de mauvais œil;
Son cœur étoit pêtri d'avarice & d'orgueil.
Elle ne le voit qu'avec peine
Manger le pain qu'ils ont reçu de lui;
Et son cœur ne peut plus dévorer son ennui,
Ni vaincre, ni cacher sa haine.
Le bon vieillard se voit traité
Avec une rigueur extrême;
Et dans une maison qu'il enrichit lui-même,
Il endure la pauvreté.
Sa bru le persécute & le brave à toute heure;
Tant que, n'écoutant plus ni pudeur, ni raison,
Elle menace enfin de quitter la maison,
S'il faut que Henrique y demeure.
Elle fit tant, & par force & par art,
Que l'époux, étouffant le cri de la nature,
Vint dire un jour au bon vieillard
(Sa femme l'écoutoit) de chercher autre part
Et son lit & sa nourriture.
« O ciel! que me dis-tu, mon fils,
» S'écria le vieillard surpris?
» As-tu déjà perdu la souvenance
» De soixante ans de travaux inouis?
» Par mes sueurs, je t'ai mis dans l'aisance;
» Et quand de mes biens tu jouis,
» Tu me chasses pour récompense!
» Las! contre moi de mes bienfaits armé,
» Me punis-tu de t'avoir trop aimé?
» Au nom de Dieu, je t'en supplie,
» O mon cher fils! quand tu me dois la vie,
» Ne souffre point que la faim vienne, hélas!
» Finir la mienne. Ah! tu n'en doute pas,
» Je ne peux plus marcher; donne-moi pour asyle
» Un coin de ta maison qui te soit inutile.
» Je ne demande pas à me voir désormais
» Couché dans un bon lit, ou nourri de tes mets.

» Là, sous cet appentis, ou dans la cache obscure
» Qui vers tes caves aboutit,
» Un peu de paille, hélas! sera mon lit;
» L'eau, ma boisson; du pain, ma nourriture.
» Tu peux ainsi, sans frais, me coucher, me nourrir.
» Oui, mon fils, à mon âge il faut si peu pour vivre!
» Attends au-moins que le ciel te délivre.
» Auprès de toi permets-moi de mourir;
» Tu n'auras pas long-temps à me souffrir.
» Si, pour tes péchés tu veux faire
» Des aumônes, des dons pieux,
» Fais-les, mon cher fils, à ton père;
» Où pourrois-tu les placer mieux?
» Rappelle-toi trente ans de complaisance,
» Sur-tout les soins donnés à ton enfance.
» Songe que Dieu bénit le fils de qui l'amour
» Veille sur ses parens, les chérit, les révère;
» Crains qu'il ne te punisse un jour
» Pour avoir fait mourir ton père.
Le fils est attendri des discours du vieillard;
Mais il faut voir partir ou son père, ou sa femme;
Mais sa femme écoute à l'écart;
Mais elle règne en tyran sur son ame.
Enfin, tout en pleurant sur le sein paternel,
(Tant par foiblesse, un cœur peut devenir cruel!)
Il confirme l'arrêt. « Quoi! ta bouche l'ordonne!
» Mais, où veux-tu que j'aille en sortant de chez toi?
» Foible & mourant? quels étrangers, dis-moi,
» m'accueilleront, quand mon fils m'abandonne?
» J'irai donc mendier bien loin
» Le peu de pain dont j'ai besoin
» Pour soutenir les restes de ma vie »?
Tout en parlant, ce père infortuné
De ses larmes étoit baigné,
Sans que sa bru fut attendrie.
Voyant alors qu'il faut sortir de sa maison;
Dans ses mains il prend son bâton,
Plus que son fils, utile à sa vieillesse;

Puis conservant, malgré tant d'affronts réunis;
Moins de courroux que de tristesse,
Se lève, en priant Dieu qu'il pardonne à son fils.
Mais avant de sortir, ce déplorable père
Demande une grâce dernière:
« Voici l'hiver, dit-il; si jusques-là
» Mes tristes jours doivent s'étendre,
» Je n'ai que l'habit que voilà;
» Il est tout en lambeaux; il ne peut me défendre
» De la rigueur du froid. Ecoute-moi, mon fils;
Souffre au-moins, en reconnoissance
» De tous ceux que je t'ai fournis,
» Que je prenne un de tes habits,
» Le plus mauvais ». La femme qui s'avance,
Répond pour son mari, qu'il n'a point d'habits vieux.
» Au-moins, accordez-moi l'une des couvertures
» Qui servent au cheval, & que faute de mieux,
» Je brave ainsi les injures
» Des temps froids & pluvieux ».
Le fils, malgré sa barbarie,
Ne put le refuser. Enfin
Il fait signe à l'enfant d'aller à l'écurie
Prendre une housse, & l'apporter soudain.
Ce fils n'a que dix ans. Déjà sensible & sage,
Son esprit & son cœur ont dévancé son âge.
Il n'avoit pu, sans s'attendrir,
Voir ainsi son aïeul souffrir
Innocemment un si cruel outrage.
Il prend une housse, & d'abord
La coupe en deux, puis la porte sur l'heure
Au bon vieillard, qui sanglotte & qui pleure:
« Bon Dieu, dit-il, quel est mon sort!
» Quoi, tout le monde ici veut donc ma mort »!
Le fils gronda l'enfant, qui répondit: « Mon père,
« Ce que j'ai fait, j'ai cru devoir le faire.
» L'autre moitié de housse, grâce aux cieux,
Nous servira; ce soin-là me regarde,
» Et

» Et c'eſt pour vous que je la garde
» Quand vous ſerez devenu vieux ».
Par ce reproche ingénieux,
Ce fils trop criminel ſent déſſiller ſes yeux.
En avouant ſa coupable foibleſſe,
Il mérita, du-moins, il obtint ſon pardon,
Et fit peut-être, par raiſon,
Ce qu'il auroit d'abord dû faire par tendreſſe.
Son père mourut dans ſes bras.
Ainſi ce fils, agent d'une haine étrangère,
Apprit d'un jeune enfant ce qu'il noublia pas:
Qu'un fils cruel envers ſon père
Mérite auſſi des fils ingrats.



ROMANCE,

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

ENTENDS ma voix gémiſſante,
Habitant de ces vallons!
Guide ma marche tremblante,
Qui ſe perd dans les buiſſons!
N'eſt-il pas quelque chaumière
Dans le fond de ce réduit,
Où je vois une lumière
Percer l'ombre de la nuit?

Ces accens faiſoient ſourire
Le voyageur attendri;
Un ſecret penchant l'attire
Vers le bienfaiſant abri:
Un toît de chaume le couvre;
Et l'hermite hoſpitalier
Pouſſe un loquet qui leur ouvre
L'humble porte du foyer.

Devant lui son chien folâtre
Et partage sa gaieté ;
Le grillon chante dans l'âtre
Etincelant de clarté ;
Mais hélas ! rien n'a de charmes
Pour son hôte malheureux ;
Rien ne peut tarir les larmes
Qui s'échappent de ses yeux.

L'hermite voit sa tristesse
Et voudroit la soulager :
D'où vient l'ennui qui te presse,
Dit-il au jeune étranger ?
Est-ce une amitié trahie ?
Est-ce un amour dédaigné,
Ou la misère ennemie
Qui te rend infortuné ?

Hélas ! tous les biens du monde
Sont peu dignes de nos vœux,
Et l'insensé qui s'y fonde
Est plus méprisable qu'eux.
L'amitié, s'il en est une,
N'est qu'un fantôme imposteur,
Un vent qui suit la fortune
Et s'éloigne du malheur.

L'amour est plus vain encore :
C'est un éclat emprunté,
Un faux nom dont se colore
L'ambitieuse beauté :
On ne voit l'amour fidelle,
S'il daigne quitter les cieux,
Qu'au nid de la tourterelle
Qu'il échauffe de ses feux.

Va, crois-moi, deviens plus sage :
Méprise un sexe trompeur....

L'hôte, ému de ce langage,
S'embellit par sa rougeur.
Son front, où la candeur brille,
Ses yeux, sa bouche & son sein
Font reconnoître une fille
Dans le charmant pélerin.

Voyez, dit-elle, une amante
Qui cherche en vain le repos;
Voyez une fille errante
Dont l'amour cause les maux;
Long-temps superbe, inhumaine,
Ignorant le prix d'un cœur,
A fuir une tendre chaîne,
J'avois mis tout mon bonheur.

Dans cette foule volage
Qui venoit grossir ma cour,
Raimond m'offrit son hommage
Sans m'oser parler d'amour:
Le ciel étoit dans son ame;
Le lis qui s'ouvre au matin,
N'est pas plus pur que la flamme
Que j'allumois dans son sein.

Sa naissance étoit commune:
Raimond, sans bien, sans emploi,
N'avoit qu'un cœur pour fortune;
Mais ce cœur fut tout à moi:
Las de mon ingratitude,
Il me quitta pour toujours,
Et dans une solitude
Il alla finir ses jours.

Maintenant désespérée,
Victime d'un fol orgueil,
Je m'en vais dans la contrée
Qui renferme son cercueil:

Là, je n'ai point d'autre envie
Que de mourir à ſes pieds,
Payant des jours de ma vie
Ceux qu'il m'a ſacrifiés.

Non, non, dit Raimond lui-même;
En la ſerrant dans ſes bras,
Non, celui que ton cœur aime,
N'a point ſubi le trépas:
Regarde, ô mon Angeline,
Cher objet de mes regrets,
Regarde, ô fille divine,
Cet amant que tu pleurois!

Angeline eſt dans l'ivreſſe;
Le tranſport coupe ſa voix;
Ah! dit-elle avec tendreſſe,
Eſt-ce toi que je revois?
Vivons, mourons l'un pour l'autre;
Il ne faut plus nous quitter:
Qu'un ſeul trépas ſoit le nôtre;
Q'aurons-nous à regretter?

M. LÉONARD.



ODE,

LA JOURNÉE DE FONTENOI.

FLANDRE qui, dans tes champs couverts d'ombres
funèbres.
Vois croître les cyprès & les lauriers célèbres,
A des maîtres nouveaux soumise tant de fois,
Jusqu'à quand seras-tu la victime des armes,
Le séjour des alarmes
Et le théatre affreux des vengeances des Rois?

De meurtres affamé, le démon des batailles,
De ses barbares mains déchire tes entrailles:
Pour nourrir sa fureur, tu renais chaque jour;
Et ton sort est pareil au destin déplorable
De ce fameux coupable,
Immortel aliment de l'avide vautour.

Que dis-je! contre toi, si LOUIS se déclare,
Sa valeur fait tes maux, sa bonté les répare:
Tu devrais ton bonheur à son bras irrité.
C'est ainsi que le Nil, franchissant son rivage,
Dans les champs qu'il ravage,
Répand le germe heureux de leur fécondité.

Dans l'horreur de la nuit, la discorde infernale
A rempli tour-à-tour du venin qu'elle exhale,
Les LIONS réunis aux sanglants LEOPARDS;
Sortis du fonds des bois, ils viennent sur leurs têtes
Attirer les tempêtes,
Qui foudroyoient déjà l'orgueil de tes remparts.

La barrière des cieux au soleil est ouverte:

Ennemis frémiſſez ; témoins de votre perte,
Pour la dernière fois il éclaire vos pas ;
Il n'aura pas fourni ſa brillante carrière,
Qu'éparts ſur la pouſſière,
Vous ſerez engloutis dans la nuit du trépas.

Maurice & Cumberland, précédés du tonnerre ;
Sous leurs fiers eſcadrons ont ébranlé la terre :
Leurs ſoldats ſont tous prêts, ils vont tenter le ſort ;
Déjà ſont dirigés ces bronzes formidables,
Dont les flancs redoutables
Renferment la terreur, le carnage & la mort.

Le clairon retentit à ce ſignal terrible ;
La foudre a répondu par un bruit plus horrible,
Un fracas meurtrier fend la voûte des airs ;
L'Eſcaut, ſaiſi d'effroi, dans ſa grotte profonde
Précipite ſon onde,
Et court s'enſevelir au vaſte ſein des mers.

Muſe retrace-moi le choc de deux armées,
D'une égale fureur au maſſacre animées ;
Le fer, le feu, la mort lancés dans tous les rangs ;
Des courſiers belliqueux les bouches écumantes,
Et les plaines fumantes
Du ſang des bataillons ſous le glaive expirants.

Deux tonnerres cachés dans les ſombres nuages ;
Par leur choc ténébreux, précurſeurs des orages,
Troublent ainſi des Dieux les paiſibles lambris :
Ils tombent en grondant de la voûte céleſte ;
Et leur chûte funeſte
Dans les champs ravagés sème d'affreux débris.

« Avancez, dit Louis à ſa garde fidelle,
» Volez, brillante élite, où l'honneur vous appelle ;
» Il n'appartient qu'à vous de fixer le deſtin ;
» Paroiſſez : la victoire à regret indéciſe,

» Sur vos drapeaux assise,
» Va réparer l'affront de son vol incertain ».

Dociles à sa voix, nos guerriers magnanimes
Rejètent les conseils des cœurs pusillanimes,
Qui, prompts à s'alarmer, désespèrent toujours;
Et, traînant de leurs ans la méprisable chaîne,
Immoleroient sans peine
Le salut d'un empire au salut de leurs jours.

Ils partent; c'en est fait: leur audace aguerrie
A repoussé l'Anglais, a vengé la pâtrie.
L'art a beau seconder un impuissant courroux:
Ce chef-d'œuvre imprévu des leçons de Bellonne,
Cette épaisse colonne,
Prête à les écraser s'écroule sous leurs coups.

Tel, au climat du nord, où sa fureur s'exerce,
Le fougeux aquilon de son souffle renverse
Ces chênes orgueilleux, ornemens des forêts;
Telle, & plus redoutable en sa course rapide,
On voit la flamme avide
Dévorer les épis qui couvrent nos guérêts.

Fortune, les Français, dont la valeur t'enchaîne,
Regardent d'un même œil ton amour ou ta haine;
Tu n'as rien fait pour eux, ils ont tout fait pour toi;
Ce peuple, pour soumettre au joug de l'esclavage
L'ennemi qui l'outrage,
N'a besoin que d'un chef, ou des yeux de son Roi.

Mânès de nos héros, ah! si cette journée
Est le terme fatal de votre destinée,
Cédez, sans murmurer, à la rigueur du sort:
Minos vous a reçus des bras de la victoire;
Les rayons de la gloire
Ont dissipé l'horreur des ombres de la mort.

Grammont, je n'entends plus ſoupirer ta vaillance;
De laiſſer après toi le deſtin en balance :
Les vaincus aux enfers raſſurent ton grand cœur :
Ils reculent encore à l'aſpect de ton ombre :
Leur frayeur & leur nombre
Te ſont de ſûrs garants que ton maître eſt vainqueur.

Rivaux dignes de nous, ſi le ſort de vos armes
A la fière Albion fait répandre des larmes,
Vous n'en êtes pas moins & la gloire & l'appui :
A vos nobles efforts on doit cette juſtice,
Qu'un autre que Maurice
Eût vu votre valeur triompher aujourd'hui.

Tournay ranime enfin ſes forces épuiſées,
Sous les débris fumants de ſes tours embraſées;
Vos pâles compagnons tombent enſevelis;
Gand, Bruges, Dendermonde ouvrent déjà leurs portes,
Et nos braves cohortes
Dans Oudenarde en feu vont arborer les lis.

Ceſſez de diſputer cette triſte contrée
Que Bellonne aux BOURBONS a tant de fois livrée :
Dans des temps plus heureux vous pouviez nous dompter;
Mais aujourd'hui craignez de nouvelles diſgraces :
Retournez ſur vos traces;
Votre plus beau triomphe eſt de nous éviter.

L'hommage que l'on doit à tes vertus ſuprêmes;
Grand Roi, nos ennemis te le rendent eux-mêmes :
Ils viendront à tes pieds implorer tes bienfaits.
Après avoir chanté l'éclat de tes trophées,
Puiſſent les doctes fées
Célébrer ſous tes yeux les douceurs de la paix !

Tel Auguſte autrefois, favorable au génie,

Excitoit les talens des fils de l'harmonie ;
Il abaissoit sur eux ses fertiles regards :
D'une main il fermoit, déposant son tonnerre,
Le temple de la guerre ;
Et de l'autre il ouvroit le temple des beaux arts.

FRERON.

MADRIGAL.

Régnez, divin sommeil, régnez sur tout le monde ;
Répandez vos pavots les plus assoupissants,
Calmez les soins, calmez les sens,
Retenez tous les cœurs dans une paix profonde :
Coulez, murmurez clairs ruisseaux,
Ne faites point de violence ;
Il n'est permis qu'au bruit des eaux
De troubler les douceurs d'un si charmant silence.

QUINAULT.

ÉPIGRAMME.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose :
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose :
Il faut y penser mûrement ;
Gens sages en qui je me fie ;
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.

MAUCROIX.

ÉPITRE

A M. LE C*** DE B***.

J'AVOIS juré que sur ma lyre,
Je ne cadencerois jamais
Ni l'éloge, ni la satyre.
J'avois juré que désormais
Ma muse fière, sans rudesse
Ne présenteroit point de fleurs
Aux favoris de la déesse
Qui nous séduit par ses faveurs,
Et dont l'inconstance traîtresse
Fait redouter à la sagesse
Le faîte glissant des grandeurs.
J'avois juré..... Vaine promesse!
Je romps aujourd'hui mon serment,
Pour vous, heureux & tendre amant
Des doctes nymphes du Permesse;
Pour vous, favori de Plutus,
Vous en qui le rang, l'opulence
Sont l'équitable récompense
Et des talens & des vertus.

Ne craignez pas que dans une ode,
J'aille, louangeur incommode,
Vous assoupir par mon encens:
Je me ris de ces foux lyriques,
Qui, moins sublimes que pesants,
Versent leurs pavots pindariques
Sur les belles & sur les grands.

O volupté, tendre déesse,
Inspire-moi ces sons flatteurs,

Ces vers, enfans de la paresse,
Qui, par les charmes séducteurs
D'une agréable négligence,
Méritent toujours l'indulgence
Des plus difficiles lecteurs.

C'est sur ce ton que dans Cythère,
Couronné de myrte & de fleurs,
D'une voix flexible & légère,
Vous chantiez jadis ces trois sœurs
De qui la nature est la mère,
Sans qui la beauté régulière
N'a point de droit sur notre cœur,
Et qui souvent à la laideur
Donnent l'heureux talent de plaire.
Qui, mieux que vous, pouvoit vanter
Des grâces le charmant partage?
Vous êtes fait pour les chanter,
Puisque vos vers en sont l'ouvrage.

Sur la lyre d'Anacréon
Vous célébrez l'enfant volage,
Qui, dans le printemps de notre âge,
Est le tyran de la raison.
Vous chantez le Dieu de la table,
Celui des vers & des chansons:
Vous peignez la muse adorable,
Qui, par un regard favorable,
Vous inspira les plus doux sons,
Et qui, non-moins tendre qu'aimable,
Rendit son cœur à vos leçons.
Oui, votre muse enchanteresse
Est l'amante de la beauté,
L'image de la volupté
Et l'oracle de la sagesse.

La volupté peinte en vos vers,
N'est point cette idole pesante,

Qui, fur le Pinde languiffante,
Eft infenfible à nos concerts;
Qui, moins par goût que par foibleffe,
Exempte d'aimables défirs,
Languit au fein de la molleffe,
Et s'endort parmi les plaifirs.
C'eft cette nymphe fémillante,
Toujours vive, toujours brillante,
Qui, par les ris de la gaieté,
Et par les jeux de la folie,
Fait rire la mélancolie,
Et déride la gravité.
C'eft la décence, qui fans ceffe,
Par fes plaifirs comptant fes jours,
Boit, dans la coupe des amours,
Le doux nectar de la fageffe.

Efclave d'un vieux préjugé,
En vain l'imbécile vulgaire
Croit que, de tous foins dégagé,
Un poëte n'eft partagé
Que du talent peu néceffaire
De coudre & de rimer des mots:
Mais, vous joignez, malgré ces fots,
L'art d'être utile au don de plaire.

Tel on vit jadis ADDISSON
Négocier la paix en France,
Pour le monarque d'Albion;
Et graver à jamais fon nom,
Par fa verve & fon éloquence,
Dans les faftes de l'Hélicon:
Ou tel, au temple de Thalie,
Deftouches fronda nos travers,
Et fut utile à fa patrie
Par fes traités & par fes vers:
Tel au luth anacréontique,
Vous joignez l'étude des lois;

Tel, vous délaſſant quelquefois
Par une chanſon poétique,
Des graves ſoins de vos emplois,
On vous a vu, grand politique,
Soutenir, avec tout le poids
D'une éloquence monarchique,
Et l'autorité deſpotique,
Et la juſtice de nos droits.
Oui, c'eſt vous, dont la main puiſſante,
Par une adreſſe bienfaiſante,
Forma ce nœud ſi glorieux
Que l'Anglais craint & qu'il admire;
Ce nœud qui vient de joindre entr'eux
L'Eſpagne, la France & l'Empire.
Que ce premier de vos bienfaits,
Que ce lien qui nous raſſemble,
Puiſſe réunir à jamais
Des peuples nés pour vivre enſemble!
C'eſt vous qui rendez à Thémis
Sa balance & ſon premier luſtre;
Par vous notre Sénat illuſtre
Verra ſes droits plus affermis;
Il va confondre la malice,
Rétablir l'ordre, la juſtice,
Et renverſer nos ennemis.

Mais tous ces bienfaits, dont la France
Conſervera le ſouvenir,
Nous font entrevoir l'eſpérance
Du plus favorable avenir.
Oui, tandis que, ſur nos frontières,
Le Dieu terrible des combats,
Au bruit des trompettes guerrières,
Lance la foudre & le trépas:
Tandis que la voix de la gloire
Dans les feux conduit nos guerriers;
Et que la main de la victoire
Couronne leurs fronts de lauriers;

Tandis qu'arbitres du tonnerre,
Les François unis aux Germains,
Ensemble s'ouvrent les chemins
De la Prusse & de l'Angleterre :
Nous verrons vos paisibles mains
Fermer le temple de la guerre,
Enchaîner la paix sur la terre,
Et rendre heureux tous les humains.
Nous vous verrons à ma patrie
Unir ces superbes Bretons
Dont nous admirons l'industrie,
Et qu'à regret nous combattons :
Nous vous verrons, nouveau Mécène ;
Et même Horace quelquefois,
Élever aux plus hauts emplois
Les heureux chantres de la Seine,
Et les charmer par votre voix.
Une abondance légitime
Va circuler dans nos cités :
Les arts, soudain ressuscités,
Prendront le vol le plus sublime :
Le commerce, banni des mers
Que trouble le Dieu des ravages,
Rapportera sur nos rivages
Les richesses de l'univers.
La religion triomphante
De l'artifice des méchans,
Ranimera les tendres chants
De la piété renaissante,
Terrassera l'audacieux,
Couronnera les vœux du juste ;
Et, jusques au plus haut des cieux ;
Elevera sa tête auguste.

M. BLIN DE SAINMORE.



PORTRAIT
DU ROI DE PRUSSE.

HÉROS dans les malheurs, prompt à les réparer;
Au plus terrible orage oppoſant ſon génie,
Il voit l'Europe réunie
Pour le combattre & l'admirer.

INSCRIPTION
Miſe au bas d'une Statue de L'AMOUR.

QUI que tu ſois, voici ton maître:
Il l'eſt, le fut, ou le doit être.

VOLTAIRE.

VERS
DE M. LE MIERE,

A une petite fille de trois ans, qui lui faiſoit des agaceries.

MIGNONNE, dont j'ai l'ame épriſe,
A ta taille, à ton air charmant,
Pour l'Amour même je t'ai priſe;

Car on nous peint l'Amour enfant.
Tu m'agaçois dans ta folie:
Tu ſemblois te plaire avec moi;
M'aimerois-tu de bonne foi?
Eſt-ce déjà coquetterie?
Se peut-il coquette à trois ans?
Ah! la nature eſt un grand maître:
Déjà par inſtinct tu ſais l'être;
Que ſera-ce dans d'autres temps?
T'ai-je plu? Mais quel fonds y faire?
Ton goût n'aura point de progrès;
A ton âge on eſt ſi légère,
On l'eſt encor long-temps après.
Dieux! l'avenir me déſeſpère:
Quand ma mignonne aura grandi,
Je ne ſerai plus étourdi,
J'aurai perdu l'eſpoir de plaire;
Tes charmes croîtront tous les jours.
Mais que je vais perdre à t'attendre!
Je te verrai, volage & tendre,
Monter au trône des amours,
Quand je ſerai prêt d'en deſcendre.
Je ne prends qu'un ſoin ſuperflu:
Aujourd'hui tu ne peux m'entendre,
Et dans quinze ans le voudras-tu?



LE TEMPLE

DES DÉSIRS,

A MADAME LA MARQUISE DE***.

O miseras rerum mentes! O pectora cæca!
Lucret. de rerum naturâ, *Lib. II.*

DANS un vallon riant, délicieux,
Séjour aimable où se plaît la nature,
Est un palais, dont la riche structure
Etonne, fixe, éblouit tous les yeux.
Il est, dit-on, aussi vieux que le monde:
C'est-là que Dieu, pour calmer nos douleurs,
Et les chagrins dont cette vie abonde,
A réuni la troupe vagabonde
Des ris, des jeux, des songes enchanteurs.
Là, le Prestige & l'aimable Chimère,
L'Illusion, l'Espérance & l'Amour,
Ces Dieux charmants, trop certains de nous plaire,
De leurs bienfaits nous comblent tour-à-tour.
Non-loin du temple, une onde toujours pure
Coule, serpente, arrête les Désirs.
On s'y contemple, on y boit, sans mesure,
La soif des biens & celle des plaisirs.

On ne sera point étonné, Madame, de ce que j'ai fait un petit pélerinage au temple des Désirs, puisque j'ai l'honneur de vous connoître. On devroit l'être des prodiges qui s'y opèrent journellement. Toutes les races d'hommes qui peuplent notre globe

s'assemblent paisiblement au temple des Désirs. Peu sont surpris de cette réunion, & de cette paix miraculeuse, parce que peu d'hommes réfléchissent sur l'antipathie naturelle qu'inspire la différence des mœurs, des usages, des coutumes, des gouvernemens, & sur-tout des religions:

Là, de Foë le sectateur profane,
De Mahomet l'absurde adorateur,
Le Talapoin, le Guebre, le Brachmane,
Tristes jouets d'imposture & d'erreur;
Là, ces Hurons; ces Iroquois sauvages,
Vils animaux que l'on appelle *humains*,
Viennent porter des vœux & des hommages,
Souvent rayés du livre des destins.
Là, ce Derviche, organe d'imposture,
Gras & dodu des sottises d'autrui,
Prie humblement que l'humaine nature
N'aime, n'entende & n'adore que lui.
Un vieux Bramine, à l'œil sombre & sévère;
Entend le vœu de ce saint pénitent;
Il en frémit, il désire, il espère
Confondre un jour son fatal concurrent.
Non-loin du couple ignorant, fanatique,
Brille Laïs aux attraits enchanteurs;
Laïs, objet de la flamme publique;
Laïs enfin, reine de tous les cœurs.
Mes deux béats se glissent auprès d'elle,
D'un air contrit & d'un pas concerté,
Et tour-à-tour vont offrir à la belle
Les revenus de la stupidité.

Soit que mes yeux fixés sur la multitude qui assiégeoit le temple, se portassent plus naturellement sur les hommes de mon pays,

ſoit qu'en effet la France ait plus d'adorateurs que tout le reſte du monde enſemble ;

Je vis ſur-tout ma nation brillante,
Toujours en proie aux plus contraires vœux,
Toujours volage, inquiète, inconſtante,
A flots preſſés inonder ces beaux lieux.
Là, cordons bleus, & ſceptres, & houlette,
Plumets, mortiers, & mitres & chapeaux
Se coudoyoient, marchoient à pas égaux.
Les yeux mouillés, timide, humble, diſcrette,
La pauvreté, couverte de lambeaux,
Y contemploit la ſuperbe Richeſſe;
Et plus d'un ſot dans ſa ſtupide ivreſſe,
Plus d'un Midas s'empreſſoit, accouroit,
Prenoit ſa place auprès de la Sageſſe,
La regardoit, bâilloit & s'endormoit.
Un jeune fat, charmé de ſa figure,
Fendoit la preſſe & marchoit aux autels,
Il crioit: « Place au Roi de la nature;
» Regardez-moi, mépriſables mortels:
» Etonnez-vous de cet air de nobleſſe,
» Regardez bien ce coupé merveilleux;
» Que ces coupés ſont faits avec ſoupleſſe!
» Marcel lui-même ne les feroit pas mieux.
» Voyez ſur-tout, inſectes de la terre,
» Voyez ce front de myrtes couronné.
» J'ai de l'eſprit, de grands biens, l'art de plaire:
» Que déſirer? le ciel m'a tout donné.

Cet original, dont la copie eſt moins rare qu'on ne penſe, me fit faire quelques réflexions ſur l'immenſe étendue de la ſottiſe humaine; elles furent interrompues par un bruit qui ſe fit entendre tout-à-coup:

C'étoit un char de nouvelle manière,

Doré, brillant, & verni par Martin.
Le char s'arrête, on ouvre la portière;
Un éventail & son sac à la main,
Je vois sortir l'agréable Glycère,
Qui va sans cesse & revient sans dessein,
Et tous les jours se lasse à ne rien faire.
De perroquets un innombrable essaim,
Vole bientôt, & repète autour d'elle,
Ces lieux communs de cour & de ruelle;
Jargon frivole, obscur & précieux.
Glycère chante une chanson nouvelle,
Sourit à tous, minaude & fait des nœuds.
Ce bruit confus fatiguoit mon oreille,
Quand, tout-à-coup entre d'un air vainqueur;
Un beau marquis, des marquis la merveille,
Damis, qui sait tous nos romans par cœur.
Il s'approcha d'un air de confiance,
L'esprit frappé d'un pompon tout nouveau,
Profondément, & d'un ton d'importance,
Il discourut sur un sujet si beau.
Aux moindres riens, aux nouveautés en proie;
Glycère écoute avec avidité;
Bientôt son cœur en liberté déploie
Le vif transport dont il est agité.
Le désir presse, il faut le satisfaire.
Glycere sort: l'ennui, l'oisiveté
L'avoient conduite au temple; une misère
Promène ailleurs son inutilité.

Pendant que Glycère s'impatientoit en attendant son carrosse, une femme d'un âge plus que raisonnable la regardoit en-dessous: j'examinois cette femme avec attention; un homme qui étoit auprès de moi pénétra le motif de ma curiosité; il m'apprit fort charitablement que cette femme, jadis galante, avoit saisi une ressource réservée aux vieilles

coquettes; qu'elle s'étoit faite prude; & que, fière d'une vertu que personne n'attaquoit, elle passoit sa vie à gémir sur des plaisirs dont elle ne pouvoit prendre sa part. Je remerciai ce galant homme, & la bonne dame prit soin elle-même de confirmer par ces mots la justesse de ce portrait :

« Ah! que le monde est aveugle & frivole!
» Que les amans sont dangereux & vains!
» Que je les hais! que cette femme est folle
» De les aimer! Hélas, que je la plains!
» Elle est jolie: on le dit; à tout prendre,
» *Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout*:
» Plus je la vois, & moins je peux comprendre
» De tout Paris la folie & le goût.
» C'est un minois de pure fantaisie:
» Convenez-en, fades adulateurs;
» Puissé-je, hélas! sur sa coquetterie
» Ouvrir vos yeux & détromper vos cœurs!
» Vous adorez une fleur méprisable,
» Qu'un même instant voit éclore & mourir;
» De la vertu l'éclat seul est durable;
» Le temps, la mort, rien ne peut le flétrir.
» Humble vertu, quel est donc ton partage!
» Avec cet air indécent & volage,
» Glycère plaît; on la cherche, on la suit;
» Et moi qui suis si discrète & si sage,
» On me délaisse, & le monde me fuit ».

Cette vieille folle accompagna ces derniers mots d'un profond soupir qui fit éclater de rire tous les jeunes gens qui étoient dans le temple. Pour moi, je compris alors plus que jamais, que ce qui est pour les uns un sujet de plaisanterie, pouvoit être pour d'au-

tres une ſource de réflexions. J'apperçus dans un coin le vieux Timon, ce miſanthrope, ce ſtoïcien farouche, qui outre juſqu'à la vertu : « Eh quoi ! m'écriai-je, en » m'approchant de lui, Timon lui-même » au temple des Déſirs ! J'y ſuis venu, ré- » pliqua-t-il ſans me regarder, pour m'af- » fermir, s'il eſt poſſible, dans ma haine » contre le genre humain. Je me doutois » que l'homme étoit ici plus fou, plus » inconſéquent, plus ridicule que par-tout » ailleurs ; grâce au ciel, il l'eſt plus que » je n'avois oſé m'en flatter ; & je ſors bien » perſuadé qu'en calculant exactement tou- » tes les ſottiſes qui règnent d'un pôle à » l'autre, il ſeroit difficile de décider quel » eſt le plus fou du Français ou de l'Hot- » tentot, du Nègre ou de l'Italien, de » l'Anglais ou de l'habitant de l'iſle For- » moſe ». Je finirai, par cette ſingulière converſation, l'hiſtoire de mon voyage au temple des Déſirs. Celle de Timon formera ſans doute un in-folio. Pour moi, j'ai appris de l'auteur admirable du *temple du goût*, & de celui *de l'amitié*, que le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.

ENVOI.

Dans une triſte indifférence,
J'avois vécu juſqu'à ce jour :
Mon jeune cœur, aimable Hortenſe,
Connoiſſoit à peine l'Amour.
Je le connois & je l'adore ;

Il a tous mes vœux, mes soupirs;
Mais, las! je ne l'encense encore
Que dans le temple des Désirs.

ÉPIGRAMME.

» Pourquoi vous tourmenter d'une vaine pour-
» suite?
» Vous avez beau d'un œil jaloux,
» Observer toute ma conduite,
Disoit Climene à son époux;
« Dès-que je voudrai l'entendre,
» J'ai huit moyens de vous duper;
» En avertir, ce n'est pas vous tromper.
» Je serois, dit l'époux, charmé de les apprendre.
» Volontiers, dit Climene; écoutez ». En effet,
Le mari sur ses doigts en compte jusqu'à sept.
» Il en manque un, dit-il. Ceux-là doivent suffire,
» Reprit-elle; à vous seul je les ai découverts.
» Pour l'autre, ajouta-t-elle, avec un fin sourire,
» Dispensez-moi de vous le dire;
» Car c'est celui dont je me sers.



ODE
SUR LA SOLITUDE.

CHARMÉ de mon loisir & de ma ſolitude,
Que les grands à l'envi m'appellent auprès d'eux ;
On ne me verra point chercher la ſervitude,
Lorſque je ſuis heureux.

Faut-il courir ſi loin, inſenſés que nous ſommes ;
Pour trouver ce bonheur que nous déſirons tous ?
Maîtriſons nos déſirs, n'attendons rien des hommes,
Et vivons avec nous.

Déjà trop accablés de liens néceſſaires,
Pourquoi groſſir encor la ſource de nos pleurs ?
Epargnons-nous du-moins tous les nœuds volontaires,
Ménageons nos douleurs.

Qu'un lâche adulateur, chaque jour, importune
Le maître dont il peut eſſuyer la fierté ;
Je n'irai point à ceux qu'élève la fortune
Vendre ma liberté.

Dans les Palais des Rois un coup-dœil nous captive ;
L'homme y va follement chercher un meilleur ſort ;
En entrant il le perd, libre quand il arrive,
Eſclave quand il ſort.

Le ſage toutefois ne pourra jamais l'être ;
Pour l'homme vraiment libre il n'eſt point de lien ;
Au milieu de la cour il peut vivre ſans maître,
Lui ſeul il eſt le ſien.

Ni l'or, ni les honneurs ne le rendent fidelle ;
La vertu qui le guide eſt ſon unique appui ;
Quand il arrive au Louvre, il y monte avec elle ;
Elle en ſort avec lui.

Il ſert ſans intérêt ceux que la terre adore ;
Ce qu'ils ont à donner ne flatte point ſes vœux ;
Il ne déſire rien, & lui ſeul les honore,
S'oubliant auprès d'eux.

Lorſque l'air eſt ſerein, il prévoit la tempête ;
L'air ſe trouble, la nuit ne peut l'intimider ;
Sans changer de viſage, il entend ſur ſa tête
Le tonnerre gronder.

La ſolide grandeur, dont l'éclat l'environne ;
Dans ſa diſgrace encor répand un plus grand jour :
Nous le félicitons quand la cour l'abandonne,
Et nous plaignons la cour.

Frappé d'une peinture & ſi rare & ſi belle ;
Si quelqu'un croit qu'ici j'invente le tableau ;
Qui te regarde, Alcandre, il verra le modèle
Qui conduit mon pinceau.

Ah ! ſi par leurs vertus & leur douceur extrême ;
Comme toi, tous les grands enchantoient l'univers,
Que je perdrois bientôt la liberté que j'aime,
Pour courir dans leurs fers !

Mais plutôt qu'ébloui d'une vaine opulence ;
Je recherche un honneur d'amertume rempli ;
Je veux, loin des Palais, vivre dans le ſilence,
Et mourir dans l'oubli.

Oui, mon obſcurité ſera mon aſſurance :
J'y braverai du ſort le caprice inconſtant ;

Tranquille, délivré de crainte & d'espérance,
Pauvre & toujours content.

Apollon quelquefois viendra dans ma demeure;
Les muses m'offriront leurs charmes innocents:
Douces divinités, c'est pour vous qu'à toute heure
Fumera mon encens.

Que de momens heureux se passeront à lire
Des Romains ou des Grecs les aimables écrits!
Moi-même j'oserai répéter sur ma lyre
Ce qu'ils m'auront appris.

Et dans l'instant fatal où la Parque ennemie
Coupera de mes jours le fil délicieux,
Sans accuser la mort, sans regretter la vie,
Je fermerai les yeux.

RACINE *le fils.*

MADRIGAL

A MADAME ROSSIGNOL.

LE nom de ROSSIGNOL vous convient à merveille;
Jeune objet, qui charmez mes yeux & mon oreille;
Vous avez le gosier qu'il possède aujourd'hui,
Et les charmes qu'avoit autrefois Philomele;
Qui vous entend, croit que c'est lui,
Et qui vous voit, croit que c'est elle.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.



ÉPITRE

DE S. M. LE ROI DE PRUSSE,

A M. DE VOLTAIRE.

CROYEZ que, si j'étois VOLTAIRE,
Et particulier comme lui,
Me contentant du nécessaire,
Je verrois voltiger la fortune légère;
Et la laisserois aujourd'hui
Partager loin de moi sa faveur passagère.
Je connois l'ennui des honneurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs;
Ces misères de toute espèce,
Et ces dehors de politesse
Dont il faut s'occuper dans le sein des grandeurs.
Je méprise la vaine gloire,
Quoique poëte & souverain.
Quand le fatal ciseau, terminant mon destin,
M'aura plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre après ma mort au temple de mémoire?
Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.
Nos destins sont-ils donc si beaux?
Le doux plaisir & la mollesse,
La vive & naïve alégresse
Ont toujours fui des grands la pourpre & les faisceaux.
Prisant la liberté, leur troupe enchanteresse
Préfère l'aimable paresse
Aux plus brillants succès, & les jeux aux travaux.
Ainsi la fortune volage
N'a jamais causé mes ennuis;
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,

Je dormirai toutes les nuits
En lui refusant mon hommage :
Mais notre état fait notre loi,
Il nous oblige & nous engage
A mesurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
VOLTAIRE, dans son hermitage;
Dans un pays dont l'héritage
Est son antique bonne foi,
Peut, sous les lois d'une vertu sauvage;
Vivre au gré de Platon, & disposer de soi :
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois en affronter l'orage,
Penser, vivre & mourir en Roi.



VERS

*A MADAME LA MARQUISE DE P***.*

ON avoit dit que l'enfant de Cythère;
Près du Lignon avoit perdu le jour :
Mais je l'ai vu dans le bois solitaire
Où va rêver la jeune P***;
Il étoit seul : le flambeau qui l'éclaire
Ne brilloit plus; mais les prés d'alentour;
L'onde, les bois, tout annonçoit l'Amour.
Ce n'étoit point ce séducteur perfide,
Ce Dieu cruel, encensé par Ovide,
Dont le caprice enfante les désirs,
Qui s'affoiblit, & meurt dans les plaisirs :
Mais cet enfant que l'innocence guide,
Qui sûr de plaire, est modeste & timide;
Toujours vainqueur & toujours désarmé;
Toujours aimable, il est toujours aimé.
Tel on le vit sous le bon roi Saturne;

Tel dans ces lieux nous l'adorons encor.
Tendre & rêveur, ſans être taciturne,
Il fait aimer les mœurs du ſiècle d'or.
Nous reverons enfin cet heureux âge,
Où les penchans déterminoient le choix :
Déjà les Dieux nous offrent, dans ces bois,
Des plaiſirs purs, & des jours ſans nuage ;
Tout va changer. Les crimes d'un volage
Ne ſeront plus érigés en exploits.
La pudeur ſeule obtiendra notre hommage :
L'Amour conſtant rentrera dans ſes droits.
L'exemple en eſt donné par le plus grand des Rois,
Et par la beauté la plus ſage.

M. LE C. DE B***.

CHANSON.

IRIS, vous connoîtrez un jour
Le tort que vous vous faites :
Le mépris ſuit de près l'amour
Qu'inſpire les coquettes.
Cherchez à vous faire eſtimer
Plus qu'à vous rendre aimable.
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.



VERS

A une Dame en lui envoyant une nouvelle édition des Fables de la Fontaine.

Voici le bon homme qui fit
Cent prodiges qui nous enchantent ;
Des fables qui jamais ne mentent,
Et des bêtes pleines d'esprit.
La morale a besoin pour être bien reçue ;
Du masque de la fable & du charme des vers ;
Et c'est la seule vierge en ce vaste univers
Qu'on aime à voir un peu vêtue.
Si Minerve même ici-bas
Venoit enseigner la sagesse ,
Il faudroit bien que la déesse
A son profond savoir joignît quelques appas ;
Le genre humain est sourd quand on ne lui plaît pas.
Pour nous éclairer tous , sans offenser personne ;
Minerve a pris vos traits charmants :
En vous voyant , je le soupçonne ;
J'en suis sûr quand je vous entends.

M. le Chevalier DE BOUFLERS.



VERS

A MADAME DE***.

LA sageſſe eſt ſublime : on le dit ; mais hélas !
Tous ſes adorateurs ſouvent ne l'aiment guère,
Et ſans vous je ne ſaurois pas
Combien la ſageſſe peut plaire.
Il falloit qu'à mes yeux elle eût tous vos appas.
L'amour ſe cache, il rend les armes ;
Il eût vaincu par vous, par vous il eſt vaincu ;
Jamais il n'aura tous les charmes
Que vous prêtez à la vertu.
On la voit dans vos yeux : ah ! qu'elle y paroît belle !
Lorſque vous nous parlez, c'eſt elle qu'on entend ;
Vous lui prêtez toujours une forme nouvelle ;
Tantôt c'eſt de l'eſprit, tantôt du ſentiment ;
Enfin elle eſt ſi naturelle,
Elle a ſi bien vos traits, que nous ignorons tous
Si c'eſt vous que l'on aime en elle,
Ou bien elle qu'on aime en vous.

Par le même.



A L'AUTEUR

DES TROIS

IMPOSTEURS.

INSIPIDE Ecrivain, qui crois à tes Lecteurs
Crayonner les portraits de tes trois Imposteurs,
D'où vient que sans esprit tu fais le quatrième?
Pourquoi, pauvre ennemi de l'Essence suprême,
Confonds-tu Mahomet avec le Créateur,
Et les œuvres de l'homme avec Dieu son Auteur?
Corrige le Valet, mais respecte le Maître.
Dieu ne doit point pâtir des sottises d'un Prêtre.
Reconnoissons ce Dieu, quoique très-mal servi.
De lésards & de rats mon logis est rempli;
Mais, l'Architecte existe, & quiconque le nie,
Sous le manteau du sage est atteint de folie.
Consultez Zoroastre & Minos & Solon,
Et le martyr Socrate & le grand Ciceron,
Ils ont adoré tous un Maître, un Juge, un Père.
Ce systême sublime à l'homme est nécessaire.
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les Cieux dépouillés de son empreinte auguste;
Pouvoient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.
Que le sage l'annonce, & que les Rois le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs du malheureux que vous faites couler,
Mon vengeur est au Ciel; apprenez à trembler.

Tel est au-moins le fruit d'une telle croyance.
Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
Dans les chemins du crime ose les rassurer,
De tes beaux argumens quels fruits crois-tu tirer ?
Tes enfans à ta voix seront-ils plus dociles ?
Tes amis au besoin plus sûrs & plus utiles ?
Ta femme plus honnête ? & ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en Dieu, te va-t-il mieux payer ?
Ah! laissons aux humains la crainte & l'espérance.
Tu m'objectes en vain l'hypocrite indolence
De ces fiers charlatans à la pourpre élevés,
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés ;
Des Césars avilis la grandeur usurpée ;
Un Prêtre au Capitole où triompha Pompée ;
Des faquins en sandale, excrémens des humains ;
Trempant dans notre sang leurs détestables mains ;
Cent Villes à leurs voix couvertes de rapines,
Et de Paris sanglant les hôrribles ruines.
Je connois mieux que toi ces affreux monumens ;
Je les ai, sous ma plume, exposés cinquante ans ;
Et défenseur heureux d'un dogme respectable,
J'ai fait adorer Dieu, quand j'ai vaincu le Diable.
Je distinguai toujours de la Religion
Les malheurs qu'enfanta la superstition.
L'Europe m'en fut gré. Vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que P * * * m'injurioit en vain.
J'ai fait plus en mon temps que Luther & Calvin.
On les vit opposer, par une erreur fatale,
Les abus aux abus, le scandale au scandale.
Parmi les factions, ardents à se jeter,
Ils condamnoient le Pape, & vouloient l'imiter ;
L'Europe par eux tous fut long-temps désolée ;
Ils ont troublé la terre, & je l'ai consolée.
J'ai dit aux Disputans, l'un sur l'autre acharnés ;
Cessez, impertinens, cessez, infortunés ;
Très-sots enfans de Dieu, chérissez-vous en frères.
Les gens de bien m'ont cru. Les fripons écrasés

En ont poussé des cris du sage méprisés ;
Et dans l'Europe enfin l'heureux Tolérantisme,
De tout esprit bien fait devient le catéchisme.
Je vois venir de loin ces temps, ces jours sereins ;
Où la Philosophie éclairant les humains,
Doit les conduire en paix auprès du commun Maître.
Le fanatisme affreux tremblera d'y paroître ;
On aura moins de dogme avec plus de vertu.
Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
Il n'amenera plus deux témoins à sa suite,
Jurer qu'elle est sa foi, mais qu'elle est sa conduite.
A l'attrayante sœur d'un gros Bénéficier,
Un Amant Huguenot pourra se marier.
Des trésors de Lorette, amassés pour Marie,
On verra l'indigence habillée & nourrie.
Les enfans de Sara, que nous traitons de chiens ;
Mangeront du jambon fumé par les chrétiens.
Le Turc, sans s'informer si l'Iman lui pardonne ;
Chez l'Abbé T*** viendra boire en Sorbonne.
Mes neveux souperont, sans rancune & gaiment ;
Avec les héritiers des Frères P***.
Ils pourront pardonner au pincé La Bl**
D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie (1).
Entre les beaux esprits renaître l'union.
Mais, qui pourra jamais souper avec Fr** ?

VOLTAIRE.

(1) La Bl** a osé imprimer dans sa traduction *élégante & fidelle* de Tacite, que j'avois oublié de me faire enterrer. Il n'y a pas beaucoup de charité ni d'esprit dans cette injure.



ÉPITRE
A BOILEAU.

BOILEAU, ſublime Auteur de quelques bons Ecrits;
Zoïle de Quinault, & flatteur de Louis;
Mais, oracle du goût dans cet art difficile
Où s'égayoit Horace, où travailloit Virgile;
Dans la cour du Palais je naquis ton voiſin;
De ton ſiècle brillant mes yeux ont vu la fin,
Siècle des grands talens, bien plus que de lumière;
Dont Corneille en bronchant ſut ouvrir la carrière.
Je vis le Jardinier de ta maiſon d'Auteuil (1)
Qui, chez toi pour rimer, planta le chèvrefeuil:
Chez ton neveu Dongeois je paſſai mon enfance (2):
Bon bourgeois, qui ſe crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot ſur les ſots ennemis
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis,
Qui vouloient, pour loyer de tes rimes ſincères,
Couronné de lauriers, t'envoyer aux galères.
Ces petits beaux eſprits craignoient la vérité,
Et du ſel de tes vers la piquante âcreté.
LOUIS avoit du goût, Louis aimoit la gloire;
Il voulut que ta Muſe aſſurât ſa mémoire.
Satyrique fameux, par ton Prince avoué,
Tu pus cenſurer tout, pourvu qu'il fût loué,
Bientôt les courtiſans, en ſinges de leur Maître,
Surent tes vers par cœur, & crurent s'y connoître.
On admiroit en toi juſqu'au ſtyle un peu dur,

(1) La maiſon étoit vilaine, ainſi que le jardin.
(2) Boileau dit quelque part; *M. Dongeois, mon illuſtre neveu.*

Dont tu défiguras le Vainqueur de Namur;
Et fur l'amour de Dieu l'ennuyeufe homélie,
Qu'enfanta triftement l'hiver de ton génie;
Et l'Equivoque même, enfant plus ténébreux,
D'un père fans vigueur avorton malheureux.
Des Mufes, dans ce temps, auprès du Trône affifes,
On aimoit les talens, on paffoit les fottifes.
Un mot d'un Ecoffais, chaffé de fon pays,
Vint changer tout en France, & gâter nos efprits.
L'efpoir trompeur & vain, l'avarice au teint blême,
Sous l'abbé Terraffon calculant fon fyftême,
Répandoient à grands flots leurs papiers féducteurs,
Vidoient nos coffres-forts, & corrompoient nos mœurs.
Plus de goût, plus d'efprit: la trifte Arithmétique
Succéda dans Paris à ton Art Poétique.
Le Duc & le Prélat, le Guerrier, le Docteur,
Lifoient pour tous écrits des billets au porteur;
On paffoit du Parnaffe aux rivages du Gange,
Et le facré Vallon fut la Place du Change.
Le Ciel nous envoya dans ces temps corrompus
Le fage & doux Pafteur des brebis de Fréjus.
Econome fenfé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir fuprême.
La France étoit bleffée. Il laiffa ce grand corps
Reprendre un nouveau fang, raffermir fes refforts;
Se rétablir foi-même, en vivant de régime.
Mais fi Fleuri fut fage, il n'eut rien de fublime;
Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts;
Il négligeoit les arts, il haïffoit les vers.
(Pardon fi contre moi fon ombre s'en irrite;)
Mais il fut en fecret jaloux de tout mérite.
Je l'ai vu refufer, poliment inhumain,
Une place à Racine, à Crébillon du pain.
Tout empira depuis: deux partis fanatiques,
De la droite raifon rivaux évangéliques,
Et des dons de l'efprit dévots perfécuteurs,
S'acharnoient à l'envi fur les pauvres Auteurs.

Du Faubourg Saint Michel les dogues aboyèrent,
Et les renards d'Ignace avec eux se glissèrent.
J'ai vu ces factieux, semblables aux brigands,
Rassemblés dans un lieu pour voler les passans,
Et combattant entr'eux pour diviser leur proie,
De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie.
J'ai vu l'un des partis de mon pays chassé,
Maudit comme les Juifs, & comme eux dispersé.
L'autre plus méprisé, tombant dans la poussière
Avec G**, Fr**, H**, & S***.
Mais parmi ces faquins, l'un sur l'autre expirants,
Au milieu des billets exigés des mourans,
Dans cet amas confus d'opprobre & de misère,
Qui distingue mon siècle, & fait son caractère,
Quels chants pourroient former les Amans des neuf Sœurs?
Sous un ciel orageux, dans ces temps destructeurs,
Des chantres de nos bois les voix sont étouffées.
Au siècle des Midas on ne voit point d'Orphées.
Tel qui dans l'art d'écrire eut pu te défier,
Va compter dix pour cent chez Rabot le Banquier;
De dépit & de honte il a rompu sa lyre.
Ce temps est, réponds-tu, très-bon pour la satyre.
Mais quoi, puis-je en mes vers, aiguisant un bon mot,
Affliger sans raison l'amour-propre d'un sot?
Des Cotins de mon temps poursuivre la racaille;
Et railler un C** dont tout Paris se raille?
Non: ma Muse m'appelle à de plus hauts emplois.
A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécille encense,
J'ose au persécuteur prêcher la tolérance.
Je dis au riche avare: assiste l'indigent.
Au ministre des lois: protège l'innocent.
Au Docteur tonsuré: sois humble & charitable;
Et garde-toi sur-tout de damner ton semblable.
Malgré soixante hivers escortés de quinze ans,
Je fais au monde encore écouter mes accens.
Du fond de mes déserts, au malheureux propice;
Pour Sirven opprimé je demande justice:

Je l'obtiendrai ſans doute ; & cette même main
Qui ranima la veuve, & vengea l'orphelin,
Soutiendra juſqu'au bout la famille éplorée,
Qu'un vil Juge a proſcrite & non déshonorée.
Ainſi je fais trembler dans mes dernier momens,
Et les pédans jaloux, & les petits tyrans.
J'oſe agir ſans rien craindre, ainſi que j'oſe écrire.
Je fais le bien que j'aime, & voilà ma ſatyre.

Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
Déteſtables cagots, infames délateurs,
Je vais mourir content. Le ſiècle qui doit naître,
De vos traits empeſtés me vengera peut-être.
Oui, déjà Saint Lambert, en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs.
Aux ſons harmonieux de ſon luth noble & tendre,
Mes manes conſolés chez les morts vont deſcendre.
Je t'y verrai, Boileau, tu m'y préſenteras.
Chapelain, Scudery, Perrin, Pradon, Coras,
N** & Jean Fr**, ſucceſſeurs des Garaſſes,
De chardons couronnés, paîtront tous ſur nos traces.
Minos entr'eux & moi va bientôt prononcer ;
Des ſerpens d'Alecton nous les verrons feſſer.
Mais je veux avec toi baiſer dans l'Elyſée,
La main qui nous peignit l'épouſe de Théſée.
J'embraſſerai Quinault, en duſſes-tu crever :
Et ſi ton goût ſévère a pu déſapprouver
Du brillant Torquato le ſéduiſant ouvrage,
Entre Homère & Virgile il aura mon hommage.

Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauts effarés dire mon ſentiment.
Je veux le dire encor dans les royaumes ſombres.
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres:
A table avec Vendôme & Chapelle & Chaulieu,
M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
Secondé de Ninon, dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur auſtère.
Partons ; dépêche-toi, Curé de mon hameau,
Viens de ton eau bénite aſperſer mon tombeau.

VOLTAIRE.

NOUVELLE

EXTRAORDINAIRE,

A M. LE CHEVALIER DE B....

TU connois la jeune Conſtance,
Dont l'orgueil & l'indifférence
Intimidoient l'Amour, les Grâces & les Jeux;
Sa pudeur ſembloit trop farouche;
Rarement le ſourire embelliſſoit ſa bouche;
Rarement la douceur ſe peignoit dans ſes yeux.
Les uns admiroient ſa ſageſſe:
Tant de réſerve à dix-neuf ans!
D'autres diſoient: L'amour eſt fait pour la jeuneſſe;
La nature à Conſtance a refuſé des ſens.
Mais l'autre jour, cette Lucrèce
D'un mal, nouveau pour elle, éprouva les douleurs;
On dit que, malgré ſa foibleſſe,
Elle ſut retenir & ſes cris & ſes pleurs.
Ce dangereux effort épuiſa ſon courage;
De ſes ſens un moment elle perdit l'uſage;
Puis, en ouvrant des yeux plus calmes & plus doux,
Elle trouva l'Amour couché ſur ſes genoux.

Pénétrer ce myſtère eſt choſe difficile.
Les uns ſur la foi de Virgile,
Diſent que ce petit Amour
Au ſouffle du Zéphyr doit peut-être le jour;
Mais d'autres, avec éloquence,
Nous vantent le pouvoir de cette fleur ſans nom
Qui ſervit autrefois à la chaſte Junon,
Loſqu'au Dieu des combats elle donna naiſſance.

Décide, ſi tu peux. Hier j'ai vu Conſtance :
Conſtance a perdu ſa fierté.
Le chagrin ſur ſon front laiſſe un léger nuage;
Et la pâleur de ſon viſage
Donne un charme à ſes traits plus doux que la beauté.
Sa contenance eſt incertaine;
Ses yeux s'élèvent rarement;
Elle rougit au mot d'amant,
Soupire quelquefois & ne parle qu'à peine.

M. le Chev. DE PARNY.



LETTRE

De Madame la Marquiſe D'ANTREMONT *à M.* DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

UNE femme qui n'eſt pas Madame Desforges-Maillard, une femme vraiment femme, & femme dans toute la force du terme, vous prie de lire les pièces renfermées ſous cette enveloppe : elle fait des vers, parce qu'il faut faire quelque choſe, parce qu'il eſt auſſi amuſant d'aſſembler des mots que des nœuds, & qu'il en coûte moins de ſymétriſer des penſées que des pompons. Vous ne vous appercevrez que trop, Monſieur, que ces vers lui ont peu coûté, & vous lui direz que :

Des vers faits aiſément ſont rarement aiſés,

Elle se rappelle vos préceptes sur ce sujet & ceux de Boileau, qui partage avec vous l'avantage de graver ses écrits dans la mémoire de ses lecteurs, & d'instruire l'esprit sans lui demander des efforts. Vos principes & les siens sont admirables : mais ils ne s'accordent pas avec la légéreté d'une personne de vingt-un ans, qui a beaucoup d'antipathie pour ce qui est pénible. Heureusemens je rime sans prétention, & mes ouvrages restent dans mon porte-feuille. S'ils en sortent aujourd'hui, c'est parce qu'il y a long-temps que je désirois d'écrire à l'homme de France que je lis avec le plus de plaisir, & que je me suis imaginée que quelques pièces de vers serviroient de passeport à ma lettre. Je n'ai point eu d'autres motifs, Monsieur.

Il est des femmes beaux esprits :
A Pindare autrefois, dans les champs olympiques,
Corine des succès lyriques
Très-souvent disputa le prix.
Pindare assurément ne valoit pas Voltaire :
Corine valoit mieux que moi.
Qu'il faudroit être téméraire
Pour entrer en lice avec toi !
Mais je le suis assez pour désirer de plaire
A l'écrivain dont le goût est ma loi.
Si tu daignois sourire à mes ouvrages,
Quel sort égaleroit le mien !
Tu réunis tous les suffrages,
Et moi je n'aspire qu'au tien.

Il seroit bien glorieux pour moi, Monsieur, de l'obtenir. N'allez pourtant pas

croire què j'ose me flatter de le mériter : mais croyez que rien ne peut égaler les sentimens d'estime & d'admiration avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

Vous n'êtes point la Desforges-Maillard :
De l'Hélicon ce triste hermaphrodite
Passa pour femme, & ce fut son seul art :
Dès qu'il fut homme, il perdit son mérite :
Vous n'êtes point, & je m'y connois bien,
Cette Corine, & jalouse & bisarre,
Qui, par ses vers où l'on n'entendoit rien,
En déraison, l'emporta sur Pindare :
Sapho, plus sage, en vers doux & charmants,
Chanta l'Amour : elle est votre modèle :
Vous possédez son esprit, ses talens :
Chantez, aimez : Phaon sera fidelle.

Voilà, Madame, ce que je dirois si j'avois l'âge de vingt-un ans : mais j'en ai soixante-quatorze passés ; vous avez de beaux yeux sans doute : cela ne peut pas être autrement, & j'ai presque perdu la vue ; vous avez le feu brillant de la jeunesse, & le mien n'est plus que de la cendre froide : vous me ressuscitez, mais ce n'est que pour un moment, & le fait est que je suis mort. C'est du fond de mon tombeau, que je vous souhaite des jours aussi beaux que vos talens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ÉPITRE

A M. DE VOLTAIRE.

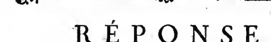
JE naquis au pied du Parnaſſe;
Et mes foibles yeux, en s'ouvrant,
Vous y virent au premier rang,
Près de Virgile & près d'Horace.
Vous étiez au-deſſus du Taſſe,
J'étois au-deſſus de Ferrand;
De vos pas je perdis la trace,
Depuis je fus toujours errant;
J'ai pris des leçons en courant,
Et de Séneque, & de Bocace;
Enfin dans mon ſéjour natal,
Plein d'une ambitieuſe audace,
Je reviens briguer une place
Entre Térence & Juvenal.
Vous me trouvez bien téméraire;
Mais, plein de l'amour des neuf ſœurs;
J'aſpire aux plus grandes faveurs,
Pour obtenir la plus légère.
J'ai cherché d'abord à Cythère
La Beauté, les Grâces, l'Amour;
Mais, j'ai trouvé, dans cette cour
L'intrigue au-lieu de l'art de plaire,
L'intérêt au-lieu du déſir,
La débauche au-lieu du plaiſir,
Le ſcandale au-lieu du myſtère:
Pétrone y paroît trop auſtère;
On le quitta pour Tigellin:
Canidie en chaſſa Glycère;
Et l'Albane à la main légère,
Fut remplacé par l'Arétin.

Non-moins vainement au portique
J'ai cherché la sagesse antique:
C'est-là que le démon du bruit
Règne avec l'ignorance altière:
J'y cherchois l'ordre & la lumière;
J'y vis le cahos & la nuit.
C'est-là que la pédanterie
Toujours cite, argumente, crie:
Quelques fous à triste maintien
Y parlent du souverain bien;
On se loue, & l'on s'injurie:
On s'ennuie, & l'on n'apprend rien.
Paris, la rivale d'Athènes,
Fertile comme elle en chansons,
En bons-mots, en satyres vaines,
Pour un Socrate a dix Zénons,
Pour un Platon vingt Diogènes,
Pour une abeille cent frélons.
J'étois dans les noirs tourbillons
De ces insectes parasites,
Comme Regnard chez les Lapons;
Comme Ovide au milieu des Scythes.
A ma patrie enfin rendu,
A mon attelier revenu,
Loin du boudoir d'une coquette;
Au cœur faux, à l'air ingénu,
Loin du froid manteau d'Epictete
Et du masque de la vertu,
Je vais préparer ma palette;
Et peindre tout ce que j'ai vu.
Je peindrai la blonde Egerie,
Cette Laïs à sentiment,
Cette prude à tempérament,
Qui pleure, sans être attendrie;
Qui contre les mœurs se récrie,
Et change tous les mois d'amant.
Je peindrai ce faux Aristide,
A l'esprit sec, au cœur glacé,

Au ton dur, au fourcil froncé,
Ignorant qui toujours décide,
Important par-tout déplacé.
Mais, les mœurs que j'aurai dépeintes
Avec un fidelle pinceau,
Ne paroîtront-elles pas feintes
Quand j'expoferai leur tableau.
Nos mœurs, qui ne font que des modes,
Ont moins de rapport quelquefois
Avec celles de l'autre mois,
Qu'avec celles des antipodes;
Dans fes erreurs, dans fes excès,
Qui peut faifir l'efprit français?
Nos fottifes, nos ridicules,
S'échappent en mille globules:
C'eft le vif-argent difperfé,
L'œil a peine à fuivre fes traces;
Mais, quand le métal eft fixé,
Il fait qu'on fe voit dans nos glaces.
Tel eft l'art: quel en eft le prix?
Des gens titrés le froid fouris,
Et de Meffieurs les beaux-efprits
Le fot dédain, la baffe envie:
Il faut marcher toute fa vie
Entre la haine & le mépris.
Que Molière quitte la tombe,
Et qu'à la France il foit rendu;
Demain le Mifanthrope tombe,
Et le Tartuffe eft défendu.
Heureux pourtant, fi je raffemble
Quelques débris de fes crayons!
Mais, plus heureux qui vous reffemble,
Et qui peut allier enfemble
Tous les efprits & tous les tons!
Heureux du-moins, fi fur vos traces,
Je vais facrifier aux Graces!
Heureux même d'être envié,

Si, comme vous, malgré l'envie,
Je pouvois partager ma vie
Entre la gloire & l'amitié !

DESMAHYS.



RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs ;
Dont je n'ai plus que les épines :
Vous dormez dessous les courtines,
Et des Graces & des neuf Sœurs :
Je leur fais encor quelques mines,
Mais, vous possédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'use, tout passe :
Je m'affoiblis, & vous croissez ;
Mais, je descendrai du Parnasse,
Content si vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore.
Je verrai du-moins vos amours.
Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai, je fus comme vous :
C'est beaucoup me vanter peut-être ;
Mais je n'en serai point jaloux,
Le plaisir permet-il de l'être ?





HORACE

DANS SA MAISON DE TIVOLI *AVEC MÉCÈNE*, VIRGILE ET OVIDE (1).

O rus quando te aspiciam!
HOR.

OVIDE.

Qu'a l'aspect de ces lieux aisément on oublie
Ce qui fait à la Cour le bonheur & la vie!
Ces champs que la nature a pris soin de parer;
Ces côteaux où les yeux aiment à s'égarer,
Rappellent à nos cœurs les biens du premier âge.
Je crois voir de Tempé le fertile rivage,
Les vergers de Délos, ou le bord fortuné
Qui fixa pour jamais la course de Daphné.

HORACE.

C'est ici, mes amis, que je commence à vivre;
Mœvius de ses vers ne vient point m'y poursuivre;
Et le beau Rufillus, quand je suis dans ces lieux,
Me permet d'ignorer ses succès amoureux.
Le bonheur n'est parfait que dans la solitude:
Ailleurs je l'ai trouvé près de l'inquiétude.
Ici rien ne s'oppose à mon plus doux espoir:
Je suis libre, tranquille, & vous venez me voir.

(1) Il est à remarquer qu'Ovide alors pouvoit avoir au plus 20 ou 24 ans.

VIRGILE.

Oui, les plus grands héros ont acheté leur gloire :
Quelque regret toujours succède à la victoire,
Et la crainte s'assied sur le trône des Rois.
Le sage en sa retraite, où l'a fixé son choix ;
Pour jouir de la paix qui console la terre,
N'attend point que César ait posé son tonnerre :
Eloigné des grandeurs, à l'abri des revers,
Il ne partage point le sort de l'univers.

HORACE.

Je ne dois qu'à Mécène une faveur si chère ;
Du pouvoir de son maître heureux dépositaire,
Il nous soutient au rang où nous sommes montés ;
Et d'Auguste sur nous il fixe les bontés.

MÉCÈNE.

Connoissez mieux César, & laissez-lui sa gloire ;
Une autre voix, amis, rappelle à sa mémoire
Qu'il vous doit aujourd'hui les charmes de sa Cour ;
Et ce que son grand nom peut vous devoir un jour.
Ce Prince décoré de tant de diadêmes,
Voit la terre obéir à ses ordres suprêmes,
Et semble sur son Trône affermi par les Dieux.
Mais par-tout adoré, par-tout victorieux,
Il est peut-être encore assez grand pour vous craindre.

VIRGILE.

César de ses amis n'aura point à se plaindre ;
Sa vertu ne doit plus redouter aujourd'hui
Ceux qu'un aussi beau titre élèva jusqu'à lui.
L'univers est vengé, l'innocence respire,
Les Lettres & les Arts embellissent l'Empire.
Dans ces momens de calme & de félicité,
On perd le souvenir de ce qu'ils ont coûté.
D'un silence éternel le voile épais & sombre,
Etendu par nos mains, couvrira de son ombre

De

De ce règne fameux les tristes fondemens.
Mais pourra-t-il cacher ces vastes mouvemens,
Qui du monde ébranlé détruisoient l'équilibre,
L'époque où la patrie a cessé d'être libre,
Rome entière nageant dans le sang & les pleurs?....
Notre voix se refuse à chanter tant d'horreurs;
L'avenir douteroit de ce qui les efface:
Et nous, mon cher Mécène, où seroit notre place
Dans les siècles futurs, si nous osions jamais
De César à ce prix acheter les bienfaits?

OVIDE.

Quels étonnants destins! Comment est-il possible
Qu'Antoine, qu'un Héros jusqu'alors invincible,
Ait vu près d'Actium flétrir tous ses lauriers?
On sait, lorsque ce Prince animoit ses guerriers,
Et soutenoit encor les restes de sa gloire,
De quel endroit César disputoit la victoire.

HORACE.

Cette ombre est bien légère auprès d'un si beau jour;
Et sans vouloir ici prendre le ton de Cour,
Si le fer d'un barbare avoit tranché sa vie,
Que seroit devenu l'espoir de la Patrie?
Peut-être son Rival, maître de l'univers,
N'auroit point réparé les maux qu'elle a soufferts.

OVIDE *en souriant.*

Je savois bien qu'Horace, en rompant le silence,
Ne condamneroit point cet excès de prudence:
Du combat de Philippe il se souvient encor.

HORACE *avec gaieté.*

Il est vrai qu'en ce jour, attendri sur mon sort,
Et de la guerre encore ignorant tous les charmes,
Pour fuir plus lestement, j'avois jetté mes armes.

Mais je ne fuyois point comme un lâche guerrier:
J'aurois, en me sauvant, gardé mon bouclier.

MÉCÈNE.

Ta plume sert bien mieux ta Patrie & son Maître;
Mon cher Horace: heureux d'avoir su te connoître!
Sur le haut du Parnasse, où t'élèvent tes vers,
Tu seras apperçu des bouts de l'univers.
Celui qui connoîtra le bonheur de te lire,
Ne s'informera point si l'Auteur qu'il admire,
Dans les champs de Philippe a fui glacé d'effroi.
Hélas! de ces guerriers expirés près de toi,
Combien sont oubliés au Temple de Mémoire!
L'avenir ne fait pas d'injustice à leur gloire;
Mais il les cherche en vain dans la nuit du trépas;
Et leurs noms confondus ne lui parviennent pas.

HORACE.

Ah! Mécène, arrêtez; nous commencions à rire.
Oublions un instant la Cour, Rome & l'Empire.
Ce Platane, sur nous étendant ses rameaux,
Semble nous inviter à des plaisirs nouveaux.
Adorons à Tibur les Dieux qu'on y révère:
Ici de l'avenir la flatteuse chimère
Ne fait point dédaigner les grelots de Momus;
La lyre d'Erato, le thyrse de Bacchus.
Le vin éternisa la gaieté de Sylène.
Oh! que ce bon vieillard vous doit causer de peine,
Insipides Auteurs, qui les jours & les nuits
Daignez de vos travaux nous préparer les fruits!
Embarrassés du poids de vos tristes Ouvrages,
Le Léthé vous retient entre ses deux rivages,
Que Sylène a franchis avec un front serein,
Le plaisir dans les yeux, & le verre à la main.
Mon cher Ovide, ô toi dont la brillante aurore
Promet à nos désirs un plus beau jour encore,
Songe à bien diriger l'emploi de tes talens;
Célèbre les vertus qui font aimer les Grands;

Laiſſe aux flatteurs le ſoin d'encenſer leurs caprices,
A l'avenir celui de condamner leurs vices.
D'une baſſe louange on a trop à rougir;
D'un jugement hardi l'on peut ſe repentir :
D'un ſot qui s'applaudit démaſque l'impudence;
Mais lorſqu'elle eſt modeſte, épargne l'ignorance.
En ſuivant ces conſeils, ne crains point d'ennemi,
Auguſte eſt Empereur, Mécène eſt ſon ami.

Par M. le Marquis DE BIEVRE.



EGLOGUE,

TIRCIS ET PHILIS.

AU déclin d'un beau jour, une jeune bergère,
Echappée à la fin aux regards de ſa mère,
Preſſoit les pas tardifs de ſon nombreux troupeau
Vers un bocage épais, éloigné du hameau :
L'heure d'un rendez-vous, malgré ſes ſoins paſſée,
S'offroit inceſſamment à ſa triſte penſée :
Elle arrive; mais ciel! quels furent ſes ſoucis,
De parcourir ces lieux ſans y trouver Tircis!
Dans ſon impatience, en vain elle l'appelle :
Echo ſeule répond à la voix de la belle;
Mille ſoupçons confus allument ſon courroux;
Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.

« Tircis ne m'aime plus; le perfide, dit-elle,
» Ne peut en même-temps être heureux & fidelle;
» Une bergère amante eſt pour lui ſans appas;
» Il m'aimeroit encor, ſi je ne l'aimois pas.
» On me l'avoit tant dit, avant de le connoître :
» *Traitez bien un amant, il ceſſera de l'être.*
» L'amour ne peut durer, qu'autant que ſes déſirs :

» Nourri par l'espérance, il meurt par les plaisirs :
» Aussi, quoique mon cœur approuvât son hommage,
» Quand il m'osa tenir un amoureux langage,
» Le soleil quatre fois fit jaunir nos moissons
» Avant que je parusse écouter ses chansons.
» En lui cachant l'ardeur qui dévoroit mon ame;
» Que n'ai-je point souffert pour éprouver sa flamme!
» Par combien de tourmens n'ai-je point acheté
» Le chimérique espoir d'aimer en sureté !
» Cruelle à mon berger, plus cruelle à moi-même,
» Je ne lui laissois voir qu'une rigueur extrême;
» Mais un jour, jour fatal au repos de mon cœur,
» Tircis trop tendrement m'exprima son ardeur.

« Jusqu'à quand, disoit-il, (il m'en souvient encore)
» Serez-vous insensible au feu qui me dévore ?
» Malgré votre beauté, craindriez-vous un jour
» De me voir à quelqu'autre immoler votre amour?
» Ah ! grands Dieux ! si je vis sans aimer ma bergère,
» Que ma flûte, ma voix, mes vers cessent de plaire,
» Qu'on me voye étouffer les oiseaux que j'instruis;
» Que mes prés soient sans fleurs, & mes vergers sans
» fruits ;
» Que mes tendres brebis, que mes taureaux superbes
» S'empoisonnent du suc des plus mortelles herbes;
» Que je les abandonne à la fureur des loups
» Ou que je sois moi-même en butte à tous vos coups!
» J'en jure par les Dieux, ou plutôt par vous-même,
» Philis; l'Amour vous rend ma déité suprême;
» L'ardeur que j'ai pour vous ne finira jamais,
» Croyez-en mon amour, mes sermens, vos attraits».

Son trouble, sa langueur, ses regards, son silence,
Tout m'assuroit alors de sa persévérance :
Je ne pus résister à des coups si pressants.
Un trouble séducteur s'empara de mes sens;
Presque sans le vouloir, éperdue, inquiète,
A mon perfide amant j'avouai ma défaite.

« Je vous aime, lui dis-je ; heureuse si mon cœur
» Peut attendre du vôtre une éternelle ardeur !
» A vous aimer toujours, cher Tircis, je m'engage :
» Que de mon tendre amour cet agneau soit le gage :
» Il croîtra ; que nos feux croissent ainsi que lui :
» Puissions-nous nous aimer encor plus qu'aujour-
» d'hui » !
Qui pourroit exprimer ce qu'après nous nous dîmes?
Reste-t-il des sermens après ceux que nous fîmes ?
Tout ce qu'un tendre amour a de fort & de doux,
Dans ce moment heureux se disoit entre nous *.
Fugitives douceurs, instans si désirables,
Ou soyez moins piquants, ou soyez plus durables.
A peine eus-je livré mon cœur à ses désirs,
Que la nuit vint troubler nos innocents plaisirs.
« Il fallut, malgré nous, nous soustraire à leurs charmes:
» Je me levai : nos yeux se remplirent de larmes ;
» Et pour nous séparer, en nous serrant la main,
» Nous ne pûmes tous deux prononcer qu'*à demain*».
Depuis cet heureux jour, avec exactitude,
Il me prévint toujours en cette solitude :
Mais, hélas ! aujourd'hui je l'attends vainement ;
L'ingrat n'a plus pour moi le même empressement :
Sans doute le perfide, aux pieds de quelque belle,
Se fait de ma douleur un mérite auprès d'elle ;
Et pour la flatter mieux, méprisant ma beauté,
Le parjure se rit de ma crédulité.
Dieux ! sur la foi desquels j'ai perdu l'innocence,
De mon perfide amant daignez tirer vengeance.

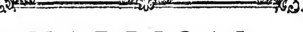
Elle achevoit ces mots quand Tircis accourut:

VARIANTES.

* Qu'après un tel aveu notre entretien fut tendre !
Oiseaux, vous le savez, vous seuls pûtes l'entendre :
Tout ce que sent un cœur par l'amour enflammé,
Dans ce moment heureux, fut par nous exprimé.

A l'aspect du berger son courroux disparut.
Et seulement d'un air ingénu, vif & tendre :
« Seroit-ce à moi, Tircis, dit-elle, à vous attendre ?
» Bergère, reprit-il, calmez votre courroux :
» J'étois sur ces gazons deux heures avant vous :
» Vous arriviez enfin ; mais, disgrace imprévue !
» Un loup au même instant s'est offert à ma vue :
» Il entraînoit, grands Dieux ! quelle alarme pour moi !
» cet agneau si chéri, gage de votre foi.
» O ciel ! pour mon amour quel funeste présage ;
» Ai-je dit ! mais cruel, je méprise ta rage :
» Quoique je sois ici sans houlette, sans chien,
» Tu sentiras bientôt qu'un amant ne craint rien :
» Enfin, jusqu'en son fort, la bête poursuivie,
» A perdu sous mes coups sa proie avec la vie :
» J'ai vengé par sa mort nos plaisirs différés :
» Pouvois-je moins punir qui nous a séparés » ?
La bergère à ces mots lui raconta ses craintes ;
Le fidelle Tircis en fit de douces plaintes :
Philis, pour l'appaiser, docile à ses raisons,
Par cent & cent faveurs expia ses soupçons.

M. l'Abbé MANGENOT.



MADRIGAL.

PHÉBUS, dont l'art me coûta tant de nuits,
Pour mes travaux m'a mis en main sa lyre ;
L'Amour enfin touché de mes ennuis,
Veut que pour moi tout rie en son empire.
L'un alluma le beau feu qui m'inspire,
L'autre m'apprit les tons les plus touchans :
Si j'en suis fier, c'est parce que Thémire
Daigne écouter mes désirs & mes chants.

LA FAYE.

MADRIGAL.

M'ABANDONNANT un jour à la tristesse,
Sans espérance & même sans désirs,
Je regrettois les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchanta ma jeunesse.
« Sont-ils perdus, disois-je, sans retour?
» Et n'es-tu pas cruel, Amour,
» Toi que j'ai fait, dès mon enfance,
» Le maître de mes plus beaux jours,
» D'en laisser terminer le cours
» A l'ennuyeuse indifférence »?
Alors j'apperçus dans les airs
L'enfant, maître de l'univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
Me dit, en souriant: « Tircis, ne te plains plus,
» Je vais mettre fin à ta peine;
» Je te promets un regard de Caylus ».

Le Marquis DE LA FARE.

Cette pièce est la première que M. le Marquis de la Fare ait faite; il avoit alors soixante ans.



ÉPITRE

A CLAUDINE.

DOIT-ON rougir de chanter ce qu'on aime ?
Faut-il des noms & des titres divers ?
Que fait un nom, quand l'amour est extrême ?
Claudine est belle & suffit à mes vers.
Né pour les bois, les prés & la verdure,
C'est-là, Claudine, au plus beau de nos jours,
Que je te vis: j'y vis tous les amours.
Simple sans art, belle sans imposture,
Le teint brillant des plus vives couleurs,
Tes seuls appas composoient ta parure,
Et tes cheveux, tressés à l'aventure,
Flottoient au vent sous un chapeau de fleurs.
J'aimois en toi ce feu dont la nature,
Fait pétiller dans tes yeux séduisants
Tout les désirs d'un instinct de quinze ans;
Ce feu mêlé d'un rayon de luxure,
Et ce regard innocent & malin,
Qui voit déjà l'albâtre de ton sein
Croître, baisser & s'enfler à mesure,
Et s'arrondir sous un corset de lin.
On sait, Claudine, en te contant fleurette,
Qu'il est plus doux, plus piquant pour l'amour,
De chiffonner ta simple collerette,
Que les clinquans d'une riche toilette,
Dont sont chargés tous nos tettons de cour.
Pour tout l'éclat de la pompe étrangère,
Changerois-tu ton amant & ton sort ?
Nous folâtrons sur la verte fougère:
Sur les coussins la volupté s'endort.
Rappelle-toi cette nuit de mystère,

Où j'habitai le toît sombre & sacré
Du vieux pasteur, ton maître & mon curé ;
Lorsque ta main enivra ce saint homme,
Et que sans lui, sans témoins & sans Rome,
Tu fus à moi. C'étoit près de ce lieu,
Sur le gazon, que tu vis que ce Dieu
Tant redouté, ce monstre, ce fantôme,
N'est qu'un enfant ; que l'amour n'est qu'un jeu ?
Que de larcins furent cachés dans l'ombre
De cette nuit ! que de plaisirs sans nombre !
Pour les compter ils nous coûtoient trop peu ?
Et si l'instant de les cacher encore
Ne fût venu, ma Claudine, j'ignore
Si le soleil, vers le quart de son cours,
Témoin constant de nos tendres amours
N'en eût compté plus encor que l'aurore.
Ce jour coula dans l'attente du soir ;
La nuit survint & passa notre espoir.
A nos désirs cette nuit fut propice.
Bonheur trop court ! un austère devoir
Vint m'arracher de ce lieu de délice,
Et m'entraîner dans ces brillants séjours,
Où cent beautés se disputent d'atours.
Sans être ému je verrai tout Cythère,
L'art de la Ville & la pompe des Cours ;
Claudine aura mes dernières amours.
Toi que je laisse oisive & solitaire
Dans ton hameau tu verras tous les jours
Ces bois, ces prés, ces fleurs, cette fougère ;
Lubin, Lucas & le jeune Vicaire.....
Claudine, hélas ! m'aimeras-tu toujours ?

BERNARD.





VERS

A M. LE PRESIDENT HENAULT,

Sur le Ballet du Temple des Chimères.

VOTRE amusement lyrique
M'a paru du meilleur ton :
Si Linus fit la musique,
Les vers sont d'Anacréon.
L'Anacréon de la Grèce
Vaut-il celui de Paris ?
Il chanta la douce ivresse
De Sylène & de Cypris :
Mais fit-il avec sagesse
L'histoire de son pays ?
Après des travaux austères,
Dans de doux délassemens,
Vous célébrez des chimères :
Elles sont de tous les temps ;
Elles nous sont nécessaires :
Nous sommes de vieux enfans,
Nos erreurs sont nos lisières,
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs.

VOLTAIRE.



ROMANCE.

L'AMOUR m'a fait la peinture
De Daphné, de ſes malheurs;
J'en vais tracer l'aventure,
Puiſſe la race future
L'entendre & verſer des pleurs !

Daphné fut ſenſible & belle,
Apollon ſenſible & beau;
Sur eux l'Amour, d'un coup d'aile,
Fit voler une étincelle
De ſon dangereux flambeau.

Daphné d'abord interdite,
Rougit, voyant Apollon;
Il s'approche, elle l'évite;
Mais fuyoit-elle bien vîte?
L'Amour aſſure que non.

Le Dieu qui vole à ſa ſuite,
De ſa lenteur s'applaudit;
Elle balance, elle héſite:
La pudeur hâte ſa fuite;
Le déſir la ralentit.

Il la pourſuit à la trace,
Il eſt prêt à la ſaiſir;
Elle va demander grâce.
Une nymphe eſt bientôt laſſe
Quand elle fuit le plaiſir.

Elle déſire, elle n'oſe:
Son père voit ſes combats;

Et, par ſa métamorphoſe,
A ſa défaite il s'oppoſe;
Daphné ne l'en prioit pas.

C'eſt Apollon qu'elle implore;
Sa vue adoucit ſes maux;
Et, vers l'amant qu'elle adore,
Ses bras s'étendent encore,
En ſe changeant en rameaux.

Quel objet pour la tendreſſe
De ce malheureux vainqueur!
C'eſt un arbre qu'il careſſe:
Mais ſous l'écorce qu'il preſſe,
Il ſent palpiter un cœur.

Ce cœur ne fut point ſévère;
Et ſon dernier mouvement
Fut, ſi l'Amour eſt ſincère,
Un reproche pour un père,
Un regret pour un amant.

M. Marmontel.



MADRIGAL.

EGLÉ tremble que dans ce jour
L'Hymen, plus puiſſant que l'Amour,
N'enlève ſes tréſors ſans qu'elle oſe s'en plaindre :
Elle a négligé mes avis ;
Si la belle les eut ſuivis,
Elle n'auroit plus rien à craindre.

DE LA SABLIERE.

MADRIGAL.

DE votre eſprit la force eſt ſi puiſſante,
Que vous pourriez vous paſſer de beauté ;
De vos attraits la grâce eſt ſi piquante,
Que ſans eſprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne ſait pas comme on aime ;
Ces dons charmants vous feront ſuperflus :
Un ſentiment eſt cent fois au-deſſus,
Et de l'eſprit, & de la beauté même.

VOLTAIRE.



LE PATRIOTISME,

POEME.

Ce Peuple énorgueilli de l'Empire des Mers;
Qui divise l'Europe & trouble l'Univers,
L'Anglais se croit-il donc le Souverain du monde?
Hé! quel est le triomphe où son orgueil se fonde?
Voit-on ses Pavillons arborés dans nos Ports?
Je ne vois que son sang qui fume sur nos bords!
Que de l'Américain possédant les Contrées,
Il ferme à nos Vaisseaux les Mers hyperborées;
Que de l'or du Bramine usurpateur jaloux,
Aux rivages du Gange il l'emporte sur nous:
Croit-il nous étonner par ce foible avantage?
Rome n'a point tremblé des succès de Carthage!

Si LOUIS désira que l'Univers calmé
Vît enfin de Janus le Temple refermé,
Ce n'est point d'une main suppliante & craintive
Qu'aux bords de la Tamise il fit porter l'Olive.
Il n'a déshonoré ni son rang, ni son cœur.
Sans paroître vaincu, sans se croire vainqueur;
Ce Monarque vouloit qu'on mît dans la balance
Les droits de l'Angleterre & les droits de la France;
Qu'au gré de l'équilibre & de l'égalité,
Les deux Peuples rivaux signassent le Traité.
Sans doute il étoit loin d'employer l'artifice,
Et la Paix devenoit le fruit de sa justice:
Mais puisqu'on veut la vendre, & nous donner la loi,
Il la voulut en Père, il la refuse en Roi.

Stanlei, toi qui portas ce refus à ton Maître;

Que Londres, par ta bouche apprenne à nous connoître.
Du Commerce étranger nous fermant les canaux,
Londres se promettoit des triomphes nouveaux.
Elle a cru que pressés du fardeau des subsides,
Nous allions à ses fers tendre des mains timides.
Dis-lui, STANLEI, dis-lui que le Cultivateur
Sème en paix les trésors qui sont notre grandeur;
Que la main qui féconde & moissonne la terre,
Est prête, s'il le faut, à lui porter la guerre.
Dis-lui que le Français est encore aujourd'hui
Ce qu'il fut dans des temps où l'on trembloit pour lui.

LE dernier de nos Rois, après trente ans de gloire,
Vit, loin de ses Drapeaux, s'envoler la Victoire.
Mais, intrépide & fier, sur son Trône ébranlé:
« Non, dit-il, mon malheur n'est point encor comblé;
» J'appellerai mon Peuple. Unis par le courage,
» Le Père & les Enfans iront braver l'orage.

QUE son auguste FILS élève aussi la voix!
Sur les mêmes Sujets il a les mêmes droits.
A des abaissemens pensez-vous le contraindre?
Nous l'aimons; il peut tout; c'est à vous de le craindre.

MAIS pesons nos vertus & comparons nos mœurs.
Vous, fiers Républicains, vous, superbes Vainqueurs,
Qui, couvrant de vaisseaux la surface de l'onde,
Rassemblez dans vos murs les richesses du monde:
Quoi! pour armer vos bras, pour ouvrir vos trésors,
Il faut donc que la Cour, par de secrets ressorts,
A travers vos débats, vos lenteurs importunes,
Captive le suffrage & les voix des Communes.
Cependant, ces Français que votre orgueil jaloux,
A privés d'un commerce interrompu par vous,
Qui ne vont plus chercher aux deux bouts de la terre,

L'or que vous ravissez par une injuste guerre ;
On les voit, ces Français, ces zélés Citoyens,
Prodiguer à leur Prince & leur sang & leurs biens !
On porte au pied du Trône un tribut volontaire,
Et Paris a donné quand Londres délibère.

Ce luxe à nos climats reproché tant de fois ;
La pompe de la Cour, le faste de nos Rois,
Ces vases, ces métaux qu'étale l'opulence,
Ces chefs-d'œuvres des arts dont s'embellit la France ;
On a vu notre zèle en immoler l'éclat
A la gloire des Lis, au soutien de l'Etat.
Les Sujets du Monarque imitoient les exemples.
Du sein de leurs Palais & du fond de leurs Temples ;
Les Prélats & les Grands envoyoient à leur Roi,
Ces dons de leur amour, ces gages de leur foi ;
Et le Pauvre, sensible à la gloire commune,
Pour la première fois pleura son infortune ;
Malheureux seulement, sous ses toîts ruinés,
De ne posséder pas des biens qu'il eût donnés.

Toi, le Maître & l'Ami d'un Peuple qui t'adore ;
LOUIS, quel noble espoir doit t'animer encore ?
Une plus belle ardeur embrase nos esprits,
L'Audacieux Anglais, trop fier de nos débris,
Contemplant de nos Ports l'enceinte abandonnée ;
Croit déjà voir la France à ses pieds enchaînée.
Il croit que désormais sur l'Empire des eaux,
Lui seul fera tonner l'airain de ses vaisseaux ;
Qu'aux éclats de sa foudre, ou foibles, ou captives,
Nos Flottes n'oseront s'éloigner de leurs rives.
Que dis-je ? A son orgueil, tant de fois démenti,
Le Pavillon Français semble être anéanti ;
Et l'affreux Léopard respirant les ravages,
Déjà gronde & rugit autour de nos rivages.

Cependant, quel génie, ou quels puissants efforts,
Rouvrent nos Arsenaux & repeuplent nos Ports ?

Déjà dans les chantiers de la France indignée,
J'entends gémir au-loin la ſcie & la coignée.
Ces chênes & ces pins qui bravoient dans les airs
Et la fureur des vents & le froid des hivers,
Qui, touchant de leur cime à la voûte du monde,
Plongeoient juſqu'aux Enfers leur racine profonde:
Ces coloſſes du Nord, par la terre enfantés,
Sur un autre élément tout-à-coup tranſportés,
Fendent le ſein des mers, & les vagues dociles
S'abaiſſent ſous le poids de ces châteaux mobiles.

QUELLES mains à l'Etat ont donné ces ſecours?
C'eſt vous, Mortels heureux, mais enviés toujours;
Vous, que de noirs crayons peignent dans l'abondance,
Vous abreuvant des pleurs verſés par l'indigence.
C'eſt vous, Miniſtres ſaints, Pontifes révérés,
De l'Autel & du Trône appuis chers & ſacrés.
C'eſt toi, vaſte Cité, qui, fidelle à tes Princes,
Dans les temps malheureux ſers d'exemple aux Provinces.
Tu ranimes leur zèle, & les fleuves Français,
Unis par leur amour, rivaux par leurs bienfaits,
Vont porter, en roulant leurs ondes fortunées,
De plus nobles tributs aux deux mers étonnées.

GÉNÉREUX Citoyens, que ne puis-je en ces vers,
A la poſtérité tracer vos noms divers!
Je laiſſe à nos Héros, je laiſſe à la Victoire
Le ſoin de les inſcrire aux faſtes de la Gloire.
Qu'ils doivent leur ſplendeur aux ſuccès des Guerriers!
Que le Lis refleuriſſe à côté des Lauriers!

ENFANS de Mars, comblez une attente ſi belle!
Oui, c'eſt à la valeur à couronner le zèle.
Partez, nouveaux Jaſons, &, traverſant les flots,
Allez venger la Grèce, allez punir Colchos.
Pour ravir la toiſon, par un monſtre gardée,

Vous n'aurez point l'appui des charmes de Médée ;
Il faut du Léopard affronter le courroux,
Il faut, sans l'assoupir, l'abattre sous vos coups.
Allez, & que bientôt nos mains reconnoissantes,
Puissent orner de fleurs vos pouppes triomphantes.

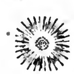
De l'Empire des Lis, Toi, Ministre éclairé,
Du Vaisseau de l'Etat le Pilote assuré,
Sage Choiseul; poursuis: sers ton Maître & la France.
J'ignore quels desseins occupent ta prudence.
Ma Muse n'ira point, par un zèle indiscret,
Du cabinet des Rois pénétrer le secret.
Mais à tes soins actifs la Politique unie,
Les vertus de ton cœur, le feu de ton génie,
L'Astre prédominant de tes heureux destins,
Tout annonce aujourd'hui des triomphes certains.
C'est par ton entremise & sous ton ministère,
Que vont marcher unis le Français & l'Ibère.
Ils naissent ces beaux jours, ces jours trop attendus,
Où l'Ayeul des Bourbons dit qu'on ne verroit plus
Entre l'Espagne & nous les monts des Pyrénées,
Où les deux Nations l'une à l'autre enchaînées,
Dans un même intérêt confondant tous leurs vœux,
Du sang & de l'amour resserreroient les nœuds.
Puisse enfin la Tamise, après ces temps d'orage,
Entrer dans les Traités de la Seine & du Tage!
Puissai-je voir tes soins consacrés par la paix,
Et l'Univers heureux jouir de tes bienfaits!

Colardeau.



LES QUATRE PARTIES
DU JOUR.

JE chante le palais des heures
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douze demeures
Qu'éclaire le char du soleil.
Toujours nouveau, toujours semblable,
Mobile, incertain & constant,
Le Temps, d'une aile infatigable,
Parcourt ce palais éclatant.
Arrête, vieillard indocile;
L'Amour, en faveur des amans,
Annonce un jour pur & tranquille;
Dont il veut remplir les momens.
Pour embellir cette journée,
Les saisons offrent leurs couleurs.
Flore, des jasmins couronnée,
Prépare une moisson de fleurs;
Beaux jours, naissez; & vous, Délie;
Digne élève d'Anacréon,
Lisez ces vers que la folie
Fit pour amuser la raison.



LE MATIN.

ARIADNE ET BACCHUS.

Des nuits l'inégale courrière
S'éloigne & pâlit à nos yeux :
Chaque astre, au bout de sa carrière,
Semble se perdre dans les cieux.
Des bords habités par le Maure,
Déjà les heures de retour,
Ouvrent lentement à l'aurore
Les portes du palais du jour.
Quelle fraîcheur ! l'air qu'on respire
Est le souffle délicieux
De la volupté qui soupire,
Au sein du plus jeune des Dieux.

Déjà la colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau :
L'Amour cent fois la rend heureuse,
Sans quitter le même rameau.
Triton, sur la mer applanie,
Promène sa conque d'azur,
Et la nature rajeunie
Exhale l'ambre le plus pur.

Au bruit des faunes qui se jouent,
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chastes naïades dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.
Dieux ! qu'une pudeur ingénue
Donne de lustre à la beauté !
L'embarras de paroître nue,
Fait l'attrait de la nudité.

Le flambeau du jour se rallume,
Le bruit renaît dans les hameaux,
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquents des marteaux.
Le règne du travail commence.
Monté sur le trône des airs,
Eclaire ton empire immense,
Soleil, annonce l'abondance
Et les plaisirs à l'univers.

Vengeur d'Ariadne éplorée,
Vainqueur de l'Inde & des tyrans,
De sa douleur immodérée
Calme les transports éclatants.
Qu'elle abandonne le rivage,
Où tout lui retrace l'image
D'un amant qu'elle appelle en vain.
Plaisirs cachés sous cet ombrage,
Aimables enfans du matin,
Ris, Enjoûment, Jeux, Badinage,
Annoncez votre souverain.

Thésée a laissé sans défense
Un cœur qu'il blessa de ses traits:
Dieu du vin, punissez l'offense,
Et consolez par vos bienfaits
L'Amour trahi par l'inconstance.
Que le dépit d'intelligence
S'unisse aux plus tendres désirs:
Que le flambeau de la vengeance
Soit allumé par les plaisirs.

Dieux! le succès suit l'espérance.
Aux yeux de son charmant vainqueur,
La jeune Ariadne confuse
Eprouve une douce langueur.
Ingrat Thésée! elle t'accuse
Du feu qui s'allume en son cœur.

Déjà ses yeux baignés de larmes
Demandent vengeance à Bacchus.
Des yeux en pleurs ont trop de charmes,
Pour craindre l'affront d'un refus.
Aux pieds de sa foible maîtresse,
Bacchus, enivré de tendresse,
Se jette avec emportement
Sur le trait charmant qui le blesse.
Abandonnée au sentiment,
L'amante, avec moins de foiblesse,
Résiste encore à son amant.
Cette rigueur involontaire
Le consume d'un nouveau feu:
L'effort qu'elle fait pour se taire,
Augmente le prix de l'aveu.
Elle voudroit briser encore
Le trait dont son cœur est atteint:
Un baiser du Dieu qu'elle adore
Rougit l'albâtre de son teint.
C'est vainement qu'elle en murmure:
Son rouge a trahi ses désirs;
Rouge charmant, que la nature
Pétrit par la main des plaisirs.
Quel triste élève de la Grèce
Pourroit, en voyant sa beauté,
Préférer les lis de Lucrèce
Et les pâleurs de la sagesse
Aux roses de la volupté?

C'en est fait, les gazons renaissent;
Les fleurs s'élèvent à l'entour:
Emules du Dieu de l'amour,
Les zéphyrs en l'air se caressent;
Et les nuages qui s'abaissent,
S'opposent aux rayons du jour.

LE MIDI.

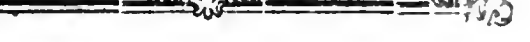
ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

CE grand astre, dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux,
Semble, au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux:
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple, du haut des airs,
L'olympe, la terre & les mers,
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des enfers,
Il fait rentrer la nuit profonde,
Qui lui disputoit l'univers.
Toute la nature en silence,
Attend que le Dieu de Délos
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des géans horribles,
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrasent de leurs feux terribles
Les monts de Vésuve & d'Etna:
Lassés de leurs fardeaux énormes,
Les cyclopes, à demi nuds,
Reposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le Dieu de l'Inde & de la tonne,
Couronné de feuillages verds,
Jouit des dons que les hyvers
Offrent en tribut à l'automne.
Déjà le champagne glacé
Dans le verre éclate & bouillonne;
Déjà Sylène terrassé,

Au Dieu des songes s'abandonne :
Bacchus s'enivre, Amour frédonne ;
Et dans le vin qu'ils ont versé,
Bacchus voit tomber sa couronne,
Amour son flambeau renversé.
Au fond d'une grotte profonde,
Aréthuse fuit les chaleurs :
Le doux sommeil, au bruit de l'onde,
Vole sur un tapis de fleurs.
La nymphe combat & succombe :
Déjà ses yeux moins animés,
Languissent à demi-fermés.......
Elle s'endort.... son urne tombe ;
Plus de voile pour ses appas ;
Tout est confondu par Morphée ;...
Volez Amour, volez Alphée ;
Et vous, sommeil, ne fuyez pas.
Alphée approche, Alphée admire :...
« Quoi ! dit-il, serai-je vainqueur ?
» Elle dort : elle qui déchire
» Un cœur soumis, un tendre cœur,
» Qu'elle méprise & qu'elle attire.
» Elle dort : ô dieux ! pardonnez
» Au transport naissant qui m'anime....
» Cruels ! si vous le condamnez,
» Si j'en dois être la victime,
» Ne punissez qu'après le crime :
» Servez mon ardeur, & tonnez.
Il dit, l'amour est son excuse ;
Déjà tous ses flots enflammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuse
Des feux dont ils sont animés.
L'onde de la nymphe rebelle
Résiste à leurs efforts heureux :
En résistant elle se mêle
Et se précipite avec eux.
Enfin, de cette urne charmante,
En un instant, mais pour toujours,

Les

Les flots de l'amant, de l'amante,
Vont prendre & ſuivre un même cours.
Aréthuſe ſommeille encore :
Un Dieu caché ſous les roſeaux,
Du feu que la naïade ignore
Echauffe autour d'elle les eaux.
Elle s'éveille, elle ſoupire,
Mais ſans colère & ſans douleur :
Peut-on ſe plaindre d'un malheur
Qu'au fond de ſon cœur on déſire ?



LE SOIR.

DIANE ET ENDYMION.

LE Dieu qui brûloit les campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux ;
Il fuit, & ſon char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Déjà par ſa voix avertis,
Ses courſiers vigoureux s'agitent ;
Leurs crins ſe dreſſent, ils s'irritent ;
Et doublent leurs pas ralentis :
Ils volent & ſe précipitent
Au fond du palais de Thétis.

Le front couronné d'amaranthe,
Les nymphes ſortent des forêts ;
Un air plus doux, un vent plus frais
Ranime les roſes mourantes.
En deſcendant du haut des monts,
Les bergères plus vigilantes,
Raſſemblent leurs brebis bêlantes,
Qui s'égaroient dans les vallons.

Voyez dans ce baſſin ruſtique
Un ruiſſeau fuir & bouillonner.
Admirez ce palmier antique,
Qui, né ſur ce bord aquatique;
Se courbe pour le couronner.
Oui, ce gazon, cette onde pure;
Cette ombre qui ſuccède au jour;
Cette fraîcheur & ce murmure
Sont les piéges que la nature
Nous tend en faveur de l'amour.

Eloignez-vous, chaſte immortelle;
Fuyez l'aſpect de ce beau lieu:
Sous ce palmier un jeune Dieu
Ouvre les bras & vous appelle.
Que nos efforts ſont impuiſſants;
Quand la nature nous inſpire!
Ce cœur, emporté par les ſens,
S'attache à l'objet qui l'attire.
Pleine d'un amoureux délire,
Diane approche du baſſin;
« Emporte, dit-elle à Zéphyre;
» Ce voile étendu ſur mon ſein».
Il en reſte un qu'Amour déchire,
Et l'immortelle eſt dans le bain.

Endymion, caché ſous l'ombre
Des myrtes, ſe met à l'entour,
Attend dans leur retraite ſombre
Le ſignal qu'a promis l'Amour.
Penché ſur le ſein de Diane,
D'un œil curieux & profane
Il perce l'humide élément:
A travers l'onde diaphane
Il voit, mais il voit en amant;
Naître le doux ſaiſiſſement
Que la pudeur en vain condamne;
Quand on le doit au ſentiment.

« Pourſuis dans l'onde la déeſſe,
S'écrie Amour ; « que la tendreſſe
» Change en plaiſirs tous ſes remords.
» Ménage ſi bien ſa foibleſſe,
» Qu'elle ſe livre à tes tranſports,
» Sans croire offenſer la ſageſſe ».

Il dit, Endymion s'élance
Aux genoux de la déïté :
Surpriſe, elle fuit en ſilence
Le Dieu dont il eſt agité.
« Arrêtez, dit-il ; je vous aime ;
» Ce mot me rend digne de vous.
» A ce mot, votre rang ſuprême
» Doit ſe partager entre nous.
» Je vous vois, je vois tous vos charmes ;
» Je les compte par mes déſirs :
» Mes yeux ſe rempliſſent de larmes
» Que leur font verſer les plaiſirs.
» O doux momens !.... Je vous ai vue ;
» Je touche à l'immortalité ;
» Je vous revois.... vous êtes nue....
» J'ai part à la divinité ».
Arrêtez...... Diane confuſe,
En fuyant tombe dans ſes bras.
Il la retient ; quel embarras !
La gloire veut qu'elle refuſe,
Le tendre amour ne le veut pas.

« Laiſſe-moi, berger, lui dit-elle ;
» Tes tranſports me font trop ſouffrir ;
» Es-tu content ? Je ſuis mortelle,
» L'Amour me permet de mourir.
» Prends mon char conduis-le toi-même ;
» Brille en ma place dans les airs ;
» Amour, laiſſe-moi ce que j'aime,
» Je t'abandonne l'univers ».
Elle dit ; les airs s'embellirent

Du frémissement des zéphyrs :
L'écho répéta les soupirs,
Et les naïades applaudirent
Aux cris redoublés des plaisirs.

LA NUIT.

LÉANDRE ET HÉRO.

Les ombres, du haut des montagnes,
Se répandent sur les côteaux ;
On voit fumer, dans les campagnes,
Les toîts rustiques des hameaux ;
Sous la cabane solitaire
De Philemon & de Baucis,
Brûle une lampe héréditaire,
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les Dieux sont assis.
Errant sur des tapis de mousse,
Le verd, qui réfléchit le jour,
Remplit d'une lumière douce
Tous les arbustes d'alentour.
Le front tout couronné d'étoiles,
La nuit s'avance lentement ;
Et l'obscurité de ses voiles
Brunit l'azur du firmament :
Les songes traînent en silence
Son char parsemé de saphirs ;
L'Amour dans les airs se balance
Sur l'aîle humide des zéphyrs.
O toi ! si long-temps redoutée,
Déesse paisible des airs !
O Lune ! embellis l'univers,
Et, de ta lumière argentée,
Blanchis la surface des mers :
L'Amour implore ta puissance.

Triſte victime de l'abſence,
Léandre aimé ſans être heureux,
Frémit de la barrière immenſe,
Que Neptune oppoſe à ſes vœux:
Mais que la fortune trahiſſe
L'indigne amant qui réfléchit:
Sans connoître le précipice,
Léandre y vole & le franchit.
En vain ſur les plaines humides,
Il touche, en étendant les bras,
Le ſein des jeunes Néréïdes,
Et s'égare ſur leurs appas:
En vain cent beautés ingénues
S'élèvent au milieu des flots:
Toujours moins hommes que héros,
Il fuit les belles éperdues,
Qui, par leur molleſſe étendues,
Chantent les hymnes de Paphos.
La jeune Doris plus preſſante,
Et plus ſenſible à ſes refus,
Lui tend, d'une main careſſante,
Un piége inventé par Vénus.
Cent fois la naïade échappée
S'attache à ſon ſein embraſé:
S'il plonge, il baiſe une napée,
S'il ſe renverſe il eſt baiſé.

Efforts dangereux d'une belle,
L'Amour peut vous rendre impuiſſants;
Et le cœur d'un amant fidelle
Echappe au preſtige des ſens.

Léandre a vaincu la nature:
Un Dieu l'éclaire & le conduit
Aux portes d'une route obſcure
Où la volupté l'introduit.
Héro ſur un tapis ſommeille,
Un ſonge aſſis ſur ſes genoux:

L'inſtinct de l'amour la réveille :
O mon cher Léandre ! eſt-ce vous ?
Quoi ! tant d'écueils !.... Sa voix expire ;
Et le ſilence le plus doux
Donne le ſignal au délire.
Ce Dieu lève un voile jaloux,
Et de la pudeur qui ſoupire
Excite & calme le courroux.

Héro du vainqueur qui la preſſe
Irrite les tendres efforts,
Et, réſiſtant à ſon ivreſſe,
Elle en augmente les tranſports.
Sévère & même un peu farouche ;
Quand elle refuſe un baiſer,
Son ame vole ſur ſa bouche,
Honteuſe de le refuſer.
Léandre brûle, Héro déſire :
La volupté qui les inſpire,
Brille tour-à-tour dans leurs yeux :
Mais quel bonheur & quel martyre !
Et quel tourment délicieux !
Tourment envié par les Dieux !
Héro l'éprouve : Héro pâmée
Lève au ciel des yeux languiſſants....
Un cri de ſa bouche enflammée
Prouve qu'à peine elle a quinze ans.
A ce cri les Amours répondent,
La lune jalouſe pâlit,
Le jour renaît, l'air s'embellit,
Et tous les plaiſirs ſe confondent.
Qu'ainſi puiſſe couler toujours
L'été rapide de nos jours.
Rions des préceptes ſauvages,
Et de nos cenſeurs rigoureux.
Nous ferons toujours aſſez ſages
Si nous ſommes ſouvent heureux.

M. LE C. DE B**.

ODE,

IMITATION D'ANACRÉON.

JE l'adorois, cette jeune Zélie;
Aimant si bien, j'avois su l'enflammer:
Elle a changé, je sens que je l'oublie.
Amour, Amour, je ne veux plus aimer.

Ah! j'étois né pour brûler de ta flamme;
Et ce penchant ne sert qu'à m'alarmer;
Ne m'offre rien qui séduise mon ame:
J'aimerois trop; je ne veux plus aimer.

« Foible mortel, quelle crainte importune,
» Me dit le Dieu! Vois, pour te mieux charmer,
» J'ai rassemblé les trois Grâces en une ».
N'importe, Amour; je ne veux plus aimer.

Thémire alors à mes yeux se présente,
Telle qu'amour prit soin de la former.
Je m'écriai: « Sans doute elle est charmante:
» Mais c'en est fait, je ne veux plus aimer.

» Oui, du printemps c'est l'image embellie;
» C'est, je le vois (mais comment l'exprimer)?
» Flore, Vénus, Minerve & la Folie;
» Heureusement, je veux ne plus aimer.

» De l'univers je la verrai suivie:
» A ses rivaux peut-on s'accoutumer!
» A l'admirer je passerai ma vie;
» C'est bien assez, je ne veux plus aimer.

» Oui, dit l'Amour, viens, ſuis toujours Thémire;
» Sur le péril je ſaurai te calmer.
» A tout moment j'aurai ſoin de te dire :
» Daphnis, au-moins il ne faut pas aimer »

Par quels conſeils me laiſſois-je conduire ?
Contre ſes droits l'Amour peut-il s'armer ?
L'enfant malin ! je le voyois ſourire,
Quand je diſois : « Je ne veux plus aimer ».

Depuis ce jour, ſans vouloir m'en défendre,
De tous ſes feux je me ſens conſumer ;
Belle Thémire, ai-je pu m'y méprendre ?
Vous avoir vue, hélas ! c'eſt vous aimer.

MONCRIF.

A MADAME

*La Marquiſe D***.*

TOUT à-la-fois elle eſt belle & jolie;
Elle parle raiſon du ton de la folie ;
Quand on ſoupire, elle ſourit;
L'amitié la précède, & l'amour ſuit ſes traces;
Sa figure eſt pleine d'eſprit,
Et ſon eſprit eſt plein de grâces.



ODE.

» JUPITER, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour;
» Donne: que je réduiſe en poudre
» Le temple où j'ai connu l'Amour.

» Alcide, que ne ſuis-je armée
» De ta maſſue ou de tes traits,
» Pour venger la terre alarmée,
» Et punir un Dieu que je hais!

» Médée, enſeigne-moi l'uſage
» De tes plus noirs enchantemens:
» Formons pour lui quelque breuvage
» Egal au poiſon des amans.

» Ah! ſi dans ma fureur extrême,
» Je tenois ce monſtre odieux.....
» Le voici, lui dit l'Amour même,
Qui ſoudain parut à ſes yeux.

« Venge-toi, punis, ſi tu l'oſes ».
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roſes,
Pour corriger le jeune Amour.

On dit même que la bergère
Dans ſes bras n'oſoit le preſſer:
Et frappant d'une main légère,
Craignoit encor de le bleſſer.

BERNARD.

ODE

ANACRÉONTIQUE.

Elle m'aima, cette belle Aſpaſie ;
Et bien en moi trouva tendre retour.
Elle m'aima ; ce fut ſa fantaiſie :
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Le jour d'après, cette belle Aſpaſie ;
Entend Myrtil chanter l'hymne d'Amour ;
Elle l'aima ; ce fut ſa fantaiſie,
Et celle-là ne lui dira qu'un jour.

Toujours aimant, cette belle Aſpaſie ;
A pris, quitté nos bergers tour-à-tour :
Ils ſont fâchés ; moi je la remercie :
Las ! elle fait paſſer un ſi beau jour !

Pour ramener une belle Aſpaſie,
C'eſt grand abus de montrer du courroux.
Si réclamez ſa douce fantaiſie,
Elle dira : « Que ne l'inſpirez-vous » ?

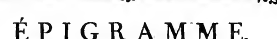
J'ai vu depuis celle belle Aſpaſie ;
La couronnant de roſes, je lui dis :
« Quand reviendra la douce fantaiſie ?
» Car ce jour-là, c'eſt le ſeul où je vis ».

Lors j'apperçus cette belle Aſpaſie....
Qu'un doux ſouris coloroit ſes attraits !
Elle reprit ſa douce fantaiſie,
Et me donna même le jour d'après.

Amans quittés d'une belle Aspasie,
Ayez près d'elle un modeste maintien ;
Ne prétendez gêner sa fantaisie.
Qui plaît est Roi, qui ne plaît plus, n'est rien.

MONCRIF.

On connoissoit déjà les trois premiers couplets de cette jolie chanson. On me saura surement bon gré de l'avoir mise ici telle qu'elle a été composée.



ÉPIGRAMME.

OUI, Vadius, on connoît votre esprit,
Savoir s'y joint ; & quand le cas arrive
Qu'œuvre paroît, par quelque coin fautive,
Qui d'Hélicon blesse le moindre rit,
Plus doctement qui jamais la reprit ?
Mais on ne voit qu'en vous aussi se montre
L'art de louer le beau qui s'y rencontre,
Dont cependant maints beaux esprits font cas.
De vos pareils que voulez-vous qu'on pense ?
Eh quoi ! qu'ils sont connoisseurs délicats ?
Pas n'en voudrois tirer la conséquence ;
Mais bien qu'ils sont gens à fuir de cent pas.

LA FAYE.



CONTE.

LES PETITS TROUS.

AINSI qu'Hébé, la jeune POMPADOUR
A deux jolis trous sur la joue :
Deux trous charmants où le plaisir se joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'enfant ailé, sous un rideau de gaze,
La vit dormir, & la prit pour Psyché.
Qu'elle étoit belle ! à l'instant il s'embrase ;
Sur ses appas il demeure attaché.
Plus il la voit, plus son délire augmente ;
Et pénétré d'une si douce erreur,
Il veut mourir sur sa bouche charmante ;
Heureux encor de mourir son vainqueur.
Enchanté des roses nouvelles,
D'un teint dont l'éclat l'éblouit,
Il les touche du doigt ; elles en sont plus belles :
Chaque fleur sous sa main s'ouvre & s'épanouit.
POMPADOUR se réveille, & l'Amour en soupire ;
Il perd tout son bonheur en perdant son délire.
L'empreinte de son doigt forma ce joli trou,
Séjour aimable du sourire,
Dont le plus sage seroit fou.

M. LE C. DE B***



ÉPIGRAMME

SUR LE JUBILÉ.

J'AIMOIS depuis long-temps Ismène;
Je haïssois Zoïle au suprême degré;
Le Jubilé venu, l'on veut, bon gré, mal gré,
Que j'étouffe en mon cœur & l'amour & la haine.
Il ne faut rien faire à demi;
Puisque je l'ai promis, je tiendrai ma promesse:
Mais qu'on quitte aisément une ancienne maîtresse!
Qu'on embrasse avec peine un ancien ennemi!

REGNIER.

MADRIGAL.

LE mal de mes rivaux n'égale point ma peine:
La douce illusion d'une espérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur.
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur.
Comme eux, à votre humeur sévère
Je ne suis point accoutumé:
Quel tourment de cesser de plaire,
Quand on a fait l'essai du plaisir d'être aimé!

QUINAULT.



LE PÈRE

RIVAL DE SON FILS.

PHILIS, mes beaux jours sont passés ;
Et mon fils n'est qu'à son aurore :
Pour vous il est trop jeune encore,
Et je ne le suis pas assez.

Une maligne destinée
Sauve nos cœurs de votre loi :
Vous naquîtes trop tard pour moi ;
Pour lui vous êtes trop tôt née.

Ni moi, ni ce jeune écolier,
Ne saurions comment nous y prendre :
A peine il commence d'apprendre,
Et je commence d'oublier.

Que votre destin & le nôtre
Seroient charmants & merveilleux ;
Si ce qui manque à l'un des deux
Pouvoit se retrancher à l'autre !

Si de mon âge, joint au sien,
On faisoit un égal partage,
Et qu'on ajoutât à son âge
Ce que l'on ôteroit au mien !

Par-là vous pourriez voir éclore
Pour vous deux amans à-la-fois :
Je deviendrois ce que j'étois,
Et lui ce qu'il n'est pas encore.

Mais pourquoi former ce désir ?
Si notre âge approchoit du vôtre,
Nous serions rivaux l'un de l'autre,
Et vous auriez peine à choisir.

Que mon fils donc seul y prétende,
Que, pour posséder vos appas,
L'Amour en lui double le pas,
Et que votre beauté l'attende.

Que fera-t-elle en attendant ?
Votre cœur, avant qu'il s'engage,
Voudroit-il se mettre en ôtage
Entre les mains d'un confident !

Mais Dieux ! quelle assurance prendre
Sur un jeune cœur en dépôt ?
Tel qui l'auroit, mourroit plutôt
Que de se résoudre à le rendre.

Votre cœur, s'il veut prendre avis
Sur un si délicat mystère,
Pourroit essayer sur le père
Comment il aimeroit le fils.

M. RANCHIN.

Cette pièce est pétillante d'esprit : c'est à tort qu'elle se trouve dans les œuvres de Pavillon.



FABLE,

LE LIVRE DE LA RAISON.

LORSQUE le ciel, prodigue en ses présens,
Combla de biens tant d'êtres différents,
Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,
De Jupiter, l'homme reçut, dit-on,
Un livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre, *la raison.*
Ce livre, ouvert aux yeux de tous les âges,
Les devroit tous conduire à la vertu:
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
Quoiqu'il contînt les leçons les plus sages.
L'enfance y vit des mots, & rien de plus;
La jeunesse, beaucoup d'abus;
L'âge suivant des regrets superflus;
Et la vieillesse en déchira les pages.

M. l'Abbé AUBERT.

ÉPIGRAMME.

UN jeune Abbé me crut un sot
Pour n'avoir pas dit un seul mot:
Ce fut une injustice extrême,
Dont tout autre auroit appellé:
Je le crus un grand sot lui-même,
Mais ce fut quand il eut parlé.

LINIÈRES.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN Intendant de province,
Qui menoit avec lui l'équipage d'un Prince;
En passant sur un pont, parut fort en courroux:
» Pourquoi, demanda-t-il au Maire de la Ville,
» A ce pont étroit & fragile,
» N'avoir point mis de garde-foux ».
Le Maire craignant son murmure:
« Pardonnez, Monseigneur, lui dit-il assez haut,
» Notre ville n'étoit pas sûre
» Que vous y passeriez si-tôt ».

BOURSAULT.

VERS.

EN cheveux blancs il me faut donc aller;
Comme un enfant tous les jours à l'école!
Que je suis fou d'apprendre à bien parler,
Lorsque la mort vient m'ôter la parole!

MAYNARD.

SONNET.

LORSQU'ADAM vit cette jeune beauté,
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son côté
(Dont bien nous prend) ne lui fût pas cruelle.

Mes chers amis, alors en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidelle.
Hélas! comment ne l'auroit-elle été?
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or, en cela nous nous trompons tous deux;
Car, bien qu'Adam fût jeune & vigoureux,
Bien fait de corps & d'esprit agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable,
Que d'être femme & ne pas coquetter.

SARRAZIN.



ÉPITRE

A MADEMOISELLE CLAIRON.

LE ſublime en tout genre eſt le don le plus rare ;
C'eſt-là le vrai phénix ; & ſagement avare,
La nature a prévu qu'en nos foibles eſprits
Le beau, s'il eſt commun, doit perdre de ſon prix.
La médiocrité couvre la terre entière ;
Les mortels ont à peine une foible lumière,
Quelques vertus ſans force, & des talens bornés.
S'il eſt quelques eſprits, par le ciel deſtinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,
A franchir des beaux arts la limite ordinaire,
La nature eſt alors prodigue en ſes préſens ;
Elle égale dans eux les vertus aux talens.
Le ſouffle du génie, & ſes fécondes flammes,
N'ont jamais deſcendu que dans de nobles ames;
Il faut qu'on en ſoit digne ; & le cœur épuré
Eſt le ſeul aliment de ce flambeau ſacré :
Un eſprit corrompu ne fut jamais ſublime.

Toi, que forma Vénus, & que Minerve anime ;
Toi, qui reſſuſcitas, ſous mes ruſtiques toîts,
L'Electre de Sophocle aux accens de ta voix ;
(Non l'Electre Françaiſe à la mode ſoumiſe,
Pour le galant Itis ſi galamment épriſe ;)
Toi, qui peins la nature, en voulant l'embellir ;
Souveraine d'un art que tu ſus anoblir,
Toi, dont un geſte, un mot m'attendrit & m'enflamme ;
Si j'aime tes talens, je reſpecte ton ame.
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi,
Les vertus que tu peins, je les retrouve en toi ;
Elles ſont dans ton cœur : la vertu que j'encenſe

N'eſt pas des voluptés la ſévère abſtinence;
L'amour, ce don du ciel, digne de ſon auteur;
Des malheureux humains eſt le conſolateur:
Lui-même il fut un Dieu dans les ſiècles antiques;
On en fait un démon chez nos vils fanatiques.
Très-déſintéreſſé ſur ce péché charmant,
J'en parle en Philoſophe, & non pas en amant.
Une femme ſenſible, & que l'amour engage,
Quand elle eſt honnête homme, à mes yeux eſt un ſage.
Que ce conteur heureux, qui plaiſamment chanta
Le démon Belphégor & Madame Honeſta,
L'Eſope des Français, le maître de la fable,
Ait de la Champmeſlé chanté la voix aimable,
Ses accens amoureux & ſes ſons affectés,
Echo des fades airs que Lambert a notés,
Tu n'étois pas alors: on ne pouvoit connoître
Cet art qui n'eſt qu'à toi, cet art que tu fis naître.
Corneille, des Romains peintre majeſtueux,
T'auroit vue auſſi noble, auſſi Romaine qu'eux.
Le ciel, pour échauffer les glaces de mon âge,
Le ciel me réſervoit ce flatteur avantage.
Je ne ſuis point ſurpris qu'un ſort capricieux
Ait pu mêler quelqu'ombre à tes jours glorieux:
L'ame qui ſait penſer n'en eſt point étonnée;
Elle s'en affermit, loin d'être conſternée:
C'eſt le creuſet du ſage; & ſon or altéré
En renaît plus brillant, en eſt plus épuré.
En tout temps, en tous lieux, le public eſt injuſte;
Horace s'en plaignoit ſous l'empire d'Auguſte;
La malice, l'orgueil, un indigne déſir
D'abaiſſer des talens qui ſont notre plaiſir,
De flétrir les beaux arts qui conſolent la vie:
Voilà le cœur de l'homme; il eſt né pour l'envie.
A l'égliſe, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il eſt, il fut ingrat, & le ſera toujours.

Du ſiècle que j'ai vu tu ſais quelle eſt la gloire;
Ce ſiècle des talens vivra dans la mémoire.

Mais vois à quels dégoûts le sort abandonna
L'auteur d'Iphigénie & celui de Cinna,
Ce qu'essuya Quinault, ce que souffrit Molière;
Fenelon dans l'exil terminant sa carrière;
Arnaud qui dut jouir du destin le plus beau,
Arnaud manquant d'asyle, & même de tombeau.
De l'âge où nous vivons, que pouvons-nous attendre?
La lumiere, il est vrai, commence à se répandre;
Avec moins de talens on est plus éclairé:
Mais le goût s'est perdu, l'esprit s'est égaré;
Ce siècle ridicule est celui des brochures,
Des chansons, des extraits, & sur-tout des injures.
La barbarie approche; Apollon indigné,
Quitte les bords heureux où ses lois ont régné,
Et fuyant à regret son parterre & ses loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges.

VOLTAIRE.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Nous sommes trois (1) que même ardeur excite,
Egalement à vous plaire empressés;
L'un vous égale, & l'autre vous imite;
Et le troisième avec moins de mérite,
Est plus heureux, car vous l'embellissez.
Je vous dois tout; je devrois entreprendre
De célébrer vos talens, vos attraits:
Mais, quoi! les vers ne plaisent désormais;
Que quand c'est vous qui les faites entendre.

VOLTAIRE.

---

(1) L'auteur & deux dames qui jouoient la tragédie.

VERS

A MADAME DE CH.....

Sur des tableaux de Fleurs.

J'EN jouis de ces fleurs si belles;
J'admire ce pinceau divin,
Et ces roses si naturelles,
Que le papillon incertain
Viendra voltiger autour d'elles;
L'abeille y chercher son butin.
Les fleurs ne brillent qu'un matin;
Les vôtres seront immortelles.
Ah! si j'avois votre talent,
Je peindrois un objet charmant,
Paré des grâces du jeune âge,
Qui plaît dès le premier instant,
Et chaque instant plaît davantage,
Dans l'amitié tendre & constant;
Sincère, sans être imprudent;
Naïf & fin, sensible & sage.
Aisément on devineroit
Quel auroit été mon modèle.
Ch... seule ignoreroit
Que le portrait est d'après elle.

M. DE SAINT-LAMBERT.



MADRIGAL

A[1] une Princesse aimée de trois Rois.

L'ARC de Nembrod est celui de la guerre ;
L'art de l'Amour est celui du bonheur :
Vous le portez. Par vous ce dieu vainqueur
Est devenu le maître de la terre.
Trois Rois puissants, trois rivaux aujourd'hui
Osent prétendre à l'honneur de vous plaire.
Je ne sais pas qui votre cœur préfère ;
Mais l'univers sera jaloux de lui.

VOLTAIRE.

[1] Ce Madrigal est tiré de la Princesse de Babylonne. Trois Rois prétendent à la main de Formosante ; cette Princesse doit être le prix de celui d'entr'eux qui pourra tendre l'arc de Nembrod. Aucun n'y réussit ; un aventurier en vient à bout ; il l'envoye à Formosante après avoir écrit sur une tablette ce joli Madrigal.

ÉPIGRAMME.

RIEZ, charmante jeunesse,
Des leçons que fait sans cesse,
Contre les tendres désirs,
La raison aux airs sévères :
Hé ! sont-ce là ses affaires ?
Se connoît-elle en plaisirs ?

Madame DESHOULIERES.

ÉGLOGUE.

ISMÈNE.

SUR la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine,
Corilas, sans témoins, entretenoit Ismène.
Elle aimoit en secret, & souvent Corilas
Se plaignoit des rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
» Soyez content de moi, lui disoit la bergère ;
» Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire,
» J'écoute avec transport les airs que vous chantez :
» J'aime à garder les fleurs que vous me présentez.
» Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre,
» Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître:
» Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux?
» Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.
» Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
» Que ne seroit l'amour que vous pourriez prétendre;
» Nous passerons les jours dans nos doux entretiens :
» Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens.
» Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
» Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices.
» Notre amitié, peut-être, aura l'air amoureux :
» Mais n'ayons point d'amour : il est trop dangereux.
« Dieux! disoit le berger, quelle est ma récompense!
» Vous ne me marquerez aucune préférence?
» Avec cette amitié, dont vous flattez mes maux,
» Vous vous plairez encore aux chants de mes rivaux.
» Je ne connois que trop votre humeur complaisante,
» Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
» Et ces vifs agrémens, & ces souris flatteurs
» Que devroient ignorer tous les autres pasteurs.
» Ah! plutôt mille fois.....
» Non, non, répondit-elle.
» Ismène

» Ismène à vos yeux seuls voudra paroître belle.
» Ces légers agrémens que vous m'avez trouvés,
» Ces obligeants souris vous seront réservés.
» Je n'écouterai point, sans contrainte & sans peine,
» Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismène :
» Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux ;
» Mais n'ayons point d'amour : il est trop dangereux.

« Eh bien ! reprenoit-il, ce sera mon partage
» D'avoir sur mes rivaux quelque foible avantage ;
» Vous savez que leurs cœurs vous sont moins assurés,
» Moins acquis que le mien, & vous me préférez.
» Tout autre l'auroit fait ; mais enfin dans l'absence,
» Vous n'aurez de me voir aucune impatience ;
» Tout vous pourra fournir un assez deux emploi,
» Et vous trouverez bien la fin du jour sans moi.
» Vous me connoissez mal, ou vous feignez peut-être,
» Dit-elle tendrement, de ne me point connoître.
» Croyez-moi, Corila, je n'ai point le bonheur
» De regretter si peu ce qui flattoit mon cœur.
» Vous partites d'ici quand la moisson fut faite.
» Eh ! qui ne s'apperçut que j'étois inquiète ?
» La jalouse Doris, pour me le reprocher,
» Parmi trente pasteurs, vint exprès me chercher.
» Que j'en sentis contr'elle une vive colère !
» On vous l'a raconté, n'en faites point mystère :
» Je sais combien l'absence est un temps rigoureux ;
» Mais n'ayons point d'amour : il est trop dangereux ».

Qu'auroit dit davantage une bergère amante ?
Le mot d'*amour* manquoit, Ismène étoit contente :
A peine le berger en espéroit-il tant,
Mais sans le mot d'*amour* il n'étoit pas content.
Enfin, pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse :
Il faut vous obéir, Ismène, & dès ce jour,
» Dit-il, en soupirant, ne plus parler d'amour.
» Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,

» A la ſimple amitié mon cœur va ſe réduire :
» Mais la jeune Doris, vous n'en ſauriez douter,
» Si j'étois ſon amant, voudroit bien m'écouter.
» Ses yeux m'ont dit cent fois : Corilas, quitte Iſmène,
» Viens ici, Corilas ; qu'un doux eſpoir t'amène ;
» Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vaine-
» ment.
» J'aimois Iſmène alors comme un fidelle amant.
» Maintenant cet amant que votre cœur rejète,
» Ces ſoins trop empreſſés, cette ardeur inquiète ;
» Je les porte à Doris, & je garde pour vous
» Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
» Vous ne me dites rien » ?..... Iſmène à ce langage
Demeuroit interdite & changeoit de viſage.
Pour cacher ſa rougeur, elle voulut en vain
Se ſervir avec art d'un voile, ou de ſa main :
Elle n'empêcha point ſon trouble de paroître ;
Et quels charmes alors le berger vit-il naître ?
» Corilas, lui dit-elle, en détournant les yeux,
» Nous devions fuir l'amour, & c'eût été le mieux ;
» Mais puiſque l'amitié vous paroît trop paiſible ;
» Qu'à moins que d'être amant, vous êtes inſenſible ;
» Que la fidélité n'eſt chez vous qu'à ce prix :
» Je m'expoſe à l'amour, & n'aimez point Doris ».

FONTENELLE.



ÉPIGRAMME.

EN posture de pénitent,
Un grivois près d'un jésuite,
Etoit près d'avouer sa gaillarde conduite.
Le père lui dit : « Mon enfant,
» Si le Seigneur vous a fait moliniste,
» Il m'est permis d'entendre votre cas ;
» Mais si vous êtes janséniste,
» Point de confession ? .... Non, je ne le suis pas....
» Venez, monsieur : vous êtes donc des nôtres ?...
» Non. Je suis du parti qui se rit des deux autres ».

PIRON.

MADRIGAL.

LE POUVOIR DE L'AMOUR.

IL est un Dieu, maître de l'univers,
Dont tous les Dieux reconnoissent l'empire;
C'est un enfant : mais, chargé de ses fers,
Quand il lui plaît, le plus sage soupire ;
Il change tout ; le prince qu'il inspire
Devient berger, le berger devient roi :
Ce Dieu pourtant ne peut rien sur Thémire ;
Et ne pourroit, sans elle, rien sur moi.

FERRAND.



VERS

SUR LA MAISON DE M. LE COMTE D'ARGENSON.

JE vois cet agréable lieu,
Ces bords riants, cette terraſſe
Où Courtin, la Fare & Chaulieu,
Loin du faux goût des gens en place;
Penſant beaucoup, écrivant peu,
Parmi les flacons à la glace,
Compoſoient des vers pleins de feu.
Enfans d'Ariſtippe & d'Horace,
Des leçons du portique inſtruits,
Tantôt ils en cueilloient les fruits,
Et tantôt les fleurs du Parnaſſe.
Philoſophes ſans vanité,
Beaux eſprits ſans rivalité,
Entre l'étude & la pareſſe,
A côté de la volupté,
Ils avoient placé la ſageſſe.
Où trouver encor dans Paris
Des mœurs & des talens ſemblables?
Il n'eſt que trop de beaux eſprits:
Mais qu'il eſt peu de gens aimables!

DESMAHYS.





ÉPIGRAMME.

DANS une ennuyeuſe ſatyre,
Damon attaque mes écrits ;
Pour me venger de ſes mépris,
A tout Paris je les faiş lire.

MADRIGAL.

MON IRIS m'eſt toujours fidelle ;
Nous ſommes l'un de l'autre également contents :
Je n'ai lieu de me plaindre d'elle
Que de l'aimer depuis ſix ans.
Cependant cela ſeul fait toutes nos querelles.
Hélas ! faut-il donc voir ainſi
S'échapper malgré nous, nos ardeurs mutuelles ?
N'étoit-ce pas aſſez que le temps eût des ailes ?
Pourquoi, volage Amour, en avez-vous auſſi ?

CHAULIEU.



ODE
ANACRÉONTIQUE.
L'INCONSTANCE PARDONNABLE.

IRIS, Thémire & Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle si tendrement?
Mon cœur est si foible & si tendre,
Que je croyois, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un sourire engageant & doux
Bientôt m'enflamma pour Thémire;
J'ignorois qu'une autre que vous
Pût aussi finement sourire.

Danaé s'offrit dans le bain.
Qu'on est aveugle quand on aime!
Aux lis répandus sur son sein,
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Ainsi, dans les plus doux plaisirs,
Je cédois à vos seules armes;
Mon cœur n'éprouvoit de désirs
Que par l'image de vos charmes.

Iris, Thémire & Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

M. LE C. DE B***.



ODE
ANACRÉONTIQUE.
LES QUATRE AGES
DES FEMMES.

PHILIS, plus avare que tendre ;
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Lisandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire,
Pour le berger le troc fut bon ;
Il exigea de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Un autre jour Philis plus tendre ;
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous les moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis, peu sage,
Auroit donné moutons & chien,
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnoit pour rien.

DUFRESNY.



MADRIGAL.

*A Mademoiselle *** qui peignoit.*

VOUS joignez l'art à la nature :
Zirphile, vous plaisez toujours ;
Vous parlez dans votre peinture,
Et vous peignez dans vos discours.

Par M. D'ARNAUD.

CHANSON.

JE ne changerois pas, pour la coupe des Rois ;
Ce petit verre que tu vois ;
Ami, c'est qu'il est fait de la même fougère
Sur laquelle cent fois
J'amusai ma bergère.



ÉPITRE
A UN AMI.

Est-il vrai, comme on le publie,
Que, dans la saison des amours,
Dans l'âge heureux de la folie,
Vous laissez obscurcir vos jours
Par l'oisive mélancolie?
Est-il vrai que, loin des sermens
Ou des trahisons de nos belles,
Loin de leur crédules amans,
Loin de leurs jalouses querelles,
Et de tant d'autres bagatelles,
Autrefois vos amusemens,
Fatigué de tracasseries,
Glacé par les plaisanteries,
Attristé même par les ris,
Solitaire au sein de Paris,
Tranquille au milieu de l'ivresse,
Sobre devant les meilleurs mets,
Vous voulez vivre désormais
Sans créanciers & sans maîtresse?
Qu'est devenu cet heureux temps,
Où, plus avare des instans,
De l'Amour n'ayant pas les ailes,
Vous portiez vos vœux inconstants
A tant d'aimables infidelles,
Et faisiez tant de mécontens?
Alors, toujours gai sans étude,
Endetté sans inquiétude,
Jamais stérile en jeux de mots,
Vous saviez railler sans déplaire,
Être indiscret avec mystère,
Et déraisonner à propros.

De l'épigramme à l'élégie,
Qui peut vous avoir fait passer ?
Et quelle funeste magie
Vous fait prendre une léthargie
Pour l'art de vivre & de penser ?
Qu'Eraste dont l'orgueil se fonde
Sur un grand nom, son seul appui,
Qui jamais ne rit, toujours fronde,
Et n'a d'estime que pour lui,
Dans une retraite profonde
Se sauve du mépris d'autrui,
Et las d'ennuyer tout le monde,
Aille à son tour périr d'ennui;
Qu'après l'éclat d'une aventure,
Qui ternit son nom pour toujours,
Fuyant les ris ou le murmure
Qu'excitent ses nombreux amours,
Et, survivant à sa figure,
Dans quelque coterie obscure,
Bélise aille compter ses jours:
Mais vous qui, jeune & sûr de plaire,
Êtes né pour tous les plaisirs;
A qui les fastes de Cythère
N'offrent que d'heureux souvenirs:
Pourquoi sortir de votre sphère,
Et forçant votre caractère,
Laisser éteindre vos désirs?
Du Dieu qui préside aux caprices,
Chez nos prudes ou nos actrices,
Rallumez plutôt le flambeau;
Et quittant Platon pour Ovide,
Des mains d'une nouvelle Armide,
Venez reprendre son bandeau.

DESMAHIS.



ÉPITRE
AUX POETES.
LES CHARMES DE L'ÉTUDE.

Mes bons amis, mes compagnons, mes guides;
Illuftres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,
Des plaifirs purs, délicats & folides.
Je viens jouir: je viens charmer le temps;
Ce temps, fi court, a de langueurs mortelles;
Quand l'ame oifive en compte les inftans;
C'eft le travail qui lui donne des ailes.

L'homme veut être, & ne peut réfifter
Au fentiment de fa propre durée;
L'heure où l'on vit, fe paffe à s'éviter:
La peine active eft fouvent préférée
Au froid loifir de fe voir exifter.
J'ai vu ce cercle où règne l'inconftance,
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaifir eft l'objet d'importance,
Où tour-à-tour on fe cherche, on s'attend;
Pour s'oublier le foir, en fe quittant.
Qui ne croiroit, à voir cette affluence,
Dans ces jardins, à ce brillant foupé,
Qu'on eft heureux? on n'eft que diffipé.
De deux foleils abréger la diftance,
Eft tout le foin dont on eft occupé:
Et dans la foule, à moi-même échappé,
L'on fe dérobe à fa trifte exiftence.

Livres chéris! ah! qu'il m'eft bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous!

Vous élevez, vous enchantez mon ame
Rapide Homère, audacieux Milton,
Torrens mêlés de fumée & de flamme.
A ce mêlange, en vain préfère-t-on
La pureté d'un goût pusillanime.
Du char brûlant du Dieu qui vous anime,
Si vous tombez, c'est votre Phaéton,
Et votre chûte annonce un vol sublime.

De l'art naissant l'essor ambitieux,
Libre du-moins dans sa route incertaine,
Osoit franchir la barrière des cieux;
L'usage encor, tyran capricieux;
Ne tenoit point le génie à la chaîne.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers
L'heureux larcin du hardi Prométhée,
Donner la vie à mille êtres divers,
Elever l'homme, embellir l'univers:
Telle est la loi que vous avez dictée.
Ce merveilleux qui règne en vos écrits,
Colosse informe & beauté monstrueuse,
Par sa grandeur fière & majestueuse,
Du censeur même étonne les esprits.

Le seul Lucain, cherchant une autre gloire,
Sans le secours des enfers ni des cieux,
D'un feu divin fait animer l'histoire,
Et son génie en fait le merveilleux.
Il est un vrai que l'artifice énerve;
Ce vrai l'inspire & lui donne le ton.
Qu'a-t-il besoin de Mars & de Minerve?
Il a César, & Pompée, & Caton.
Les passions de César & de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate & d'Alecton:
Le ciel, l'enfer, sont dans le cœur de l'homme.

Donne à Lucain ton style harmonieux,
Ou prends de lui son audace intrépide,

O toi, d'Homère émule trop timide,
Peintre touchant, poëte ingénieux,
Sage Virgile! & pourquoi de tes ailes,
Ne pas voler par des routes nouvelles?
Ulysse errant descendit aux enfers;
Et sur ses pas, j'y vois descendre Enée.
Si Calypso gémit abandonnée,
Didon trahie expire dans tes vers.......
Didon! que dis-je? Est-il rien que n'efface
De ce tableau la sublime beauté?
Tu peins Didon, & tu n'a pas l'audace
D'aller sans guide à l'immortalité.
Si ton rival tient le sceptre au Parnasse,
Il ne le doit qu'à ta timidité.

Ah! si du-moins tu l'avois imité
Dans ses desseins majestueux & vastes,
Dans ce grand art des groupes, des contrastes;
Art dont le Tasse a lui seul hérité....

J'entends Boileau qui s'écrie: « O blasphême!
» Louer le Tasse!..... oui, le Tasse lui-même....».
Laissons Boileau tâcher d'être amusant,
Et pour raison donner un mot plaisant.

Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle;
Que ce poëme, objet de ses mépris!
Je sais, Virgile, admirer tes écrits......
Troye & Carthage, & la rive infernale,
Les pleurs d'Evandre, & la mort d'Euriale,
Sont des tableaux dont je sens tout le prix.
Didon sur-tout n'eut jamais de rivale.

Mais que le Tasse a bien mieux exprimé
Cet héroïsme ébauché par Homère!
Que d'un pinceau plus fier, plus animé,
Il nous a peint la piété sincère,
La grandeur simple, & la sagesse austère;

Et la valeur qui connoît le danger,
Et la fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la jeunesse ardente à se plonger
Dans les plaisirs qu'elle craint & qu'elle aime,
Et la vertu qui vient le dégager !

Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome, en héros si féconde,
Qui choisis-tu pour père des Romains ?
Ce n'est pas tout que d'aller fonder Rome :
Ce grand dessein demandoit un grand homme.
Compare Énée à ce héros brillant,
A ce Renaud si tendre & si vaillant.
Un foible amour est doucereux & fade :
Mais, dans sa force, il est beau, généreux,
Touchant sur-tout, quand il est malheureux ;
Si la colère a fait une Iliade,
L'Amour est-il moins fier, moins dangereux ?

Des passions, élémens de nos ames,
La plus active est celle de l'Amour ;
Mille couleurs en nuancent les flammes :
L'Amour se change en colombe, en vautour.
Contre lui-même il s'emporte, il s'anime,
Conçoit, embrasse, étouffe son dessein,
Et de ses traits se déchirant le sein,
Il est le Dieu, le prêtre & la victime.

Tel est l'Amour dans nos cœurs, dans nos vers :
Lui seul anime, embellit l'univers ;
Lui seul anime, embellit la peinture.
La poésie, ainsi que la nature,
Doit à l'Amour mille tableaux divers.
Anacréon, tu n'as pas d'autre guide :
A tes beaux jours c'est l'astre qui préside ;
Et qui de fleurs a semé ton couchant.
Tu lui dois tout, voluptueux Ovide,

A qui Corinne enseigna l'art du chant ;
Enfant gâté des Muses & des grâces,
De leurs trésors brillant dissipateur,
Et des plaisirs savant législateur.
Vous, ses rivaux, vous dont il suit les traces ;
Tendre Tibulle, & toi, dont les douleurs
Ont tant de charme, intéressant Properce,
Pour vous l'Amour, dans les larmes qu'il verse ;
En soupirant, détrempe ses couleurs.
Sur vos pinceaux, qu'il transmit à Racine,
Il répandit du sang avec ses pleurs.
Quel coloris ! quelle touche divine !
Peintres du cœur, n'en soyez point jaloux ;
C'est votre maître, il vous surpasse tous :
L'Amour inspire, il en fait un Apelle.
A Champmeslé, son actrice immortelle,
Pour l'éclairer, il remit son flambleau :
Ce n'est souvent que le même modèle ;
Mais l'attitude, à chaque instant nouvelle ;
Le reproduit à chaque instant plus beau.

Eh quoi ! l'Amour, un songe, une folie ;
Est-ce un tableau digne de l'avenir ?
Par lui, dit-on, la scène est avilie,
Et du théatre il falloit le bannir.

Ah ! malheureux, dont la mélancolie
Veut que l'Amour à mes yeux m'humilie ;
N'aimez jamais, c'est assez vous punir.
Condamnez-vous à ne jamais entendre
Cette Roxane & si fière & si tendre,
Qui, respirant la vengeance & l'amour,
Menace, tremble, ose & craint tour-à-tour ;
Cette Hermione, amante dédaignée,
Tantôt plaintive & tantôt indignée.

Du cœur humain ces reflux orageux
Ne sont pour vous que de frivoles jeux.

Phèdre brûlant d'un feu qu'elle déteste ;
Phèdre au milieu du crime & du remords ;
Et la vertu luttant contre l'inceste,
Pour vous toucher sont de foibles ressorts.
En vain Clairon, cette actrice sublime,
Rend plus frappants ces tableaux qu'elle anime.
Vous demandez des spectacles plus forts :
Voyez Phocas cherchant, d'un œil avide,
Quel est le cœur que sa main doit percer,
Réduit au choix, frémir d'un parricide,
Sans qu'il échappe, au sang qu'il va verser,
Un mouvement, un air qui le décide.
Puissant génie, étonnant créateur,
Combien de fois, ô grand homme ! ô Corneille !
De ton vol d'aigle observant la hauteur,
J'ai vu l'aurore interrompre ma veille !
De quel rayon de ciel t'illumina !
Quel feu divin s'alluma dans tes veines !
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,
Par les lauriers que ta main moissonna,
Paris devint la rivale d'Athènes.

Reine des arts, si fameuse autrefois,
Ne vante plus ton théatre magique,
Ta Mélopée & ton masque tragique,
Ne vante plus ces oracles menteurs,
Et ces destins, invincibles moteurs
D'une fatale & sanglante aventure,
Où l'innocence est mise à la torture,
Pour des forfaits dont ils sont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuse imposture,
S'évanouit, fait place à la nature ;
L'action naît dans l'ame des acteurs.
Les passions sont les Dieux du théatre.

O Rodogune ! éternel monument,
Qu'avec effroi j'admire & j'idolâtre ;

Où sont puisés ce nœud, ce dénoûment,
Cet intérêt? Au sein de Cléopâtre.

Tissu hardi d'invisibles rapports,
Héraclius, simple & vaste machine,
Quel Dieu caché préside à tes ressorts,
Les fait mouvoir? L'ame de Léontine.

Ainsi Corneille, à l'envi de Lucain,
Du merveilleux dédaigna les prestiges;
Crime ou vertu, tout fut grand sous sa main;
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir & parler un Romain.

Fable autrefois en tableaux si fertile,
Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmants, quel fut donc votre asyle!
Lulli monta son luth harmonieux,
A ses accens s'éleva ce beau temple,
Brillant théatre où préside l'Amour,
Où tous les arts triomphent tour-à-tour,
Et dont Quinault fut la gloire & l'exemple.
Chantre immortel d'Atys & de Renaud,
O toi! galant & sensible Quinault,
L'illusion, aimable enchanteresse,
Mêla son filtre à tes vives couleurs;
Le Dieu des vers, le Dieu de la tendresse,
T'ont couronné de lauriers & de fleurs:
Eh! qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaste, un plus riche trésor?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie;
En vain ta gloire, en naissant, fut ternie,
Elle renaît plus radieuse encor.
Dans tes tableaux quelle noble magie!
Dans tes beaux vers quelle douce énergie!
Si le Français, par Racine embelli,
Doit à ses vers sa grâce & sa noblesse,
Il tient de toi, par ton style amolli,

Un tour liant & nombreux sans foibleſſe.

Que n'avoit-il, ton injuſte cenſeur,
Que n'avoit-il un rayon de ta flamme?
Son fiel amer avoit-il la douceur
D'un ſentiment émané de ton ame?

Mais ce Boileau, juge paſſionné,
N'en eſt pas moins légiſlateur habile.
Aux lents efforts d'un travail obſtiné,
Il fait céder la nature indocile;
Dans un terrein ſauvage, abandonné;
A pas tardifs trace un ſillon fertile,
Et ſon vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art, rendu ſimple & facile,
Reſſemble au trait d'un or pur & ductile,
Par la filière en gliſſant façonné.

Que ne peut point une étude conſtante?
Sans feu, ſans verve & ſans fécondité,
Boileau copie, on diroit qu'il invente:
Comme un miroir il a tout répété.
Mais l'art jamais n'a ſu peindre la flamme;
Le ſentiment eſt le ſeul don de l'ame,
Que le travail n'a jamais imité.
J'entends Boileau monter ſa voix flexible
A tous les tons, ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaiſant, fin moqueur,
Même léger dans ſa gaîté pénible:
Mais je ne vois jamais Boileau ſenſible,
Jamais un vers n'eſt parti de ſon cœur.

Que la nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce poëte ingénu,
Ce la Fontaine, à lui ſeul inconnu,
Ce peintre né, dont l'inſtinct nous enchante,
Simple & profond, ſublime ſans effort!
Le vers heureux, le tour rapide & fort,
Viennent chercher ſa plume négligente.

Pour lui sa muse, abeille diligente,
Va recueillir le suc brillant des fleurs;
En se jouant, la main de la nature,
Mêle, varie, assortit ses couleurs.
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le zéphyr fait toute la culture,
Et que l'aurore embellit de ses pleurs.
Mais, sous l'appas d'un simple badinage;
Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton;
Qui de l'enfance a pris l'air & le ton.
De l'art des vers, tel est le digne usage.
Mais laissons-lui sa noble liberté;
A peine il sent le frein de l'esclavage,
Qu'il perd son feu, sa grâce & sa fierté.

La poésie eut le sort de Pandore.
Quand le génie au ciel la fit éclore,
Chacun des arts l'enrichit d'un présent.
Elle reçut des mains de la peinture
Le coloris, prestige séduisant,
Et l'heureux don d'imiter la nature.
De l'éloquence elle eut les traits vainqueurs;
Ce traits brûlants qui pénètrent les cœurs;
A l'harmonie elle dut sa mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accens qui ravissent les Dieux.
La raison même, à la jeune immortelle,
Voulut servir de compagne fidelle;
Mais, quelquefois invisible témoin,
Elle la suit & l'observe de loin.

Dès que Rousseau s'élève au ton de l'ode;
Et qu'il décrit, en vers harmonieux,
L'ordre éclatant qui règne dans les cieux,
L'enthousiasme est sa seule méthode.
Quand sous ses doigts commence à retentir
La harpe sainte ou le luth de Pindare,
J'aime à penser, je crois même sentir

Qu'un feu divin de son ame s'empare :
Je m'abandonne, avec lui je m'égare.
Mais d'un ton grave & d'un air réfléchi,
A la raison, si lui-même il insulte,
Pour la combattre, il faut qu'il la consulte,
Et de ses lois il n'est plus affranchi.
Que dis-je? est-il d'essor qu'elle ne règle,
Pour s'élever & planer dans les cieux?
L'enthousiasme a les ailes de l'aigle;
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux?
Voyez Horace, & si, dans son délire,
Sa main voltige au hasard sur sa lyre,
Avec quel art variant ses accords,
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaisse.
Vrai dans sa fougue, & sage en son ivresse,
La raison même approuve ses transports.
D'un ton moins haut, si l'ami de Mécène,
Des mœurs de Rome ingénieux censeur,
A mes regards en expose la scène,
Quelle morale & plus pure & plus saine?
Qu'il y répand de charme & de douceur!
En le lisant, avec lui je crois vivre;
A Tivoli je m'empresse à le suivre;
La liberté, l'enjoûment, la raison,
Dans sa retraite accourent sur ses traces;
L'Amour y vient sans bandeau ni poison,
Et la vieillesse y joue avec les Graces.

De nos devoirs le mutuel accord,
De nos besoins l'intime & doux rapport,
Le choix du bien, sa nature immuable,
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,
De l'amitié le charme & les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même,
Sous ces berceaux voilà nos entretiens.

Mais à mes yeux encor plus familière,

Plus près de moi, plus facile à saisir;
La vérité, dans les jeux de Molière,
De ses leçons sait me faire un plaisir.
Enseigne-nous où tu trouves la rime,
Lui dit Boileau sans doute en badinant...
Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Molière, a de plus étonnant?
Enseigne-nous plutôt quel microscope,
Depuis Agnès jusqu'au fier Misanthrope,
Te dévoila les plis du cœur humain;
Quel Dieu remit ses crayons dans ta main.
Dans tes écrits quelle sève féconde!
Quelle chaleur! quelle ame tu répands!
La cour, la ville & le peuple & le monde,
Tu fais de tout une étude profonde,
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le jaloux rit du sot qui lui ressemble:
Le médecin se moque du Purgon;
L'avare pleure & sourit tout ensemble,
D'avoir payé pour entendre Harpagon;
Le seul Tartuffe a peu ri, ce me semble.

Moi, qui n'ai point le masque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaissie
S'élève autour de mon ame obscurcie;
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot;
Ou que la sombre & vague inquiétude
Trouble mes sens fatigués de l'étude:
J'appelle à moi Sottenville & Dandin,
Le bon Sosie, & Nicole, & Jourdain:
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A pleins canaux mon sang coule soudain,
De mes esprits le feu se renouvelle,
Je crois renaître, & ma sérénité
En un jour clair me peint l'humanité.
Tous ces travers, qui m'excitoient la bile,
Ne sont pour moi qu'un spectacle amusant;
Moi-même enfin je me trouve plaisant,

D'avoir tranché du censeur difficile.

Fruits du génie, h ureux présens des cieux,
Embellissez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loisir précieux :
Seul avec vous, je me plais en moi-même.
Par vous, guéri de cette vanité,
Qui sacrifie à la célébrité
Le doux repos, des biens le plus solide,
De cette vie inconstante & fluide,
Je suis le cours avec tranquillité,
L'œil attaché sur un charmant rivage,
Où la nature étale à mon passage,
Son abondance & sa variété.



BILLET

A Monsieur BERNARD, *auteur d'un poëme, intitulé l'*Art d'aimer, *pour l'inviter à souper chez Madame* DE MONTMORENCI.

GENTIL BERNARD est averti,
Au nom du Pinde & de Cythère,
Que l'*Art d'aimer* doit samedi,
Venir souper chez l'*Art de plaire.*

VOLTAIRE.



MADRIGAL.

IRIS ne craignez pas qu'une flamme nouvelle
Me fasse ailleurs porter mon choix ;
On peut, en vous voyant, devenir infidelle :
Mais c'est pour la dernière fois.

CHAULIEU.

SUR L'ART D'AIMER

D'OVIDE.

CETTE lecture est sans égale ;
Ce livre est un petit dédale,
Où l'esprit prend plaisir d'errer.
Cloris, suivez les pas d'Ovide,
C'est le plus agréable guide,
Qu'on peut choisir pour s'égarer.

GIBERT.

MADRIGAL.

J'ATTENDS Iris & ses rigueurs,
Et je l'attends avec impatience ;
Quel en seroit l'excès, si rempli d'espérance ;
J'attendois d'elle des faveurs !

CHAULIEU.

ODE
SUR FONTENAI.

DÉSERT, aimable ſolitude,
Séjour du calme & de la paix,
Aſyle où n'entrèrent jamais
Le tumulte & l'inquiétude;

Quoi! j'aurai tant de fois chanté,
Aux tendres accords de ma lyre,
Tout ce qu'on ſouffre ſous l'empire
De l'Amour & de la beauté:

Et plein de la reconnoiſſance
De tous les biens que tu m'as faits;
Je laiſſerai dans le ſilence
Tes agrémens & tes bienfaits!

C'eſt toi qui me rends à moi-même;
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma ſeule oiſiveté,
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois & ces hameaux,
C'eſt là que je commence à vivre;
Et j'empêcherai de m'y ſuivre
Le ſouvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant déſirées
J'ai connu vos illuſions;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La

La cour ne peut plus m'éblouir ;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des Dieux, qui des flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse & de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée,
Que du murmure de ton eau.

Bannissons la flatteuse idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon savoir faire & mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaisirs
D'une condition commune :
Avec l'état de ma fortune
Je mets de niveau mes désirs.

Ah! quelle riante peinture !
Chaque jour se pare, à mes yeux,
Des trésors dont la main des Dieux,
Se plaît d'enrichir la nature.

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre sous ces ormeaux !

Puis, sur le soir, à nos musettes
Ouïr répondre les côteaux,

Et retentir tous nos hameaux
De hautbois & de chanſonnettes !

Mais, hélas ! ces paiſibles jours
Coulent avec trop de vîteſſe ;
Mon indolence & ma pareſſe
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieilleſſe s'avance ;
Et je verrai, dans peu, la mort
Exécuter l'arrêt du ſort,
Qui m'y livrent ſans eſpérance.

Fontenaî, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumière ;
Bientôt au bout de ma carrière ;
Chez toi, je joindrai mes aïeux.

Muſes qui, dans ce lieu champêtre ;
Avec ſoin me fîtes nourrir,
Beaux arbres qui n'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

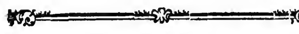
Cependant du fraix de votre ombre
Il faut ſagement profiter,
Sans regret prêt à vous quitter ;
Pour le manoir terrible & ſombre :

Où, des arbres, dont tout exprès ;
Pour un doux & plus long uſage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me ſuivra qu'un cyprès.

Mais je vois revenir Liſette,
Qui, d'une coîffure de fleurs,
Avec ſon teint & leurs couleurs ;
Fait une nuance parfaite.

Egayons ce reste de jours
Que la bonté des Dieux me laisse,
Parlons de plaisirs & d'amours,
C'est le conseil de la sagesse.

CHAULIEU.



MADRIGAL.

LA NAISSANCE D'IRIS.

UN jour Vénus, usant du droit de mère,
Contre l'Amour se mit en grand courroux :
« Oui-dà, dit-il ; eh bien ! je m'en vais faire
» Une beauté plus aimable que vous ».
Or, admirez jusqu'où va sa rancune !
Voilà d'abord le petit traître Amour
A rassembler les trois Grâces en une :
Ce fut ainsi qu'Iris reçut le jour.

MONCRIF.



HÉROÏDE.

HÉLOÏSE

A ABAILARD.

Dans ces lieux habités par la ſeule innocence;
Où règne avec la paix, un éternel ſilence,
Où les cœurs, aſſervis à de ſévères lois,
Vertueux par devoir, le ſont auſſi par choix;
Quelle tempête affreuſe, à mon repos fatale,
S'élève dans les ſens d'une foible veſtale!
De mes feux mal éteints, qui ranime l'ardeur?
Amour, cruel Amour, renais-tu dans mon cœur?
Hélas! je me trompois; j'aime, je brûle encore....
O nom cher & fatal, Abailard!.... je t'adore!
Cette lettre, ces traits, à mes yeux ſi connus,
Je les baiſe cent fois, cent fois je les ai lus.
De ſa bouche amoureuſe Héloïſe les preſſe,
Abailard! cher amant! mais, quelle eſt ma foibleſſe!
Quel nom, dans ma retraite, oſe-je prononcer?
Ma main l'écrit!.... hé bien! mes pleurs vont l'effacer.
Dieu terrible! pardonne, Héloïſe ſoupire:
Au plus cher des époux tu lui défends d'écrire!
A tes ordres cruels, Héloïſe ſouſcrit.....
Que dis-je? mon cœur dicte..... & ma plume obéit.

Priſon, où la vertu, volontaire victime,
Gémit & ſe repent, quoiqu'exempte de crime;
Où l'homme, de ſon être imprudent deſtructeur;
Ne jette, vers le ciel, que des cris de douleur:
Marbres inanimés, & vous froides reliques,

Que nous ornons de fleurs, qu'honorent nos cantiques ?
Quand j'adore Abailard, quand il eſt mon époux,
Que ne ſuis-je inſenſible & froide comme vous !
Mon Dieu m'appelle en vain du trône de ſa gloire ;
Je cède à la nature une indigne victoire.
Les cilices, les fers, les prières, les vœux,
Tout eſt vain, & mes pleurs n'éteignent point mes feux.

Au moment où j'ai lu ces triſtes caractères,
Des ennuis de ton cœur ſecrets dépoſitaires,
Abailard, j'ai ſenti renaître mes douleurs.
Cher époux, cher objet de tendreſſe & d'horreurs,
Que l'amour, dans tes bras, avoit pour moi de charmes!
Que l'amour, loin de toi, me fait verſer de larmes!
Tantôt je crois te voir, de myrthe couronné,
Heureux & ſatisfait, à mes pieds proſterné;
Tantôt dans les déſerts, farouche & ſolitaire,
Le front couvert de cendre, & le corps ſous la haire,
Deſſéché dans ta fleur, pâle & défiguré,
A l'ombre des autels, dans le cloître ignoré.
C'eſt donc là qu'Abailard, que ſa fidelle épouſe,
Quand la religion, de leur bonheur jalouſe,
Briſe les nœuds chéris dont ils étoient liés,
Vont vivre indifférents, l'un par l'autre oubliés !
C'eſt là que, déteſtant & pleurant leur victoire,
Ils fouleront aux pieds & l'amour & la gloire !
Ah ! plutôt écris-moi : formons d'autres liens ;
Partage mes regrets..... je gémirai des tiens ;
L'écho répétera nos plaintes mutuelles ;
L'écho ſuit les amans malheureux & fidelles.
Le ſort, nos ennemis ne peuvent nous ravir
Le plaiſir douloureux de pleurer, de gémir ;
Nos larmes ſont à nous.... nous pouvons les répandre;
Mais, Dieu ſeul, me dis-tu, Dieu ſeul peut y prétendre.
Cruel ! je t'ai perdu, je perds tout avec toi :
Tout m'arrache des pleurs... tu ne vis plus pour moi.
C'eſt pour toi, pour toi ſeul que couleront mes larmes;

Aux pleurs des malheureux, Dieu trouve-t-il des
charmes ?

Écris-moi, je le veux : ce commerce enchanteur,
Aimable épanchement de l'esprit & du cœur,
Cet art de converser, sans se voir, sans s'entendre,
Ce muet entretien si charmant & si tendre,
L'art d'écrire, Abailard, fut sans doute inventé
Par l'amante captive & l'amant agité.
Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente :
Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une amante ;
Son cœur s'y développe : elle peut, sans rougir,
Y mettre tout le feu d'un amoureux désir.
Hélas ! notre union fut légitime & pure !
On nous en fit un crime, & le ciel en murmure.
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,
Quand tu m'offris l'amour sous le nom d'amitié,
Tes yeux brilloient alors d'une douce lumière ;
Mon ame, dans ton sein, se perdit toute entière.
Je te croyois un Dieu, je te vis sans effroi ;
Je cherchois une erreur qui me trompa pour toi.
Ah ! qu'il t'en coûtoit peu pour charmer Héloïse !
Tu parlois..... à ta voix tu me voyois soumise.
Tu me peignois l'amour bienfaisant, enchanteur.....
La persuasion se glissoit dans mon cœur :
Hélas ! elle y couloit de ta bouche éloquente,
Tes lèvres la portoient sur celles d'un amante.
Je t'aimai... je connus, je suivis le plaisir ;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible souvenir.
Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, sagesse ;
J'adorois Abailard, & dans ma douce ivresse,
Le reste de la terre étoit perdu pour moi :
Mon univers, mon Dieu, je trouvois tout dans toi.

Tu le sais, quand ton ame, à la mienne enchaînée,
Me pressoit de serrer les nœuds de l'hyménée,
Je t'ai dit, cher amant, hélas ! qu'exiges-tu ?
L'amour n'est point un crime, il est une vertu.

Pourquoi donc l'asservir à des lois tyranniques ?
Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
L'amour n'est point esclave, & ce pur sentiment,
Dans le cœur des humains, naît libre, indépendant.
Unissons nos plaisirs sans unir nos fortunes.
Crois-moi, l'hymen est fait pour des ames communes,
Pour des amans livrés à l'infidélité :
Je trouve, dans l'amour, mes biens, ma volupté.
Le véritable amour ne craint point le parjure :
Aimons-nous, il suffit, & suivons la nature.
Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour-à-tour,
Ne cherchons, en un mot, que l'amour dans l'amour.
Que le plus grand des Rois, descendu de son trône,
Vienne mettre à mes pieds son sceptre & sa couronne,
Et que m'offrant sa main, pour prix de mes attraits,
Son amour fastueux me place sous le dais ;
Alors on me verra préférer ce que j'aime,
A l'éclat des grandeurs, au Monarque, à moi-même.
Abailard, tu le sais, mon trône est dans ton cœur.
Ton cœur fit tout mon bien, mes titres, ma grandeur.
Méprisant tous ces noms que la fortune invente,
Je porte, avec orgueil, le nom de ton amante :
S'il en est un plus tendre & plus digne de moi,
S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour toi.
Abailard, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire !
C'est la première loi, le reste est arbitraire.
Quels mortels plus heureux que de jeunes amans,
Réunis par leurs goûts & par leurs sentimens,
Que les ris & les jeux, que le penchant rassemble ;
Qui pensent à la fois, qui s'expriment ensemble,
Qui confondent leur joie au sein de leurs plaisirs,
Qui jouissant toujours, ont toujours des désirs ?
Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent point de vide,
La douce illusion à leur bonheur préside ;
Dans une coupe d'or, ils boivent à longs traits,
L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits.

Si l'homme, hélas! peut l'être, ils sont heureux sans doute,
Nous cherchons le bonheur; l'amour en est la route;
L'amour mène au plaisir; l'amour est le vrai bien.
Tel fut, cher Abailard, & ton sort & le mien.

Que les temps sont changés! ô jour, jour exécrable,
Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable,
Osa..... quoi! je n'ai point repoussé ses efforts!
Malheureuse Héloïse, ah! que faisois-je alors?
Mon bras, mon désespoir, les larmes d'une amante
Auroient..... rien ne fléchit leur rage frémissante.
Barbares, arrêtez! respectez mon époux!
Seule j'ai mérité de périr sous vos coups.
Vous punissez l'amour, & l'amour est mon crime!
Oui, j'aime avec fureur, frappez votre victime.
Vous ne m'écoutez pas! le sang coule!.... ah, cruels!
Quoi! mes cris, quoi! mes pleurs, paroîtront criminels!
Quoi! je ne puis me plaindre en mon malheur funeste!
Nos plaisirs sont détruits.... ma rougeur dit le reste.
Mais quelle est la rigueur du destin qui nous perd?
Nous trouvons dans l'abyme, un autre abyme ouvert.

O mon cher Abailard! peins-toi ma destinée.
Rappelle-toi le jour où, de fleurs couronnée,
Où, prête à prononcer un serment solennel,
Ta main me conduisit aux marches de l'autel;
Où, détestant tous deux le sort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime;
Où, le cœur consumé du feu de mes désirs,
Je jurai de quitter le monde & ses plaisirs.
D'un voile obscur & saint, ta main foible & tremblante,
A peine avoit couvert le front de ton amante,
A peine je baisois ces vêtemens sacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés,
Du temple tout-à-coup les voûtes retentirent;

Le soleil s'obscurcit, & les lampes pâlirent;
Tant le ciel entendit, avec étonnement,
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidelle amant!
Tant l'Éternel encor doutoit de sa victoire!
Je te quittois.... Dieu même avoit peine à le croire;
Hélas! qu'à juste titre il soupçonnoit ma foi!
Je me donnois à lui, quand j'étois toute à toi.

Viens donc, cher Abailard, seul flambeau de ma vie;
Que ta présence encor ne me soit point ravie.
C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens, nous pourrons encor connoître le plaisir,
Le trouver dans nos yeux, le puiser dans nos ames.
Je brûle..... de l'amour je sens toutes les flammes....
Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux:
Quels momens, Abailard! les sens-tu! quelle joie!
O douce volupté!.... plaisirs..... où je me noie!
Serre-moi dans tes bras, presse-moi sur ton cœur;
Nous nous pressons tous deux: mais quelle heureuse erreur!
Je ne me souviens plus de ton destin funeste;
Couvre-moi de baisers... je rêverai le reste.
Que dis-je! cher amant, non, non, ne m'en crois pas.
Il est d'autres plaisirs, montre-m'en les appas.
Viens, mais pour me traîner aux pieds du sanctuaire;
Pour m'apprendre à gémir sous un joug salutaire,
A te préférer Dieu, son amour & sa loi,
Si je puis cependant les préférer à toi:
Viens, & pense du-moins que ce troupeau timide
De vestales, d'enfans, a besoin qu'on le guide.
Ces filles du Seigneur, instruites par ta voix,
Baissant un front docile, & s'imposant tes lois,
Marchèrent sur tes pas dans ce climat sauvage;
De ces remparts sacrés l'enceinte est ton ouvrage;
Et tu nous fis trouver, sur des rochers affreux,
Des campagnes d'Eden l'attrait délicieux.
Retraite des vertus, séjour simple & champêtre,

Sans faste, sans éclat, tel enfin qu'il doit être;
Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi;
De l'or du fanatique il n'est point embelli.
La piété l'habite, & voilà sa richesse.
Dans l'enclos ténébreux de cette forteresse,
Sous ces dômes obscurs, à l'ombre de ces tours,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,
Mon amant autrefois répandoit la lumière:
Le soleil brilloit moins au haut de sa carrière;
Les rayons de sa gloire éclairoient tous les yeux.
Maintenant qu'Abailard ne vit plus dans ces lieux,
La nuit les a couverts de ses voiles funèbres,
La tristesse nous suit dans l'horreur des ténèbres.
On demande Abailard, & je vois tous les cœurs,
Privés de mon amant, partager les douleurs.

Des larmes de ses sœurs, Héloïse attendrie,
De voler dans leurs bras, te conjure & te prie.
Ah, charité trompeuse! ingénieux détour!
Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour?
Viens, n'écoute que moi, moi seule je t'appelle:
Abailard, sois sensible à ma douleur mortelle.
Toi, dans qui je trouvois père, époux, frère, ami;
Toi, de tous les amans, l'amant le plus chéri;
Ne vois-tu plus en moi ton épouse charmante,
Ta fille, ton amie, & sur-tout ton amante?
Viens, ces arbres touffus, ces pins audacieux,
Dont la cime s'élève & se perd dans les cieux,
Ces ruisseaux argentés fuyant dans la prairie,
L'abeille, sur les fleurs, cherchant son ambroisie;
Le zéphir qui se joue au fond de nos bosquets,
Ces cavernes, ces lacs & ces sombres forêts;
Ce spectacle riant, offert par la nature,
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure.
L'ennui, le sombre ennui, triste enfant du dégoût,
Dans ces lieux enchantés se traîne, & corrompt tout:
Il sèche la verdure, & la fleur pâlissante
Se courbe & se flétrit sur sa tige mourante.

Zéphir n'a plus de souffle, écho n'a plus de voix,
Et l'oiseau ne sait plus que gémir dans nos bois.

Hélas! tels sont les lieux, où, captive, enchaînée;
Je traîne, dans les pleurs, ma vie infortunée:
Cependant, Abailard, dans cet affreux séjour,
Mon cœur s'enivre encor des poisons de l'amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence,
Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.
Moi, dompter mon amour quand j'aime avec fureur!
Ah! ce cruel effort est-il fait pour mon cœur?
Avant que le repos puisse entrer dans mon ame,
Avant que ma raison puisse étouffer ma flamme;
Combien faut-il encor aimer, se repentir,
Désirer, espérer, désespérer, sentir,
Embrasser, repousser, m'arracher à moi-même;
Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime.

O funeste ascendant! ô joug impérieux!
Quels sont donc mes devoirs, & qui suis-je en ces lieux?
Perfide! de quel nom veux-tu que l'on te nomme?
Toi, l'épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme?
Dieu cruel! prends pitié du trouble où tu me vois,
A mes sens mutinés ose imposer tes lois.
Tu tiras du cahos le monde & la lumière,
Hé bien! il faut t'armer de ta puissance entière.
Il ne faut plus créer..... Il faut plus en ce jour;
Il faut dans Héloïse anéantir l'amour.
Le pourras-tu, grand Dieu? Mon désespoir, mes larmes,
Contre un cher ennemi te demandent des armes;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.

Chères sœurs, de mes fers compagnes innocentes;
Sous ses portiques saints, colombes gémissantes,
Vous, qui ne connoissez que ces froides vertus,
Que la religion donne.... & que je n'ai plus;
Vous qui, dans les langueurs du zèle monastique;

Ignorez de l'amour l'empire tyrannique ;
Vous enfin qui, n'ayant que Dieu ſeul pour amant ;
Aimez par habitude, & non par ſentiment :
Que vos cœurs ſont heureux, puiſqu'ils ſont inſenſibles !
Tous vos jours ſont ſereins, toutes vos nuits paiſibles.
Le cri des paſſions n'en trouble point le cours.
Ah ! qu'Héloïſe envie & vos nuits & vos jours !
Héloïſe aime & brûle au lever de l'aurore :
Au coucher du ſoleil elle aime & brûle encore ;
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours :
Elle dort pour rêver dans le ſein des amours.
A peine le ſoleil a fermé mes paupières,
L'amour me careſſant de ſes ailes légères,
Me rappelle ces nuits, chères à mes déſirs,
Douces nuits, qu'au ſommeil diſputoient les plaiſirs !
Abailard, mon vainqueur, vient s'offrir à ma vue :
Je l'entends.... je le vois..... & mon ame eſt émue.
Les ſources du plaiſir ſe rouvrent dans mon cœur ;
Je l'embraſſe.... il ſe livre à ma brûlante ardeur.
La douce illuſion ſe gliſſe dans mes veines ;
Mais que je jouis peu de ces images vaines !
Sur ces objets flatteurs, offerts par le ſommeil,
La raiſon vient tirer le rideau du réveil.

Non, tu n'éprouves plus ces ſecouſſes cruelles,
Abailard ! tu n'as plus de flammes criminelles.
Dans le funeſte état où t'a réduit le ſort,
Ta vie eſt un long calme, image de la mort.
Ton ſang, pareil aux eaux des lacs & des fontaines ;
Sans trouble & ſans chaleur, circule dans tes veines.
Ton cœur glacé n'eſt plus le trône de l'amour,
Ton œil appeſanti s'ouvre avec peine au jour :
On n'y voit point briller le feu qui me dévore ;
Tes regards ſont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens donc, cher Abailard ! que crains-tu près de moi ?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Déſormais inſenſible aux plus douces careſſes,
T'eſt-il encor permis de craindre des foibleſſes ?

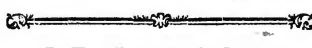
Puis-je eſpérer encor d'être belle à tes yeux?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts ſans échauffer leur cendre,
Mon amour ſur ton cœur n'a plus rien à prétendre.
Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer.
Héloïſe t'adore, & tu ne peux l'aimer!

Mais que ſens-je? ô pouvoir! ô puiſſance ſuprême!
Quelle main me déchire, & m'arrache à moi-même?
Tremble, cher Abailard! un Dieu parle à mon cœur,
De ce Dieu, ton rival, ſois encor le vainqueur.
Vole près d'Héloïſe, & ſois sûr qu'elle t'aime.
Abailard, dans mes bras, l'emporte ſur Dieu même;
Oui, viens.... oſe te mettre entre le ciel & moi;
Diſpute-lui mon cœur.... & ce cœur eſt à toi.
Que dis-je? Non, cruel! fuis loin de ton amante:
Fuis, cède à l'Eternel Héloïſe mourante.
Fuis, & mets entre nous l'immenſité des mers:
Habitons les deux bouts de ce vaſte univers.
Dans le ſein de mon Dieu, quand mon amour expire;
Je crains de reſpirer l'air qu'Abailard reſpire;
Je crains de voir ſes pas ſur la poudre tracés.
Tout me rappelleroit des traits mal effacés.
Du crime au repentir un long chemin nous mène:
Du repentir au crime un moment nous entraîne.
Ne viens point, cher amant, je ne vis plus pour toi.
Je te rends tes ſermens, ne penſe plus à moi.
Adieu, plaiſirs ſi chers à mon ame enivrée;
Adieu, douces erreurs d'un amante égarée....
Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y réſout:
Adieu, cher Abailard, cher époux.... adieu tout.

O grâce lumineuſe! ô ſageſſe profonde!
Vertu, fille du ciel! oubli ſacré du monde!
Vous, qui me promettez des plaiſirs éternels,
Enlevez Héloïſe au ſein des immortels.
Je me meurs... Abailard, viens fermer ma paupière:
Je perdrai mon amour en perdant la lumière.

Dans ces affreux momens, viens du-moins recueillir,
Et mon dernier baiser, & mon dernier soupir.
Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes;
Quand la mort, de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des amours y grave notre histoire,
Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,
Dise : « Ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux :
» Gémissons sur leur tombe, & n'aimons pas comme
» eux ».

COLARDEAU.



LE BASSON,

CONTE.

JUSQU'AUX genoux trois puissants Villageois
Tenoient Lucas enfoncé dans la glace,
Qui, reniflant & souflant dans ses doigts,
Faisoit très-laide & piteuse grimace.
Eh ! mes amis, pour Dieu faites-lui grâce;
Dit un passant, qui plaignoit le pitaud.
Frère, répond le Sacristain Thibaud,
De notre Bourg c'est demain la grand'fête;
J'y chanterons l'office en faux-bourdon;
Et ce gros gars, qui crie à pleine tête,
Je l'enrhumons pour faire le basson.



ÉPITRE

DE M. D'ARNAUD, A M***.

JAMAIS je n'ai pu moiſſonner
Ces fleurs pour tes pareils écloſes;
Si je veux cueillir quelques roſes,
Ce n'eſt que pour te couronner.

Que de ta muſe enchantereſſe
J'aime le ton & l'agrément!
C'eſt par la voix de la Pareſſe
Que s'exprime le ſentiment.

Ainſi Tibulle, Ovide, Horace,
Des Jeux, des Amours entourés,
Leur dictoient ces hymnes ſacrés
Qu'on répète encore au Parnaſſe.

Ainſi le front orné de fleurs,
L'Anacréon * de notre France,
Soupiroit ces vers enchanteurs,
Embellis de leurs négligence.

Il pourra bien ſur l'Hélicon
Diſputer le rang de Poëte;
Mais Paphos retiendra le nom
Du Peintre aimable de Liſette.

* Chaulieu.

D'un ruiſſeau qui coule ſans bruit,
Il préfère l'onde amoureuſe
A cette caſcade écumeuſe
Dont la chûte au-loin retentit.

Imitons la ſimple nature
Dans nos vers comme dans nos mœurs;
La Fontaine eſt ſans impoſture,
Nous aimons juſqu'à ſes erreurs.

Auſſi-tôt que l'amant de Flore
De ſon aile aura careſſé
L'humble gazon qui craint d'éclore,
Des frimats encor menacé.

Quand la première violette,
Montrant ſes appas ingénus,
Annoncera dans ta retraite
Le retour du char de Vénus.

Alors transfuge de la Ville,
Y laiſſant des vœux indiſcrets,
J'irai dans ton champêtre aſyle
Retrouver l'étude & la paix.

J'irai d'un charmant badinage
Goûter l'agréable leçon,
Et recueillir quelque avantage
Des fruits tardifs de ma raiſon.



SIMPLICE
OU LA CRÉDULITÉ,
CONTE.

JADIS à Rome étoit un bon garçon,
Nommé Simplice, animal si crédule,
Qu'on le voyoit donner sans nul soupçon,
Dans un panneau, tant fût-il ridicule.
Pour s'amuser, certains drôles, un jour,
Firent complot de lui jouer un tour
D'espèce neuve, & trop cruel sans doute.
L'un de ces gars, aposté sur la route,
Vint l'aborder, d'un air tout stupéfait.
« Eh! mon ami, comme te voilà fait,
» S'écria-t-il! Par quelle maladie
» Ta face est-elle à ce point enlaidie?
» -- Malade, moi! Parbleu, je ne sens rien.
» Vous plaisantez: je me porte fort bien ».
Un autre arrive & redoublant la dose,
Lui fait du-moins, croire à demi la chose.
Mais un troisième, enfin, complètement
Le persuade. « Etes-vous homme sage
» De vous montrer avec un tel visage
» Hors du logis, lui dit-il gravement?
» Ah! si j'étois en même circonstance,
» Des médecins attendant l'assistance,
» Entre mes draps je me tiendrois bien coi.
»--Oui, dit Simplice... Ah! Messieurs, je vous croi;
» Vous m'éclairez sur le mal qui m'oppresse;
» Je suis au vrai, d'une extrême foiblesse;
» Veuillez m'aider à retourner chez moi ».

Très-volontiers on lui rend cet office ;
On déshabille, on couche le jocriſſe ;
Un faux docteur vient en robe, en rabat,
Se préſenter auprès de ſon grabat,
Tâte ſon pouls en ſecouant l'oreille,
Dit que jamais fièvre ne fut pareille,
Que le malade, à ce qu'il peut juger,
N'échappera d'un ſi preſſant danger.
Les aſſiſtans confirment ce préſage ;
A les ouïr, le mal croît par degrés :
Déjà ſes yeux ſont couverts d'un nuage ;
Déjà ſes traits ſont tous défigurés.
Remarquez-vous cette horrible grimace ?
Ses pieds ſont froids ; ſa langue s'embarraſſe ;
Il n'en peut plus. Ah ! le voilà paſſé.
Requieſcat à jamais *in pace.*

Déclaré mort, il ne dit le contraire.
Seul contre tous prétendre avoir raiſon,
Même en tel cas, lui ſembloit téméraire.
A ſon deſtin, on vit ce franc oiſon
Se réſigner ; on le vit, ſans murmure,
Prendre d'un mort & l'air & la poſture,
Et ſe garder ſi bien d'ouvrir les yeux,
Qu'un vrai défunt ne s'en fût tiré mieux.
Incontinent, dans le creux d'une bière,
On étendit le corps du pauvre humain :
Et tôt après, on ſe mit en chemin
Pour le conduire au prochain cimetière.
Mais obſervez que dans Rome, pour-lors,
C'étoit déjà, comme aujourd'hui, l'uſage
Qu'à découvert on tranſportât les morts ;
Et qu'en entier ſe montrât leur viſage.
Quelqu'un voyant le convoi s'approcher,
S'enquiert tout haut quel homme on va nicher
Si leſtement dans ſa maiſon dernière.
« C'eſt, lui dit-on, Simplice. Ah ! reprend-il,
» Il eſt donc vrai que cet eſprit ſubtil

» Eſt pour toujours privé de la lumière !
» Dieu ſoit loué de délivrer ces lieux
» Du plus grand ſot qu'on ait vu ſous les cieux » !
A ce propos choquant & malhonnête,
Le trépaſſé lève ſoudain la tête.
« O l'inſolent, qui vient me quereller
» Après ma mort, dit-il tout en furie !
» Va, ſi Simplice étoit encore en vie,
» Tu trouverois, coquin, à qui parler ».

M. HARDUIN.

STANCES

A MADAME DE C****.

L'ÉCLAT de ta naiſſante aurore
Brilla ſur mon heureux printemps;
J'eſſayois mes foibles talens,
Quand tes appas venoient d'éclore.

Cet inſtinct de nos jeunes ans,
Qui nous éclaire & nous enflamme,
Grava tes attraits dans mon ame,
Et plaça ton nom dans mes chants.

Dirigeant mes premières veilles,
Ton goût me preſcrivit des lois:
Les premiers accens de ma voix
Ont voulu flatter tes oreilles.

Nous étions dans l'âge brillant
Et des projets & des conquêtes:
Tes yeux tournoient toutes les têtes,
Ma muſe en vouloit faire autant,

Je l'avoûrai ſans jalouſie,
Tu fus plus heureuſe que moi:
Tes charmes pour donner la loi,
En ſavoient plus que mon Génie.

Le bonheur qui ſuit la Beauté,
Ne ſe fixe point ſur nos traces:
Et les Muſes, en vérité,
Ont plus d'ennemis que les Grâces.

Les Mortels, les Héros, les Dieux
Sont tous aux pieds de Cythérée:
Elle eſt triomphante, adorée,
Apollon eſt chaſſé des Cieux.

L'ignorance nous perſécute,
La haine veut nous avilir:
Un Lecteur chagrin nous diſpute
Et nos talens, & ſon plaiſir.

Mais l'Amour veille à votre gloire!
Deux beaux yeux n'ont point de Cenſeur;
Et nous chantons notre bonheur,
Quand nous chantons votre victoire.

Amis, s'il faut être rivaux,
Soyons-le aux pieds de Glicère;
Sur le Pinde on trouve la guerre,
Et les fêtes ſont à Paphos.

Deux jeunes Hôtes des bocages,
Brouillés aſſez mal-à-propos,
Se querelloient dans leurs ramages,
Leurs chants affligeoient les Echos.

Flore parut fraîche & brillante,
Pour elle ils unirent leurs voix:
Leur voix alors fut plus touchante;
Et la paix revint dans nos bois.

Qu'à jamais elle nous enchaîne ;
Puisqu'elle a su nous désarmer.
A-t-on des momens pour la haine ?
On en a si peu pour s'aimer ?

Par M. DE LA HARPE.



RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE
A CATHERINE,

Impératrice de toutes les Russies, qui l'invitoit à aller la voir.

DIEU, qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les moi ; je pars au même instant.
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O CATHERINE ! heureux qui vous entend !
Plaire & régner voilà votre talent :
Mais le premier me touche davantage ;
Par votre esprit vous étonnez le sage ;
Il cesseroit de l'être en vous voyant.



RÉPONSE

De M. le Maréchal DE RICHELIEU, *à l'Epître de M.* DE VOLTAIRE: Je la verrai, cette ſtatue.

IL eſt paſſé, cet heureux âge,
Où mon cœur, fidelle aux déſirs,
Voloit de plaiſirs en plaiſirs.
Il eſt paſſé. Dieux! quel dommage!
L'orſque l'on a plus le courage
De ſuivre le char des Amours,
On fait un mince perſonnage:
La raiſon offre ſon ſecours,
L'eſprit ſes fleurs, ſon badinage;
Le ſavoir ſon lourd étalage.
L'Amour heureux fait les beaux jours:
Le reſte n'eſt qu'un rempliſſage.
Il eſt divers goûts de paſſage:
Eſt-on galant? on l'eſt toujours.
J'ai, dit-on, la gloire en partage:
C'eſt beaucoup pour la vanité;
C'eſt peu pour la félicité;
Et ce n'eſt rien pour un volage;
Pour un amant de la beauté,
Qui d'un même aſpect enviſage
Le triſte bonheur d'être ſage,
Et celui d'être reſpecté.
Du-moins ſi j'avois l'avantage
De répandre dans un ouvrage
Ces grâces, cette aménité
Qui vous aſſurent le ſuffrage
Du goût & de la vérité;
Je tromperois l'oiſiveté,
Et tracerois, ſans verbiage,

Les scènes de la volupté.
La peindre, c'est en faire usage;
La chanter, c'est être goûté.
Ce n'est pas que j'ambitionne
Le laurier dont on vous couronne;
Trop cher quand il est mérité;
Et je préfère, en vérité,
Le naïf, le badin VOLTAIRE,
Dont la plume vive & légère
Grouppe des riens ingénieux,
Des riens aisés, délicieux,
Dignes des fastes de Cythère,
A ce divin rival d'Homère,
A ce chantre du grand Henri,
A cet illustre favori
De Melpomène & de Thalie;
A ce peintre de tous les temps;
En qui la nature associe
Tous les goûts & tous les talens.
Croyez-moi, les succès brillants
Honorent plus que les statues.
Des villes prises, défendues,
Sont de communs événemens;
Un héros mort, on le remplace.
Mais rendre délicatement
Les nuances du sentiment,
Allier la force à la grâce,
Le génie au raisonnement,
Et monter la lyre d'Horace
Au ton de l'aimable enjoûment;
Attendrir souvent, toujours plaire;
Ce rôle ne va qu'à VOLTAIRE;
Il est le Dieu de l'agrément.
Par vos beaux vers vous faites croire
Que, sous les drapeaux de Cypris,
Je remporte encor la victoire:
Du compliment je sens le prix;
Rien ne peut augmenter ma gloire
Que les belles & vos écrits.

CHANSON

A Madame la Princesse DE LIXIN, *aujourd'ui Maréchale* DE MIREPOIX.

Sur l'air : *Ah ! ma voisine, es-tu fâchée ?*

Aux demi-Dieux que Flore enchante
J'ai dit, *venez*.
C'est une énigme que je chante ;
Or, devinez.
Mais craignez que, d'un trait de flamme,
Certain enfant
N'en imprime au fond de votre ame
Le mot charmant.

Quel portrait ce mot renouvèle
Dans notre esprit !
A mesure qu'il est fidelle ;
Il s'embellit :
Lorsqu'il enchante on né peut craindre
Qu'il soit flatté.
A peine l'art va jusqu'à peindre
La vérité.

Ce mot est une enchanteresse ;
Vous la verrez :
Votre cœur sera dans l'ivresse,
Et vous direz :
Tous les secrets qu'en Thessalie
On sut former,
N'égaloient pas ceux d'Austrasie
Pour faire aimer.

Ce

Ce charme qu'en elle elle ignore,
En eſt plus fort:
Qui la connoît, bientôt l'adore;
Voilà ſon ſort.
Par ſon pouvoir la fuite eſt vaine,
Et, malgré vous,
D'un bout du monde il vous ramène
A ſes genoux.

Celui qui, bravant l'eſclavage,
A pu la voir,
Contre un autre écueil fait naufrage
Sans le prévoir:
Au doux charme qui vous attire,
En l'écoutant,
On croit ſeulement qu'on admire:
On eſt amant.

Ceſſez; on ne peut s'y méprendre,
M'ont-ils dit tous:
L'énigme eſt aiſée à comprendre,
Écoutez-nous:
« C'eſt à Paphos que, par fortune,
» Amour voulut
» Unir les trois Grâces en une:
» LIXIN parut ».

MONCRIF.



VERS

A Madame la Ducheſſe DE BOUFFLERS.

D'OU vient que ce lieu champêtre
Ne nous plaît que foiblement ?
Il eſt vrai qu'il eſt charmant :
Mais BOUFFLERS y pourroit être.

Une troupe d'Amours, à ſes ordres ſoumiſe,
Dans ce bois, l'autre jour, ſe plaiſoit à chanter :
» Si vous la connoiſſez, voici votre deviſe,
» Ou la voir, ou la regretter ».

Quand, parmi nous, quelqu'un dans ſon langage,
Fait éclater les grâces de l'eſprit :
Même en applaudiſſant, en ſecret on ſe dit :
» BOUFFLFRS en a bien davantage ».

Que ſa préſence eſt ſecourable !
Un eſſaim de plaiſirs inceſſamment la ſuit.
Elle paroît ; l'eſprit en devient plus aimable ;
Et le ridicule s'enfuit.

MONCRIF.



GABRIELLE
D'ESTRÉES
A HENRI IV,
HÉROIDE.

DANS ce calme effrayant (1) où la douleur moins vive
Retient chez les vivans mon ame fugitive,
Où, suspendu sur moi, le glaive de la mort
S'apprête à terminer mes tourmens & mon sort,
Où, de ce Dieu vengeur, que je crains & que j'aime
J'attends, en frémissant, la Sentence suprême,
Il m'est encor permis de tracer à tes yeux
Mes derniers sentimens & mes derniers adieux.

Tu sais combien l'amour, égarant ma foiblesse,
Dans de folles erreurs a plongé ma jeunesse:
Tu sais combien de fois, armé de vains efforts,
Mon cœur, prêt à se rendre, étouffa ses transports:
Je résistai long-temps; mais ce jour favorable,
De clémence & de gloire (2) exemple mémorable,
Ce jour où contre toi tes Peuples révoltés,
Défiant ton courage, & bravant tes bontés,

---

(1) Pendant que Henri IV étoit à Fontainebleau, Gabrielle d'Estrées fut attaquée deux fois en quatre jours d'apoplexie dont elle mourut à Paris. C'est dans l'intervalle de ces deux attaques, qu'elle est supposée écrire cette Epître.

(2) La réduction de Paris. Cette ville périssoit par la famine; Henri IV, qui l'assiégeoit, fut attendri de son sort, & la secourut. Les Parisiens touchés de cette générosité, tombèrent aux pieds de Henri IV, & se rendirent.

Se laissoient consumer par la faim dévorante ;
Où, sensible aux clameurs d'une Ville expirante ;
Tu voulus de ton Peuple oublier les forfaits,
Où Paris étonné vécut de tes bienfaits,
Ce triomphe, où si grand tu parus si modeste ;
Vint à mon foible cœur tendre un piége funeste.
Hélas ! je vis ce cœur sans cesse combattu,
Inflexible à tes feux, se rendre à ta vertu..
Qui pourroit résister à de si nobles charmes ?
Paris te couronna, je te rendis les armes ;
Et ta clémence enfin, utile à tes projets,
Te fit vaincre en un jour mon cœur & tes Sujets.

Oui, ce fatal instant, marqué par ma foiblesse ;
Dans mon esprit confus se retrace sans cesse ;
Sans cesse le plaisir, repoussant le remord,
Vient mêler ses attraits aux horreurs de la mort.
Je crois encor te voir : je crois encor entendre
Les sons de cette voix si flatteuse & si tendre.
Je revois ces bosquets, ce dangereux séjour (1)
Formé par la nature, embelli par l'amour,
Où le souffle léger du jeune amant de Flore,
Oppose aux feux du jour la fraîcheur de l'aurore ;
Où l'art industrieux fait briller à la fois
Le luxe des plaisirs, & le faste des Rois ;
Où sur un lit de fleurs, au sein de l'opulence ;
La mollesse s'endort dans les bras du silence.
Je t'appelle.... ta voix répond à mes accens :
Les flammes de l'amour embrasent tous mes sens ;
Je ne me connois plus ; je brûle, je frissonne,
Je succombe, à tes feux, amour, je m'abandonne.

Quelle coupable erreur vient encor me tromper !
Ah ! peignons-nous plutôt la mort prête à frapper :
Déjà je l'apperçois, déjà ma tombe s'ouvre,

(1) Anet.

Et l'abyme éternel à mes yeux se découvre.
Quelle affreuse clarté luit au milieu des airs !
Qui brise sous mes pas les portes des enfers ?
Ciel, quels feux dévorants !... Que de cris !... Gabrielle...
Quelle terrible voix sous ces voûtes m'appelle !
Je te vois, ô mon Juge, & de ton Tribunal
J'entends avec effroi sortir l'Arrêt fatal.
Dans quel gouffre enflammé, ta Justice éternelle
Entraîne des humains la foule criminelle !
Un instant de foiblesse & les plus grands forfaits
Sont-ils aux mêmes maux condamnés pour jamais ?
Dans ta clémence encor, grand Dieu, mon ame espère :
Qui créa les humains, n'en est-il plus le père ?
Eh quoi ! tous ces plaisirs si doux, si pleins d'attraits,
Précédés de la crainte, & suivis des regrets,
Ne laissent dans nos cœurs qu'une tristesse amère.
Du bonheur qui nous fuit, voilà donc la chimère ;
Dieu terrible, eh quels sont vos prétendus bienfaits ?
Ne nous donnez-vous donc que des biens imparfaits ?
A mes pleurs, à mes cris seriez-vous inflexible ?
Puniriez-vous mon cœur d'avoir été sensible ?
Est-on si criminel, en aimant à la fois
Le plus grand des humains, & le meilleur des Rois ?
Oui, de votre bonté mon amant est l'image :
Hélas ! aimer Bourbon, c'est aimer votre ouvrage.
N'est-ce pas vous, grand Dieu, dont le bras tout-puissant,
Deux fois, sauvant ses jours (1) du glaive menaçant,
Le conduisit vainqueur au trône de ses pères ?
Par vous, sa Foi, soumise au joug de nos mystères,
Des enfans de Calvin abandonna l'erreur,
Et la grâce des Cieux descendit dans son cœur.

(1) Henri IV avoit manqué deux fois d'être assassiné par Barrière & Chastel. Ce fut dans la chambre de Gabrielle d'Estrées que le dernier de ces deux scélérats s'introduisit pour commettre ce parricide.

Cher amant, cher objet de ma foiblesse extrême;
Tu vois par mes combats, à quel excès je t'aime.
Si d'une égale ardeur tu fus jamais épris,
J'ose de mon amour, te demander le prix.
Ce n'est pas qu'en secret, d'un vain titre jalouse,
Je veuille m'élever au rang de ton Epouse,
Ni qu'admise au Conseil, ou réglant le Sénat,
J'aspire à gouverner les rênes de l'Etat:
Dans la nuit du tombeau prête enfin à descendre,
D'Estrée à tes grandeurs n'a plus rien à prétendre;
Mais si ma voix, souvent propice aux malheureux,
En te peignant leurs maux, s'intéressa pour eux,
Si je puis espérer que, pour grâce dernière,
Tu prêteras encor l'oreille à ma prière:
Sur mes tristes enfans (1) daigne jeter les yeux;
Vois de nos tendres cœurs ces gages précieux,
Que la Nature avoue, & que la loi rejette.
Formés du Sang des Rois au sein de ta sujète,
Ces innocens, vers toi, lèvent leurs foibles mains;
Daigne les adopter, veille sur leurs destins.
Verras-tu tes enfans, rebuts de la fortune,
Traîner dans les affronts une vie importune?
Verras-tu, sans pitié, des Princes de ton Sang,
Dans la foule inconnus, ramper au dernier rang?
Peux-tu, les punissant des fautes de leur mère,
Les priver du plaisir de connoître leur père?
Je ne demande point que, placés après toi,
Ils écartent du Trône un légitime Roi;
Funeste ambition, injustice cruelle,
Non, vous ne régnez point au cœur de Gabrielle:

(1) Henri IV fit Gabrielle d'Estrées Duchesse de Beaufort; il lui promit de l'épouser & de légitimer ses enfans; il étoit même prêt à exécuter ce dessein, lorsqu'elle mourut: il eut d'elle deux fils & une fille, César, Duc de Vendôme; Alexandre, Grand-Prieur de France, mort prisonnier d'Etat; & Henriette, qui fut mariée à Charles de Lorraine, Duc d'Elbeuf.

Je veux que mes enfans, auprès de toi nourris,
Au sentier des vertus suivent tes pas chéris;
Qu'ils sachent qu'en tout temps, fidelles à leurs maîtres, (1)
La France, au champ de Mars, vit périr mes Ancêtres,
Et qu'ils puissent, comme eux, dédaignant le repos,
S'ils ne sont pas des Rois, être un jour des Héros:
Voilà tous mes desseins: c'est à toi d'y souscrire:
Je mourrai sans regret; mais, avant que j'expire,
Permets que, poursuivant un si cher entretien,
Mon cœur, en liberté, s'épanche dans le tien.
Sur un songe trompeur, que le hasard fit naître,
Mon esprit, vainement, s'épouvante peut-être;
Peut-être aussi le Ciel, qui veut t'en garantir,
Par moi seule aujourd'hui, te le fait pressentir;
Enfin, soit que ma crainte, injustement fondée,
De cet affreux objet me remplisse l'idée,
Soit que, pendant la nuit, le tableau du passé,
De mon esprit confus ne soit point effacé,
A peine, du sommeil, la faveur passagère
Vient suspendre mes maux & fermer ma paupière,
Qu'à mes yeux effrayés, un spectre menaçant,
Sort du fond de la tombe avec un cri perçant:
Un sceptre est à ses pieds: la mort qui l'environne,
De ses voiles affreux enveloppe le trône.
Que vois-je, m'écriai-je! Ah! Valois, est-ce vous?
» Oui, c'est moi, me dit-il, qui tombai sous les coups
» D'un peuple qu'un faux zèle a conduit dans le crime:
» Grand Dieu, fais que j'en sois la dernière victime.
Le spectre fuit; tout change; & mon œil étonné,
De tes nombreux sujets te trouve environné;
Mais tandis qu'enivrés de tendresse & de joie,
Tous les cœurs aux plaisirs s'abandonnent en proie,

(1) Gabrielle d'Estrées, d'une ancienne Maison de Picardie, étoit fille & petite-fille d'un Grand-Maître d'Artillerie. *Henr.* Chant. IX.

Soudain, armé d'un fer, un monſtre furieux
Vient, vole, approche, frappe.... & tout fuit à mes yeux.
De la ligue, en un mot, crains l'hydre menaçante :
Dans l'ombre de la nuit ſa tête renaiſſante
Se cache, en méditant des projets pleins d'horreur :
Son repos eſt à craindre autant que ſa fureur.
Ecarte loin de toi ces Moines politiques,
Qui, ſous un front timide eſclaves deſpotiques,
Fameux dans l'art de feindre, & prêts à tout oſer,
Ne rampent près des Rois que pour les maîtriſer.
Crains qu'un autre Clément, du ſein de la pouſſière,
Ne puiſſe quelque jour de ſa main meurtrière,
Croyant venger l'Egliſe, & mépriſant ſes lois,
Te joindre dans la tombe au dernier des Valois.

Hé quoi, me diras-tu, ce peuple que j'adore,
Quand je le rends heureux, voudroit me perdre encore!
Si Bourbon autrefois s'eſt armé contre lui,
Bourbon, par les bienfaits veut le vaincre aujourd'hui.
Le Français pour moi ſeul ſera-t-il inflexible ?
Oui, je ſais que ce peuple eſt né brave & ſenſible;
Que ſon cœur aiſément ſe laiſſe déſarmer,
Et que par la clémence on peut s'en faire aimer.
Mais ne ſais-tu donc pas juſqu'où le fanatiſme
Sur l'eſprit des humains étend ſon deſpotiſme ?
Peins-toi ce jour affreux, à l'horreur conſacré : (1)
Vois, parmi les mourans, Coligny maſſacré :
C'eſt-là que, ſous les coups & la haine de Rome;
Traîné dans la pouſſière, expira ce grand homme,
Entends-tu ces clameurs, ces lamentables cris ?
Vois le ſang, à grands flots, ruiſſeler dans Paris;
Reconnois à ces traits, dont frémit la nature,
De nos Prêtres cruels la funeſte impoſture.

O Peuple trop crédule ! ô Français généreux,
Quel Prince peut jamais vous rendre plus heureux?

(1) Le maſſacre de la St.-Barthelemi.

Qui, parmi les humains, fut plus digne de vivre?
Hélas! où courez-vous? Quelle ardeur vous enivre?
Quoi, le meilleur des Rois tomberoit sous vos coups!
Barbares... arrêtez... ô Ciel! que faites-vous?
Arrêtez.... Si le meurtre a pour vous tant de charmes,
Tournez contre mon sein vos parricides armes:
Baignez-vous dans mon sang, frappez, déchirez-moi,
Frappez... mais respectez les jours de votre Roi...
Mais que dis-je? ô Français! vous sentez mes alarmes;
De vos yeux attendris je vois couler des larmes:
Vous frémissez, vos sens sont saisis de terreur:
Pour commettre ce crime, il vous fait trop horreur:
Non, vous ne portez point des cœurs aussi coupables;
D'un si noir attentat vous n'êtes point capables.
Peuple, que dans vos cœurs ce Roi vive à jamais!
Songez à votre amour, songez à ses bienfaits.

Ne crains rien, cher amant: va, crois-moi, la nature
N'enfante point trois fois un cœur assez parjûre,
Un monstre assez cruel pour tramer ce dessein.
Qui, d'un Prince si bon voudroit percer le sein?
Henri, t'en souviens-tu, quand la Parque en furie (1)
S'apprêtoit à couper la trame de ta vie;
Hélas! tout le fardeau du céleste courroux
Parut, en ces momens, s'appesantir sur nous.
De quels cris douloureux nos Temples retentirent!
Tout s'émut, tout trembla, tous les cœurs s'attendrirent;
Mais tout changea bientôt, quand, vainqueur du trépas,
Tu vis l'abyme affreux refermé sous tes pas.
Quels doux emportemens! la France, avec son Maître,
Des portes du tombeau sembloit aussi renaître:

(1) Henri IV tomba malade, & toute la France trembla pour ses jours.

Tu parus, & chacun voulut revoir ſon Roi :
Tout un Peuple, en pleurant, voloit autour de toi.
Hélas, ſa douleur ſeule égala ſon ivreſſe !
Quel peuple pour ſon Roi montra plus de tendreſſe !
Par de nouveaux bienfaits reſſerre ce lien :
Pourſuis ; que ſon bonheur ſoit à jamais le tien ;
Que, parmi les Héros de ta race immortelle,
Louis douze (1), à ton cœur, ſerve en tout de modèle ;
Qu'écrit en lettres d'or, dans les faſtes des Cieux,
Son règne, pour jamais, ſoit préſent à tes yeux !
Des flatteurs, comme lui, redoute l'artifice ;
Que près de toi, la paix marche avec la juſtice ;
Sous le poids accablant des ſubſides affreux,
Hélas ! n'écraſe point tes peuples malheureux ;
Que dans tous tes conſeils la ſageſſe préſide ;
Qu'en ton ame toujours l'humanité réſide.
Que dis-je, cher amant, excuſe mon erreur :
Quelle eſt donc la vertu qui n'eſt point dans ton cœur ?
Hélas ! je m'en ſouviens, quand déployant ſes ailes,
La mort couvroit Paris de ſes ombres cruelles ;
Quand, tout ſouillé de ſang, un peuple factieux,
Sur des morts entaſſés croyoit monter aux Cieux ;
Quand, le Chriſt à la main, nos Prêtres ſanguinaires
Excitoient les enfans à maſſacrer leurs pères :
« O Paris, diſois-tu, les yeux baignés de pleurs,
» Je ne puis à préſent que plaindre tes malheurs ;
» Mais ſi jamais le Ciel (2), trompant mon eſpérance,
» Fait tomber dans mes mains le Sceptre de la France,
» Si du Maître des Rois l'immortelle clarté
» Fait, du ſein de l'erreur, ſortir la vérité,
» Peuple que je chéris, ô Français, ô mes Frères,
» Qu'avec plaiſir ma main finira vos misères !
» Ah, combien votre ſang me ſera précieux !

---

(1) Louis XII, ſurnommé le Père du Peuple.

(2) Lors du maſſacre de la St.-Barthelemi, Henri IV, Roi de Navarre, ne pouvoit point eſpérer de monter ſur le trône de la France.

» Vous que l'erreur conduit, Prêtres séditieux,
» Coupables Protestans, Catholiques rebelles,
» Sous un Roi réuni vous seriez tous fidelles.
» Dans les utiles jours d'une éternelle paix,
» J'enchaînerai vos cœurs par le nœud des bienfaits.

Barbares Partisans des maximes iniques;
O vous, Rois orgueilleux, vous Princes tyranniques,
Qui, signalant vos jours par de sanglants projets,
Sous un sceptre de fer accablez vos Sujets,
Veñez, jettez les yeux sur cet Empire immense,
Voyez-y ce Monarque; il tient, par sa clémence,
Tous les cœurs de son Peuple enchaînés sous ses lois;
L'orgueil fait les Tyrans, la bonté fait les Rois.

La bonté des Bourbons n'est point cette foiblesse
Qui, fille de la crainte, & sœur de la mollesse,
Cède par indolence, ou fuit par lâcheté,
Et qu'on brave toujours avec impunité.
C'est cette fermeté, c'est cette audace heureuse,
Qui, quelquefois sévère, & toujours généreuse,
Soulage d'une main les maux que l'autre a faits;
Qui ne sait se venger qu'à force de bienfaits;
Qui, lorsque sa victime à ses coups s'abandonne,
Au lieu de l'écraser, s'attendrit & pardonne.
O France! c'est ainsi que, te voyant périr,
Henri, par sa clémence, a su te conquérir.
Ainsi, lâche Biron, à ta perfide audace (1),
Ce Prince qui t'aimoit, offrit cent fois la grâce;
Mais ton orgueil força ce Roi désespéré,
A te rendre au tombeau dont il t'avoit tiré.

(1) Biron conspira contre Henri IV, qui lui avoit sauvé la vie à Fontaine-Française, & fut condamné à être décapité, malgré le Roi qui vouloit lui pardonner. On sait combien les descendans de cette illustre Maison ont réparé son crime, tant par les services qu'ils ont rendus à la France, que par l'attachement qu'ils ont toujours eu depuis pour leurs Rois.

O toi, dont la Sageſſe éternelle & profonde;
Fait rentrer au néant les puiſſances du monde,
Auguſte Protecteur des Peuples & des Rois,
Grand Dieu, du haut des Cieux, entends ma foible voix:
Par ma bouche aujourd'hui, tout un Peuple t'implore:
Daigne abaiſſer les yeux ſur un Roi qui t'adore:
Si tu prévois qu'un jour, un Sujet inhumain
Dans un ſang auſſi cher oſe tremper ſa main,
Que ce monſtre, étouffé dans le ſein de ſa mère;
Jamais de ſes regards ne ſouille la lumière,
Qu'il ſoit, s'il voit le jour, livré dans ce moment;
Avant d'être coupable, au plus affreux tourment:
Que ſon corps, déchiré par ta main vengereſſe,
Renaiſſe à chaque inſtant, pour expirer ſans ceſſe:
Et qu'enfin ſur la terre il ſoit l'opprobre affreux
Des plus vils ſcélérats de nos derniers neveux!

Cher Prince, cher amant, la mort la plus barbare;
Quand l'amour nous unit, pour jamais nous ſépare...
Pour jamais... juſte Ciel; je ne te verrai plus!
Suſpendez un moment vos décrets abſolus:
Inflexible Deſtin, puiſſant Dieu que j'implore,
Permettez à mes yeux de le revoir encore.

Alors qu'un ſoin preſſant t'arracha de ce lieu;
Je ne crus point te dire un éternel adieu.
Hélas! nos cœurs, ſéduits d'une vaine apparence;
S'abandonnoient ſans crainte à la douce eſpérance
De nous revoir bientôt réunis par l'amour:
Nous ſupportions l'abſence en faveur du retour.
Ah! ſi de l'avenir mon ſonge eſt le préſage,
Si des maux que je crains il m'offre ainſi l'image,
Oui, dans ce même inſtant, qui me glace d'effroi,
Du nombre des vivans, mon Dieu, retranchez-moi;
Mais ſi ce ſonge affreux n'eſt qu'un ſonge ordinaire,
D'un eſprit effrayé ſantôme imaginaire,
Qui, né dans le ſommeil, ſe diſſipe avec lui,
O mort! ſuſpends tes coups, & permets aujourd'hui

Que, funèste témoin de ces tristes orages
Qui long-temps, des Français, ont troublé les rivages,
Je le sois des beaux jours qui vont briller sur eux.
Cher amant, si le Ciel daigne exaucer mes vœux,
Si j'en crois aisément ce que mon cœur inspire,
Tranquille possesseur du plus heureux Empire,
Bientôt tu vas, bravant le sort & les revers,
Adoré de ton Peuple & craint de l'Univers,
Terrasser sous tes pieds la ligue frémissante.
La France, par tes soins, paisible & florissante,
Verra, sur les deux mers, flotter ses pavillons.
Les épis orgueilleux vont couvrir nos sillons:
Les Arts vont déployer leur sublime génie:
Les Muses, jusqu'aux Cieux, vont porter l'harmonie;
Et l'Europe, admirant ton règne & tes vertus,
Verra revivre en toi, Jule, Auguste & Titus.
Peut-être, par ces chants, verrons-nous un Orphée
Elever à ta gloire un superbe trophée;
Et Paris, étonné de sa vaste grandeur,
Pourra, de Rome un jour, égaler la splendeur.
Qu'en te voyant heureux, j'expirerois contente!
Mais le Ciel prend plaisir à tromper mon attente.
Puisse ce Dieu suprême, Arbitre de nos jours,
A tes heureux destins accorder un long cours,
Verser sur tes Etats tous ses bienfaits ensemble,
Et donner à nos fils un Roi qui te ressemble.

Mais c'en est fait: la force abandonne mes sens:
Je succombe, ô mon Dieu, sous les maux que je sens.
Adieu; ma plume échappe, & la mort qui m'appelle,
S'apprête à m'enfermer sous la tombe éternelle.
Adieu: que mon trépas n'excite point tes pleurs;
Henri, mon cher Henri, je t'embrasse..... je meurs.

M. BLIN DE SAINMORE.



VERS
DE M. D'ARNAUD,
A MADAME***.

DE ses fers lui-même étonné,
Mon cœur cesse d'être volage;
Pour jamais il est enchaîné,
Et ma constance est votre ouvrage.

Si la blonde m'intéressoit
Par sa langueur douce & touchante,
La brune aussi me séduiroit
Par sa vivacité piquante.

Comment ai-je fixé mes vœux?
Ce miracle, Amour l'a pu faire,
En joignant à deux grands yeux bleus
Une longue & noire paupière.

Il a su réunir enfin
Des Graces la simple nature,
De Vénus l'aimable imposture,
Et l'air galant & l'air divin.

J'aime donc la Brune & la Blonde,
Sans changer de vœux & d'objets:
Et j'aurois tous les goûts du monde,
Qu'ils seroient en vous satisfaits.



MADRIGAL.

PUISQUE tu veux que nous rompions,
Et que prenant chacun le nôtre,
De bonne-foi nous nous rendions
Ce que nous avons l'un de l'autre :
Je veux, avant tous mes bijoux,
Reprendre ces baiſers ſi doux
Que je te donnois à centaines :
Puis il ne tiendra pas à moi
Que de ta part tu ne reprennes
Tous ceux que j'ai reçus de toi.

FURETIERE.

VERS

Pour mettre au bas du portrait de Madame la Princeſſe DE MONACO.

LE Dieu qui veut qu'on l'adore,
Raſſembloit en la formant,
Les traits de la belle Laure,
Et l'eſprit de ſon amant.

MONCRIF.



LE PORTRAIT MANQUÉ,

A Madame la Marquise DE *B***.*

ON ne peut faire ton portrait :
Folâtre & sérieuse, agaçante & sévère ;
Prudente avec l'air indiscret ;
Vertueuse, coquette, à toi-même contraire ;
La ressemblance échappe en rendant chaque trait :
Si l'on te peint constante, on t'apperçoit légère ;
Ce n'est jamais toi qu'on a fait.
Fidelle aux sentimens avec des goûts volages,
Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour-à-tour ;
Tu plais aux libertins, tu captives les sages,
Tu domptes les plus fiers courages,
Tu fais l'office de l'Amour.
On croit voir cet enfant, en te voyant paroître ;
Sa jeunesse, ses traits, son art,
Ses plaisirs, ses erreurs, sa malice peut-être :
Serois-tu ce Dieu par hasard ?

VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

UN gros serpent mordit Aurele ;
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Qu'Aurele en mourut ? Bagatelle !
Ce fut le serpent qui créva.

LA MARTINIERE.

MADRIGAL.

Tous les matins vous êtes mon Aurore,
Le soleil ne me luit que lorsque je vous vois;
Vous êtes, au printemps, ma véritable Flore,
Celle de nos jardins près de vous perd ses droits.
Pour conduire mes pas dans le chemin du sage,
Vous êtes ma Minerve & je suis bien guidé.
Vous êtes mon Iris dans le temps de l'orage;
Souvent dans un repas vous êtes mon Hébé.
Si vous aviez l'ame assez bonne
Pour être ma Vénus sous un ombrage frais,
Je serois content, & j'aurois
Tout l'Olympe en votre personne.

PANNARD.

EPITAPHE

D'un jeune-homme enlevé à la fleur de son âge.

Le plaisir fut ma seule étude,
Je fus constant à le chérir:
Il m'a payé d'ingratitude,
Car c'est lui qui me fait mourir.





A MADAME DE BOURDIC.

JE l'ai connu ce délire enchanteur,
Fruit de l'efprit, des talens & des grâces;
Qui nous domine & remplit notre cœur :
Je l'ai connu, car j'ai fuivi vos traces.

Mais nous charmer, eft-ce nous rendre heureux?
Ah! dans cet art vous êtes trop profonde;
Et je conçois qu'il eft bien dangereux
D'aimer quelqu'un qui plaît à tout le monde.

J'aurois voulu peindre cet embarras,
Ce feu fi pur qui près de vous m'enflamme;
Mais il reffemble aux mouvemens de l'ame,
Qu'on fent très-bien & qu'on n'exprime pas.

M. Augufte GAUDE.



ODE

A LA SAGESSE.

SAGESSE, don du ciel ! ô ſeul bien véritable !
Mère de la ſolide paix,
Source de la gloire durable,
Puiſſes-tu, dans mon cœur, habiter pour jamais !

Sans toi le repentir marcheroit à ma ſuite ;
Conduis ma main dans mes écrits,
Ouvre les yeux ſur ma conduite,
Mais ſans effaroucher les amours & les ris.

De ces tendres enfans l'eſſaim vif & folâtre
Sur tes pas vient ſemer des fleurs,
Et des Muſes que j'idolâtre
Il me fait mieux goûter les tranquilles faveurs.

L'Amour, juſqu'à préſent, fit ſoupirer ma lyre ;
Fais-la raiſonner à ton tour :
Je n'en aime pas moins Thémire ;
On peut peindre Socrate, & célébrer l'Amour.

Cependant, ſi tu vois que l'envie homicide
Soit prête à s'élancer ſur moi,
O Sageſſe, ſois mon égide !
Que ſes traits dangereux s'émouſſent contre toi.

Ou bien ſi quelque jour la dent de la ſatyre
Fait ſaigner mon ſenſible cœur,
Qu'elle ait plutôt le pouvoir de me nuire
Que de m'inſpirer ſa fureur.

M. DE SAUVIGNY.

ÉPIGRAMME.

TOMBA malade un ivrogne pommé,
Et ce martyr de la liqueur bachique,
Par ſes excès ſe voyoit conſumé,
Lorſqu'à ſon lit arrive un Empyrique.
« Faut commencer à renoncer au vin »,
Dit le Docteur, « & ſabler ma ptiſanne;
» La voyez-vous?.... On me l'ordonne en vain;
» J'aimerois mieux mourir, ou Dieu me damne.....
» Eh bien! mourez..... Mais du vin par moitié
» Avec de l'eau me feroit-il contraire?....
» Mortel, mon cher, ah! de bonne amitié,
» Avalez-moi ce julep ſalutaire.....
» Le cruel homme, & ſa ptiſanne auſſi!
» Que je la ſente: ah fi! c'eſt de l'abſynthe.
» Pour adoucir ma peine & mon ſouci,
» Que je la voye au-moins dans une pinte »!

LA FAYE.

ÉPITAPHE

DE ROUSSEAU.

CI-GÎT l'illuſtre & malheureux Rouſſeau;
Le Brabant fut ſa tombe, & Paris ſon berceau.
Voici l'abrégé de ſa vie,
Qui fut trop longue de moitié:
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

PIRON.

CHANSON.

ENFIN, la charmante Lisette,
Sensible à mon cruel tourment,
A bien voulu dessus l'herbette,
M'accorder un heureux moment.
Pressé d'une charge si belle,
Tendre gazon, relevez-vous;
Il ne faut qu'une bagatelle
Pour alarmer mille jaloux.

QUINAULT.

COUPLET

VIF ET GALANT.

EN vain je bois pour calmer mes alarmes;
Et pour chasser l'Amour qui m'a surpris;
Ce sont des armes
Pour mon Iris.
Le vin me fait oublier ses mépris,
Et m'entretient seulement de ses charmes.

DE LA FARE.

LE SERMENT INUTILE.

J'AVOIS juré, quelque cher qu'il m'en coûte,
De par le chef de Monsieur Saint Martin,
Que pour guérir les douleurs de ma goutte,
Je ne boirois de mes jours plus de vin.
Bien me trouvois de ce sage régime :
De plus en plus ferme en cette maxime,
Je laissois-là ce jus délicieux :
Quand un enfant vint s'offrir à mes yeux,
Qui dans Aï ne faisoit que de naître :
Qu'il étoit beau, vif, piquant, gracieux !
A peine le vis-je paroître,
Que soudain de ma bouche il passa dans mon cœur ;
Il y remit battement & chaleur ;
Puis rechauffant tout-à-coup ma pensée,
Par l'eau déjà toute glacée,
Il rappella par ces douces vapeurs,
Muses & vers, d'aimables rêveries,
Les bois, les fleurs, les ruisseaux, les prairies ;
L'enchantement de cent autres erreurs.
Mieux fit encor ; me rappella vos charmes,
De nos plaisirs le tendre souvenir.
Lors je laissai doucement revenir
Cet autre enfant, qu'autrefois tant de larmes
Entre nous deux n'auroient pu retenir ;
Et jurai bien, soit folie ou sagesse,
Que passerois avec ces fripons-là
Quelques beaux jours, qu'encor me laissera
Le triste hiver qu'on appelle vieillesse.

CHAULIEU.

ÉPITRE

*A MADAME LA COMTESSE DE***.*

DU Ciel, Philis, vous eutes en partage
Des yeux très-noirs, un très-joli visage,
Des bras, des mains, un teint *& cœtera.*
Vous chantez bien, votre voix est charmante;
Mais cette voix deviendra plus touchante.
Votre esprit plaît, mais votre esprit plaira
Bien-plus un jour. Je vous vois dans la danse,
Avec scrupule, observer la cadence.
On vous approuve, on ne vous en dit rien.
Sur le clavier, quand votre main brillante
Joue avec art une pièce savante,
On dit, Philis, que vous jouez très-bien;
Et voilà tout. Moi, je dis sans mystère,
Qu'à vos talens vous pouvez ajouter
Même beaucoup. Ce n'est point-là flatter;
Mais, je suis vrai. Si quelqu'un peut vous plaire;
Je le sens bien, Philis, j'en gémirai;
Mais ce quelqu'un vous sera fort utile;
Vous deviendrez tout-d'un-coup plus habile;
Plus belle encor: je vous en convaincrai.
Premièrement, ces yeux dont la prunelle,
Dans son repos, éclate d'un beau noir,
Ces deux grands yeux, qui ne savent que voir;
Auront d'abord une beauté nouvelle.
Ils regardoient; Philis, ils parleront.
En s'animant du feu de la pensée,
Vous sentirez, & vos yeux le diront.
Vous ravirez une foule empressée
D'amans nouveaux, au son de l'instrument
Que votre main plus légère & plus sûre,

Dès cet instant parcourt plus vivement.
Les voyez-vous battre en chœur la mesure,
Ou fredonner l'air tendre & gracieux
Que vous jouez & qu'expriment vos yeux?
Si vous dansez, nous admirons vos grâces:
Cet air plus vif, cette tête, ces bras:
La volupté semble tracer vos pas,
Et mille amours s'empressent sur vos traces.
Plus d'une belle enrage en ce moment,
Mais n'en dit mot, & vous fait compliment.
Quand j'entendrai votre bouche vermeille
Chanter le Dieu qui régnera sur vous,
De votre voix, les sons à mon oreille,
Seront alors plus touchants & plus doux;
Vous nous verrez tomber à vos genoux.
Aimez, Philis, & vous serez parfaite;
Si vous n'aimez, soyez du-moins coquette.
J'ai jusqu'ici parlé pour votre bien;
M'est-il permis de parler pour le mien?
Si vous sortez de l'état insipide
Où votre cœur languit, dans ces beaux jours;
Jeune Philis, souvenez-vous toujours
Que je m'offris à vous servir de guide.
En profitant de mes sages avis,
N'oubliez pas qu'ils méritoient un prix.
Je ne viens point demander pour salaire
Un cœur tout neuf qui s'effaroucheroit:
Je vous ai dit comment vous pourez plaire;
Je vais chercher comment on vous plairoit.

M. DE SAINT-LAMBERT.



EPIGRAMME.

ÉPIGRAMME.

Monsieur l'abbé & monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire.
L'un est grand fol, l'autre petit folet,
L'un veut railler, l'autre gaudir & rire.
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire.
Mais un débat au soir entr'eux s'émeut;
Car maître abbé toute la nuit ne veut
Être sans vin, que sans secours ne meure :
Et son valet jamais dormir ne peut,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

Clément Marot.

MADRIGAL

*A MADAME DE***.*

En lui envoyant les œuvres mystiques de Fénélon.

Quand de la Guyon le charmant directeur
Disoit au monde : aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez-vous dans votre heureuse ardeur.
On ne crut point à cet amour extrême;
On le traita de chimère & d'erreur;
On se trompoit; je connois bien mon cœur,
Et c'est ainsi, belle Eglé, qu'il vous aime.

Voltaire.

IDYLLE,

Traduite de KLEIST.

THÉMIRE fuit ; un vaste espace
Déjà la dérobe à mes yeux ;
Elle fuit ; ô triste disgrâce ?
Ici j'ai reçu ses adieux.

Viens-tu d'auprès d'elle, ô Zéphire !
Oui, sans doute elle t'attiroit.....
Viens, approche, & que je respire
Le souffle qu'elle respiroit.

Ruisseau, sur les pas de Thémire,
Coulez à flots précipités,
Et dites-lui que tout soupire
Dans les vallons qu'elle a quittés.

Dites-lui que de la prairie
Son absence a séché les fleurs,
Que des bois la feuille est flétrie,
Que je languis, que je me meurs.

Quel heureux vallon, ma bergère,
Orne-t-elle de ses appas ?
Foulé par sa danse légère,
Quel gazon fleurit sous ses pas ?

Quel est le fortuné bocage,
Que ses accens font retentir ?
Quelle fontaine a le plaisir
De lui retracer son image ?

M. MARMONTEL.

CHANSON

A feu Madame LOUISE-HENRIETTE DE BOURBON CONTI, *Ducheſſe* D'ORLÉANS.

VOUS ne devez tenir compte à perſonne
De ſon reſpect, de ſon attachement :
Mais ſachez gré du tourment qu'on ſe donne
Pour vous cacher un autre ſentiment.

M. le Vicomte DE LA POUJADE.

VERS

SUR LA SANTÉ.

METTEZ tous les biens en un tas,
Perles, rubis, terres, contrats,
Maiſon ſuperbe & bonne table,
Honneurs à foiſon, dignité;
Si je n'y vois point la ſanté,
Je donnerois le tas au diable:
La ſanté! Pauvre miſérable,
Il m'en ſouvient, hélas! il fut un jour
Où j'euſſe dit: *Si je n'y vois l'Amour.*

M. BRET.

LES POETES LYRIQUES,

ODE.

A-T-ON vu l'aigle au vol rapide
Quitter le vaste champ de l'air,
Pour raser d'une aile timide
Les bords arides de la mer ?
Non : plus hardi dans sa carrière,
Jusqu'au séjour de la lumière,
Il perce d'un vol assuré ;
Et là devenu plus tranquille,
Il soutient d'un œil immobile
Les feux dont il est entouré.

Ainsi les Poëtes célèbres,
Ainsi les esprits créateurs,
Laissent ramper dans les ténèbres
Le peuple orgueilleux des auteurs.
Ennemis des routes connues,
Ils volent au-dessus des nues ;
Ils s'ouvrent le palais des Dieux :
Aussi promptes que la pensée,
Leurs muses, rivales d'Alcée,
Vont se reposer dans les cieux.

Pindare, ce peintre sublime,
Marche sans ordre & sans dessein ;
Ce n'est pas l'esprit qui l'anime,
C'est un Dieu caché dans son sein.
Aux champs de Mars, ce fier Tyrthée
Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleste séjour.
Plus grand encor, le seul Horace,

Réunit la force & la grâce,
Et chante Bellonne & l'Amour.

Qu'entends-je ? Les ſons de ſa lyre
Font taire les ciſtres gaulois :
La raiſon règle le délire,
Et l'enthouſiaſme a des lois.
J'apperçois le ſage Malherbe
Aſſis ſur le trône ſuperbe,
Des Stéſichore & des Linus.
Quinault, rempli de leur génie,
Accorde aux chants de Polymnie
Le luth de la tendre Vénus.

Rouſſeau paroît: Thèbe reſpire
Aux nouveaux accens d'Amphion :
Neptune, au fond de ſon empire,
S'émeut à la voix d'Arion ;
David renaît: l'olympe s'ouvre ;
Dieu, ſur un trône, ſe découvre
Au peuple dont il eſt l'appui.
Que tout s'abaiſſe & ſe confonde ;
Les Cieux, les âges & le monde,
S'évanouiſſent devant lui.

Du maître immortel de la lyre
Tels ſont les ſublimes portraits :
Qu'il ſeroit grand, ſi la ſatyre
Avoit moins aiguiſé ſes traits ;
Si, plus ſouvent, la douce ivreſſe
Du fameux vieillard de la Grèce
Déridoit ſon front ſérieux ;
Et ſi la main de la nature
Effaçoit l'empreinte trop dure
De ſes efforts laborieux !

La Mothe a peu ſenti la flamme
Dont brûloient ces chantres divers ;

Les vains éclairs de l'épigramme
Brillent trop souvent dans ses vers :
Plus philosophe que poëte,
Il touche une lyre muette :
La raison lui parle, il écrit ;
On trouve en ses strophes sensées,
Moins d'images que de pensées,
Et moins de talent que d'esprit.

Foible disciple de Pindare,
Rival heureux d'Anacréon,
Le Français chérit la guitare,
Que Sapho montoit pour Phaon.
Souvent la charmante Dione
Répète Thétis, Hésione,
Tancrède, Issé, les élémens ;
Et le Dieu de la poésie
Chante l'hymne de Marthésie,
Et les amours des Ottomans.

Fille aimable de la folie,
La chanson naquit parmi nous ;
Souple & légère, elle se plie
Au ton des sages & des foux.
Amoureux de la bagatelle,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Erato.
Homère est moins lu que Chapelle ;
Et, si nous admirons Apelle,
Nous aimons Ténière & Vatteau.

Heureux qui peut, comme Voltaire,
Chanter les belles & les Dieux ;
Voler de l'Olympe à Cythère,
De Paphos remonter aux cieux ?
Né pour les Arts, ils les éclaire ;
Et, maître du talent de plaire,
Il règne sur tous les esprits.

L'oiſeau qui porte le tonnerre
Vient ſe délaſſer ſur la terre
Avec les cygnes de Cypris.

Ma muſe a chanté les Orphées ;
Ma plume a décrit leur travaux.
Un ſage aſſis ſur leurs trophées,
Peut ſeul inſtruire leurs rivaux.
Eſprit brillant, vaſte génie,
Il tient le compas d'Uranie
Et la houlette du berger.
C'eſt à lui d'ouvrir la barrière,
Et d'applanir une carrière
Dont l'éclat couvre le danger.

L'Empire Français & l'Europe,
Dans le tableau le plus touchant,
Offrent aux fils de Calliope
Un ſujet digne de leur chant:
La foudre gronde ſur nos têtes,
Le bruit effrayant des tempêtes
Eclate long-temps dans les airs ;
La nuit étend ſes voiles ſombres :
Mais le ſoleil, vainqueur des ombres,
Sort plus brillant du ſein des mers.

Je vais rappeler la mémoire
De ce fameux événement ;
Puiſſe le flambeau de l'hiſtoire
L'éclairer éternellement !
Quel être plus puiſſant m'inſpire ?
Où ſuis-je ? l'air que je reſpire
Devient plus ſerein & plus pur :
Ravi, ſur la voûte éthérée,
A travers le vaſte empyrée,
Je vole ſur un char d'azur.

Ciel ? l'éternelle Intelligence,

Qui dispose à son gré du sort ;
Dieu, précédé de le vengeance,
Ouvre le temple de la mort :
Lieu sombre, où la frayeur errante
Se traîne à la lueur mourante
D'un pâle & lugubre flambeau.
La mort, qui jamais ne se lasse,
Y trouve, à chaque instant qui passe,
La porte affreuse du tombeau.

Que l'homme l'implore on la brave,
Rien ne touche son cœur d'airain:
Dieu parle, elle accourt en esclave,
A la voix de son souverain:
« Va, lui dit-il, punir la terre;
» Sois plus cruelle que la guerre:
» Pars, vole, obéis à mes lois.
» Ravage, ébranle les empires,
» Et de l'horreur que tu respires
» Va remplir le palais des Rois.

» Epargne les Princes iniques,
» Vils instrumens de mon courroux:
» Epargne les Rois tyranniques....
» Frappe le plus juste de tous ».
Il dit, & la sœur de la Parque
Cherche un père dans le Monarque,
Un sage dans le conquérant.
A cet accord rare & sublime,
La mort reconnoît sa victime;
Déjà Louis est expirant.

Arrête, implacable furie,
Respecte des jours précieux:
La voix, les vœux de la patrie,
Peuvent encor monter aux cieux.
Vains soupirs! le péril redouble,
L'Europe attentive se trouble,

Le Bavarois eſt conſterné :
Des temples les murs reſpectables
Répètent les cris lamentables
Du peuple aux autels proſterné.

Prince, qui défendra le titre
Que brigue ton fier oppreſſeur ?
L'Europe n'aura plus d'arbitre,
Les Rois perdront leur défenſeur :
Les cieux ſont-ils impénétrables,
Et les plaintes des miſérables
S'égarent-elles dans les airs ?
Non, non : leur voix eſt entendue ;
La ſanté, du ciel deſcendue,
Rend un héros à l'univers.

Déjà l'Alſace délivrée
Change ſes cyprès en lauriers ;
Et la victoire raſſurée
Vole au devant de nos guerriers.
O douce paix, Vierge céleſte !
Après une guerre funeſte,
Sur nous vous régnerez encor :
Le temps des orages s'écoule,
Les plaiſirs deſcendent en foule,
Aſſis ſur des nuages d'or.

Tels ſont les ſujets mémorables,
Que choiſiſſoit l'antiquité.
Dans ſes travaux toujours durables,
Elle inſtruit la poſtérité.
Imitons ſon exemple utile,
Enfans d'Horace & de Virgile,
Immortaliſons les vertus ;
Et peignons le Roi le plus juſte,
Ami des beaux arts comme Auguſte,
Et bienfaiſant comme Titus.

M. le C. de B.

N v

IL FAUT AIMER.

Vous qui de l'amoureuſe ivreſſe
 Fuyez la loi,
Approchez-vous, belle jeuneſſe,
 Ecoutez-moi :
Votre cœur a beau ſe défendre
 De s'enflammer,
Le moment vient, il faut ſe rendre;
 Il faut aimer.

Hier, au bois, ma chère Annette
 Prenoit le frais :
Elle chantoit ſur ſa muſette,
 N'aimons jamais.
M'approchant alors par derrière,
 Sans me nommer,
Je dis : Vous vous trompez, ma chère;
 Il faut aimer.

En rougiſſant, la Paſtourelle
 Me répondit :
D'amour la flêche eſt bien cruelle;
 On me l'a dit.
A treize ans, le cœur eſt trop tendre
 Pour s'enflammer :
C'eſt à vingt ans qu'il faut attendre
 Pour mieux aimer.

Lors je lui dis : La beauté paſſe
 Comme une fleur;
Un ſouffle, bien ſouvent, l'efface
 Dans ſa fraîcheur;

Rien ne peut, quand elle est flétrie,
La ranimer :
C'est quand on est jeune & jolie
Qu'il faut aimer.

Belle amie, à si douce atteinte
Cédez un peu;
Cet amour dont vous avez crainte
N'est rien qu'un jeu.
Annette soupire, & commence
A s'alarmer :
Mais ses yeux m'avoient dit d'avance:
Il faut aimer.

L'air étoit frais, l'instant propice;
Le bois touffu.
Annette fuit, le pied lui glisse,
Tout est perdu.
L'amour, la couvrant de son aile;
Sut l'animer.
Hélas! je vois trop, me dit-elle,
Qu'il faut aimer.

Les oiseaux, témoins de l'affaire,
Se baisoient mieux;
L'ombre, plus tard qu'à l'ordinaire,
Quittoit ces lieux;
Les roses s'empressoient d'éclore
Pour embaumer;
Et l'écho répétoit encore
Il faut aimer.

M. le Chev. de Parny.

LE PRIX DE VERTU,

Distribué pour la première fois, le 25 août 1783, par l'Académie Françaife.

Ipfa quoque, & cultu eft, & nomine, fœmina virtus.
OVID. *De Arte am. L. III, V.*

ODE.

CONSULTEZ à loifir les faftes d'Alexandre;
Ambitieux, qu'y voyez-vous?....
Des Empires détruits, & des villes en cendre;
Un tyran fur le trône, & le Monde à genoux.
Aux honneurs divins il afpire,
Lui qui portoit par-tout & la flamme & le fer:
Le grand-prêtre d'Ammon, que le Monarque infpire,
Le nomme fils de Jupiter.

Conquérans, voulez-vous dans vos complots atroces
Exterminer les nations?
Animiez-vous jadis des animaux féroces?
Oui, Pythagore en vous reconnut les lions.
Attila, ce foudre de guerre,
Du déluge de feu finiftre avant-coureur,
D'un déluge de fang vouloit noyer la Terre:
Quel démon agitoit fon cœur?

Ephèfe révéroit un temple magnifique,
L'honneur, le prodige des arts.
Ce pompeux monument, cette merveille unique,
De la Grèce & du Monde attiroit les regards.
C'eft en vain que fa gloire éclate;

Dans les ſiècles futurs brûlant d'être nommé,
Ivre d'un ſol orgueil, le barbare Eroſtrate
Y court... le temple eſt conſumé.

Quel ſort fatal répand ſur la ſace du globe
Les fléaux, les calamités ?...
Sous des voiles ſanglants le ſoleil ſe dérobe;
Les volcans en fureur abyment les cités :
Si la cataſtrophe eſt cruelle,
Le calme enfin renaît, l'aſtre éclatant du jour
Jette du haut des cieux une clarté nouvelle,
La Terre bénit ſon retour.

Sur les mœurs des humains ſi je porte la vue;
Quel ſpectacle encor plus cruel !.....
Des ſiècles, des pays, je parcours l'étendue :
Le crime prend ſur l'homme un empire éternel :
Du-moins, de ce commun naufrage,
La vertu quelquefois préſerve de grands cœurs;
Au crime audacieux leur tranquille courage
Oppoſe l'égide des mœurs.

Thémis arme ſa main d'un glaive redoutable
Prêt à punir les ſcélérats;
Lorſque, ſur l'échafaud, expire le coupable,
Elle punit le crime, & ne le prévient pas.
C'eſt par des couronnes civiques,
C'eſt par des prix que Rome enflammoit ſes guerriers;
Pour exciter nos cœurs aux vertus héroïques,
Monthion promit des lauriers.

Combien ta bienfaiſance eſt-elle préférable
Au déſir de faire un vain bruit !....
C'eſt pour toi, Monthion, un charme inexprimable
D'aider l'homme de bien que le malheur pourſuit.
La mémoire d'un fait illuſtre
Peut, dans la nuit des temps, ſe perdre ſans retour;
Ta gloire tous les ans reçoit un nouveau luſtre
Et de nouveaux tributs d'amour.

Aux prix fondés par toi tout ſexe peut prétendre ;
Et l'âge & le rang ſont égaux.
Juſqu'aux ſiècles futurs tes bienfaits vont s'étendre;
Ah ! combien la vertu te devra de héros !
C'eſt ainſi qu'un ruiſſeau ſerpente
Entre des oliviers ſans ceſſe reproduits ;
C'eſt ſans aucun effort que, fidelle à ſa pente ;
Il va multiplier leurs fruits.

C'eſt ainſi que la Grèce, aux joûtes olympiques ;
Ouvroit à tous le champ d'honneur :
Ils exerçoient les corps, mais ces grands politiques ;
Au-lieu de la vertu, couronnoient la valeur.
La grandeur d'ame t'intéreſſe ;
Entre les plus beaux faits, quand il s'agit du choix ;
Le conſeil éclairé qu'invoque ta ſageſſe,
Au plus digne aſſure ſa voix.

Tu voulois, Monthion, dans le ſilence & l'ombre
Cacher le nom du bienfaicteur ;
C'eſt au vice à cacher dans la nuit la plus ſombre
Les funeſtes complots dont il eſt l'inventeur.
Eh ! qui ſeroit aſſez bizarre
Pour vouloir dans un antre enfermer des flambeaux ?
C'eſt au haut d'une tour que l'on allume un phare,
L'eſpoir, le ſalut des vaiſſeaux.

Si quelque vil Therſite, en ſon fiel ſatyrique ;
Attribuoit à ton orgueil
Ce magnanime eſſor d'un cœur patriotique,
Que le mépris ſanglant l'accable d'un coup-d'œil !
Peut-on trop haïr ce reptile
Qui, tout gonflé de ſucs ſubtils, contagieux,
Vient mêler ſon venin au miel pur que diſtille,
La fleur écloſe ſous nos yeux ?

Infames ſéducteurs de ces jeunes victimes
De vos excès voluptueux,

Qui du sein des métaux faites sortir les crimes,
Apprenez des trésors l'usage vertueux.
Le créancier vous importune,
Vos corps flétris d'avance ont accusé vos mœurs;
Les chagrins, les remords, pour comble d'infortune,
Nuit & jour, dévorent vos cœurs.

Vous consumez vos jours dans le crime & le faste:
Quels pleurs avez-vous su tarir?
Lespalier, ton exemple est un frappant contraste.
Je vois ton nom briller, & leurs noms se flétrir.
Contre la fortune cruelle
Ta maîtresse en toi seule a trouvé des secours;
Ton unique denier lui prouve encor ton zèle;
C'est à toi qu'elle doit ses jours.

Quand l'Europe calmée & l'altière Amérique
Se couronnent de l'olivier,
Consacré dans le Louvre à l'estime publique,
De l'aimable vertu ton front ceint le laurier.
Puisse la Reine favorable
Qui des infortunés daigne essuyer les pleurs;
Tendre vers ta maîtresse une main secourable,
Et réparer tous ses malheurs!

Par M. LE ROY.



LA PIÉTÉ FILIALE,

IDYLLE.

AU déclin d'un beau jour, Lycoris & Sélime;
Ayant raſſemblé leur troupeau,
Se repoſoient ſur un côteau
Dont le ſoleil doroit la cime.
Ils s'occupoient de Philémon:
Car ces jeunes enfans, modèles de tendreſſe,
N'avoient d'autres plaiſirs que d'en parler ſans ceſſe;
Si nous ſommes heureux, j'en ſais bien la raiſon,
Diſoit Lycoris à ſon frère:
Les cieux protègent notre père:
Il le mérite, il eſt ſi bon!

SÉLIME.

N'en doute point, ma ſœur; ſa vertu leur eſt chère.
Un ſoir, ſous le berceau voiſin de ſa chaumière,
Il dormoit d'un ſommeil auſſi doux que ſon cœur;
Sur ſon front j'imprimai ma bouche,
Et ſoudain (ſoit amour, ou ſoit que ſon bonheur
Se faſſe reſſentir à tout ce qui le touche)
Des larmes de plaiſir coulèrent de mes yeux.
Ce bon père! diſois-je, à quel point il nous aime!
Il a veillé pour nous; & dans ſon ſommeil même
Il ſait encor nous rendre heureux.

LYCORIS.

Hier, dans quel état il revint de la plaine!
Ah! ſi tu l'avois vu ſe traîner avec peine,
Accablé du travail & du poids de ſes ans!...
Tu pleures, Sélime!

SÉLIME.

Quel père !...

Nous lui devons aussi des soins reconnoissants.
Ecoute, mais sur-tout que ce soit un mystère :
Du prix de ces paniers que tu me voyois faire,
Je viens d'acheter un mouton ;
Je le destine à Philémon.....

LYCORIS.

Et moi, pour l'amuser quand il est solitaire ;
De mon oiseau chéri je veux lui faire un don.
Leur père entendit ce langage :
Il sortoit d'un buisson voisin :
Il court à ses enfans, les tient contre son sein,
Et des larmes de joie inondent son visage.
O Dieu ! dit-il, ô Dieu ! témoin de mon bonheur ;
Dans mes bras paternels tu vois tout ce que j'aime.
Laisse-moi mes enfans : c'est la seule faveur
Que je demande encore à ta bonté suprême.

M. LÉONARD.

QUATRAIN,

A MADAME LA MARQUISE DE C***.

*Etant avec son mari dans une petite maison du Duc de R***.*

DANS le plus scandaleux séjour ;
La vertu même est amenée,
Et la débauche est étonnée
De respecter ici l'amour.

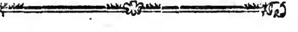
VOLTAIRE.

PORTRAIT
D'UN PARVENU.

DAMIS étoit prudent, juste, sincère, honnête ;
Lorsqu'il n'étoit encor qu'un petit citadin ;
Mais depuis qu'à grands fraix il a frotté sa tête
D'une savonette à vilain ;
C'est un important personnage
Qui laisse les vertus à des cœurs roturiers,
Et qui, prompt à changer de mœurs & de langage,
Croit que dans un haut rang il faut des tons altiers.
Comme nous, il marchoit sans suite ;
Aujourd'hui des coursiers fougueux
Le traînent fièrement dans un char radieux.
Pénétrez, s'il se peut, dans l'hôtel qu'il habite ;
Sa gloire éblouira vos yeux ;
Elle étonne & brave l'Envie.
Déjà, pour célébrer ses illustres aïeux,
La musique & la poésie
Unissent à l'envi leurs sons harmonieux :
Sur ses habits l'or étincelle ;
Ses grands laquais sont chargés de galon ;
Le fier ciseau d'Éloi façonne sa vaisselle,
Et pour lui la gravure invente un écusson.
Qu'un Crésus est à plaindre ! A sa folle conduite
Toujours le vulgaire applaudit ;
A sa table un sot parasite
S'extasie à tout ce qu'il dit.
Dans ses bras Laïs insensible
Feint tous les transports du plaisir.
En est-il pour le riche à qui tous est possible ?
Connoît-on le bonheur quand on est sans désir ?
Damis, fier des faveurs qu'il achète à Cythère,

Esclave de Plutus & dupe de l'Amour,
Ivre d'un titre qu'il espère,
N'attend qu'un marquisat pour paroître à la Cour.
C'est trop peu des honneurs que Paris lui dispense;
Il doit à ses vasseaux son auguste présence;
Il se fait bâtir un château
Où des arts qu'il protège il recevra l'hommage;
Plus d'un pastel, plus d'un trumeau
Y répéteront son image,
Et des abbés poupins viendront briguer l'honneur
D'être aux gages de Sa Hautesse
Pour élever en grand Seigneur
Ce fils qui transmettra son antique noblesse.

M. DE LA LOUPTIERE.



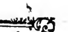
VERS

A Madame la Marquise DE POMPADOUR.

LES esprits & les cœurs & les remparts terribles,
Tout cède à ses efforts, tout fléchit sous sa loi:
Et Berg-op-zoom & vous, vous êtes invincibles;
Vous n'avez cédé qu'à mon Roi.
Il vole dans vos bras du sein de la victoire;
Le prix de ses travaux n'est que dans votre cœur;
Rien ne peut augmenter sa gloire,
Et vous augmentez son bonheur.

VOLTAIRE.





COPIE D'UNE LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

*A Madame la Comteſſe du B***.*

MADAME,

M. de la Borde m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embraſſer des deux côtés de votre part.

Quoi ! deux baiſers ſur la fin de ma vie !
Quel paſſeport vous daignez m'envoyer !
Dieux ! c'en eſt trop, adorable Egerie :
Je ſerois mort de plaiſir au premier.

Il m'a montré votre portrait : ne vous fâchez pas, Madame, ſi j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baiſers.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Foible tribut de quiconque a des yeux :
C'eſt aux mortels d'adorer votre image ;
L'original étoit fait pour les Dieux.

J'ai entendu pluſieurs morceaux de Pandore de M. de la Borde ; ils m'ont paru dignes de votre protection. La faveur donnée aux véritables talens, eſt la ſeule choſe qui puiſſe augmenter l'éclat dont vous brillez. Daignez, Madame, agréer les reſpects d'un vieux ſolitaire, dont le cœur ne connoît preſque plus d'autre ſentiment que celui de la reconnoiſſance.

LE BIRIBI,

A MADAME DE**.

IL est au monde une aveugle déesse
Dont la police a brisé les autels :
C'est du Hocca la fille enchanteresse,
Qui sous l'appas d'une feinte caresse,
Va séduisant tous les cœurs des mortels.
De cent couleurs bizarrement ornée,
L'argent en main, elle marche la nuit ;
Au fond d'un sac, elle a la destinée
De ses suivants que l'intérêt séduit.
La froide crainte & l'espérance avide,
A ses côtés marchent d'un pas timide ;
Le repentir à chaque instant la suit,
Mordant ses doigts & grondant la perfide.
Belle Philis, que votre aimable cour,
A nos regards offre de différence !
Les vrais plaisirs brillent dans ce séjour,
Et pour jamais bannissent l'espérance ;
Toujours vos yeux y font régner l'amour.
Du Biribi, la déesse infidelle,
Sur mon esprit n'aura plus de pouvoir :
J'aime encor mieux vous aimer sans espoir,
Que d'espérer nuit & jour avec elle.

VOLTAIRE.



ODE.

LE PHILOSOPHE DES ALPES.

Près des fources du Rhône & de ces monts énormes;
Qui vont porter l'orgueil de leurs cimes difformes
Dans les hauteurs des cieux,
Avide de jouir, avide de connoître,
Alcidonis goûtoit, dans un réduit champêtre,
Des jours délicieux.

Dans la pompe des Cours, dans le fracas des villes;
Les plaifirs faftueux & les grandeurs ferviles
L'avoient trop occupé;
A la voix de l'erreur il fe laiffa conduire:
Il avoit éprouvé tout ce qui peut féduire;
Il étoit détrompé.

Une lyre à la main, dans ces vallons paifibles;
Vous difoit-il un jour: « O monts inacceffibles,
» Sommets majeftueux!
» Vous, fiége des hivers, & trône des tempêtes;
» J'aime à vous contempler, à fixer fur vos faîtes
» Un œil refpectueux.

» Troncs noirs & dépouillés, dont la tige robufte
» Étale tout l'honneur d'une vieilleffe augufte,
» Vous entendrez mes chants;
» Redites-les, rochers, dans vos profondeurs fombres;
» Bois épais, confacrés par l'horreur de vos ombres,
» Ecoutez mes accens.

» Au milieu des cités, loin de ces bords fauvages;
» Dans le cercle des lois, des mœurs & des ufages,

» Tout homme est resserré.
» Il est couvert d'un masque, & flétri sous les chaînes,
» Et soumis aux erreurs d'ames foibles & vaines
» Dont il est entouré.

» Ah! dans ce lieu désert où l'on pense sans maître,
» J'appelle les humains qui des droits de leur être
» Sont encore jaloux.
» Alpes, c'est à vos pieds, loin d'un joug méprisable;
» Que l'esprit est hardi, fécond, inébranlable,
» Immense comme vous.

» Je m'élève; je crois être assis sur vos cimes;
» Y juger l'univers, les erreurs & les crimes,
» Les Rois & les destins.
» Sans crainte, sans dédain mon œil les envisage;
» C'est de cette hauteur que les regards du sage
» Tombent sur les humains.

» Où sont-ils ces guerriers dont la valeur altière
» Franchit de vos sommets l'effrayante barrière
» Par des sentiers nouveaux?
» Le temps a mis un terme à leur illustre audace;
» Et vous, sur vos rochers, vous conservez la trace
» De leurs fameux travaux.

» Des siècles renaissants vous bravez la puissance;
» Nous, qui pouvons sentir l'orgueil de l'existence,
» Nous repaissons les vers:
» Nous, fiers de la raison & du titre de maîtres,
» Nous vivons un moment, tandis qu'il est des êtres
» Vieux comme l'univers.

» Je ne le perdrai point l'instant de ma durée;
» De ce jour, de cette heure à moi seul consacrée,
» Je connois tout le prix.
» Dans le sein du repos & de la solitude,
» De mon propre bonheur faisant ma seule étude,
» Mes jours seront remplis.

» Fleuves que je vois naître, enfans de ces mon-
» tagnes,
» Sujets de l'océan, & trésors des campagnes,
» Parlez; où fuyez-vous?
» Vous allez sur vos bords, dévoués au ravage;
» Voir périr les mortels, victimes de leur rage,
» Et des Rois en courroux.

» Vous allez voir le sang ruisseler sur vos rives;
» Les droits cruels du fer, les fureurs destructives,
» Et les combats affreux.
» Contez aux Nations, que leurs forfaits punissent;
» Que, près de ces rochers, d'où vos sources jaillissent,
» Est le mortel heureux.

» Ma main incessamment s'égare sur ma lyre;
» J'obéis à mon cœur, j'obéis au délire,
» Sans étude & sans soin.
» Du tribunal des arts je crains peu la censure:
» Je chante ici pour moi; je chante la nature,
» Et je l'ai pour témoin.

» Mais, quelle obscurité funèbre, menaçante,
» A dérobé du jour la clarté bienfaisante
» A mes yeux effrayés!
» L'air s'agite; il frémit, & l'écho solitaire
» Roule & répète au loin les éclats du tonnerre;
» Cent fois multipliés.

» La nature en courroux plaît à mon ame émue;
» J'aime dans ces horreurs qu'elle étale à ma vue
» Son auguste fierté.
» Que l'éclair est brillant! que la voix des orages
» Grondant profondément dans le sein des nuages;
» Parle avec majesté »!

Il chantoit, & les vents, dans leur course bruyante,
Précipitant au loin la foudre étincelante,
Déployoient

Déployoient leur fureur :
Et, tandis que les cieux s'enflammoient sur sa tête,
Le sage Alcidonis, seul avec la tempête,
En contemploit l'horreur.

Enfin, la nuit plus sombre, enveloppant la terre,
Aux tranquilles douceurs d'un repos nécessaire
L'invite à se livrer :
Mais, avant de revoir les foyers qu'il adore,
Parcourant l'horison, ses yeux cherchoient encore
Le plaisir d'admirer.

M. DE LA HARPE.



MADRIGAL

A Madame la Marquise DE BOUFFLERS.

Vos yeux sont beaux : mais votre ame est plus belle ;
Vous êtes simple & naturelle,
Et, sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous :
Mais on n'auroit pas parlé d'elle.

VOLTAIRE.



ODE

Tirée du Pſeaume CXLV.

N'ESPÉRONS plus, mon ame, aux promeſſes du
monde :
Sa lumière eſt un verre, & ſa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer;
Quittons ces vanités, laſſons-nous de les ſuivre;
C'eſt Dieu qui nous fait vivre;
C'eſt Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour ſatisfaire à nos lâches envies;
Nous paſſons près des Rois tout le temps de nos vies;
A ſouffrir des mépris & ployer les genoux;
Ce qu'ils peuvent n'eſt rien; ils ſont ce que nous ſommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'eſprit, ce n'eſt plus que pouſſière
Que cette Majeſté ſi pompeuſe & ſi fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers:
Et, dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangés des vers.

Là, ſe perdent ces noms de maîtres de la terre;
D'arbitres de la paix, de ſoudres de la guerre:
Comme ils n'ont plus de ſceptre, ils n'ont plus de
flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chûte commune
Tous ceux que leur fortune
Faiſoient leurs ſerviteurs.

MALHERBE.

ÉPIGRAMME.

DAMON pleure ſur ſes ouvrages,
En Pénitent des moins touchés.
Apprenez à devenir ſages,
Petits écrivains débauchés :
Pour nous qu'il a ſi bien prêchés,
Prions tous que, dans l'autre vie,
Dieux veuille oublier ſes péchés,
Comme en ce monde on les oublie.

PIRON.

VERS

SUR UN CLAIR DE LUNE.

QUAND l'Amour nous fait éprouver
Son premier trouble, avec ſes premiers charmes;
Contre ſoi-même encor c'eſt lui prêter des armes
Que d'être ſeul & de rêver.
La dominante idée à chaque inſtant préſente,
N'en devient que plus dominante.
Elle cauſe à ſon gré de trop tendres tranſports;
Et plus l'eſprit rentre en lui-même,
Libre des objets du dehors,
Plus il retrouve ce qu'il aime.
Je connois ce péril; & qui le connoît mieux?
Tous les ſoirs cependant une force ſecrète
M'entraîne en d'agréables lieux,
Où je me fais une retraite
Qui me dérobe à tous les yeux.

Là, vous m'occupez seule, & dans ce doux silence;
Absente je vous vois, je suis à vos genoux;
Je vous peins de mes feux toute la violence.
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux
Que s'il venoit par sa présence
Troubler un entretien que j'aurois avec vous.
Le soleil, dans les mers, vient alors de descendre;
Sa sœur jette un éclat moins vif & moins perçant:
Elle répand, dans l'air, je ne sais quoi de tendre;
Et dont mon ame se ressent.
Peut-être ce discours n'est guère intelligible,
Vous ne l'entendrez point; je sais ce que j'y perds;
Un cœur passionné voit un autre univers
Que le cœur qui n'est pas sensible.

FONTENELLE.



VERS

AU CARDINAL DE RICHELIEU.

ARMAND! l'âge affoiblit mes yeux;
Et toute ma chaleur me quitte:
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur le rivage du Cocyte;
Là, je ferai l'un des suivants
De ce bon monarque de France (1)
Qui fut le père des savants,
Dans un siècle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il faudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui

(1) François I, appellé le père des savans, le restaurateur des lettres.

Pour combler l'Espagne de honte :
Je contenterai son désir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Du malheureux jour de Pavie (1).
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

MAYNARD.

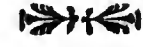
(1) François I fut pris au siége de Pavie, & conduit prisonnier à Madrid.

Le Cardinal de Richelieu répondit brusquement : *rien*. Maynard fit à ce sujet l'épigramme suivante.

ÉPIGRAMME.

PAR votre humeur le monde est gouverné,
Vos volontés font le calme ou l'orage :
Vous riez fort de me voir confiné
Loin de la Cour, au fond de mon village :
N'est-ce donc rien que d'être tout à soi,
La nuit sans soins, & le jour sans emploi,
D'avoir dompté la crainte & l'espérance ?
Ah ! si le sort qui m'a traité si bien
Avoit pitié de vous & de la France,
Votre bonheur seroit égal au mien.

Le même.



A MADAME DE***.

TU jurois que l'Amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur ;
Tu trouvois le bien ſuprême
Dans l'excès de mon ardeur ;
Tu me peignois ta tendreſſe :
Hélas ! c'eſt moi qui la ſens ;
Tu jurois d'aimer ſans ceſſe ,
Et je tiens tous tes ſermens.

M. le Chevalier DE B**.

A LA VOLUPTÉ.

FOLATRE Volupté , Déeſſe d'Epicure ,
J'ai donc quitté pour toi le tendre ſentiment !
Pourquoi vous ſéparer , enfans de la nature ?
Vous y perdez également.
Du ſentiment ſur-tout la ſource inépuiſable
Sans ceſſe reproduit une ivreſſe durable :
La tienne , ô Volupté ! ne renaît qu'un moment.
Tu careſſes nos ſens , il enchante notre ame ;
Tu n'es qu'une étincelle , Amour eſt une flamme ;
Lui ſeul dans tes dégoûts , il peut te ranimer :
Je ſuis las de plaiſir , & j'ai beſoin d'aimer.

DU BELLOY.



POEME,

Essai sur la déclamation tragique.

O mon maître, mon guide, immortel DESPRÉAUX;
Répands sur cet essai le feu de tes pinceaux,
Ce mâle coloris, cette foule d'images,
Et ces fleurs dont le goût a semé tes ouvrages.
Dans l'art brillant des vers, toi seul sus nous former;
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

Vous, qui voulez enfin sortir de vos ténèbres,
Et ceindre le laurier des actrices célèbres,
Renfermez ce désir, gardez de vous hâter;
Connoissez le théatre avant que d'y monter.
Il faut, il faut long-temps, plus prudent & plus sage,
Faire encor de votre art l'obscur apprentissage;
Et pour vous épargner un triste repentir,
Consulter la raison, & penser & sentir.
L'étranger plus avide, en sujets plus stérile,
Vous appelle peut-être & vous offre un asyle:
Ah! n'allez pas grossir, à la fleur de vos ans,
Le servile troupeau de ces bouffons errants,
Qu'adopte par ennui la province idolâtre,
Et qui de Cour en Cour promènent leur théatre.
Votre talent, qu'enfin on sait apprécier,
A Paris est un art, & là n'est qu'un métier.
Paris seul vous promet de superbes conquêtes;
Et pour vos jeunes fronts des palmes toujours prêtes.
La critique éclairée y veille à vos succès,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.
L'actrice renommée y brille en souveraine;
Ses droits sont dans nos cœurs, son trône est sur la scène;

C'est là que le génie enfante un plus beau jour ;
Et que le goût s'épure au flambeau de l'Amour.
Il faut vous y fixer ; mais ma muse volage
Vous présente trop tôt cette flatteuse image ;
Reprenons, reprenons les sévères pinceaux :
Le calme est l'heureux fruit des pénibles travaux.

Foulez aux pieds les fleurs de l'oisive mollesse ;
Cultivez votre organe, exercez-le sans cesse ;
Sondez le cœur humain, parcourez ses détours ;
De la langue françaïse étudiez les tours.
L'actrice dont l'orgueil entretient l'ignorance,
Rampe malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.
Paroît-elle, aussi-tôt elle s'entend siffler.
Avant de déclamer il faut savoir parler.
Jugez-vous de sang-froid, &, d'un regard sévère,
Observez de vos traits quel est le caractère ;
On doit voir sur vos fronts respirer tour-à-tour,
L'ambition, la rage, & la haine & l'amour.

Voulez-vous sur la scène inspirer la tendresse ?
Il faut que votre abord, que votre air intéresse,
Et puisse faire éclorre en des cœurs agités,
Le feu des passions que vous représentez.
Sans ces charmes touchants que dans Gaussin j'admire,
Pouvez-vous imiter les larmes de Zaïre ;
Ces soupirs enflammés, ces combats douloureux
D'un cœur que l'on arrache à l'espoir d'être heureux ?
Ah ! Gaussin, dans ton jeu que de grâces nouvelles !
Pour toi seule le temps veut oublier ses ailes ;
Le temps semble à nos yeux t'embellir chaque jour,
Et respecte dans toi l'ouvrage de l'Amour.
Aux rôles furieux vous êtes-vous livrée ?
Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.
Ayez l'accent, le geste & le port effrayant :
Que tout un peuple ému frémisse en vous voyant,
Démêle les projets dont votre ame est remplie,
Et lorsque vous entrez reconnoisse Athalie.

En vain vous prétendez m'offrir Sémiramis,
Bourreau de son époux, amante de son fils,
Qui dans un même cœur, vaste & profond abyme;
Rassemble la vertu, le remords & le crime.
La voyez-vous soumise à l'ascendant du sort,
Franchir cette retraite où triomphe la mort,
Où l'ombre de Ninus sévère & menaçante,
Avec des cris plaintifs à ses yeux se présente
Aux lugubres clartés d'un funèbre flambeau,
Elle veut s'arracher de ce fatal tombeau :
Le spectre la poursuit : sanglante elle se traîne :
Dans ce vaste palais, sa terreur la ramène.
Elle ouvre un œil mourant, & renaît pour voler
Dans les bras de son fils qui vient de l'immoler.
Oui, pour graver ces traits dans le fond de notre ame
A de sombres dehors joignez un cœur de flamme;
Le public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illusion, & non pas des attraits.

Qu'on éloigne sur-tout des yeux de Melpomène
Ces minois indécis, pagodes de la scène,
Êtres inanimés, qui toujours se guindant,
Soupirent avec art, pleurent en minaudant.
Telle est dans son ivresse une actrice arrogante;
Qui sans cesse devant une glace indulgente,
Concerte ses regards, symétrise ses pas,
Applaudit à son jeu, sourit à ses appas.
Cette froide méthode est pleine d'imposture.
Votre ame est le miroir où se peint la nature;
Dans une glace où l'œil s'abuse à tout moment,
C'est l'orgueil qui vous juge & non le sentiment;
Vous y voyez des traits qu'a formé l'artifice,
Et de votre beauté le magique édifice.
Sous ces habits flottants, sous cet or radieux,
C'est Vénus, c'est Pallas qui se montre à vos yeux;
Mais y remarquez-vous, aveugle complaisante,
Ces pénibles ressorts d'une ame languissante;
Ces gestes empruntés, ces yeux toujours muets,

O v

Qui, répandant des pleurs, n'en arrachent jamais ?
Chacun de vos défauts obtient votre suffrage :
C'est ainsi que Narcisse adoroit son image.

Consultez votre cœur, c'est là qu'il faut chercher
Le secret de nous plaire & l'art de nous toucher.
Par une longue étude une fois enhardie,
Alors suivez l'attrait & l'essor du génie ;
Le courage l'élève, & la crainte l'abat.
Du grand jour, sans pâlir, envisagez l'éclat :
Paroissez, armez-vous d'une noble assurance
Et de cette fierté que permet la décence.
Que jamais vos regards distraits & caressants,
Ne semblent mendier les applaudissemens ;
Le public dédaigneux hait ce vain artifice :
Il siffle la coquette, applaudit à l'actrice.

Qu'en entrant, votre marche en impose à nos yeux,
Et nous offre un maintien, un port majestueux.
Au gré des mouvemens dont l'ame est agitée,
Qu'elle soit à propos lente ou précipitée.
Que le geste facile & sans art déployé,
Avec le sens des vers soit toujours marié.
Songez à réprimer son emphase indiscrète,
Qu'il soit des passions l'éloquent interprète.
Je hais ces bras qu'on voit, démentant vos transports,
S'agiter, s'élever, retomber par ressorts.
Des passages divers distinguez les nuances,
Ponctuez les repos, observez les silences.
Le jeu muet encor veut une étude à part,
Il est, & le triomphe & le comble de l'art ;
C'est là que le talent paroît sans artifice,
Et que toute la gloire appartient à l'actrice.
Il faut, pour le sentir, savoir l'ouvrage entier,
En suivre les ressorts & les étudier,
Réunir d'un coup-d'œil tous les traits qu'il rassemble,
Et ces effets cachés qui naissent de l'ensemble.

Tel, dans tout ce qu'il trace, un peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

Laissez donc la routine aux actrices frivoles ;
Apprenez à creuser, à raisonner vos rôles.
Que l'étude pourtant se fasse peu sentir ;
A force d'art craignez de vous appesantir.
Loin du jeu théatral la triste symétrie,
Et le compas glacé de la géométrie.
Des passions toujours suivez le mouvement :
Trop de raison nous choque & nuit au sentiment.
Il est d'heureux écarts, & des élans sublimes,
Qu'il ne faut pas soumettre à de froides maximes ;
Que tous vos sens alors soient saisis, transportés :
Melpomène vous voit, vous entend ; éclatez ;
Et dans le même instant, *par un effet coutraire*,
Sachez *pâlir d'horreur, & rougir de colère* ;
Oubliez, imitant le plus célèbre acteur (1),
Votre rôle, votre art, vous & le spectateur.
Tel quelquefois le Kain, dans sa fougue sublime ;
Sait arracher la palme & ravir notre estime.
C'est Oreste sanglant entouré de tombeaux,
Que les filles du Styx arment de leurs flambeaux ;
C'est ce farouche époux qu'un feu jaloux dévore,
Qui plonge dans les flots l'épouse qu'il adore ;

(1) Lorsque Baron remonta sur le théatre, la scène étoit livrée à des déclamateurs boursoufflés, qui mugissoient des vers au-lieu de les réciter : il débuta par le rôle de Cinna ; sa démarche noble & majestueuse, ne fut point goûtée d'un public accoutumé à la fougue des acteurs du temps : mais lorsque, dans le tableau de la conjuration, il vint à ces beaux vers :

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureurs,
Et dans le même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colère.

il pâlit & rougit si rapidement, que le feu & la vérité de son jeu lui concilièrent tous les suffrages.

C'est Mahomet enfin, qui, bravant les revers;
Veut par le fanatisme asservir l'univers.
Dès que Phèdre mourante a laissé voir sa flamme,
En vain l'honneur blessé murmure dans son ame;
Elle doit n'écouter que les lois de son cœur,
Et de tout son amour accabler son vainqueur;
Ainsi la foudre éclate en brisant le nuage,
Tombe, & de ses débris enflamme le rivage.
Soyez impétueuse & vive en vos récits;
Les spectateurs soudain veulent être éclaircis.
Là, qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale,
Et par un jeu tardif ne fasse point languir
Du parterre incertain l'impatient désir.
D'un combat engagé dans une nuit obscure,
Voulez-vous raconter l'effrayante aventure,
Que votre jeu rapide & vos sons éclatants
Me retracent les cris, le choc des combattans;
Que sur-tout la mémoire, en ces momens, fidelle,
Lorsque vous commandez, ne soit jamais rebelle,
Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller à son défaut consulter le souffleur.
Ce soin inquiétant nous déplaît & nous gêne.
Seule sachez remplir le vide de la scène;
D'inflexibles Argus, de censeurs rigoureux,
Songez que vos défauts y vont frapper les yeux:
Mais dégagée enfin d'une foule innombrable,
A tous vos mouvemens elle est plus favorable.
Le public n'y voit plus, borné dans ses regards;
Nos Marquis y briller sur de triples remparts;
Ils cessent d'embellir la Cour de Pharasmane;
Zaïre, sans témoins, entretient Orosmane;
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes Seigneurs
Nonchalamment sourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la coulisse,
Par leur caquet bruyant interrompre l'actrice,
Appeler en entrant, & sans respect du nom,
Apostropher César, ou tutoyer Néron.

Si le ſuccès enfin remplit votre eſpérance,
Du ſpectateur, peut-être, imitant l'indulgence,
On vous verra bientôt, ſans craindre les retours,
Retomber mollement dans le ſein des amours.
De l'art de déclamer connoiſſez l'étendue,
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue.
Le premier feu produit ſes ſuccès éclatants,
Mais la perfection eſt l'ouvrage du temps.
L'amour-propre ſouvent, juge trop infidelle,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

Il eſt un lieu charmant, lieu toujours fréquenté,
Qu'habitent l'opulence & la frivolité;
Là, dans les jours brillants, l'habitude raſſemble
Tous les états ſurpris de ſe trouver enſemble;
Un plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, diſparoît, revient au même inſtant;
Infectant ſes voiſins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave magiſtrat ſe rengorge & s'étale;
Et l'épais financier, fougueux dans ſes déſirs,
Va toujours marchandant & payant ſes plaiſirs.
De ces lieux enchanteurs redoutez le preſtige:
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je pas déjà de nos illuſtres fous
L'eſſaim tumultueux frémir autour de vous,
S'écrier en chorus: *Elle eſt, ma foi, divine ;*
Et du théatre enfin, vous nommer l'héroïne?
Craignez leurs vains éclats: ils ſont intéreſſés;
La vérité n'a point ces tranſports empreſſés.
Faites-vous, imitant nos célèbres actrices,
Admirer ſur la ſcène, & non dans les couliſſes.
Exercez votre goût; don tardif & brillant,
Le goût que l'on néglige eſt le fard du talent;
Comme une tendre fleur, il languit ſans culture;
S'augmente par l'étude & vit par la lecture.

Par un menſonge heureux voulez-vous nous ravir?

Au févère costume (1) il faut vous asservir;
Sans lui, d'illusion la scène dépourvue,
Nous laisse des regrets & blesse notre vue.
Je me ris d'une actrice indigne de son art,
Qui rejette ce joug & s'habille au hasard,
Dont l'ignorance altière oseroit sur la scène
Dans un cercle enchaîner la dignité romaine (2);
Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faste accoutumé,
Consulteroit Meri (3) pour draper Idamé.
N'affectez pas non-plus une vaine parure:
Obéissez au rôle, & suivez la nature.
Nous offrez-vous Electre & ses longues douleurs;
Songez qu'elle est esclave, & qu'elle est dans les pleurs;
D'ornemens étrangers, trop inutiles charmes,
Ne chargez point un front obscurci par les larmes.
Le public, dont sur vous tous les yeux sont ouverts,
Dédaigne vos rubis & ne voit que vos fers.
Parcourez donc l'histoire, elle va vous instruire;
Cent peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts, leurs penchans, leurs humeurs,
Quels sont leurs vêtemens, & leurs arts & les mœurs.
La fable ingénieuse, en leçon si fertile,
Vous ouvre ses trésors, & peut vous être utile;
C'est là que la raison est soumise aux pinceaux,
Et reparoît toujours sous des aspects nouveaux.
Ici vous croyez voir la Reine de Carthage:
Son front est entouré d'un funèbre nuage;
Luttant contre la mort qu'elle porte en son sein;

---

(1) Personne n'a plus perfectionné cet accessoire si essentiel pour la vérité du spectacle, que Mademoiselle Clairon; elle a joint à la supériorité du talent une connoissance profonde de costume. Lorsqu'elle entre sur la scène, on croit toujours voir le personnage qu'elle représente. L'illusion est complette.

(2) Ce fut une actrice de l'Opéra qui parut la première sur la scène sans panier. Son exemple fut suivi par Mademoiselle Clairon, qui a accrédité ce changement.

(3) Marchand de modes, rue St.-Honoré.

Trois fois elle se lève & retombe soudain ;
Ses regards expirants, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le héros qu'elle adore ;
Elle pleure, soupire, & dans son désespoir,
Elle cherche le jour, & gémit de le voir.
Plus loin c'est Niobé, cette femme orgueilleuse,
Cette mère superbe & bien plus malheureuse.
Quel spectacle ! Elle s'offre à mes sens désolés,
Au milieu de ses fils, l'un sur l'autre immolés ;
A force de souffrir, elle paroît tranquille ;
Son front est abattu, son regard immobile ;
Elle reste sans voix ; l'excès de ses douleurs
A tari dans ses yeux la source de ses pleurs.
Ce silence dit plus qu'un stérile murmure :
Il est en ce moment le cri de la nature.
Qu'elle seule toujours dirigeant votre feu,
Comme dans ses tableaux, brille dans votre jeu.

N'allez pas, lorsqu'il faut nous arracher des larmes,
Avec faste étaler vos pompeuses alarmes,
Par un rythme importun corrompre nos plaisirs,
Cadencer vos transports & noter vos soupirs ;
Ni vous abandonnant à cette emphase vaine,
Faire tonner l'Amour, ou mugir Melpomène.
Le sentiment se taît, & sait bien s'exprimer ;
L'actrice doit le peindre, & non le déclamer.
Voulez-vous qu'une Reine en proie à tous les crimes,
Que le remords poursuit, qu'entourent les abymes,
Et qui voit sous ses pas s'entrouvrir les enfers,
Observe, en expirant, la cadence d'un vers ?
Voulez-vous qu'une amante, outragée, éperdue ;
Dans l'ombre de la nuit tremblante & confondue ;
Médite, en éclatant, un ténébreux dessein,
Et se plonge avec art un poignard dans le sein ?

Il est, il est encore un acteur (1) sur la scène ;

(1) M. Brizard.

Formé par la nature, ami de Melpomène ;
Son front majeſtueux me peint, m'annonce un Roi :
C'eſt Alphonſe, Alvarez, Auguſte que je voi.
Que je l'aime ſur-tout, lorſque du vieil Horace
Il ſent revivre en lui la généreuſe audace,
Et lorſque tout Romain, à nos yeux attendris,
Il baigne de ſes pleurs les lauriers de ſon fils !

Muſe, ſoutiens mon vol, ranime mon courage ;
Et de ma jeune élève obtiens-moi le ſuffrage.
La variété ſeule a droit de la charmer,
Et c'eſt en l'amuſant que je veux la former.
Il eſt d'autres ſecrets & de routes nouvelles ;
Ainſi que ces leçons, chaque art a ſes modèles.

Déjà la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante le Couvreur, avoit tranché tes jours ;
Un poignard ſur le ſein, la pâle Tragédie,
Dans le même tombeau ſe crut enſevelie,
Et s'étonnoit de voir, ſans culte & ſans autels ;
Se faner ſur ſon front les cyprès immortels.
Une actrice parut : Melpomène troublée,
A ſon ſanglant aſpect, ceſſa d'être voilée.
Dumeſnil eſt ſon nom ; la pitié, la terreur,
Répandent ſur ſes pas l'épouvante & l'horreur.
Les tyrans à ſa voix tombent réduits en poudre ;
Son geſte eſt un éclair, ſes yeux lancent la foudre.
Quelle autre l'accompagne & ſemble l'effacer !
Dieux ! quel charme ont les pleurs qu'elle nous fait verſer !
Victime de l'Amour, c'eſt Didon elle-même ;
Qui meurt en pardonnant au parjure qu'elle aime :
Quel geſte ! quel maintien ! quelle noble fierté !
Tout juſqu'à l'art chez elle a de la vérité.
Chaque mot qu'elle dit, émeut, enflamme, touche ;
Devient un ſentiment en paſſant par ſa bouche :
O ſublime Clairon ! quand tu parois, je voi
L'ombre du grand Corneille errer autour de toi.

Vous devez avec soin consulter l'une & l'autre,
Et puiser dans leur jeu des leçons pour le vôtre.
Mais votre premier maître est sur-tout votre cœur :
Soyez toujours vous-même aux yeux du spectateur.
Le désir d'imiter vous cache un précipice ;
Gardez de vous traîner sur les pas d'une actrice,
De copier sans goût ses gestes, ses accens.
De son rôle il ne faut qu'approfondir le sens,
Prendre le même essor, se remplir de sa flamme ;
Puiser, &, s'il se peut, s'approprier son ame.
Sans l'asservir jamais, créez votre talent ;
Libre, il perce la nue : il rampe en imitant.

Des ressources de l'art lorsqu'enfin plus certaine,
Vous aurez obtenu le sceptre de la scène ;
Quand du parterre altier, enchaîné sous vos lois,
Vous aurez su fixer le suffrage & le choix ;
Osez alors, osez, sans craindre de déplaire,
Porter encor plus haut votre vol téméraire.
A votre jeu sans cesse ajoutez quelques traits
Hasardés : le sublime a souvent ses excès ;
Par sa simplicité tantôt il nous étonne :
Tantôt, armé d'éclairs, c'est Jupiter qui tonne.
Saisissez, offrez-nous ces contrastes heureux :
Là prodiguez des fleurs, ici lancez des feux ;
Et dans le même rôle, au gré de notre attente,
Soyez toujours parfaite & toujours différente.
La nature long-temps se plaît à se cacher :
Elle a mille secrets qu'il lui faut arracher ;
Pour le vulgaire aveugle, épuisée & stérile,
Aux regards du génie elle est toujours fertile.
C'est ce fleuve fameux qui, par d'obscurs canaux,
Va porter aux moissons le tribut de ses eaux.
C'est ce marbre grossier, c'est ce bloc insensible,
Que le ciseau façonne, & que l'art rend flexible.

Mais je vous ai tracé d'inutiles leçons,
Et ma muse soudain renferme ses crayons,

Si je ne vous inspire un orgueil légitime,
Cet orgueil créateur, ce feu qui nous anime.
Ne craignez plus l'affront d'un préjugé honteux.
Le Français plus instruit enfin ouvre les yeux;
S'il outragea votre art, il en rougit encore.
Pourroit-il avilir des talens qu'il adore?
Je sais qu'un sage illustre, un mortel renommé,
Qui hait tous les humains, lorsqu'il en est aimé,
Du fond de sa retraite où l'univers l'offense,
A fait tonner sur vous sa fameuse éloquence.
Je sais que son ennui, dans ses tristes loisirs,
Voulut empoisonner nos plus nobles plaisirs;
Je n'ose le combattre; & ma muse incertaine
Respecte, en le blâmant, ce nouveau Démosthène.
Cependant contre lui je veux vous rassurer:
Un sage n'est qu'un homme, il a pu s'égarer.
Le monde s'offre à lui sous un aspect sauvage:
Ne peut-on s'en former une riante image?
Des crédules humains précepteur rigoureux,
Pourquoi nous envier nos prestiges heureux?
Ah! laissez-nous du-moins leur brillante imposture;
L'ingénieuse erreur embellit la nature;
Et nous ôter nos arts, nos talens enchanteurs,
C'est ravir à la terre, & ses fruits & ses fleurs.
Sachez donc repousser de frivoles atteintes;
Déjà les vents légers ont emporté ses plaintes;
Tout sévère qu'il est, on peut le désarmer;
Pour lui répondre, enfin, faites-vous estimer.
Souveraine au théatre, & Reine fantastique,
Ne conservez jamais ce faste despotique;
Sur la scène laissez votre rang, vos aieux,
Et ce vain appareil qui vous cache à nos yeux.

Ce n'est pas que je veuille, en sage atrabilaire
Vous interdire l'art & le désir de plaire;
La flamme de l'amour peut, dans un cœur brûlant,
Allumer & nourrir la flamme du talent.
Ce n'est point cet Amour qui fait frémir les Grâces;

Que le morne Plutus entraîne sur ses traces ;
Ou qu'on voit, secouant deux torches dans ses mains,
Sourire au Dieu lascif qui préside aux jardins ;
C'est ce Dieu délicat qu'embellit la décence,
Que l'aimable mystère accompagne en silence,
Qui, sans effaroucher le timide désir,
Verse en secret des pleurs dans le sein du plaisir.
Chaque état a ses mœurs : vous respectant vous-même,
Adoptez de *Ninon* l'ingénieux système ;
Que l'amant enivré de vos frêles appas,
Vous trouve plus charmante en sortant de vos bras ;
Que la réflexion qui suit toujours l'ivresse,
En la justifiant, augmente sa tendresse ;
Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à son tour,
Vous rende tous les cœurs que lui ravit l'Amour.
Voilà par quels moyens & quelle heureuse adresse,
Hors du théatre même une actrice intéresse,
Sur sa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la calomnie & l'hydre des censeurs.
C'est ainsi que son nom, consacré par l'histoire,
Parvient à l'avenir sur l'aile de la gloire,
Vole de bouche en bouche, & triomphe du temps,
Que désarme l'éclat des sublimes talents.

Dans une région à nos yeux inconnue,
Construit sur le sommet d'une éclatante nue,
S'éleve jusqu'aux cieux un superbe palais ;
Le Génie en défend le redoutable accès
A ces esprits glacés, ces sophistes, ces sages,
Qui de leur siècle en vain réclament les hommages :
Là, sans voile, sans fard paroît la vérité,
Ce temple est le séjour de l'immortalité ;
Le triste préjugé, que le vulgaire encense,
Démasqué, confondu, frémit en sa présence ;
Et la palme des arts, à ses regards altiers,
S'unit avec orgueil aux palmes des guerriers ;
Auguste dans ces lieux est l'égal de Virgile,
Homère y fait charmer l'impétueux Achille :

Deshouliere & Sapho, le front orné de fleurs;
Entremêlent le myrthe aux lauriers des vainqueurs;
Ovide écrit, panché sur le sein de Corine,
Champmêlé pleure encore dans les bras de Racine;
Et le Couvreur, l'œil sombre & les cheveux épars,
De Corneille attentif arrête les regards.
O vous, que Melpomène applaudit & couronne;
Près de nos grands auteurs on vous y dresse un trône;
Terrible Dumesnil, au nom de Crébillon,
Avec des traits de sang la gloire y joint ton nom.
Toi, divine Clairon, ô toi que rien n'efface,
A côté de Voltaire elle a marqué ta place;
Dans ce séjour déjà tous tes honneurs sont prêts;
Mais hélas! puisses-tu n'y parvenir jamais!
Combien de pleurs suivroient cette perte cruelle!
L'uuivers perdroit trop à te voir immortelle.

M. DORAT.

L'AMOUR
REGRETTÉ.

A CET enfant qu'on accuse sans cesse;
Et dont sans cesse on veut suivre les lois;
Je consacrai ma première jeunesse;
Mais le perfide abusant de ses droits,
Se fit un jeu des troubles de mon ame;
Je détestai son empire & sa flamme,
Il me quitta, sûr d'être regretté.
Las! il est vrai: malgré tes injustices;
Reviens, Amour; j'aime mieux tes caprices
Que cet ennui qu'on nomme *liberté*.

A ZIRPHÉ.

POURQUOI, me dites-vous, votre lyre amoureuse
Qui célébroit l'empire des plaisirs,
Maintenant sous vos doigts timide & paresseuse,
N'est-elle plus que l'écho des soupirs?
Eh! comment voulez-vous que flexible & sonore
Ma lyre qui toujours fut l'écho de mon cœur,
Soit infidelle à ma douleur,
Quand vous ne m'aimez plus, quand je vous aime
encore!
J'ai perdu mon talent en perdant cette erreur,
Qui sur vos pas nous trompe & nous enchante;
Hélas! rendez-moi le bonheur,
Si vous voulez que je vous chante.

M. DOIGNY.

MADRIGAL.

LE mal d'amour, qui me rend misérable,
Qui doucement me conduit au trépas,
Las! est si grand, qu'il en est incroyable:
Aussi, Chloé, ne le croyez-vous pas.

Par le Chevalier DU COUDRAY.



LE DOUBLE PHÉNIX.

Ci-gît à son Galant une Amante fidelle ;
Vrai Phénix, merveille en ce point !
Et lui de son côté ne s'en consola point,
Autre Phénix aussi bien qu'elle.

ÉPITAPHE

D'UN ANGLAIS.

Ci-gît Jean Rosbif, Ecuyer ;
Qui se pendit pour se désennuyer.

M. D. L. P.

AUTRE

D'UN GRAND POETE.

Ci-gît un homme dont la gloire
Des siècles atteindra la fin.
Mais qui courant au Temple de Mémoire ;
Sur la route mourut de faim.

NÉRICAULT DESTOUCHES.



AUTRE
D'UNE FEMME,
Par son mari.

Ci-gît ma femme : ah ! qu'elle est bien ;
Pour son repos & pour le mien !

JACQUES DU LORENS.

MADRIGAL.

Divine Iris, dans le mystère
Qui souvent vous occupe, un Confesseur & vous ;
Tout ce qui se passe entre nous,
Je crois, ne vous arrête guère.
La crainte de vous accuser,
Vous oblige à me refuser
Ce que ma passion mérite.
Ainsi mes soins sont superflus :
Cependant vous en seriez quitte
Pour lui dire un péché de plus.

LA SABLIERE.



SUR UN SOUFFLET.

Il est beau sans doute, ô ma Flore,
De punir le rapt d'un baiser !
Mais ne vaut-il pas mieux encore
S'en défendre que s'en venger ?
Ah! de cette foible vengeance
Un cœur jaloux est peu touché :
Au risque de la pénitence,
Qui ne commettroit le péché ?

M. B**

AUX MUSES.

Souffrez les Amours sur vos traces ;
Muses, souvenez-vous toujours
Que l'esprit est sans les Amours
Ce qu'est la beauté sans les Grâces.
C'est à l'Amour qu'il faut céder :
Quel autre charme nous arrête ?
L'esprit peut faire une conquête :
Mais c'est au cœur à la garder.

Bernard.



SUR UN BAISER

Que la Dauphine donna à Alain Chartier, fameux auteur du temps de Charles VI.

Vous connoiſſez ce Poëte fameux
Qui s'endormit au Palais de la Reine?
Il en reçut un baiſer amoureux:
Mais il dormoit, & ſa faveur fut vaine.
Vous me pourriez donner un prix plus doux;
Et ſi jamais votre bouche vermeille
Vouloit payer ce que j'ai fait pour vous,
N'attendez pas que je ſommeille.

VOLTAIRE.

ÉPITRE

A MADAME DU BOCCAGE,

Sur l'influence des femmes ſur les mœurs.

Loin de ces villes muſulmanes,
Où le beau ſexe infortuné,
A la ſageſſe condamné,
Gémit ſous des tyrans profanes,
Il eſt ſur des bords plus heureux
Une ville immenſe & polie,
Séjour des beaux arts & des jeux,
Ouvrage bizarre & pompeux
De Minerve & de la Folie.
C'eſt-là, qu'arbitre ſouverain,

Dans une activité frivole,
On voit le peuple féminin
Décider le ſort incertain
D'un monde dont il eſt l'idole ;
Et gouverner le genre humain.

O toi, qu'on redoute & qu'on aime ;
Beauté ! l'éclat du diadème
Cède à l'éclat de tes attraits.
Les Rois ont un pouvoir ſuprême :
O beauté ! tu n'as que toi-même ;
Les Rois ſont tes premiers ſujets.
Des rubans forment ſa couronne ;
Des ſophas lui ſervent de trône ;
Elle a pour ſceptre un éventail,
Pour tréſor ſon cœur & ſes charmes ;
Pour faſte des magots d'émail,
Et des regards pour ſeules armes.

Ces fiers vengeurs de nos Etats,
Ces guerriers qui, dans les combats,
Portent un viſage intrépide,
Eux qui bravent des bataillons
Hériſſés d'un fer homicide,
Eux que le bruit de cent canons
Jamais n'étonne ou n'intimide ;
Ces Renauds, aux pieds d'une Armide,
Daignent abaiſſer leur fierté,
Aux femmes tremblent de déplaire,
Et viennent pleins d'aménité,
Plier leur mâle caractère
Aux caprices de ſa beauté.
Vieillis dans les champs de Bellone ;
Vénus a leurs derniers momens ;
Ils feignent des empreſſemens ;
Même au-delà de leur automne.
Ils adouciſſent leur regard
A travers leurs doubles lunettes ;

Applaudiſſent des ariettes,
Et, pour Chaulieu quittant Folard,
Changés en héros de toilettes,
Ils expirent ſous l'étendard
Et des prudes & des coquettes.

Nos Magiſtrats impérieux,
De qui les ames peu communes,
Partageant le pouvoir des Dieux,
Règlent d'un ton ſententieux
Et nos deſtins & nos fortunes;
Ces Sénateurs facétieux
Mêlent, pour plaire à deux beaux yeux,
A l'antique jargon du code
Les propos fins, les jolis traits,
Et le ton léger de la mode
Au ton empeſé des arrêts.
Aux dames, par eux encenſées,
Ils offrent les tributs flatteurs
De leur ambre, de leurs odeurs,
Et les boucles entrelacées
De leurs cheveux longs & flottants,
Et de leurs phraſes compaſſées
Les inſipides agrémens,
Et des ardeurs toujours glacées.
D'un air léger, mais occupé,
Ils vont, ils parlent en cadence,
Ils plaiſantent à l'audience,
Ils opinent dans un ſoupé.

Que dis-je? un Créſus imbécille,
Qui ne ſait compter que par mille,
Qui, fier d'un hôtel ſomptueux,
De ſes grands laquais dédaigneux
Des ſots hommages du vulgaire,
Traîné dans un char faſtueux,
Ne daigne point toucher la terre;
Ce Dieu des avides mortels

Defcend de fes riches autels :
Il s'empreffe à foumettre aux belles
Qui le flattent d'un œil malin,
Ses chars qu'a verniffé Martin,
Ses gros galons & fes dentelles,
Les bijoux qu'étale fa main,
Ses précieufes bagatelles,
Ses architectes, fes brodeurs,
Son fafte, fes fauffes grandeurs,
Toutes fes rifibles hauteurs,
Ses amis que fon or éveille,
Les dédicaces des auteurs,
Et fes ancêtres de la veille.

Ainfi, maître abfolu des cœurs,
Le beau fexe, avec un fourire,
Commande tout ce qu'il défire;
Par des danfes, des chants vainqueurs,
Par des caprices féducteurs,
Il fait régler, il fait prefcrire
Les modes, les goûts & les mœurs;
Pour lois il donne des erreurs,
N'aime, ne répand que les fleurs,
Communique un brillant délire,
Orne le frivole & le faux,
Reçoit l'encens des madrigaux,
Et foumet tout à fon empire,
Les grands, les fages & les fots.

Mais je vois des maifons riantes,
Temple de ces divinités;
Que leurs douces voix font puiffantes!
On vole aux ordres refpectés
Que donnent ces têtes charmantes.
Le nombre, la pompe des chars,
L'or qui le cède à la peinture,
Une élégante architecture
Arrêtent mes premiers regards.

Plus loin sur la toile docile,
Dans un salon voluptueux,
De Boucher le pinceau facile
A des amours tracé les jeux.
De la moire l'onde incertaine,
Les riches tapis des Persans,
Les marbres & la porcelaine
Décorent ces appartemens ;
Et le crystal poli des glaces
Des belles répète les grâces,
Et l'éclat de mille ornemens.
Tout respire ici l'abondance,
La parure, le doux loisir.
Ah! sans doute on ne voit qu'en France
Les Dieux du goût & du plaisir
Amis du Dieu de l'opulence.
L'espoir de la félicité,
A l'aspect de tant de merveilles,
A saisi mon cœur enchanté :
J'ouvre les yeux & les oreilles.

Observer l'effet d'un pompon,
Et méconnoître un caractère ;
Applaudir un joli sermon,
Et réformer le ministère ;
Rire d'un projet salutaire,
Et s'occuper d'une chanson ;
Immoler les mœurs aux manières,
Et le bon sens à de bons mots ;
Dire gravement des misères,
Et plaisanter sur des fléaux ;
Siffler l'air simple d'un héros,
Et chérir les têtes légères ;
Se flétrir dans la volupté,
N'avoir de l'esprit qu'en saillie,
Paroître poli par fierté,
Perfide par galanterie ;
Généreux sans humanité ;

Sans être aimé se voir goûté ;
Louer par fade idolâtrie,
Ou par désir d'être flatté ;
Médire par oisiveté,
Quelquefois par méchanceté ;
Plus souvent par coquetterie ;
Quitter Cléon par fantaisie ;
Aimer un Duc par vanité,
Un jeune fat par jalousie :
Tel est ce monde tant fêté ;
Telle est la bonne compagnie.

Quoi ! faut-il chercher le bonheur ?
Sans cesse éloigné de nous-même,
Ignorer le plaisir extrême
De s'éclairer, d'avoir un cœur ?
Quoi ! sur le théatre bizarre
Du bruit, du luxe, de l'erreur,
Un sage aimable est-il si rare ?
Et l'art le don de l'agrément,
Ce don futile, mais charmant,
Du Français premier apanage,
Seroit-il l'unique avantage
D'un sexe enchanteur & puissant ?
Non : Paris voit une mortelle,
Simple par goût, belle sans fard,
Fine sans air, vive sans art,
Et toujours égale & nouvelle.
Comme Vénus elle sourit,
Comme l'Amour elle nous blesse ;
De Minerve elle a tout l'esprit,
Hélas ! & toute la sagesse.
Mais elle nuit à des appas
Une ame sensible & sublime ;
L'art difficile de la rime
Aux traits saillants ou délicats.
C'est elle dont la voix touchante
A fait retentir sur nos bords

Les sons nombreux, les fiers accords
De ce Milton que l'Anglais vante ;
Elle qui, dans de nouveaux airs,
A chanté, rivale d'Homère,
Ce Génois, ce vainqueur des mers,
Qui, d'un vaste & riche hémisphère,
Agrandit pour nous l'univers.
Aussi dans les champs d'Italie,
Pour le chantre de son héros,
Gènes, des lauriers de Délos,
Mêlés aux myrthes d'Idalie,
A formé des festons nouveaux ;
A son aspect, des cardinaux
L'ame altière s'est adoucie,
Enfin le Pape l'a bénie.
Mais vingt siècles auparavant
Le doux Tibulle en la voyant,
Eut, je pense, alarmé Délie ;
Virgile eut mieux peint Lavinie ;
Et son Auguste assurément
N'eut jamais couronné Livie.
Chère aux savans, chère à Cypris,
Illustre & belle du Boccage,
L'honneur & l'amour de Paris,
Jouissez du plus beau partage,
Goûtez la gloire au sein des ris.
Les grands poëtes & les belles
De l'envie excitent les cris.
Vous étonnez les beaux esprits,
Vous faites mille amans fidelles ;
Mais vous n'avez point d'ennemis.
Votre sexe, qui vous envie,
En faveur de votre génie,
Pardonne vos charmes brillants ;
Tandis qu'en faveur de ces charmes,
Le nôtre, qui vous rend les armes,
Vous pardonne tous vos talens.

M. Barthe.

ODE
ANACRÉONTIQUE.

Zélis eſt une jeune fleur
Qu'un léger papillon engage,
Et dans l'excès de ſa douleur
Elle hait tout amant volage.

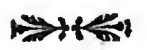
Mais près d'elle, ſur le gazon;
Lieu ſavorable à l'éloquence,
L'amour me dicta ſa leçon,
Et Zélis aima l'inconſtance.

Vois, lui diſois-je, cette fleur;
Un autre papillon l'afflige ....
Eh bien! pour punir un trompeur
Séchera-t-elle ſur ſa tige?

Non, ma Zélis, & quand Zéphir
Viendra rafraîchir la nature,
Tu la verras s'épanouir
Et ſe conſoler d'un parjure.

Zélis rougit..... Zélis ſe rend.
O mon amie! ô ma maîtreſſe!
De ce papillon inconſtant
Puiſſé-je te venger ſans ceſſe!

M. Auguſte GAUDE.



IMITATION
D'OVIDE.

JE ne sais point porter des chaînes éternelles,
Et j'ose me vanter de ma légéreté :
Quand l'univers nous offre tant de belles,
Pourquoi n'aimer qu'une beauté ?
Si je vois une fille innocente & tranquille,
Qui baisse ses regards sur un sein immobile ;
Son timide embarras, sa naïve candeur,
Sont des pièges cachés qui surprennent mon cœur.
Si, marchant d'un air leste, & la tête assurée,
Attaquant, provoquant la jeunesse enivrée,
Laïs vient à paroître, elle enflamme mes sens ;
J'ai bientôt oublié ma modeste bergère,
Et c'est la volupté, c'est l'art que je préfère,
Afin de savourer des plaisirs différents.
Du haut de sa grandeur, de sa tige éclatante,
J'aime à faire descendre une superbe amante,
Et je crois, triomphant d'elle & de ses aïeux,
M'élever dans ses bras jusques au sein des Dieux.
Tu n'as pas moins de droits sur mon ame inconstante ;
Toi dont l'esprit orné rend l'entretien charmant :
Aux plaisirs de l'amour se borne l'ignorante,
Et tes soins délicats flattent un tendre amant.
Que la voix de Chloé me pénètre & me touche !
Quel plaisir, quand le cœur & l'oreille sont pris ;
D'intercepter, par un baiser surpris,
Les sons pleins de douceur qui sortent de sa bouche !
Je ne puis voir sans un trouble soudain,
Dans les bras d'une belle une harpe enlacée,
Et mon œil suit en feu, sur la corde pincée,
Le jeu vif & brillant d'une charmante main.
Les grâces de Cynthie & sa taille légère

M'offrent le fouvenir des nymphes de nos bois;
Et quand fes pas hardis l'enlèvent de la terre,
Je voudrois, embraffant fa taille entre mes doigts;
La porter en triomphe aux bofquets de Cythère.
Le matin de la Beauté,
Les premiers jours de fa naiffance
Portent dans mon fein agité
La plus active effervefcence,
Son été même a des charmes pour moi.
O femmes! je ne vis que pour vous dans le monde;
Mais j'aime à partager l'encens que je vous dois;
Et la brune me rend infidelle à la blonde;
Mon cœur ne brave pas un feul de vos attraits;
Enfin, quelque beauté que l'on cite dans Rome;
Que l'univers pofsède, & l'univers renomme,
Elle eft d'abord l'objet de mes ardens fouhaits;
Et, comme un nouvel Alexandre,
Animé d'un feu tout divin,
Dans mon ambition, prêt à tout entreprendre;
Je voudrois conquérir le monde féminin.

M. ROCHON DE CHABANNES.



ÉPITRE
AU VAUDEVILLE.

FILS aimable de la Gaieté,
Cher & gracieux Vaudeville,
Paris, ce séjour enchanté,
Redevient donc ton domicile !
Salut, joie & prospérité.
Au Français tu dois la naissance ;
Comme lui, malin, indiscret,
Vif, léger, ami de la danse,
Vous vous ressemblez trait pour trait.
Il est encore, il est en France
Des ridicules, des travers
Plus dangereux que l'on ne pense ;
Peinds-nous-les dans tes petits vers.

Pour des sultanes de théatre
Gaiment on se ruine encor ;
Des Midas plus vils que leur or
Exigent qu'on les idolâtre.
La Mode est notre déité ;
Liés de ses chaînes légères,
Nous n'avons que sa volonté ;
Et nous traitons en étrangères
La raison & la vérité.
Sur les rives aganippides
Il est encor des imposteurs,
De lâches calomniateurs,
Qui, guidés par les Euménides,
De leur fiel souillent les neufs sœurs ;
Et qui de leurs langues perfides
Enfoncent les dards homicides

Même au sein de leurs bienfaicteurs.
Ces monstres sont de tous les âges ;
Mais nous avons des personnages
Coupables de moindres forfaits,
Du monde usurpant les hommages,
Et qui n'en troublent point la paix.

Le goût, les talens, tout succombe :
Que de grands hommes sous la tombe
Qui n'auroient dû mourir jamais !
Le Permesse, en proie aux orages,
Ne voit croître sur ses rivages
Que des chardons ou des cyprès.
Pour réparer cette disette,
Par qui le Pinde est aux abois,
N'est-il pas tel & tel poëte
Qui, dans chaque feuille d'un mois ;
Se fait, par sa muse discrète,
Déifier en tapinois,
Et qui, sous l'abri tutélaire
De ce manège clandestin,
Se coîffe, de sa propre main,
De cent couronnes de Voltaire ?

Toi, dont le Sage & d'Orneval
Renouvellèrent la saillie,
Arme-toi, succède à Thalie,
Ose devenir son rival.
Hélas ! maintenant sur la scène
Elle est soumise à d'autres lois,
Et par le tragique bourgeois
Laissant envahir son domaine,
Vêtue en long habit de deuil,
Elle s'agite, se démène,
Et, le glaive au poing, se promène
Autour d'un lugubre cercueil
Qu'elle dispute à Melpomène.

Arme-toi, saisis des pinceaux,
Et viens, d'une main aguerrie,
Sur les méchans & sur les sots,
Décocher ton artillerie.
Mais ne fouille point tes portraits
Par ces rébus à doubles faces
Qui font baisser les yeux des Graces,
Et déshonorent tes couplets.
Laisse aux Léandres des parades
Toutes ces équivoques fades
Dont s'amusent tant nos Laïs;
De ces dames les cœurs flétris
N'attachent vraiment quelque prix
Qu'au rire né de la licence.
Point de volupté sans décence,
Vaudeville, c'est mon avis.
La divinité que j'encense
N'est point celle de Sybaris;
Les plaisirs purs de l'innocence
De remords ne sont point suivis :
Voilà ceux dont je suis épris,
Et je t'en fais la confidence,
J'ai des mœurs, même dans Paris.

M. le Chev. DE CUBIÈRES.

L'EXCUSE,

CONTE.

CERTAIN baron, d'humeur atrabilaire,
Prit un niais pour le servir;
Mais trop souvent le pauvre hère,
Témoin d'une injuste colère,
Prêtoit son dos pour l'assouvir.
Ne souriant jamais, & toujours intraitable,

Le noble étoit moins noir, mais plus méchant qu'un
diable;
Tout sembloit à ses yeux n'offrir qu'un triste objet;
Si son mouchoir tomboit par terre,
Si l'on cassoit assiette ou verre,
C'étoit la faute du valet.
Si quelquefois il arrivoit
Qu'un ragoût remis sur la table
Fût trouvé mauvais, détestable,
C'étoit Jasmin qui l'avoit fait;
Et si, dans le fond de son ame,
Monsieur en vouloit à Madame,
Jasmin recevoit le soufflet.
Enfin, dans cette servitude,
Il lui fit prendre l'habitude
De répéter soir & matin:
« Pourquoi donc s'en prendre à Jasmin »!
Il arriva qu'à sa famille
L'Hymen donnant un rejetton,
On vint demander au baron:
Quel enfant? — Ventrebleu! quel enfant? Une fille;
J'eusse été si content de me voir un garçon!
Mais voyez ce benêt! comme il est là tranquille!
Hélas! dit le valet, je plains votre destin;
Cet accident peut bien remuer votre bile;
Mais, ma foi, ce n'est pas la faute de Jasmin.

M. RATÉ.



ROMANCE.

EH quoi, Lysis, pour ma douleur,
N'étoit-ce pas assez du tourment de l'absence?
Se peut-il que ton inconstance
Vienne, d'un nouveau trait, percer encor mon cœur?
Cruel Lysis, de ta mémoire
Une autre auroit pu me bannir?
Non, cher époux, non, je ne puis le croire :
Ah! si je le croyois, tu m'en verrois mourir.

Lorsque tes regards, dans mes yeux,
Aimoient tant à chercher une amoureuse flamme;
Qui m'eût dit alors que ta femme
Devoit te voir un jour insensible à ses feux?
Qui m'eût dit que de ta mémoire
Une autre auroit pu me bannir?
Non, cher époux, non, je ne puis le croire :
Ah! si je le croyois, tu m'en verrois mourir.

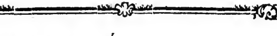
N'est-ce pas moi qui de l'amour,
La première, à ton cœur fis connoître les charmes;
Ses vifs transports, ses douces larmes,
Ses biens toujours nouveaux & goûtés chaque jour?
O Dieux! comment de sa mémoire
Bannir un si cher souvenir!
Non, cher époux, non, je ne puis le croire:
Ah! si je le croyois, tu m'en verrois mourir.

Tes enfans, touchés de mes pleurs,
N'osent sur mes genoux me parler de leur père.
Plus ils cherchent à me distraire,
Plus leurs soins caressants aigrissent mes douleurs.
Pauvres enfans, de sa mémoire

Un père a-t-il pu vous bannir ?
Non, cher époux, non, je ne puis le croire :
Ah ! si je le croyois, tu m'en verrois mourir.

Reviens : si par quelque foiblesse,
Ton cœur, pour un moment, put oublier sa foi ;
C'est par l'excès de ma tendresse
Que le mien, plein d'amour, veut se venger de toi.
Il ne reste dans ma mémoire
Que ton aimable souvenir.
Oui, cher époux, reviens, tu peux m'en croire :
Ah ! si je t'ai perdu, je n'ai plus qu'à mourir.

M. BERQUIN.



LA DÉVOTE.

AIR : *Tout consiste dans la manière.*

LES combats de la jeune Hortense
Ont quelque chose d'amusant ;
Vous la voyez dans la défense
Accorder tout en refusant.
Sage, folle, cruelle & douce
En ce moment,
La dévote attire & repousse
Son amant.

J'aime ses tendres négatives :
Elles m'ont toujours réjoui ;
Ce sont autant d'affirmatives ;
Un non dans sa bouche est un oui.
Sage, folle, &c.

C'est la pudeur qui la tracasse ;
Mais l'amour la rend au désir :

Elle s'indigne de l'audace ;
Mais l'audace lui fait plaisir.
Sage, folle, &c.

Enfin, après s'être rendue,
Elle me dit avec fureur :
Monstre ! c'est toi qui m'as perdue ;
Mon ami, tu fais mon bonheur.
Sage, folle, cruelle & douce
En ce moment,
La dévote attire & repousse
Son amant.

M. le Chev. DE BOUFFLERS.

A M. LE CHEVALIER DE***.

SUR SA GOUTTE.

EST-IL bien vrai qu'en ce moment,
En proie au plus cruel martyre,
O du Pinde rare ornement,
Vos doigts engourdis tristement
Ne peuvent plus pincer la lyre :
Je me souviens bien qu'autrefois,
Menant tous deux joyeuse vie,
A table auprès de Maillebois,
Humant, buvant jusqu'à la lie
Le vin d'Aï, le vin d'Arbois,
Le rivesalte & le hongrois,
Et celui de commanderie,
Nous chantions d'une heureuse voix
Thémire & Glycère & Sylvie.
Mais je me souviens bien aussi
Que, dès-lors, & prudent & sage
Avec ce qu'il faut, Dieu merci,

Pour ne l'être qu'au dernier âge,
Tandis que, d'un si bon courage,
Me livrant à tous mes désirs,
Pourvu d'un moins riche héritage,
Je le semois sur mon passage,
Et dévorois tous les plaisirs ;
Vous, pour en jouir davantage,
Voluptueux épicurien,
De tout faisant un peu d'usage,
Vous n'abusiez jamais de rien.
De l'éternelle providence
Admirons les desseins cachés.
C'est moi qui commis les péchés,
Et vous en faites pénitence.
Mais, croyez-moi, consolez-vous
D'un mal qui vous fait des jaloux,
Et songez que l'on vous contemple :
Disciple harmonieux & doux
De l'aimable goutteux du Temple,
Comme lui, chéri tour-à-tour
Et du Dieu que l'on nomme Amour,
Et du puissant fils de Sémèle,
Il ne vous manquoit aujourd'hui,
Pour égaler votre modèle,
Que d'être goutteux comme lui.
Mais votre gloire est plus brillante ;
Vous devez vivre plus long-temps :
Car vous obtenez à trente ans
Ce qu'il n'eut, dit-on, qu'à soixante.

M. le Chev. DE BERTIN.



LA BERGÈRE PERDUE,

IDYLLE.

MA Doris un jour s'égara ;
Je dis : Qu'on coure en diligence !
A celui qui la trouvera
Je promets une récompenſe.

Dans les bocages d'alentour
Vous pourrez découvrir ſes traces :
Elle eſt brune comme l'Amour,
Elle eſt faite comme les Graces.

A peine j'achevois ces mots,
Qu'elle-même s'eſt approchée ;
Dans le plus épais des berceaux,
Par malice, elle étoit cachée.

Voici, dit-elle, ta Doris,
Que je remets en ta puiſſance.
Puis elle fit un doux ſouris,
Et demanda ſa récompenſe.

M. LÉONARD.



LES JEUNES GENS DU SIÈCLE,

VAUDEVILLE.

AIR : *Avec les jeux dans le village, &c.*

BEAUTÉS qui fuyez la licence ;
Évitez tous nos jeunes gens.
L'Amour a déserté la France,
A l'aspect de ces grands enfans.
Ils ont, par leur ton, leur langage ;
Effarouché la volupté,
Et gardé, pour tout apanage,
L'ignorance & la nullité.

Malgré leur tournure fragile ;
A courir ils passent leur temps ;
Ils sont importuns à la ville ;
A la Cour, ils sont importants.
Dans le monde, en Rois ils décident ;
Au spectacle, ils ont l'air méchant.
Par-tout la sottise les guide,
Par-tout le mépris les attend.

Pour eux, les soins sont des vétilles ;
Et l'esprit n'est qu'un lourd bon-sens.
Ils sont gauches auprès des filles ;
Auprès des femmes, indécents.
Leur jargon ne pouvant s'entendre ;
Si leur jeunesse peut tenter,
Ceux que le besoin a fait prendre ;
L'ennui bientôt les fait quitter.

Sur leur air & ſur leur figure,
Preſque tous fondent leur eſpoir;
Ils font entrer dans leur parure
Tout le goût qu'ils penſent avoir;
Dans le cercle de quelques belles,
Ils vont s'établir en vainqueurs;
Mais ils ont toujours auprès d'elles
Plus d'aiſance que de faveurs.

De toutes leurs bonnes fortunes,
Ils ne ſe prévalent jamais;
Leurs maîtreſſes ſont ſi communes,
Que la honte les rend diſcrets.
Ils préfèrent, dans leur ivreſſe,
La débauche aux plus doux plaiſirs;
Ils goûtent ſans délicateſſe
Des jouiſſances ſans déſirs.

Puiſſent la Volupté, les Graces,
Les expulſer loin de leur cour,
Et favoriſer, en leurs places,
La gaieté, l'eſprit & l'amour!
Les déſerteurs de la tendreſſe
Doivent-ils goûter ſes douceurs?
Quand ils dégradent la jeuneſſe,
En doivent-ils cueillir les fleurs?

M. le Chev. DE BOUFFLERS.



LE PARADIS.

L'AUTRE monde, Zelmis, eſt un monde inconnu
Où s'égare notre penſée.
D'y voyager ſans fruit la mienne s'eſt laſſée;
Pour toujours j'en ſuis revenu.
J'ai vu dans ce pays des fables
Les divers paradis qu'imagina l'erreur :
Il en eſt bien peu d'agréables;
Aucun n'a ſatisfait mon eſprit & mon cœur.

Vous mourez, nous dit Pythagore;
Mais ſous un autre nom vous renaiſſez encore;
Et ce globe à jamais eſt par vous habité.
Crois-tu nous conſoler par ce triſte menſonge,
Philoſophe imprudent, & jadis trop vanté?
Dans un nouvel ennui ta fable nous replonge.
Ments à notre avantage, ou dis la vérité.

Celui-là mentit avec grâce,
Qui créa l'Elyſée & les eaux du Léthé.
Mais dans cet aſyle enchanté,
Pourquoi l'amour heureux n'a-t-il pas une place?
Aux douces voluptés pourquoi l'a-t-on fermé?
Du calme & du repos quelquefois on ſe laſſe;
On ne ſe laſſe point d'aimer & d'être aimé.

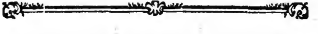
Le Dieu de la Scandinavie,
Odin, pour plaire à ſes guerriers,
Leur promettoit dans l'autre vie
Des armes, des combats, & de nouveaux lauriers.
Attaché dès l'enfance aux drapeaux de Bellone,
J'honore la valeur, à d'Eſtaing j'applaudis;
Mais je penſe qu'en Paradis
On ne doit plus tuer perſonne.

Un autre espoir séduit le Nègre infortuné
Qu'un marchand arracha des déserts de l'Afrique;
Courbé sous un joug despotique,
Dans un long esclavage il languit enchaîné.
Mais quand la mort propice a fini ses misères,
Il revole joyeux au pays de ses pères,
Et cet heureux retour est suivi d'un repas.
Pour moi, vivant ou mort, je reste sur vos pas.
Non, Zelmis, après mon trépas,
Je ne chercherai point les bords qui m'ont vu naître;
Mon Paradis ne sauroit être
Aux lieux où vous ne serez pas.

Jadis au milieu des nuages,
L'habitant de l'Ecosse avoit placé le sien.
Il donnoit à son gré le calme ou les orages;
Des mortels vertueux il cherchoit l'entretien.
Entouré de vapeurs brillantes,
Couvert d'une robe d'azur,
Il aimoit à glisser sous le ciel le plus pur,
Et se montroit souvent sous des formes riantes.
Ce passetemps est assez doux;
Mais de ces sylphes, entre nous,
Je ne veux point grossir le nombre.
J'ai quelque répugnance à n'être plus qu'une ombre.
Une ombre est peu de chose, & les corps valent mieux:
Gardons-les. Mahomet eut grand soin de nous dire
Que dans son Paradis l'on entroit avec eux.
Des Houris c'est l'heureux empire.
Là, les attraits sont immortels;
Hébé n'y vieillit point; la belle Cythérée,
D'un hommage plus doux constamment honorée,
Y prodigue aux Elus des plaisirs éternels;
Mais je voudrois y voir un maître que j'adore;
L'Amour, qui donne seul un charme à nos désirs,
L'Amour, qui donne seul de la grâce aux plaisirs.
Pour le rendre parfait, j'y conduirois encore

La tranquille & pure Amitié,
Et d'un cœur trop sensible elle auroit la moitié.
Asyle d'une paix profonde,
Ce lieu seroit alors le plus beau des séjours;
Et ce Paradis des Amours,
Si vous vouliez, Zelmis, on l'auroit en ce monde.

M. le Chev. DE PARNY.



INVITATION

DE M. DE VOLTAIRE

A M. DESTOUCHES,

En sortant de la première représentation du GLORIEUX.

AUTEUR solide, ingénieux,
Qui du théatre êtes le maître,
Vous qui fîtes *le Glorieux*,
Il ne tiendroit qu'à vous de l'être.
Je le serai, j'en suis tenté,
Si demain ma table s'honore
D'un convive tant souhaité;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.



LA

LA TACTIQUE.

J'étais, lundi passé, chez mon Libraire Caille,
Qui, dans son Magasin, n'a jamais rien qui vaille.
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains, & sage autant que beau:
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique:
Il fait seul nos destins: prenez; c'est la Tactique
La Tactique, lui dis-je? Hélas! jusqu'à présent,
J'ignorois la valeur de ce mot si savant.
Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand Art, ou l'Art par excellence:
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux.
J'achetai sa Tactique, & je me crus heureux.
J'espérois trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie,
De cultiver mes goûts, d'être sans passion,
D'asservir mes désirs au joug de la raison,
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi; je lis; je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis! c'étoit l'art d'égorger son prochain.
J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre
Pétrit, pour s'amuser, du soufre & du salpêtre;
Qu'un énorme boulet qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas;
Que d'un tube de bronze aussi-tôt la mort vole
Dans la direction qui fait la parabole,
Et renverse, en deux coups prudemment ménagés,
Cent automates bleus à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.
L'Auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,

Qui, dans un chemin creux, sans tambour & sans bruit,
Discrètement chargés de sabres & d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six Sentinelles ;
Puis, montant lestement aux murs de la Cité,
Où les pauvres bourgeois dormoient en sureté ;
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes ;
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Ecrasent les enfans ; & las de tant d'efforts
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'Eglise
Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise ;
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui ;
Que, dans la ville en feu, l'on n'eût rien fait sans lui ;
Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.
Etrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez Monsieur Caille, encor épouvanté ;
Je lui rends son volume, & lui dis en colère....
Allez : de Belzébut détestable Libraire !
Portez votre Tactique au Chevalier de Tott ;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabahoth.
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les Chrétiens instruit les infidelles.
Allez ; adressez-vous à Monsieur Romanzof,
Aux vainqueurs tous sanglants de Bender & d'Azof.
A FRÉDÉRIC sur-tout offrez ce bel ouvrage ;
Et soyez convaincus qu'il en fait davantage :
Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur ;
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur ;
Plus adroit meurtrier que GUSTAVE & qu'EUGÈNE.
Allez ; je ne crois pas que la nature humaine
Sortît (je ne sais quand) des mains du Créateur,
Pour insulter ainsi l'éternel Bienfaicteur,
Pour montrer tant de rage & tant d'extravagance.
L'homme avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la nécessité rendoit déjà si courts.
La goutte avec sa craie ; & la glaire endurcie

Qui se forme en cailloux au fond de la vessie;
La fièvre, le catharre, & cent maux plus affreux;
Cent Charlatans fourés, encor plus dangereux.
Auroient suffi sans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, depuis le grand Cirus
Jusqu'à ce Roi brillant qui forma Lentulus.
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, & je les donne au diable.
En m'expliquant ainsi, je vis que dans un coin
Un jeune Curieux m'observoit avec soin;
Son habit d'ordonnance avoit deux épaulettes,
De son grade à la guerre éclatants interprètes;
Ses regards assurés, mais tranquilles & doux,
Annonçoient ses talens, sans manquer de courroux.
De la Tactique, enfin, c'étoit l'auteur lui-même.
Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier:
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant; Caïn tua son frère.
Et nos frères les Huns, les Francs, les Visigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auroient point désolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux su la Tactique Romaine.
Guerrier, né d'un Guerrier, je professe aujourd'hui
L'art de garder son bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre?
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il est (n'en doutez point) de guerres légitimes;
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois;
Il soutenoit le droit de sa naissance auguste;

La ligue étoit coupable; Henri quatre étoit juste;
Mais sans vous retracer les faits de ce grand Roi,
Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi?
Quand la colonne Anglaise avec ordre animée
Marchoit à pas comptés à travers notre armée?
Trop fortuné badaut!.... dans les murs de Paris,
Vous faisiez, en riant, la guerre aux beaux esprits;
De la douce Gaussin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre;
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs:
Hélas! qu'auriez-vous fait, vous & tous les auteurs;
Qu'auroit fait tout Paris, si LOUIS, en personne,
N'eût passé le matin sur le pont de Calone?
Et si tous vos Césars, à quatre sous par jour,
N'eussent bravé l'Anglais qui partit sans retour?
Vous savez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire:
Ce fut au prix du sang du généreux Grammont,
Et du sage Lurtaux, & du jeune Craon,
Que de vos beaux esprits les bruyantes cohues
Composoient les chansons qui couroient dans les rues;
Ou qu'ils venoient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope & l'Orphelin.
Ainsi que le Dieu Mars, Apollon prend les armes;
L'Eglise, le Barreau, la Cour ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas Clément & Savatier
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un soldat prenne au-moins la défense
D'un art qui fit long-temps la grandeur de la France,
Et qui des citoyens assure le repos.

Monsieur Guibert se tut après ce long propos.
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire;
Je conçus que la guerre est le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards,
En dictant leurs leçons, étoit digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.

Mais, je vous l'avoûrai, je formois des souhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais ;
Et qu'enfin l'équité fît régner sur la terre
L'impraticable paix de l'Abbé de Saint-Pierre.

Voltaire.

LES SECRETS
DÉCOUVERTS.

Dans ce jardin où Flore a fixé son séjour,
Thémire, je t'attends depuis l'aube du jour ;
Descends, ta mère est loin ; sans crainte de surprise ;
Nous pourrons nous livrer aux transports les plus doux ;
L'instant, le lieu nous favorise,
Et nous n'aurons ici ni témoins, ni jaloux.
Ton Argus quelquefois te fait verser des larmes
Par la rigueur de ses leçons ;
Descends, viens, nous la tromperons,
Et nos embrassemens en auront plus de charmes.
Des tendres filles des saisons,
Dont fleurit en ces lieux la nombreuse famille,
Ta main fixe les traits à l'aide des crayons,
Ou de l'industrieuse aiguille :
Tu dessines des fleurs, & nous en cueillerons.
La plus belle rose en peinture
Vaut-elle un seul bouton, jeune enfant du hasard ?
Que sont les miracles de l'art
Près des œuvres de la nature ?
Que vois-je ? O souvenir charmant ?
De nos plaisirs d'hier tout m'offre ici l'image.
Voici le verd gazon où, te rendant hommage,
Mille fois de t'aimer je te fis le serment :
Il est un peu foulé depuis ce doux moment ;

Nous le foulerons davantage.
A mes désirs ici donnant un libre essor,
Que je fis de baisers une moisson fertile!
Là, je t'en volai cent; là, je t'en donnai mille;
Je veux, je veux ici t'en donner mille encor.
Dans ce lieu, préférable aux plus belles retraites,
Rien n'a pu trahir nos amours,
Rien ne les trahira: ces plantes sont muettes;
Je suis muet aussi, je le serai toujours.
Mais sur l'écorce de ce hêtre
Qu'apperçois-je? Nos noms, que ta main a tracés.
Dieu! je vois ta mère paroître,
Et ne les ai point effacés!
Gazon, relevez-vous; chiffres, disparoissez....
Vains regrets! désir inutile!...
Elle vient, elle approche... O funeste revers!
Il faut fuir de ces lieux, & fuir d'un pas agile.
Dieux! combien de secrets aujourd'hui découverts!

M. DE CUBIERES.



LES CONSEILS.

Désirez-vous que votre amant
Ne vous ſoit jamais infidelle,
Et que jamais une plus belle
Ne le rende parjure à ſon premier ſerment ?

Lorſqu'il viendra ſur votre bouche
Tenter furtivement un amoureux larcin,
Feignez de prendre un air farouche,
Qu'il ne baiſe que votre main.

S'il tombe à vos genoux, s'il vous peint ſa ſouffrance
En les arroſant de ſes pleurs,
Gardez-vous bien alors d'adoucir ſes malheurs
Autrement que par l'eſpérance.

Qu'il eſpère un jour vous fléchir;
Que jamais il ne vous fléchiſſe;
Des tréſors de l'amour n'allez point l'enrichir;
Il oublîroit ſa bienfaictrice.

De fierté, de rigueur il faudra vous armer
Pour ſauver alors votre gloire;
Si vous lui cédez la victoire,
Il ceſſera de vous aimer.

A la bergère que j'adore
Un vieillard donnoit ces avis;
Elle ne les a point ſuivis,
Et cependant je l'aime encore.

M. de Cubieres.

ÉPITRE

A M. MARMONTEL,

Historiographe de France.

MON très-aimable Successeur,
De la France Historiographe,
Votre indigne prédécesseur
Attend de vous son épitaphe.

Au bout de quatre-vingt hivers,
Dans mon obscurité profonde,
Enseveli dans mes déserts,
Je me tiens déjà mort au monde:
Mais sur le point d'être jetté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.

Si, vers le soir, un triste orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me souviens qu'à votre cour,
Le temps change encor davantage.

Si mes paons, de leur beau plumage,
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir vos jeunes seigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs-d'inde font l'image
De leur pesants imitateurs.

De vos courtisans hypocrites,
Mes chats me rappellent les tours:

Les renards, autres chatemites,
Se gliſſant dans mes baſſe-cours,
Me font penſer à des J....... -

Puis-je voir mes troupeaux bêlants,
Qu'un loup impunément dévore,
Sans ſonger à des conquérans
Qui ſont beaucoup plus loups encore ?

Lorſque les chantres du printemps
Réjouiſſent de leurs accens
Mes jardins & mon toit ruſtique,
Lorſque mes ſens en ſont ravis,
On me ſoutient que leur muſique
Cède aux bémols de Monſignis
Qu'on chante à l'Opéra-comique.
Quel bruit chez le peuple helvétique ?
B*** arrive : on eſt ſurpris ;
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la Reine des Immortelles :
Mais chacun m'apprend qu'à Paris,
On en voit cent preſque auſſi belles.

Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait ſavamment
Des dames de Rome & d'Athène :
On me dit partez promptement,
Venez ſur les bords de la Seine,
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'eſprit & de peine.

Ainſi, du monde détrompé,
Tout m'en parle, tout m'y ramène :
Serois-je un eſclave échappé,
Qui porte encor un bout de chaîne ?

Non, je ne ſuis point foible aſſez.
Pour regretter des jours ſtériles,

Perdus bien plutôt que passés
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu. Faites de jolis riens ;
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les amours & leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables :
Mais à vos chers concitoyens,
Que faut-il, mon ami ? des fables.

VOLTAIRE.



RÉPONSE

A l'Epître précédente.

AINSI, par vous tout s'embellit ;
Ainsi tout s'anime & tout pense :
Divine & féconde influence
Du beau feu qui vous rajeunit !

Pour vous, l'âge n'a point de glaces ;
Les fleurs sont de toute saison :
Enfant, vous orniez la raison ;
Vieillard, vous couronnez les Grâces.

Quand vous parcourez vos hameaux,
La joie avec vous se promène.
Par-tout, dans votre heureux domaine,
Vos semblables sont vos égaux :
Le soin de soulager leur peine
Vous fait oublier tous vos maux ;
Et pour mieux égayer la scène,
Vous observez vos animaux
Avec les yeux de la Fontaine.

Oui, le monde est tel à-peu-près
Que vous en tracez la peinture;
L'art doit causer peu de regrets
A qui jouit de la nature.

Elle a de sublimes erreurs,
Et l'art n'a que de vains caprices;
Elle est si belle en ses horreurs!
Et l'homme est si laid dans ses vices!
Croyez-moi: vos renards, vos loups
Sont bien moins cruels que les nôtres,
Et nos chiens, soit dit entre nous,
Sont moins vigilants que les vôtres.

De la Ruette & de Clairvail,
Grétri fait briller le ramage;
Mais le rossignol leur rival,
De leurs chansons vous dédommage.

Ne croyez pas tous les récits,
De Thomas, les traits adoucis,
Ont eux-mêmes flatté nos dames:
Près de N**, il étoit assis
Lorsqu'il fit de si belles ames:
Sur la Vénus de Médicis,
Il nous a peint tout les femmes.

Des B**! ah! qu'il est loin,
Le temps où l'on en comptoit mille!
Notre pays, j'en suis témoin,
N'est plus en beautés si fertile.
On est plus jolie à présent,
Et d'un minois plus séduisant,
On a les piquantes finesses;
Mais du *beau* les temps sont passés;
Des nymphes, il en est assez:
Mais nous avons peu de déesses.
Cependant Paris doit avoir

Pour vous encore aſſez de charmes ;
Et quand Zaïre, ſur le ſoir,
Le remplit de tendres alarmes,
Il vous ſeroit doux de le voir
Applaudir & verſer des larmes.
Ne dédaignez pas les honneurs
Que l'on décernoit aux Corneilles (1) ;
Venez : nos tranſports & nos pleurs
Sont un digne prix de vos veilles.

Ah ! ſi j'approchois des grandeurs,
Je dirois bien que c'eſt dommage
Que vous n'adoriez qu'une image ;
Qu'il eſt d'innocentes faveurs
Qu'on peut accorder à votre âge,
Et qu'on devroit changer l'uſage
De baiſer par ambaſſadeurs.

Mais ſi Paris qui vous déſire,
Vous demande aux Dieux vainement,
J'aurai du-moins, en vous aimant,
La douceur d'aller vous le dire.

Oui, j'irai les voir ces heureux
Qui peuplent les lieux où vous êtes ;
J'irai vous bénir avec eux,
Et jouir du bien que vous faites.

Du flambeau de la vérité,
J'irai ravir quelqu'étincelle ;
Pour éclairer l'obſcurité
Du nuage qui la recèle.
J'ai fait vœu de ſuivre ſes pas.
Je ſais qu'elle a bien moins d'appas
Que des fables enchantereſſes :
Mais ce ſont de folles maîtreſſes,
Qu'on aime & qu'on n'eſtime pas.

---

(1) Lorſque Pierre Corneille paroiſſoit au ſpectacle, on ſe levoit pour lui, comme pour les Princes du Sang.

LETTRE AU ROI DE PRUSSE.

Ferney, le premier Février 1773.

SIRE,

JE vous ai remercié de votre porcelaine : le Roi mon maître n'en a pas de plus belle ; aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre, & Votre Majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de 70 ans. Voilà comme on trompe toujours les Rois ! J'en ai 79, s'il vous plaît, & bientôt 80. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitois si passionnément de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes & qui ne cultivent point les beaux Arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot, votre Historiographe des Cafés. Il s'acquittoit parfaitement de cette charge. Il savoit par cœur le peu de bon vers & le grand nombre de mauvais qu'on faisoit dans Paris : c'étoit un homme bien nécessaire à l'État !.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De Courtier de Littérature !
Vous renoncez aux beaux esprits,
A tous les immortels écrits
De l'Almanach & du Mercure !
L'in-folio, ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix !
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous soupçonnez que le bon temps
Est passé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guenilles de l'indigence.
Ah ! jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle est notre aisance :
Nous sommes & riches & grands ;
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'espérance
Que Monsieur l'Abbé Sabatier,
Malgré sa flatteuse éloquence,
Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongé l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.
Le goût s'enfuit ; l'ennui nous gêne ;
On cherche des plaisirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de tréteaux,
Au-lieu du théatre d'Athène :
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits sur la musique ;
Sur la science économique,
Sur la finance & la tactique,
Et sur les filles d'opéra.
En Province, une Académie *
Enseigne méthodiquement,
Et calcule très-savamment
Les moyens d'avoir du génie ;

Un Auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde histoire
Des Singes qu'on montre à la Foire,
Et de ceux qui vont à la Cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens :
Mais je connois certaines gens
Qui vers les bords de la Vistule,
Ne passent pas si bien leur-temps.

VOLTAIRE.



ÉPIGRAMME

TRADUITE DE L'ANTHOLOGIE.

(Laïs remet son miroir dans le temple de Vénus.)

JE le donne à Venus, puisqu'elle est toujours belle :
Il redouble trop mes ennuis ;
Je ne saurois me voir dans ce miroir fidelle,
Ni telle que j'étois, ni telle que je suis.

VOLTAIRE.



TRADUCTION LIBRE

DE L'ODE D'HORACE

OTIUM DIVOS ROGAT, &c.

ENVIRONNÉ d'écueils, dans l'horreur des ténèbres ;
Quand le navire cède à la fureur des flots,
Le nocher, vers les Dieux, pouſſe des cris funèbres ;
Et leur demande le repos.

Le Trace belliqueux & le Mède ſauvage
Demandent le repos au milieu des combats ;
Nous le demandons tous ; mais de tout l'or du Tage ;
En vain on le paîroit ; il ne s'achète pas.

Le riche, tourmenté de ſecrètes alarmes ;
Sous ſes lambris dorés n'a pas un jour ſerein ;
Et la crainte, au travers des ſaiſceaux & des armes ;
Vient ſaiſir le tyran dans ſon palais d'airain.

Au ſage les tréſors ne ſont pas néceſſaires.
Content de poſſéder la paix & la ſanté,
Il vit dans ſes foyers comme ont vécu ſes pères ;
Modeſte imitateur de leur ſimplicité.

Pourquoi ces longs projets dans cette courte vie ?
Nous n'avons qu'un inſtant, hâtons-nous d'en jouir.
Malheur à l'inſenſé qui fuit de ſa patrie !
Il trouvera par-tout celui qu'il cherche à fuir.

Pour trop fidelle eſcorte en ſes triſtes voyages ;
Il traînera l'ennui dans cent pays divers ;
Auſſi prompt que le vent qui chaſſe les nuages ,
L'ennui le pourſuivra ſur les plaines des mers.

Aux soins de l'avenir l'esprit ne peut suffire :
Recevons chaque jour comme un nouveau bienfait ;
Qu'à nos maux la gaieté mêle son doux sourire :
Il ne faut pas compter sur un bonheur parfait.

La Mort trancha trop tôt les beaux destins d'Achille :
Titon, dans les regrets, vit prolonger les siens ;
Et peut-être, Grosphus, que la Parque me file
Des jours plus heureux que les tiens.

Le hasard, la nature & les arts t'obéissent ;
Tes coursiers en Elide ont remporté le prix ;
Dans les prés de Sicile au-loin tes bœufs mugissent,
Et Tyr a pris le soin de teindre tes habits.

Moi, je reçus du ciel un moins vaste héritage ;
Mais les Grecs m'ont transmis & leur lyre & leurs chants :
Et satisfait de mon partage,
Je fais rire des sots, & me passer des grands.

M. le Chev. DE B**.

A MADEMOISELLE.....

Qui, dans une maladie, promettoit à l'auteur de le faire son héritier.

Par ton testament, ma Zélie,
Après ta mort, tu veux combler mes vœux ?
Ah ! cruelle, ce que je veux
Ne s'obtient que pendant la vie.

M. le Chev. de T***.

LE CÈDRE ET L'HYSOPE,

FABLE.

A L'HUMBLE Hyſope, un jour, on ne ſait pas pourquoi,
Le Cèdre altier, dit-on, voulut faire la loi;
Mais l'Hyſope lui dit : « Mon frère,
» Le ton que tu prends avec moi,
» A droit de m'étonner, mais il ne m'émeut guère :
» Aux nombreux végétaux dont tu te crois le Roi,
» Ton indiſcret orgueil hautement ſe préfère ;
» Mais vois donc d'où tu ſors ; réfléchis, & tais-toi;
» Ta cime audacieuſe affronte le tonnerre,
Et va ſe perdre dans les cieux ;
Mais, comme moi, Cèdre orgueilleux,
» Comme moi, tu tiens à la terre ».

M. DROBECQ.

OUI ET NON,

CONSULTATION DIALOGUÉE.

JE viens vous conſulter, compère,
Sur un point des plus délicats :
Je veux me marier, Lucas ;
Me conſeillez-vous de le faire ?
— Eh ! oui, mariez-vous, Colas.
— Si j'allois faire une ſottiſe ?
Si, quand j'aurai ſauté le pas,
J'en allois enrager tout bas ?

Parlez-moi donc avec franchise.
— Hé bien ! ne vous mariez pas.
— J'en ai cependant grande envie :
Mon amoureuse est si jolie !
C'est Babet, la fille à Thomas ;
Morgué, je l'aime à la folie.
— Ah, ah ! mariez-vous, Colas.
— Oui, mais de ma femme peut-être
Un grivois lorgnant les appas....
J'honore le coc.., Lucas ;
Mais pour rien je ne voudrois l'être.
— Oh ! ne vous mariez donc pas.
— Fort bien. Les bras croisés, je gêle
La nuit tout seul entre deux draps :
Si j'avois Babet dans mes bras,
Jarni ! je pense qu'avec elle
Je ne... — Mariez-vous, Colas.
— Mais si Babet du haut en bas
Me traite ; & fait le diable à quatre ;
Moi, qui n'aime point les débats,
Je serai forcé de la battre.
— J'entends. Ne vous mariez pas.
— Aussi, quel plaisir quand on baise
Deux ou trois marmots gros & gras
De sa façon.... ! J'en mourrois d'aise.
— Allons ; mariez-vous, Colas.
— Mais si ma femme, trop féconde,
En mettoit dix ou douze au monde,
Voici bien un autre embarras.
— Peste ! ne vous mariez pas.
— Écoutez donc, Lucas, j'espère
Que quand je serai vieux & las,
Ces enfans nourriront leur père.
— C'est vrai. Mariez-vous, Colas.
— Mais la mort, qui frappe à toute heure,
N'a qu'à me rendre veuf, hélas !
Compère, il faudra que j'en meure.
— Parbleu ! ne vous mariez pas ;

Adieu. — Peſte du gros Lucas !
Or çà, Meſſieurs les avocats,
Conſeillez-moi donc, je vous prie ;
A loiſir diſcutez le cas :
En attendant, je me marie.

M. C***.



TABLEAU DE LA COUR

D'un autre ſiècle.

SOUVENT la plus belle princeſſe
Languit dans l'âge du bonheur :
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe, n'intéreſſe ;
Laiſſe un vide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand Roi s'étonne,
Entouré de ſujets ſoumis,
Que tout l'éclat de ſa couronne
Jamais en ſecret ne lui donne
Le bonheur qu'il s'étoit promis.

On croiroit que le jeu conſole ;
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un cavagnole,
S'aſſeoir entre deux Majeſtés.

On fait triſtement grande chère ;
Sans dire & ſans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire
Vous aſſiége, vous conſidère,
Et croit voir le ſouverain bien.

Le lendemain, quand l'hémiſphère
Eſt brûlé des feux du ſoleil,

On s'arrache aux bras du sommeil,
Sans savoir ce que l'on va faire.

De soi-même peu satisfait,
On veut du monde, il embarrasse;
Le plaisir fuit, le jour se passe.
Sans savoir ce que l'on a fait.

O temps! ô perte irréparable!
Quel est l'instant où nous vivons?
Quoi! la vie est si peu durable,
Et les jours nous semblent si longs?

Princesse, au-dessus de votre âge,
De deux Cours auguste ornement,
Vous employez bien tristement
Le temps qui si rapidement
Trompe la jeunesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant
Que vous a donné la nature;
Les réflexions, la lecture
En sont le solide agrément,
Et son usage, & sa parure.

VOLTAIRE.



L'HOMME ET LE TEMPS,

FABLE.

ON raconte qu'un homme appelloit à grands cris
Le Temps, ce vieillard indocile.
Le Temps enfin parut; & qui fut bien surpris?
Ce fut notre homme: eh bien! je viens en ton asyle,
Dit le vieillard, savoir ce que tu veux de moi;
Tu fatigues le ciel par tes cris, & pourquoi?

Pourquoi? répondit-il, la demande eſt plaiſante;
Tu n'es jamais, ſelon mes vœux,
Que trop long ou trop court: je languis dans l'attente
D'une fortune très-brillante,
Et qui pourra me rendre heureux.
Je te demande, ô Temps impitoyable!
Que juſqu'à mon bonheur, précipitant ton cours,
Rapidement tu paſſes ſur les jours
Qui retardent encor cet inſtant agréable.
Mais je t'implore vainement:
Sourd à ma voix, à ma prière,
Il ſemble que dans la carrière
Tu marches au-contraire un peu plus lentement.
Je ris de ton extravagance,
Répliqua le vieillard, que me demandes-tu?
A peine de ces biens tu ſeras revêtu,
Que la Mort, avec inſolence,
Viendra trancher tes jours: elle compte mes pas;
Si ton nombre eſt complet, tu n'échapperas pas.
Crois-moi, l'ami, fais mieux: du Temps apprends à vivre.
Il eſt peu de momens qu'on ne puiſſe égayer.
Jouis, ſans déſirer le moment qui va ſuivre,
Incertain ſi le ciel veut t'en gratifier.
L'on rencontre ſouvent l'homme de cette fable;
Je vois chaque jour ſon ſemblable,
Et je crois que le monde eſt plein
De ces gens qui toujours vont déſirant demain:
Arrivés à demain, ils en veulent un autre.
Croyant dans l'avenir trouver un meilleur ſort,
Ils voudroient abréger le temps que ſuit la mort,
La mort qu'ils craignent tous. Quelle erreur eſt la vôtre,
Mortels inconſéquents! Un ſeul plaiſir préſent
Vaut mieux que mille en eſpérance:
Le premier eſt à vous inconteſtablement,
Les autres n'y ſont pas: voilà la différence;
Peut-être même, hélas! n'y ſeront-ils jamais:
Vivez ſans y compter, pour mourir ſans regrets.

M. le Comte de la RODDE.

LE PARI,

CONTE.

Aimez-vous les paris? Je peux vous en conter
D'un homme excellent à connoître,
Le plus grand parieur qu'on ait jamais vu naître;
Qu'à Londres même on peut citer:
Car on le connoît-là par plus d'un coup de maître;
On le nommoit Sainflour. Sainflour étoit galant;
Il avoit plus d'un ſavoir-faire,
Et poſſédoit plus d'un talent;
Franc du collier, & qui dans mainte affaire
S'étoit montré formidable adverſaire.
Les paris qu'il imaginoit
Avoient un piquant fait pour plaire.
Aſſez ſouvent il les gagnoit;
Mais ils étoient ſi fous, ſi plaiſants d'ordinaire;
Que le perdant lui pardonnoit.
Aux portes du café nommé de la Régence,
Avec d'autres oiſifs, Sainflour
Contrôloit les paſſans un jour.
Ses moindres traits étoient la médiſance.
Cavaliers, fantaſſins, chacun avoit ſon tour.
Au fond d'une brouette, en fort leſte équipage;
Paſſe un jeune homme alors. C'étoit un jour d'été;
Le temps étoit fort ſec, le ciel pur, ſans nuage,
Et le galant ſur ſon viſage
Portoit un brevet de ſanté.
Sainflour, ſcandaliſé de voir ce perſonnage;
Avec ce teint fleuri, par un temps ſi ſerein;
Se faire voiturer à la fleur de ſon âge,
Le trouve mauvais; & ſoudain,
Se retournant vers ſon voiſin,

D'un ton d'humeur il lui tient ce langage :
« Que penses-tu du faquin que voilà ?
» Que fait-il là dedans, & par ce beau temps-là ?
» Il a l'œil vif, & la face vermeille ;
» Le drôle se porte à merveille.
» Que ne va-t-il à pied ? — Eh ! que te fait cela ;
» Dit le voisin ? C'est son affaire.
» S'il a de quoi payer sa brouette en sortant,
» De tes avis il n'a que faire ;
» Et libre à toi d'en faire autant.
» — C'est que vraiment cela me blesse,
» Et je voudrois le voir malade ou bien à pied,
» — En effet, il a tort, grand tort, je le confesse,
» De n'être pas estropié.
» Mais tu lui permettras de rester en brouette ?
» — Ma foi, non ; il en sortira,
» Et tout-à-l'heure, ou bien il me dira
» S'il est malade. — Oh ! mais la folie est complette :
» Cela feroit plaisant ! — Parbleu cela sera.
» Gageons. — Gageons ». On dépose une somme ;
Sainflour à la brouette arrive avec deux sauts,
L'arrête, aborde le jeune homme,
Et poliment il lui parle en ces mots :
» Pardon, Monsieur ; sans vous fâcher, ne puis-je
» Vous demander quel motif vous oblige,
» En santé, par un si beau jour,
» D'aller en brouette ? — A mon tour,
» Dit le jeune homme avec surprise,
» Puis-je vous demander pourquoi
» Vous venez ici, malgré moi,
» Du-moins sans mon aveu, m'arrêter au passage ?
» — C'est qu'il est singulier, bizarre, en vérité,
» A votre âge, un beau jour d'été,
» De vous voir dans cet équipage.
» — Il est plus singulier, je croi,
» Que vous y trouviez à redire.
» Si vous avez le temps de rire,
» Pour moi, je ne l'ai pas ; de grâce, laissez-moi.

» — Rien

» — Rien n'eſt plus ſingulier, Monſieur, je le répète.
» Soit; mais permettez... — Non, je ne ſouffrirai point
» Que, par un ſi beau temps, avec cet embonpoint,
» Vous couriez la ville en brouette.
» — Oh! vous le ſouffrirez, j'eſpère. — Non, d'honneur.
» — Oui! nous allons voir. — Soit, Monſieur ».
Le jeune homme au cocher crie auſſi-tôt : Avance;
Mais Sainflour l'arrête ſoudain.
L'autre ouvre ſa brouette; &, l'épée à la main,
Courroucé, furieux, vers Sainflour il s'élance.
» Allons, dit-il, il faut juger
» Ce procès-là; Monſieur, en garde ».
Sainflour s'arme auſſi-tôt, & tous deux, ſans ſonger
A la foule qui les regarde,
Se meſurent des yeux, & plus prompts que l'éclair,
Auprès de la brouette ils ont croiſé le fer.
Par l'adreſſe long-temps l'adreſſe fut trompée;
La valeur s'eſcrimoit en vain.
Tout eſt paré; mais à la fin
Sainflour embourſe un coup d'épée.
» Je ſuis bleſſé, dit-il, je le ſens, je le vois;
» Mais, ſans former ici de prière indiſcrète,
» Après m'avoir bleſſé, vous rougiriez, je crois,
» De me laiſſer à pied pour aller en brouette.
» Adieu. Nous nous verrons, quand je ſerai guéri ».
Sainflour alors entra dans la voiture;
Et s'il faillit mourir de ſa bleſſure,
Il gagna du-moins ſon pari.



ÉPITRE
A FRÉDÉRIC II.

QUOI! vous êtes Monarque, & vous m'aimez encore!
Quoi! le premier moment de cette heureuse aurore
Qui promet à la terre un jour si lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
O cœur toujours sensible, ame toujours égale!
Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle;
Et philosophe Roi, méprisant la grandeur,
Vous m'écrivez en homme, & parlez à mon cœur!
Vous savez qu'Apollon, le Dieu de la lumière,
N'a pas toujours du ciel éclairé la carrière.
Dans un champêtre asyle il passa d'heureux jours;
Les arts qu'il y fit naître, y furent ses amours.
Il chanta la vertu. Sa divine harmonie
Polit des Phrygiens le sauvage génie.
Solide en ses discours, sublime en ses chansons,
Du grand art de penser il donna des leçons.
Ce fut le siècle d'or: car, malgré l'ignorance,
L'âge d'or en effet est le siècle où l'on pense.
Un pasteur étranger attiré sur ces bords,
Du Dieu de l'harmonie entendit les accords.
A ses sons enchanteurs il accorda sa lyre:
Le Dieu, qui l'approuva, prit le soin de l'instruire;
Mais le Dieu se cachoit, & le simple étranger
Ne connut, n'admira, n'aima que le berger.
Je suis cet étranger, ce pasteur solitaire;
Mais quel est l'Apollon qui m'échauffe & m'éclaire?
C'est à vous de le dire, ô vous qui l'admirez,
Peuples qu'il rend heureux, sujets qui l'adorez!
A l'Europe étonnée annoncez votre maître;
Les vertus, les talens, les plaisirs vont renaître;
Les sages de la terre, appellés à sa voix,

Accourent pour l'entendre, & reçoivent ses lois.
Et toi, dont la vertu brilla persécutée,
Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommoit Athée,
Martyr de la raison, que l'envie en fureur
Chassa de son pays par les mains de l'Erreur,
Reviens; il n'est plus rien qu'un philosophe craigne:
Socrate est sur le trône, & la vérité règne.
Cet or qu'on entassoit, ce pur sang des États,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ses mains, au gré de sa prudence,
Va ranimer la vie, & porter l'abondance.
La sanglante injustice expire sous ses pieds;
Déjà les Rois voisins sont tous ses alliés;
Ses sujets sont ses fils, l'honnête homme est son frère;
Ses mains portent l'olive, & s'arment pour la guerre.
Il ne recherche point ces énormes soldats,
Ce superbe appareil inutile aux combats,
Fardeaux embarrassants, colosses de la guerre,
Enlevés, à prix d'or, aux deux bouts de la terre;
Il veut dans ses guerriers le zèle & la valeur,
Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.
Il est héros en tout, puisqu'en tout il est juste;
Il sait qu'aux yeux du sage on a ce titre auguste,
Par des soins bienfaisants plus que par des exploits.
Trajan, non loin du Gange, enchaîne trente Rois;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire;
Connu par ses bienfaits, sa bonté fit sa gloire.
Jérusalem conquise, & ses murs abattus
N'ont point éternisé le grand cœur de Titus;
Il fut aimé : voilà sa grandeur véritable.
O vous qui l'imitez, vous, son rival aimable,
Effacez le héros dont vous suivez les pas!
Titus perdit un jour, & vous n'en perdrez pas.

VOLTAIRE.

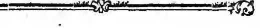


A M. DE VOLTAIRE.

JE fus dans mon printemps guidé par la folie,
Dupe de mes désirs, le bourreau de mes sens;
Mais s'il en étoit encor temps,
Je voudrois bien changer de vie.
Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis;
Convertissez-moi, je vous prie :
Vous en avez tant *pervertis*.
Sur mes fautes je suis sincère,
Et j'aime presqu'autant les dire que les faire;
Je demande grâce aux Amours :
Vingt beautés à-la-fois trahies,
Et toutes assez bien servies,
En beaux momens, hélas! ont changé mes beaux jours.
J'aimois alors toutes les femmes;
Toujours brûlé de feux nouveaux,
Je prétendois d'Hercule égaler les travaux,
Et sans cesse auprès de ces Dames
Être rival heureux de cent heureux rivaux.
Je regrètte aujourd'hui mes petits madrigaux;
Je regrette les airs que j'ai faits pour mes belles;
Je regrette vingt bons chevaux
Qu'en courant par monts & par vaux
J'ai, comme moi, crévés pour elles;
Et je regrette encore plus
Les utiles momens qu'en courant j'ai perdus.
Les neuf muses ne suivent guère
Ceux qui suivent l'Amour dans le métier galant;
Le corps est long-temps vieux, l'esprit long-temps enfant;
Mon esprit & mon corps, chacun pour son affaire,
Viennent chez vous sans compliment,
L'esprit pour se former, le corps pour se refaire.
Je viens dans ce château voir mon oncle & mon père.

Jadis les Chevaliers errants
Sur terre, après avoir long-temps cherché fortune,
Alloient chercher dans la lune
Un petit flacon de bon ſens ;
Mais je vous en demande une bouteille entière :
Car Dieu mit en dépôt chez vous
L'eſprit dont il priva tous les ſots de la terre,
Et toute la raiſon qui manque à tous les fous.

M. DE BOUFFLERS.



RÉPONSE

DE M. DE VOLTAIRE.

Croyez qu'un vieillard cacochyme,
Chargé de ſoixante & dix ans,
Doit mettre, s'il a quelque ſens,
Son corps & ſon ame en régime.
Dieu fit la douce illuſion
Pour les heureux fous du bel âge;
Pour les vieux fous, l'ambition ;
Et la retraite pour le ſage.
Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même & Saint-Aulaire
Tiroient encor quelque chanſon
De leur cervelle octogénaire ;
Mais ces exemples ſont trompeurs ;
Et quand les derniers jours d'automne
Laiſſent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne;
Les bergères, ni les paſteurs
N'en forment point une couronne.
La parque de ſes vilains doigts,
Marquoit d'un ſept ſuivi de trois

La tête froide & peu pensante
De Fleury qui donna des lois
A notre France languissante.
Il porta le sceptre des Rois,
Et le garda jusqu'à nonante.
Régner est un amusement
Pour un vieillard triste & pesant,
De toute autre chose incapable;
Mais vieux poëte, vieil amant,
Vieux chanteur est insupportable.
C'est à vous, ô jeune Boufflers!
A vous, dont notre Suisse admire
Les crayons, la prose & les vers,
Et les petits contes pour rire,
C'est à vous de chanter Thémire,
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour & du vin.

MADRIGAL.

LE premier jour que je la vis,
J'apperçus sa beauté, mais je n'apperçus qu'elle;
Et le jour que je l'entendis,
Je la trouvai bien plus que belle:
J'admirai son esprit, je louai ses attraits;
Sans penser que mon ame en seroit enflammée:
Si j'avois su d'abord combien je l'aimerois,
Je ne l'aurois jamais aimée.

M. DE BOUFFLERS.



DIALOGUE
DE PÉGASE
ET DU VIEILLARD.

PÉGASE.

Que fais-tu dans ces champs au coin d'une mazure?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, & je fers la nature.
Je défriche un défert; je sème & je bâtis.

PÉGASE.

Que je vois en pitié tes fens appefantis!
Que tes goûts font changés, & que l'âge te glace!
Ne reconnois-tu plus ton courfier du Parnaffe?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans fon temps, fut berger & maçon.

PÉGASE.

Oui; mais rendu bientôt à fa grandeur première;
Dans les plaines du ciel il fema la lumière;
Il reprit fa guitare; il fit de nouveaux vers;
Des filles de mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple:
Les doctes Sœurs encor pourroient t'ouvrir leur
temple:
Tu pourrois dans la foule heureufement guidé,
Et fuivant d'affez loin le fublime *Vadé*
Retrouver une place au féjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie.
D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,
Tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entreprises.
A peine j'abordai, les places étoient prises.
Le nombre des Elus au Parnasse est complet ;
Nous n'avons qu'à jouir, nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narcisse, & les roses vermeilles
Ont prodigué leurs sucs aux troupes des abeilles,
Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain
Ces parfums épuisés qui plaisoient au matin.
Ton Parnasse d'ailleurs & ta belle écurie,
Ce palais de la gloire est l'antre de l'Envie.
Homère, cet esprit si vaste & si puissant,
N'eut qu'un Imitateur, & Zoïle en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la mesure antique a fait place à la rime ;
Où Melpomène en pleurs étale en ses discours
Des Rois du temps passé la gloire & les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin sous les pieds de Corneille.
Bientôt *Martin Fréron*, prompt à me corriger,
M'apperçut dans ma niche & m'en fit déloger.
Par ce Juge équitable exilé du Parnasse,
Sans secours, sans amis, humble dans ma disgrace,
Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques soins polis, mes frères les auteurs ;
Je n'y réussis point ; leur bruyante séquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle :
Je n'ai pu désarmer *Sabotier* mon rival.
Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval ;
Si nous en avions deux, ils se mordroient sans doute.
J'ai vu les beaux-esprits ; je sais ce qu'il en coûte.
Il fallut, malgré moi, combattre soixante ans,
Les plus grands écrivains, les plus profonds savans,
Toujours en faction, toujours en sentinelle :

Ici, c'est l'Abbé *Guyon* ; plus bas, c'est Labeaumelle.
Leur nombre est dangereux. J'aime mieux désormais
Les languissants plaisirs d'une insipide paix.
Il faut que je te fasse une autre confidence.
La poste, comme on sait, console de l'absence,
Les frères, les époux, les amis, les amans
Surchargent les courriers de leurs beaux sentimens :
J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'en rime ;
J'écris une sottise ; aussi-tôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandestin
De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide, empoisonné dans mon vieux secrétaire,
En criant *tout est bien*, s'enfuit chez un Libraire.
Jeanne & la tendre Agnès, & le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Genève à Bresleau.
Quatre Bénédictins avec leurs doctes plumes
Auroient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage, à la postérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiscrets, rebut de la fortune,
Nés le long du *Charnier* nommé des *Innocens*,
Se glisse sous la presse avec mes vrais enfans.
C'en est trop. Je renonce à tes neuf Immortelles ;
J'ai beaucoup de respect & d'estime pour elles ;
Mais, tout change, tout s'use & tout amour prend fin :
Va, vole au mont-sacré ; je reste en mon jardin.

PÉGASE.

Tes dégoûts vont trop loin. Tes chagrins sont injustes.
Des arts, qui t'ont nourri, les Déesses augustes
Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coiffa Chapelain, Desmarets, *Saint-Didier*.
N'as-tu pas vu cent fois, à la tragique scène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent le Kain le premier des acteurs
De tes drames rampants ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictoit la nature,

De ton ſtyle ampoulé la froide & sèche enflure ?
De quoi te plaindrois-tu ? Parle de bonne-foi :
Cinquante bons eſprits, qui valent mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais, érigé la ſtatue
Dont tu n'étois pas digne, & qui leur étoit due ?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Poſa ton corps tout nu ſur un beau piédeſtal ;
Sa main creuſa les traits de ton viſage étique,
Et plus d'un connoiſſeur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron à le mordre attaché
Conſumer de ſes dents tout l'ébène ébréché.
Je vis ton buſte rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apoſtat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes ſots ennemis les fronts humiliés.
Aux ſons de ton ſifflet vois rouler dans la crotte
Sabatier ſur *Clément*, *Patouillet* ſur *Nonotte*.
Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaiſir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?
La jeuneſſe eſt maligne, & la vieilleſſe eſt ſage.
Le Sage, en ſa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, & pourtant ſans les fuir ;
Ne s'embarraſſe point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des Rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, ſans dire ſon avis,
Trois États Polonais doucement envahis ;
Saint Ignace dans Rome écraſé par St. Pierre ;
Ou Clément dans Paris acharné ſur Le Mierre.
Dans ſes champs cultivés, à l'abri des revers,
Le Sage vit tranquille & ne fait point des vers.
Monſieur l'Abbé Terrai, pour le bien du Royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe
A tous nos vains Ecrits qu'il ne lira jamais.
Triptolême eſt le Dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur eſt cent fois plus utile

Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter.
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PÉGASE.

Ah! doyen des ingrats! ce triste & froid discours
Est d'un vieux impuissant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.
Eh bien! tu te sens foible; écris avec foiblesse;
Corneille en cheveux blancs sur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portois Attila:
Je suis tout fier encor de sa course dernière.
Tout mortel jusqu'au bout doit fournir sa carrière;
Et je ne puis souffrir un changement grossier.
Quoi! renoncer aux arts, & prendre un vil métier!
Sais-tu qu'un villageois sans esprit, sans science,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans son champ de plus riches moissons
Que n'en eut Mirabeau par ses nobles leçons.
Laisse un travail pénible aux mains du mercénaire,
Aux journaliers la bêche, aux maçons leurs équerre.
Songe que tu naquis pour mon sacré vallon.
Chante encor avec Pope, & pense avec Platon;
On rime, en vers badins, les leçons d'Epicure,
Et ce *Systême* heureux qu'on dit de la *nature*.
Pour la dernière fois veux-tu me monter?

LE VIEILLARD.

Non:
Apprends que tout systême offense ma raison.
Plus de vers, & sur-tout plus de philosophie.
A rechercher le vrai j'ai consumé ma vie;
J'ai marché dans la nuit sans guide & sans flambeau:
Hélas! voit-on plus clair au bord de son tombeau?
A quoi peut nous servir ce don de la pensée,
Cette lumière foible, incertaine, éclipsée?

Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais. Je ne veux rien savoir, ni rien dire.

PÉGASE.

Eh bien ! végète & meurs. Je revole à Paris
Présenter mon service à de profonds esprits ;
Les uns, dans leur greniers, fondant des républiques ;
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connois qui pourroient, loin de profanes yeux,
Sans le secours des vers, élevés dans les cieux,
Emules fortunés de l'essence éternelle,
Tout faire avec des mots, & tout créer comme elle.
Ils ont besoin de moi dans leurs inventions.
J'avois porté *René* parmi ses tourbillons ;
Son disciple plus fou, mais non pas moins superbe ;
Etoit monté sur moi, quand il parloit au Verbe.
J'ai des amis en prose & bien mieux inspirés
Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés :
Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc ; bon voyage au pays des chimères.



MADRIGAL.

PUISQUE de vous je n'ai d'autre visage,
Je vais me rendre Hermite en un désert
Pour prier Dieu, si un autre vous sert,
Qu'autant que moi en votre honneur soit sage.
Adieu, amour, adieu gentil corsage,
Adieu ce teint, adieu ces friands yeux;
Je n'ai pas eu de vous grand avantage:
Un moins aimant aura peut-être mieux.

MAROT.

AUTRE.

JE ne saurois tant de fois la revoir,
Que ne lui trouve une beauté nouvelle;
Je ne saurois tant d'aise recevoir
De la douceur de sa voix non mortelle,
Que mon désir n'en croisse & renouvelle;
Pour mieux la voir, je souhaite autant d'yeux
Qu'en a le Ciel, & pour l'écouter mieux
Servir voudrois d'oreilles tous mes sens,
Bien qu'à tant d'heur trop foibles je les sens:
Mais pour penser à lui faire service,
Point n'ai besoin des autres cœurs absents:
Le mien tout seul fait assez cet office.

SAINT-GELAIS.



AUTRE.

JE souffre tant de maux, que l'ingrate Climène
Ne peut s'imaginer la moitié de ma peine :
Elle reste incrédule, & moi je meurs martyr.
Amour, puisqu'il est vrai que je sers à ta gloire,
Fais-lui croire les maux que tu me fais sentir,
Ou ne m'en fais sentir qu'autant qu'elle en peut croire.

TRISTAN *l'Hermite.*

AUTRE.

PHILIS dit le diable de moi,
De son amour & de sa foi
C'est une preuve assez nouvelle :
Ce qui me fait croire pourtant
Qu'elle m'aime effectivement,
C'est que je dis le diable d'elle,
Et que je l'aime éperdûment.

AUTRE.

CORSET & jupon blancs, bas toujours bien tiré,
Petit pied dans mule gentille,
Sont plus appétissants qu'un objet décoré
De tout ce qui frappe & qui brille.
Non, non, l'ajustement avec art arrangé,
Les plus beaux ornemens, la plus riche parure,
N'ont pas l'attrait friand d'un joli négligé
Où la propreté semble embellir la nature.

PANNARD.

DU RIS DE MADAME D'ALBRET.

ELLE a très-bien cette gorge d'albâtre,
Ce doux parler, ce clair teint, ces beaux yeux:
Mais en effet ce petit ris folâtre,
C'est à mon gré ce qui lui fied le mieux;
Elle en pourroit les chemins & les lieux
Où elle passe à plaisir inciter,
Et si l'ennui me venoit contrister,
Tant que par mort fût ma vie abattue,
Il ne faudroit, pour me ressusciter,
Que ce ris-là duquel elle me tue.

MAROT.

UN NEZ DE MOINS.

EN grasséyant, la divine Chloé
Disoit un jour: qu'importe un œil, un né?
Est-ce le corps? c'est l'ame que l'on aime;
L'étui n'est rien. Voilà dans l'instant même
Que de l'armée arrive son Amant;
Taffetas noir étendu sur sa face
Y couvre un nez qui fut jadis charmant,
Ou bien plutôt n'en couvre que la place.
Il voit Chloé, veut voler dans ses bras:
Chloé recule, & sent mourir sa flamme.
Mon Dieu, dit-elle! est-il possible, hélas!
Qu'un nez de moins change si fort une ame?



L'HOMME DU JOUR.

VOYEZ, Français, ce jeune efféminé:
N'a-t-il pas l'air d'une antique poupée?
Chargé d'odeurs, de rouge enluminé,
Comme il pâlit au seul nom d'une épée!
De bals, de jeux sa langueur occupée
Fait cent projets, les change en un moment;
Stérile ami, plus inutile amant,
Il brode, il coud, par son caquet assomme:
Quel est son sexe? on le cherche vraiment:
Mais la nature en avoit fait un homme.

M. MASSON DE MORVILLIERS.

MADRIGAL.

POURQUOI me prêter de travers,
Me dit un jour l'Abbé Roquette?
Ami, lui répondis-je, en ce siècle pervers,
Ce n'est qu'aux riches que l'on prête.

M. C**.



ÉPITRE

A HORACE.

TOUJOURS ami des vers & du diable pouſſé ;
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an paſſé.
Je ne ſais ſi ma lettre auroit pu lui déplaire,
Mais il me répondit par un plat ſecrétaire,
Dont l'écrit froid & long déjà mis en oubli
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli.

Je t'écris aujourd'hui voluptueux Horace,
A toi qui reſpiras la molleſſe & la grâce,
Qui facile en tes vers, & gai dans tes diſcours,
Chantas les doux loiſirs, les vins & les amours ;
Et qui connus ſi bien cette ſageſſe aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.

Je ſuis un peu fâché pour Virgile & pour toi,
Que tous deux nés romains vous flattiez tant un Roi.
Mon Frédéric du-moins, né Roi très-légitime,
Ne doit point ſes grandeurs aux baſſeſſes du crime.
Ton maître étoit un fourbe, un tranquille aſſaſſin,
Pour voler ſon tuteur il lui perça le ſein ;
Il trahit Cicéron père de la patrie ;
Amant inceſtueux de ſa fille Julie ;
De ſon rival Ovide il proſcrivit les vers,
Et fit tranſir ſa muſe au milieu des déſerts.
Je ſais que prudemment ce politique Octave
Payoit l'heureux encens d'un plus adroit eſclave.
Frédéric exigeoit des ſoins moins complaiſants.
Nous ſoupions avec lui ſans lui donner d'encens ;
De ſon goût délicat la fineſſe agréable
Faiſoit ſans nous gêner les honneurs de ſa table ;

Nul Roi ne fut jamais plus fertile en bon mots
Contre les préjugés, les frippons & les sots.
Maupertuis gâta tout. L'orgueil philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaisir s'envola, je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On disoit que l'ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frère.
Oui, la retraite pèse à qui ne sait rien faire;
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur étoit pour toi la Cour de l'Empereur;
Tibur dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Épicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés
Sur cent vallons fleuris doucement promenés
De la mer de Genève admirent l'étendue,
Et les Alpes de loin s'élevant dans la nue
D'un long amphithéatre enferment ces côteaux,
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre États divers arrêtent ma pensée.
Je vois de ma terrasse à l'équerre tracée
L'indigent Savoyard utile en ses travaux
Qui vient couper mes bleds pour payer ses impôts.
Des riches Génevois les campagnes brillantes,
Des Bernois valeureux les cités florissantes,
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon:
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tous bas, heureux un peuple libre!

Je le suis en secret dans mon obscurité.
Ma retraite & mon âge ont fait ma sureté.
D'un pédant d'Anniki j'ai confondu la rage,
J'ai ri de sa sottise: & quand mon hermitage
Voyoit dans son enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des savans, des têtes couronnées,
Je laissois du vilain les fureurs acharnées

Heurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.
Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.
Mon séjour est charmant, mais il étoit sauvage.
Depuis le grand édit inculte, inhabité,
Ignoré des humains dans sa triste beauté ;
La nature y mouroit, je lui portai la vie ;
J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie
Rassembla des colons par la misère épars.
J'appellai les métiers qui précèdent les arts,
Et pour mieux cimenter mon utile entreprise
J'unis le protestant avec ma sainte Église.

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace & Calvin,
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon dessein !
André Ganganelli ton sage & doux vicaire,
Sait m'approuver en Roi s'il me blâme en Saint Père.
L'ignorance en frémit : & Nonotte hébété
S'indigne en son taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'est qu'un Nonotte ;
Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigotte,
Un Prêtre, Roi de Rome, un Pape, un vice-Dieu ;
Qui deux clefs à la main commande au même lieu
Où tu vis le Sénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par César usurpée.
Aux champs Elysiens tu dois en être instruit.
Vingt siècles descendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, & par quel sort bizarre
Le laurier des Trajans fit place à la Thiare ;
Comment ce fou d'Ignace étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des Saints, même des beaux esprits ;
Comment il en déchut ; & par quelle aventure
Nous vint l'abbé Nonotte après l'abbé Depure.

Ce monde, tu le sais, est un mouvant tableau ;
Tantôt gai, tantôt triste, éternel & nouveau.
L'Empire des Romains finit par Augustule ;

Aux horreurs de la fronde a fuccédé la bulle ;
Tout paffe, tout périt, hors ta gloire & ton nom.
C'eft là le fort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tout pays font cités d'âge en âge.

Hélas ! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu fèche & fans inverfions
Peut-elle fubjuguer les autres nations ?
Nous avons la clarté, l'agrément, la jufteffe.
Mais égalerons-nous l'Italie & la Grèce ?
Eft-ce affez en effet d'une heureufe clarté
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?
Sur vingt tons différents tu fus monter ta lyre ;
J'entends ta Lalagé, je vois fon doux fourire ;
Je n'ofe te parler de ton Ligurinus ;
Mais j'aime ton Mécène, & ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange.
Que pouvoient contre toi ces ferpens ténébreux ?
Mécène & Pollion te défendoient contre eux.
Il n'en eft pas ainfi chez nos Welches modernes.

Un vil tas de grimauts, de rimeurs fubalternes,
A la Cour quelquefois ont trouvé des prôneurs;
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent en balayant dans une facriftie,
Ils traitent un grand Roi d'hérétique & d'impie.
L'un dit que mes écrits à Cramer bien vendus
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.
L'autre que j'ai traité la Genèfe de fable,
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le Diable.
Soudain Fréron l'imprime ; & l'avocat marchand
Prétend que je fuis mort, & fait mon teftament.
Un autre moins plaifant, mais plus hardi fauffaire
Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart
Rédiger mon fymbole en patois Savoyard.

Ainsi, lorsqu'un pauvre homme au fond de sa chaumière
En dépit de Tissot finissoit sa carrière,
On vit avec surprise une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds se glisser dans ses draps.

Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse;
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur
Ayant joué son rôle en excellent acteur,
Et sentant que la mort assiégeoit sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
J'ai vécu plus que toi, mes vers dureront moins;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce & de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens;

Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grâce aux Dieux de nous l'avoir donnée.
Aussi, lorsque mon pouls inégal & pressé
Faisoit peur à Tronchin près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos aux humains si sévère
Approchoit ses ciseaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenois mon congé.
Il sait si mon esprit, mon cœur étoit changé.
Hubert me faisoit rire avec ses pasquinades,
Et j'entrois dans la tombe au son de ses aubades.

Tu dus finir ainsi. Tes maximes, tes vers,
Ton esprit juste & vrai, ton mépris des enfers,
Tout m'assure qu'Horace est mort en honnête-homme.
Le moindre citoyen mouroit ainsi dans Rome.

Là, jamais on ne vit Monſieur l'Abbé Grizel
Ennuyer un malade au nom de l'Éternel,
Et fatiguant en vain ſes oreilles laſſées,
Troubler d'un ſot effroi ſes dernières penſées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc ! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra ſans me connoître
Gourmander ma foibleſſe & me parler en maître !
Ne ſuis-je pas en droit de rabaiſſer ſon ton
En lui faiſant moi-même un plus ſage ſermon ?
A qui ſe porte bien qu'on prêche la morale.
Mais il eſt ridicule à notre heure fatale
D'ordonner l'abſtinence à qui ne peut manger ;
Un mort dans ſon tombeau ne peut ſe corriger.
Profitons bien du temps; ce ſont là tes maximes.

Cher Horace, plains-moi de les tracer en rimes.
La rime eſt néceſſaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi polis des Normands & des Goths ;
Elle flatte l'oreille, & ſouvent la céſure
Plaît, je ne ſais comment en rompant la meſure.
De beaux vers pleins de ſens le lecteur eſt charmé.
Corneille, Deſpréaux & Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propoſe
D'abaiſſer ſon cothurne & de parler en proſe.

VOLTAIRE.



RÉPONSE
D'HORACE
A M. DE VOLTAIRE.

AU plus gai des vieillards, au plus grand des Poëtes;
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites,
Des champs Elysiens, salut, paix & longs jours.

Tous nos morts beaux esprits hier en grand concours,
Sont venus m'annoncer ton épître charmante;
Du feu de ton printemps encore éteincelante,
Car nous aimons tes vers; & toujours tes écrits
Ont charmé l'Elysée aussi bien que Paris.
Nous avons admiré ta Muse octogénaire,
Son humeur enjouée & sa marche légère;
Il n'est donné qu'à toi de croître à son déclin.
D'être au soir de ses ans ce qu'on est au matin;
D'être un prodige en tout. Lachésis étonnée,
Composant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tissu, dont l'or devroit pâlir,
Rajeuni sous ses doigts, s'étendre & s'embellir.
Et comment, dans cet âge où la froide vieillesse
Ote à tous nos ressorts leur flexible souplesse,
Où les organes durs & les sens engourdis,
Par un sentiment prompt ne sont plus avertis,
As-tu donc conservé ce goût, cette harmonie;
Cette facilité, la grâce du génie,
Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux;
Et des tons différents l'accord ingénieux?

Nous avions grand besoin de cet écrit aimable;
Que nous daigne envoyer ta Muse inépuisable.

Vos modernes esprits, vantés dans vos Journaux ;
Avec peu de respect ont traité nos Héros.
Des soupers du Sophi l'admirateur grotesque,
Hérissant de grands mots son cynisme burlesque,
Insulte Montesquieu, dénigre Cicéron.
On écrit à Racine en style de Pradon.
Des dogmes de Quesnel un triste prosélyte
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
La Fontaine se plaint, que rêvant un beau jour
A** près de Psyché crut remplacer l'Amour.
Despréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
A su qu'Aliboron l'osoit nommer son maître.
Il ne s'attendoit pas à ce ton familier :
Il ne veut point, dit-il, d'un si sot écolier.
Il ne veut point sur-tout de ce *plat Secrétaire*,
Sous un nom qu'il dément très-mal-adroit faussaire.
Il ose t'assurer, sans trop de vanité,
Que son style à ce point n'est pas encor gâté.

Mais moi, quoique ta main légère & délicate
Ait brûlé sur ma tombe un encens qui me flatte ;
Je pourrois cependant me plaindre un peu de toi.
Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un Roi ?
D'un Roi ! de ce nom seul mon ombre est offensée ;
L'oreille d'un Romain en est toujours blessée.
Ce nom seul fit jadis sous cent coups de poignard,
Au milieu du Sénat, tomber le grand César.
Octave Triumvir fut un tyran coupable ;
Mais il fut quarante ans Magistrat équitable.
J'ai loué ses vertus & non pas ses forfaits.
Il fut mon bienfaiteur, je chantai ses bienfaits ;
J'applaudis à ses lois, je louai sa police ;
Je célébrai, peut-être avec quelque justice,
Cet esprit qui joignoit tant de talens divers,
Qui commandoit au monde, & se connut en vers.
Que dis-je ? il posséda cet art si difficile.
Que ses vers sont touchants, quand il pleure Virgile!
C'est un Dieu qui l'inspire, ou bien c'est l'amitié :
Quel

Quel tribut par les Grands plus rarement payé?
Trop heureux les mortels, quand leur maître est sensible,
Quand son orgueil est noble & n'est pas inflexible,
Qu'il aime les neuf Sœurs, leurs jeux & leurs concerts,
Le son de la louange est celui des beaux vers!
Qui veut être loué mérite un jour de l'être.
Qui l'a mieux su que toi? qui l'a mieux fait connoître?
Quel homme vers la gloire & l'immortalité,
D'un plus rapide élan fut jamais emporté?
Ton génie a voulu, dans ses vastes ouvrages,
Embrasser tous les arts, dominer tous les âges.
Par-tout il jette au-loin des rayons éclatants,
Que n'éteindra jamais le long oubli des temps.
Les morts, tu le sais bien, parlent sans flatterie,
Ils sont sans préjugés, comme sans jalousie;
Et Voltaire vivant est jugé dans ces lieux,
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.
Français, Grec ou Romain, ici chacun t'admire:
A l'Élysée en pleurs Racine a lu Zaïre:
Corneille a cru revivre en écoutant Brutus;
Sophocle & Cicéron, embellis & vaincus,
Se retrouvent plus grands sous ton pinceau tragique,
Et ta Jeanne a charmé le Chantre d'Angélique.
Plutarque revoyant la liste de ses Rois,
Cherche à qui comparer ton Héros Suédois.
Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile!
Souvent avec Homère il parle de ton style:
Ils disent qu'en effet, pour les vaincre tous deux,
Il ne t'a rien manqué que leur langue & leurs Dieux.

J'ai moins écrit que toi, j'ai voulu moins de gloire.
J'arrivai moins brillant au Temple de Mémoire.
J'aimai les voluptés, les jeux & le loisir:
J'eus des momens d'étude, & des jours de plaisir.
Né sous un ciel heureux, j'en sentis l'influence:
J'abandonnai ma vie à la molle indolence;
Et mon goût pour les Arts, mes faciles talens,

Varioient mon bonheur & servoient mes penchans.
Je reçus Apollon comme on reçoit à table
Un ami qui nous plaît, un convive agréable,
Non comme un Maître dur qui se fait obéir.
Il vint charmer ma vie, & non pas l'asservir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre asyle,
Ou sous le frais abri des bois de Lucrétile,
Quand j'attendois Glycère au déclin d'un beau jour,
Couché sur des carreaux disposés pour l'amour,
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
Pénétroit & mes sens & mon ame amollie;
Qu'au-loin, des instrumens l'accord mélodieux
Portoit à mon oreille un bruit voluptueux;
Alors dans les transports d'un aimable délire,
Inspiré tout-à-coup je demandois ma lyre.
Je chantois l'espérance & les doux souvenirs,
Le doux refus qui trompe & nourrit les désirs,
La piquante gaîté, la naïve tendresse.
Je vis dans l'Art des vers que nous apprit la Grèce
Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé,
Fait pour parler aux Dieux ou bien à la Beauté.
Quelquefois, élevant ma voix & ma pensée,
Emule audacieux de Pindare & d'Alcée,
Je montai dans l'Olympe ouvert à mes accens:
Où, choqué des travers & des vices du temps,
J'exerçai sur les sots ma gaîté satyrique:
J'esquissai même un jour un Code poëtique.
Mais la gloire & les arts ne bornoient point mes vœux;
Le plaisir fut toujours le premier de mes Dieux.
Octave, qui goûta mon heureux caractère,
M'offrit auprès de lui le rang de secrétaire.
Je refusai son offre; il n'en fut point blessé.
Accueilli dans sa Cour, à sa table placé,
Je ne lui voulus point assujettir ma vie:
Il auroit dérobé mes momens à Lydie,
A Philis, à Chloé, qui valoient mieux que lui:
L'esclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimois beaucoup Octave, & plus l'indépendance.

Voltaire, je le fais, eut plus de complaifance ;
A la Cour autrefois il attacha fon fort.
Nous connoiffons ici ton *Salomon du Nord*,
Et fa profe éloquente, & fes rimes hardies.
D'Argens, qu'il défoloit par fes plaifanteries,
Ne nous vanta pas moins fon ton, fes agrémens,
Sa chère un peu guerrière & fes foupers charmants ;
Où ceffant d'être Roi, pour être plus aimable,
Laiffoit la liberté préfider à fa table,
Frédéric n'avoit plus d'ennemis que les fots,
Et même contre lui permettoit les bons mots.
Il avoit bien raifon ; dans le rang qu'il occupe,
Faut-il de fa grandeur être toujours la dupe ?
De la fociété perdre tous les appas ?
L'étiquette eft l'efprit de ceux qui n'en ont pas.
La dignité fouvent mafque l'infuffifance ;
On s'enferme avec art dans un noble filence :
Mais qui fait bien répondre, encourage à parler.
Vos jours étoient fi beaux ! qui pouvoient les troubler ?
C'eft donc ce Maupertuis, ce bizarre génie,
Géomètre chagrin que tourmentoit l'envie ;
Qui, des biens & des maux fombre calculateur,
Jadis fi triftement nous parla du bonheur ?
Il fut jaloux & vain : mais, pardonne à fes mânes ;
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes,
Dont le nom par toi feul, jufqu'à nous eft venu.
Quant à Monfieur Fréron il nous eft plus connu :
Au *Bedlam* de Pluton, fuftigés par Mégère,
Vifé, Gâcon, Zoïle, attendent leur confrère.
Quel fiècle n'a pas vu de ces obfcurs pédans,
Condamnés au malheur de haïr les talens,
Qui flattent tour-à-tour l'envie & la fottife ?
Quelquefois on les lit ; toujours on les méprife.
Laiffe ces vils ferpens qui fifflent fur tes pas :
Alors que Linus chante, on ne les entend pas.
Et qui n'adore point ta mufe enchantereffe !
Tu crains d'être au-deffous de Rome & de la Grèce,

De vivre moins que moi dans la postérité :
C'est bien là d'un Français l'aimable urbanité.
Jadis, je l'avoûrai, j'eus moins de modestie,
Je promis à mes vers une éternelle vie :
Et si j'en crois les tiens, je me suis peu mépris.
Mon nom est sûr de vivre alors que tu m'écris.
Tu m'a cité souvent : c'est mon plus bel éloge.

Mais toi, qui, des confins du pays Allobroge
Sais occuper l'Europe attentive à tes chans,
Est-ce à toi de douter, dans tes succès brillants,
Du pouvoir d'une langue à jamais consacrée,
Dont tu pourrois toi seul garantir la durée ?
Ah trop heureux Français ! vous faites plus que nous.
Quand la terre asservie étoit à nos genoux,
La langue des Vainqueurs devint celle du monde :
En chefs-d'œuvres des arts la France plus féconde,
Par l'attrait des talens, par le charme des vers,
Sans l'avoir subjugué, règne sur l'univers.
Vos drames éloquents, honneur de Melpomène,
Monumens qui manquoient à la grandeur Romaine,
Charment vingt nations avides d'en jouir ;
Et vos voisins jaloux vous doivent leur plaisir.
Faut-il à votre gloire encore un nouveau titre ?
Des intérêts des Rois votre langue est l'arbitre :
Disputant contre Orlof, l'Orateur du Divan,
Osman plaide en Français les droits de son Sultan ;
Et dans Fokiani, le Turc & la Russie
Décident en Français des destins de l'Asie.

A tant de gloire encor que peut-on ajouter ?
Qu'on la maintienne au-moins, en sachant t'imiter,
Qu'on se garde à jamais de bannir de la scène
Ce langage des Dieux qu'adopta Melpomène.
Pour la première fois je t'écris dans le tien,
Daigne d'un étranger excuser l'entretien :
Et si j'ai bégayé la langue de Voltaire,
Je vais le lire encor pour apprendre à mieux faire.

M. DE LA HARPE.

L'ANNIVERSAIRE

DE LA S. BARTHELEMI,

POUR L'ANNÉE 1772.

TU reviens après deux cents ans,
Jour affreux, jour fatal au monde.
Que l'abyme éternel du temps
Te couvre de sa nuit profonde !
Tombe à jamais enseveli
Dans le grand fleuve de l'oubli,
Séjour de notre antique histoire !
Mortels à souffrir condamnés,
Ce n'est que des jours fortunés
Qu'il faut conserver la mémoire.

C'est après le Triumvirat
Que Rome devint florissante.
Un poltron, tyran de l'état,
L'embellit de sa main sanglante.
C'est après les proscriptions
Que les enfans des Scipions
Se croyoient heureux sous Octave.
Tranquille & soumis à sa loi
On vit danser le peuple Roi
En portant des chaînes d'esclave.

Virgile, Horace, Pollion,
Couronnés de myrthe & de lière,
Sur la cendre de Cicéron
Chantoient les baisers de Glicère.
Ils chantoient dans les mêmes lieux
Où tombèrent cent demi-Dieux

Sous des aſſaſſins mercénaires.
Et les familles des proſcrits
Raſſembloient les jeux & les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellone a dévaſté nos Champs
Par tous les fléaux de la guerre.
Cérès, par ſes dons renaiſſants,
A bientôt conſolé la terre.
L'enfer engloutit dans ſes flancs
Les déplorables habitans
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on ſon ſéjour?...
On y revint, on fit l'amour,
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a verſé des pleurs;
Chaque ſiècle a connu les crimes;
Ce monde eſt un amas d'horreurs,
De coupables & de victimes.
Des maux paſſés le ſouvenir,
Et les terreurs de l'avenir
Seroient un poids inſupportable;
Dieu prit pitié du genre humain:
Il le créa frivole & vain
Pour le rendre moins miſérable.

VOLTAIRE.



LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE
A M. PIGAL.

CHER Phidias, votre Statue
Me fait mille fois trop d'honneur;
Mais quand votre main s'évertue
A ſculpter votre ſerviteur,
Vous égaiez l'eſprit railleur
De certain peuple rimailleur
Qui depuis ſi long-temps me hue.
L'ami Fréron le barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de ſa main crochue
Mutilera votre labeur.

Attendez que le deſtructeur
Qui nous conſume & qui nous tue;
Le temps, aidé de mon paſteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que ferez-vous d'un pauvre auteur
Dont la taille & le cou de grue,
Et la mine très-peu jouflue
Feront rire le connoiſſeur?

Sculptez-nous quelque beauté nue;
De qui la chair blanche & dodue
Séduiſe l'œil du ſpectateur:
Et qui dans ſon ame inſinue
Ces doux déſirs & cette ardeur;
Dont Pygmalion le ſculpteur,

Votre digne prédéceſſeur,
Brûla, ſi la fable en eſt crue.

Au marbre il fut donner un cœur.
Cinq ſens, inſtrument du bonheur,
Une ame en ces ſens répandue,
Et ſoudain fille devenue;
Cette fille reſta pourvue,
De doux appas que ſa pudeur,
Ne déroboit point à la vue.
Même elle fut plus diſſolue,
Que ſon père & ſon créateur.
Que cet exemple ſi flatteur
Par vos beaux ſoins ſe perpétue?



A ZIRPHÉ.

Zirphé, que ta bouche eſt jolie!
Que ton œil eſt brillant & noir!
Je déteſte un peu ton mouchoir,
Mais, Zirphé, j'aime à la folie
La blancheur de ton ſein qu'il me laiſſe entrevoir.
Une taille ſouple & légère
A nos rimeurs ne coûte rien;
Et depuis mille ans tu ſais bien
Que leur Muſe a de droit l'empire de Cythère,
Le minois de Vénus, ſon ſourire ou le tien.
Les Zéphirs ſont ſur pied prêts à voler ſans ceſſe;
Au moindre mouvement paroît la Volupté:
Pâris, en cheveux blancs, vient juger ſa beauté:
La pomme échappe, roule, & la voilà Déeſſe.
Faut-il nous crayonner Philis?
C'eſt Flore, c'eſt Hébé que l'on va peindre enſemble;
On sème à pleines mains les roſes & les lys,
Et l'on fait un portrait, Zirphé, qui te reſſemble.

Vieux Zéphirs, vieux Amours, traînez-vous loin
de moi ;
Je bannis & les Jeux & les Ris & les Graces :
Je ne veux point les voir voltiger sur tes traces,
Il est si doux d'être seul avec toi !

Je veux bien respecter un trône de verdure,
Sous des tilleuls entrelassés ;
Mais rendons à Vénus son antique parure :
Tu n'as pas besoin de ceinture,
Et la pudeur te couvre assez.

Que sur tes épaules d'albâtre,
Les boucles flottent, si tu veux,
Je n'entends point qu'un Dieu folâtre,
Plus fortuné que moi, caresse tes cheveux.
Zirphé, je suis jaloux d'embellir ce que j'aime,
Couronnons ton chapeau de fleurs ;
Mais je veux les placer moi-même,
Flore n'en viendra point assortir les couleurs.

J'aime assez, il est vrai, ces Philis éternelles
Qui tournent parmi nous vingt têtes tous les ans,
Qu'on ne trouva jamais cruelles,
Qui sont bien tendres, bien fidelles,
Et n'existant jamais, ont toujours des amans.
Ma Zirphé, par exemple, est un peu plus volage,
Et moins sûr de son cœur, je suis plus alarmé ;
Mais sa beauté du-moins sourit à mon hommage :
Je suis content de mon partage,
Zirphé respire, & moi je suis aimé.

Par M. BERTIN.



CONFESSION D'AGLAÉ.

MON sexe eſt, dit-on, peu ſincère ;
Sur-tout quand il parle de lui :
Je n'en fais rien ; mais ſans myſtère,
Je veux m'expliquer aujourd'hui.

J'ai réfléchi dès mon enfance.
Ma vive curioſité,
Que l'on condamnoit au ſilence,
Augmentoit par la réſiſtance ;
Et, malgré ma frivolité,
Ma timide inexpérience
Cherchoit toujours la vérité.
J'écoutois malgré la défenſe ;
Mes yeux ne ſe fermoient ſur rien ;
Et ma petite intelligence
Me ſervoit par fois aſſez bien.

A la toilette de ma mère,
J'allois recevoir des leçons.
Je pris des airs & des façons ;
Et dès ſept ans je voulus plaire.
Si quelqu'un de moi s'occupoit,
Si quelqu'un me trouvoit jolie,
Ma petite ame énorgueillie
Auſſi-tôt vers lui s'échappoit ;
Si quelqu'un goûtoit mon ramage ;
Je déraiſonnois encor mieux ;
Si quelqu'un diſoit ſoyez ſage,
Il devenoit laid à mes yeux,
Et ma haine étoit ſon partage.

A douze ans, le couvent s'ouvrit.
A quatorze, je favois lire,
Danfer, & chanter & médire :
Ah ! que de chofes l'on m'apprit !

Pour ajouter à ma fcience,
Je dévorai quelques romans ;
Dans le beau pays des amans ;
Je m'égarai fans défiance.
Que ce pays plut à mon cœur !
Que de chimères infenfées,
Dont je favourois la douceur !
Combien de nuits trop tôt paffées !
Que de jours trop tôt difparus ! —
Que d'inftans alors j'ai perdus !
Dans ce pays imaginaire,
L'Amour étoit toujours fincère ;
Soumis jufques dans fon ardeur,
Tendre & fleuri dans fon langage ;
Jamais ingrat, jamais volage,
Et toujours le Dieu du bonheur.
Hélas ! de ce monde factice,
Charmant ouvrage du caprice,
Dans le vrai monde je paffai.
Quel changement ! Quelle furprife !
O combien je m'étois méprife !
L'Amour m'y paroiffoit glacé,
Foible ou trompeur dans fes tendreffes ;
Fade & commun dans fes propos
Trop gai, trop ami du repos,
Et trop mefquin dans fes promeffes.
Quoi ! m'écriai-je, voilà tout !
L'ennui me rendit indolente ;
Mon cœur, trompé dans fon attente ;
Fut indifférent par dégoût.

Bientôt, avec obéiffance ;
J'acceptai le joug de l'Hymen ;

Et, docile par ignorance,
A son arbitraire puissance
Je me soumis sans examen.
Mais enhardi par ma foiblesse;
Et rassuré par ma sagesse,
Il devint un tyran jaloux.
Dès ce jour, il cessa de l'être;
Mes yeux s'ouvrirent sur ce maître
Qui me laissoit à ses genoux.
Quoi, me dis-je toute étonnée,
Ils ont les fleurs de l'Hyménée,
Et les épines sont pour nous!
Pourquoi de la chaîne commune
Nous laissent-ils porter le poids;
Et pourquoi nous donner des lois,
Quand ils n'en reçoivent aucune?
D'un aussi bon raisonnement,
Dangereuse est la conséquence;
Et si, par malheur un amant
Paroît dans cette circonstance,
Au pouvoir de son éloquence
On résiste bien foiblement.
Le mien parut; il étoit tendre;
La grâce animoit ses discours;
Je sus combattre & me défendre;
Mais peut-on combattre toujours?
De l'Amour je connus l'ivresse;
Je connus son enchantement;
J'étois fière de ma foiblesse;
J'immolois tout à mon amant.
Mais cet amant devint parjure;
Le chagrin accabla mon cœur:
Je ne vis rien dans la nature
Qui pût réparer ce malheur;
Je crus mourir de ma douleur.
Le temps, ce grand consolateur,
Le temps sut guérir ma blessure.
J'oubliai mes égaremens,

J'oubliai que je fus ſenſible,
Et je revis d'un œil paiſible
Celui qui cauſa mes tourmens.
Dans ſa tranquillité nouvelle,
Mon cœur déſormais affermi,
De l'amant le plus infidelle
A fait le plus fidelle ami.
Son exemple me rendit ſage.
De ſyſtème alors je changeai;
Et ſur un ſexe trop volage
Sans ſcrupule je me vengeai;
Je m'inſtruiſis dans l'art de plaire;
Je devins coquette & légère,
Et m'entourai d'adorateurs;
Je ne fus pas toujours cruelle;
Mais je fus toujours infidelle,
Et j'ai ſu tromper les trompeurs.
Tout bas ſans doute l'on m'accuſe
D'artifice & de trahiſon.
Meſſieurs, le reproche eſt fort bon;
Mais votre exemple eſt mon excuſe.

M. le Chev. DE PARNY.

LE PORTRAIT
DE CLARICE.

J'ESPÈRE que Vénus ne s'en fâchera pas;
Aſſez peu de Beautés m'ont paru redoutables;
Je ne ſuis pas des plus aimables,
Mais je ſuis des plus délicats.

J'étois dans l'âge où règne la tendreſſe,
Et mon cœur n'étoit point touché:
Quelle honte! il falloit juſtifier ſans ceſſe
Ce cœur oiſif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois : qu'on me trouve un visage
Dont la beauté soit vive, mais dont l'air vif soit sage;
Où règne une douceur dont on soit attiré;
Qui ne promette rien & qui pourtant engage :
Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire ;
Ce seroit un esprit qui pensât finement ;
Sans prétendre à ce caractère,
Un peu timide seulement,
Qui ne pût se montrer, ni se cacher sans plaire ;
Qu'on me le trouve, & je deviens Amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former :
Comme en aimant, je prétends estimer,
Je voudrois bien encor un cœur plein de droiture ;
Une vertu naïve & pure :
Qu'on me la trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions, j'effrayois tout le monde ;
Chacun me promettoit une paix si profonde,
Que j'en serois moi-même embarrassé ;
Je ne voyois point de Bergère
Qui d'un air un peu courroucé
Ne m'envoyât à ma chimère.

Je ne sais point comment l'Amour a fait ;
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet :
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits ;
Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès :
Oh ! que l'Amour a de malice !

FONTENELLE.

LES VOUS ET LES TU.

PHILIS, qu'eſt devenu ce temps
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, ſans ajuſtemens,
De tes grâces ſeules ornée,
Contente d'un mauvais ſoupé,
Que tu changeois en ambroiſie;
Tu te livrois dans ta folie
A l'Amant heureux & trompé
Qui t'avoit conſacré ſa vie?
Le Ciel ne te donnoit alors
Pour tout rang & pour tous tréſors,
Que les agrémens de ton âge,
Un cœur tendre, un eſprit volage,
Un ſein d'albâtre & de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas! qui n'eût été friponne?
Tu le fus, objet gracieux,
Et, que l'Amour me le pardonne,
Tu ſais que je t'en aimai mieux.

Ah! Madame, que votre vie
D'honneurs aujourd'hui ſi remplie,
Diffère de ces doux inſtans!
Ce large Suiſſe à cheveux blancs,
Qui ment ſans ceſſe à votre porte,
Philis, eſt l'image du temps:
Il ſemble qu'il chaſſe l'eſcorte
Des tendres Amours & des Ris.
Sous vos magnifiques lambris,
Ces enfans tremblent de paroître:
Hélas! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et ſe jouer dans ton taudis.

Non, Madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonerie (1),
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfevrerie,
Et ces plats si chers que Germain (2)
A gravés de sa main divine,
Et ces cabinets où Martin (3)
A surpassé l'art de la Chine;
Vos vases japonais & blancs,
Toutes ces fragiles merveilles,
Ces deux lustres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnois dans ta jeunesse.

VOLTAIRE.

---

(1) Belle Manufacture de tapis établie par le grand Colbert.
(2) Fameux Orfèvre.
(3) Excellent Vernisseur.



CHANSON

Sur M. de la Chaussée, auteur du Comique larmoyant.

Sur l'air de Joconde.

CONNOISSEZ-VOUS ſur l'Hélicon
 L'une & l'autre Thalie ?
L'une eſt chauſſée, & l'autre non,
 Mais c'eſt la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus ;
 L'autre eſt froide & pincée :
Salut à la belle aux pieds nuds,
 Nargue de la chauſſée.

PIRON.

MADRIGAL.

DANS l'univers tout aime, tout déſire,
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légéreté,
 Un autre papillon l'attire ;
Les fleurs, en s'agitant, ſemblent ſe careſſer :
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embraſſer ;
Les oiſeaux ſont charmés de pouvoir ſe répondre ;
 Et le doux murmure des eaux
 Eſt cauſé par pluſieurs ruiſſeaux
 Qui ſe cherchent pour ſe confondre.

M. FAVART.

LA COCARDE.

*Remercîment de Monsieur *** à Mademoiselle *** qui lui envoya une cocarde à l'armée.*

J'AI fait briller au champ de Mars
L'ornement galant & terrible,
Par qui, désormais invincible,
Je puis affronter les hasards.
Préférable aux lauriers que donne la victoire;
Ce panache éclatant va, sous nos étendards,
Accroître ma valeur, comme il accroît ma gloire.
Formez pour des guerriers ces militaires dons,
Jusqu'à ce que la paix repeuplant nos retraites,
Vous puissiez couronner nos fronts
Du myrthe qui croît où vous êtes.
Ainsi la mère des Amours
Paroit le fils d'Anchise, & lui prêtoit des armes;
Encouragé par elle au milieu des alarmes,
Les regards de Vénus l'accompagnoient toujours:
J'aurai la même destinée,
Armé par d'aussi belles mains;
Et si du héros des Troyens
La valeur ne m'est pas donnée;
Pour suppléer au-moins à ses exploits vantés;
J'imite le pieux Enée,
Dans le respect qu'il eut pour les Divinités.

M. BERNARD.



VERS

Prononcés par M. de la Harpe sur le théatre de Ferney, avant la représentation d'Alzire.

Les créateurs des arts, les maîtres du génie,
Précepteurs & sujets de l'antique harmonie,
Les Grecs, dans l'appareil de leurs solennités;
Dans les jeux immortels qu'on n'a point imités;
Ouvrant la lice de la gloire,
Appelloient les talens jaloux de la victoire.
Là se réunissoient, aux yeux des nations,
Le masque de Thalie & la lyre hautaine;
Les touchantes illusions
De la plaintive Melpomène:
Vénus offrant encor de plus brillants appas
Sous le ciseau de Praxitèle,
Jupiter, de la foudre armé par Phydias,
Et les héros plus grands, sous le pinceau d'Appelle;
Là tout prêt d'achever un siècle de travaux,
Sophocle, ranimant sa tragique éloquence,
Triomphoit à cent ans de ses jeunes rivaux.
C'est là que ce vieillard, aux yeux d'un peuple immense,
Vainqueur à son dernier moment,
Baissant sous les lauriers sa tête appesantie,
Exhaloit dans la joie & le ravissement
Les restes brillants de sa vie.
Si le Sophocle des Français
Vouloit briguer encor les prix de Melpomène;
Qui jadis l'adopta dès ses premiers essais,
Cet athlete indompté retrouveroit sans peine
Et son génie & ses succès.
Mais dans l'art de penser, sa vieillesse affermie;
Semble se consacrer à des emplois plus grands;

Entre la bienfaisance & la philosophie
Il partage tous ses talens ;
Il orne, il enrichit ces paisibles rivages ;
Tout se ressent ici de ses soins généreux :
Son sort est de donner, & des leçons aux sages,
Et des secours aux malheureux.
Nous, à ses vers touchants où la vertu respire,
Où de l'humanité, dont il soutient les droits,
On éprouve le doux empire,
Nous prêtons, je l'avoue, une trop foible voix;
Mais sans l'art des acteurs il est bien sûr de plaire;
Lui-même il embellit nos jeux & nos loisirs ;
Il nous attendrit, nous éclaire,
Et nous instruit dans nos plaisirs.

RÉPONSE

DE M. DE VOLTAIRE.

Des plaisirs & des arts vous honorez l'asyle ;
Il s'embellit de vos talens :
C'est Sophocle dans son printemps,
Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschile.

Fin du Tome premier des Poésies diverses.

